

REPUBLIQUE DE GUINEE
MINISTERE DE L'AGRICULTURE
ET DES RESSOURCES ANIMALES
DIRECTION NATIONALE DES
DES FORETS ET CHASSE

EUROPEENNES FONDS EUROPEEN
DE DEVELOPPEMENT
N° 6100 . 20 . 94 . 171

PROGRAMME REGIONAL D' AMENAGEMENT
DES BASSINS VERSANTS DU HAUT NIGER
HAUTE GUINEE

PROJET DE GESTION DES RESSOURCES NATURELLES
DES FORETS CLASSEES DE LA MAFOU ET DE L'AM

P . N . H . N

Kéfing CONDE

ABREVIATIONS

A . V . C .	Association villageoise des chasseurs
D . N . F . C .	Direction Nationale des Forêts et Chasses
C . F . D . T .	Compagnie Française pour le développement des fibres textiles
C . R . D .	Communauté Rurale de Développement
P . N . H . N .	Parc National du Haut Niger

REMERCIEMENT

Nous remercions très sincèrement toutes les personnes qui ont de près ou de loin contribué à faciliter la réussite de cette mission.

Que:

Mr PAOLINI CARLO Assistant Technique P. N. H. N

Mr ALIMOU KOLA DIALLO Conservateur du P. N. H. N

Mr UDO LANG Assistant Technique KOU 1

Mr SOULEYMANE DIAKITE Chef Bassin NIG 20 KOU 1

Mr SAIDOU CONDE Directeur du Projet KOU 1

Mr DIOUMESSY Chauffeur au Projet KOU 1

Trouvent ici l'expression de toute notre gratitude pour leurs conseils et leurs conseils et leur assistance matérielle et morale.

SOMMAIRE

Remerciements	
Liste des Abréviations	
Introduction.....	1
Objectifs de la Mission.....	2
Méthodologie.....	3
Contexte Historique.....	4
Les Caractéristiques Economiques.....	5
Les Facteurs de Production.....	6
La Chasse.....	7
La Cueillette et.....	8
La Pêche.....	9
L'Artisanat.....	10
Le Commerce.....	8
La Coupe de Bois.....	9
L'Exode Rural.....	9
Les Dépenses.....	9
Infrastructures.....	10
Conditions Cadres.....	10
Bilan Intermédiaire.....	11
Besoins et Priorités.....	11
Compréhension Communautaire de l'Environnement.....	11
Moyens et Compétences Ecologiques.....	12
Commentaires et Propositions.....	12
Remarque.....	15
Liste des personnes Rencontrées.....	16
Guide d'enquête.....	17

1 : INTRODUCTION

Sans être une forêt tropicale humide, le MAFOU est une forêt sèche de 52.400 hectares et occupe l'interfleuve MAFOU-NIGER où elle joue d'importants rôles écologiques. Constituant ainsi l'une des dernières formations de forêts claires dans le Haut Niger, le MAFOU est selon le rapport Confort/Janine relativement intact qui procure à la population des revenus peu valorisés mais nécessaires à l'économie d'auto-subsistance caractérisant cette région du Haut Niger.

Abandonnée par les Communautés qui la colonisaient suite aux campagnes guerrières de l'Almamy Samory Touré, la forêt de la MAFOU aurait ainsi bénéficié des mesures de protection de la part des populations rivéraines. Ce texte favorisera le classement par l'administration coloniale de la forêt de l'interfleuve MAFOU-NIGER en 1954 sous la dénomination de forêt classée de la MAFOU.

Quarante années seulement après, le gouvernement Guinéen avec l'appui technique et financier de la C.E.E s'est engagé, suite aux résultats des études techniplan et du projet de gestion des ressources naturelles des forêts classées de la MAFOU et de l'AMANA, à protéger intégralement la forêt de la MAFOU entant que Parc National dénommée Parc National du Haut Niger (P.N.H.N).

Pour y arriver tout en minimisant les obstacles et en tenant compte des attitudes et des connaissances techniques locales des communautés bénéficiaires; deux réserves de chasse et une zone agro-forestière ont été provisoirement délimitées.

Quant à la partie Nord , sans être négligée, elle n'avait fait l'objet d'aucune proposition faute d'informations suffisantes.

C'est pour combler cette lacune que la présente mission a été organisée en vue de comprendre la relation existant entre les populations et les ressources naturelles disponibles dans la partie Nord du P.N.H.N.

Après la collecte des informations documentaires et leur classification, d'autre informations communautaires ont été recueillies et traitées. Conformément aux objectifs de la présente mission le rapport s'articule autour des points suivants :

- le contexte historique et administratif ;
- les caractéristiques économiques et sociales ;
- le bilan intermédiaire, les besoins, les attitudes et les connaissances
- le commentaire des différentes données.

1.1: Objectifs de la mission

La mission avait pour objectifs :

-La définition des lignes directrices pour la gestion et l'aménagement progressif à long terme du P.N.H.N et de ses zones périphériques notamment celle du nord ;

- l'identification d'actions concrètes de petite envergure visant à améliorer et à préserver les ressources naturelles et leur mise en oeuvre en étroite collaboration avec les populations concernées.

1.2 - Méthodologie

Compte tenu des objectifs assignés à la mission et du temps qui nous était imparti (6 jours) ; nous avons utilisé, après l'analyse documentaire, la technique de l'interview semi-standardisée menée sur la base d'un guide d'enquête (Cf annexe). Les participants aux groupes de discussion étaient les sages considérés comme les voix de la communauté dans cette région très conservatrice de la Haute Guinée.

Cette méthodologie est la répétition de celle qui avait été utilisée pour l'équipe sociologique de la mission Monfort/ Janssen. L'Equipe de la présente mission a enquêté dans six villages. Le choix des lieux de discussion était laissé à la discrétion des villageois.

Au total six groupes ont été constitués dans six villages. Pour le choix des villages à enquêter nous nous sommes servis de la carte de FARANAH (feuille N C 29 XIV); nous avons alors tenu compte:

- de la distance séparant le village du fleuve Niger ;
- de la position géographique ;
- de la personnalité culturelle.

La carte utilisée et qui semble être la plus complète et la seule disponible au siège du P.N.H. N. a besoin d'être actualisée à cause de la disparition de certains villages comme Libéré, Souloukoudiamba etc.

2 - Le contexte historique

HISTORIQUE

La partie nord du P.N.H.N. est habitée par une mosaïque de population à l'origine que sont les maninka, les sarakollé, les djallonka et les peulh; populations qui ont fini par constituer deux entités différentes et homogènes le Baliya et le Oulada.

La formation de ces deux groupements territorialement et linguistiquement définissables est la résultante des contacts et des brassages entretenus depuis plusieurs siècles de vie commune, de contraintes identiques et de culture similaires.

Le constat de terrain montre que la partie située au Nord de la forêt classée de la MAFOU s'est dépeuplée probablement à cause de la fréquence des cas de morbidité et de mortalité, surtout de cécité engendrés par l'agent pathogène de l'onchocercose et, à la

faveur de la tracée de la route et du chemin de fer CONKRY-NIGER au début du Xème siècle.

Pour ces raisons et pour bien d'autres, plusieurs villages ont été abandonnés et par voie de conséquence les ressources naturelles ont bénéficié d'une protection faute d'exploitants.

Les villages qui sont restés, pour des raisons qui leur sont propres se sont aussi dégraissés par un mortalité élevée et par des départs successifs et répétés. dans ces villages on dénombrait un nombre important de personnes accusant des déficits de la vue.

Malgré le sous peuplement manifeste de la zone nord immédiatement riveraine du fleuve Niger donc du P.N.H.N il nous été signalé dans tous les villages visités la venue pendant la saison sèche de chasseurs exogène individuellement ou en groupe. Ce pendant, l'information, selon laquelle les populations auraient entrepris un mouvement de retour vers le sud est à prendre avec beaucoup de précaution dans la mesure où il n'a été fait mention nulle part de personnes nouvellement installées. Cette éventualité n'est pourtant pas à écarter définitivement.

Le nombre d'habitants des villages très rapprochés du fleuve Niger est de quelques dizaines généralement repartis entre deux à trois cellules familiales sauf pour Badikola et Kouroussala qui sont de gros villages comparés aux autres.

3 - Caractéristiques économiques.

Les communautés vivant au nord du Parc trouvent leur subsistance en exploitant les ressources naturelles disponible en grande quantité. Elles y parviennent grâce à des connaissances techniques locales qui leur sont propres depuis plusieurs générations.

L'Agriculture demeure, la principale activité suivie de la chasse, de la cueillette, l'élevage et de l'artisanat.

3.1 - L'Agriculture, d'après les informations recueillies, la principale source de revenu de populations qui sèment et plantent une gamme variée de cultures parmi lesquelles le riz et le manioc constituent la base de l'alimentation; l'arachide tient aussi dans l'énumération des cultures un grande importance et pourrait dans les années à venir générer des revenus importants à cause de la reprise des activités de l'huilerie de Dabola.

3.1.1 - Les facteurs de production.

3.1.1.1 - Le foncier.

Dans le Nord du P.N.H.N, on recense deux formes de propriété de la terre.

La propriété villageoise ou collective. Cette forme est propre aux terres de côteaues. Leur gestion relève de la compétence de la gerente villageoise. Ce pendant, il peut arriver

qu'une famille utilise pendant plusieurs années successives la même parcelle par le système de rotation des cultures avant de la laisser en jachère pour plusieurs années.

Ces domaines, se trouvant tout au tour du village, sont réservés à la culture du riz de montagne, du fonio, de l'arachide, du mil et des tubercules. Leur exploitation obéit aux règles primaires du nomadisme agricole. Lorsque les rendements obtenus s'avèrent dérisoires, le paysan abandonne les terres préalablement cultivées pour défricher d'autres. Les premières sont ainsi laissées en jachère pour plusieurs années, mais avant elles auront supporté d'autres cultures dans un système de rotation bien connu des populations.

Rélevant de la propriété collective, ces terres n'appartiennent en propre à aucune famille; abandonnées par les unes, elles peuvent être convoitées par d'autres sans que cela n'entraîne d'opposition.

D'après les communautés il y a suffisamment de terres pour tous les exploitants à cause de la faiblesse de la densité caractérisant cette zone.

La propriété familiale. Ce sont généralement les plaines et les bas-fonds qui sont transmis d'une génération à une autre par les éléments mâles d'une famille (de père en fils). Ces plaines sont le domaine privilégié de la riziculture; elles sont exploitées de façon semi-intensive.

En combinant le facteur démographique avec celui de la disponibilité de la terre, on arrive à la conclusion selon laquelle il y a une sous-exploitation des terres qui sont reconnues par les populations elles-mêmes comme très riches. Dans tous les cas les autorités villageoises sont considérées comme les seules gestionnaires du terroir agricole.

3.1.1.2 Les instruments de travail

Les instruments utilisés sont la houe pour le labour, la hâche et le coupe-coupe pour l'abatage et le défrichage; autant d'outils dont l'utilisation demande une dépense importante d'énergie, plus de temps pour une quantité de travail dérisoire. On dénombre un petit groupe possesseur de charrues.

Le feu, tout comme les outils suscités, est considéré comme un instrument de travail aussi bien pour les travaux agricoles que pour les autres activités.

Les paysans du nord de la forêt de la MAFOU considèrent que la faiblesse de l'outillage agricole est un facteur limitant une exploitation rationnelle des terres donc l'augmentation des revenus

3.1.1.3 La production

Le mode d'exploitation du terroir villageois est pour les terres de coteaux la culture itinérante sur brûlis, l'exploitation semi-extensive pour les bas-fonds et les plaines avec une seule production par an.

Dans l'un ou l'autre des cas, la faiblesse des outils de travail amène les actifs à s'associer à l'intérieur des différents procès de production par âge et par sexe.

Les informations collectées dans les villages renvoient à des rapports humains et interpersonnels profonds. Les appartenances obéissent à la structure des parentés et des associations.

Comprises dans des dimensions verticales (ménage, famille étendue, lignage, village) et horizontales (classes d'âge, confrérie et association); les communautés faisant l'objet de cette étude évoluent dans des canaux précis dont la parenté constitue le fondement premier.

La famille dans ce contexte est une unité d'habitat et une cellule de production; chaque famille appartient à un lignage et à un village autant de structures que chaque individu défend.

L'Autorité ou la fonction de gestion d'une ou de plusieurs de ces structures est liée à la séniorité pour les groupes de descendance, au niveau d'instruction pour le culte musulman, à l'expérience et à l'intégrité morale pour les associations et les confréries.

Les travaux sont exécutés par tous les membres actifs du social structure de production et les procès sont fonction du sexe et de l'âge: les hommes s'occupent des travaux réclamant une forte dépense d'énergie musculaire comme l'abattage, le défrichage, le labour, la récolte du miel, la chasse, la construction et la réparation des habitations. Quant aux femmes, elles s'occupent de la préparation de la nourriture, du ravitaillement en eau, de l'entretien des champs et des habitations, de la cueillette des produits végétaux plus jeunes (6 à 14 ans) ils suivent selon le genre auquel ils appartiennent leurs parents dans les différents procès de production, ils surveillent les champs et les bêtes.

Dans l'exécution de ces travaux, les associations des agents de production sont fréquents tout comme l'achat par ce qui en ont les moyens de la force de travail de tierces personnes.

La superficie généralement annoncée pour une famille moyenne varie entre 1 et 3 hectares pour le riz sur la base du nombre de sacs semés (1 sac pour 1 ha); les superficies aménagées pour les autres cultures ne sont jamais connues faute d'indicateur de mesure.

Malgré la diversité des facteurs limitants de la production agricole attestent que les rendements obtenus pour toutes les cultures sont satisfaisants.

3.1.1.4: L'Eau tant que facteur de production.

L'eau comprise comme la pluie est regardée comme un facteur de production dont l'excès et l'absence nuisent. Pour les villages enquêtés l'humanité est faite sur la baisse ces dernières années de la quantité de pluie et de sa répartition. L'Indicateur qu'ils évoquent

est la l'absence d'eau dans les rivières, les marigots et les marres qui ne tarissaient pas il y a moins d'une décennie. Mais nulle part les enquêtes n'ont rationnellement expliqué les causes primaires d'une telle situation. Ils savent tout au moins que cette situation de recul de la pluviométrie va en s'aggravant d'une année agricole à une autre augmentant ainsi les inquiétudes du paysan.

3.1.1.5: Le bétail dans l'agriculture.

Dans chaque communauté villageoise il est fait mention de la possession par certaines familles de bovins, d'ovins et de caprins surtout dans les grosses agglomérations.

Si ces animaux rentrent dans le circuit de l'épargne, il est aussi vrai que la traction animale est encore peu utilisée mais beaucoup sollicitée. Les raisons fréquemment évoquées sont la faiblesse des revenus pour accéder à la charrue pour certains et de boeufs pour d'autres; pour d'autres encore l'inexistence de marché d'approvisionnement en charrue.

Ils reconnaissent tous que la traction animale permet une préparation judicieuse de la terre, une augmentation des superficies à mettre en valeur donc des récoltes et la libération d'une bonne partie de la main d'oeuvre.

3.2: La chasse d'après le constat de terrain est l'une des principales activités des populations après l'agriculture. Générant des revenus, elle peut être pratiquée par tout homme sans exclusion sous deux formes:

La chasse collective; peu pratiquée actuellement à cause de la répression dont elle a été l'objet au temps colonial et après l'accession du pays à l'indépendance parcequ'utilisant le feu utilisant le feu.

La chasse individuelle; très pratiquée par les hommes adultes qui le plus souvent appartiennent à des confréries de chasseurs structurées et qui sont stables, séculaires et discrètes. On y adhère suite à un ensemble de rites au Madenbori, lieu de culte symbolisant l'ancêtre légendaire de tous les chasseurs maninka.

Nous pouvons sur la base de l'importance accordée à la chasse ou non diviser les pratiquants en deux groupes n'exerçant pas la même pression sur les ressources naturelles : les chasseurs amateurs et les chasseurs professionnels.

Professionnelle ou non, la chasse est une activité qui est pratiquée surtout en saison sèche pour:

- l'approvisionnement des populations en produits carnés;
- la commercialisation; et quelquefois pour la destruction des animaux dépréteurs.

Il est fréquent de rencontrer des braconniers dans le nord avec de grandes quantités de viande et de peaux qu'ils proposent au premier venu sans soucier des lois en vigueur; lois dont ils n'ont dans la majorité des cas jamais entendu parler.

Le produit de la chasse est écoulé sur les marchés hebdomadaires où il est transporté à vélo ou sur la tête par le chasseur lui-même ou son épouse. Vendue aux villageois et à des commerçants des centres urbains, la viande fait l'objet de transaction informelle peu ou pas connue.

Le nombre de gibiers abattus pour une campagne de chasse n'est pas facile à évaluer. Cependant, il est fréquent d'entendre dire qu'un chasseur professionnel peut abattre pendant 24 heures de 6 à 10 animaux toutes tailles et toutes espèces confondues.

Tous les chasseurs affirment que les biens générés par l'activité de chasse contribuent à acheter de la main d'œuvre pour les travaux champêtres, à faire des dépenses sociales, à acheter de la nourriture...

Dans tous les villages adossés au fleuve Niger, l'équipe a rencontré des chasseurs exogènes qui viennent du nord, selon le cantonnier de Banco. Ceux-ci restent pendant plusieurs jours en brousse à faire de la chasse avec souvent la complicité des villages qui les accueillent comme Banfara.

L'instrument utilisé pour la chasse est le fusil qui est soit d'origine locale soit d'origine industrielle; tout comme la terre le fusil est transmis par les éléments mâles de la communauté. Par le nombre de gibiers abattus par un chasseur lui-même confère un prestige de masculinité autour duquel des légendes peuvent être édifiées.

La confrérie des chasseurs est considérée comme protectrice de la brousse mais il y a lieu de faire très attention à la stratégie de mise en place des A.V.C car les alliances, la consanguinité et les complicités sont autant de paramètres qui peuvent favoriser des résistances.

Un autre aspect non moins important est l'indépendance affichée par certains chasseurs de cette région qui n'appartiennent à aucune confrérie et qui ont les moyens de se déplacer sans passer par des villages.

3.3: La cueillette et la collecte.

Elles sont avec la chasse les plus vieilles activités pratiquées par le Djallonka et les Maninka. Entrant dans la satisfaction des besoins primaires, les produits de cueillette de cette région sont le karité, le néré, le kofi. Leur exploitation ne demande aucune spécialisation encore moins d'instruments de fabrication extra-familiale.

La cueillette relève dans la majorité des cas de la compétence des femmes et des enfants surtout dans la transformation (pour les produits d'origine végétale).

A ces produits, il faut ajouter dans le cadre de la cueillette la récolte du miel qui se fait de façon artisanale soit dans les ruches soit au hasard de la trouvaille; ce qui entraîne, à cause de l'utilisation de feu, deux conséquences néfastes: les feux de brousse et la destruction des colonies d'abeilles.

Tout comme la chasse, la récolte du miel relève de la compétence des hommes adultes et le fruit obtenu entre dans la consommation immédiate en partie et dans la commercialisation par l'écoulement qui en est fait sur les marchés de la région.

La cueillette est aussi la source principale de la tradithérapie qui est très sollicitée dans le nord du parc à cause des traditions et surtout de la faiblesse de la couverture sanitaire.

D'une moindre pression sur les ressources naturelles la valorisation des produits de cueillette pourrait sans aucun doute améliorer le revenu de la femme. Compte tenu de la demande en miel une légère amélioration du type d'exploitation par la ruche est à encourager.

3.4: La pêche artisanale fluviale.

Le Niger et le Niandan constituent les pêcheries. Obéissant aux fluctuations saisonnières et à la spécialisation, la pêche fluviale est du domaine de compétence des somonos qui viennent généralement des régions situées à l'Est de la réserve de chasse de l'élément des régions situées à l'Est de la réserve de chasse de l'Amana. Spécialistes des eaux et de la pêche, ils remontent annuellement le cours du Niger à la fin de la saison des pluies et sont dans tous les cas accompagnés de chasseurs qui viennent ou non des mêmes régions qu'eux.

Le pêcheur se considère comme un chasseur, mais un chasseur des eaux, en conséquence il y a entre les pêcheurs un ensemble de lois et de règles que chacun doit respecter.

Le produit de la pêche est vendu à des clients dans les villages et sur les marchés hebdomadaires. Le produit à commercialiser est transporté sur des vélos ou sur la tête.

Quant à la pêche collective organisée par les femmes pour l'approvisionnement de familles en poisson, il semblerait qu'elle n'a plus cours à cause du tarissement des eaux des rivières et des marigots.

3.5: L'Artisanat.

L'artisanat est peu développé au nord du P.N.H.N. Les deux activités pratiquées sont la forge pour la fabrication des houes, des haches, du fusil....et le tissage des vans et des nattes. Faute de menuiseries, ce sont les forgerons qui taillent les battans pour les cases.

Ces artisans travaillent individuellement ou en famille sont aussi des agriculteurs.

Les produits de cet artisanat sont vendus aux voyageurs pour le tissage et aux paysans pour la forge.

3.6.: Le commerce.

Les différents produits tirés des activités suscitées sont en partie échangés contre de l'argent; on ne rencontre cependant pas de commerçants spécialisés au sens large du terme sauf à Banco et à Sanguin qui pratiquent un système d'usure avec les paysans pour

tous les produits de la région. La période choisie par le commerçant pour soumettre le paysan à des conditions difficiles est la période de soudure quand le grenier est vide alors que les récoltes ne sont pas faites.

3.7: La coupe du bois d'oeuvre.

- la coupe effectuée par le paysan pour la charpente des cases, les enclos et les clôtures.
- la coupe effectuée à la tronçonneuse par les producteurs de bois destiné à être écoulé sur les marchés des centres urbains de Kouroussa, de Dabola et même de Conakry.

Le premier type a moins d'impact sur l'environnement si il ne fait pas l'objet de transaction alors que le second dans l'été actuel des choses se limite aux bordures de la route nationale dont le butumage en cours pourrait augmenter le nombre de coupeurs à cause de la demande qui est de plus croissante.

Dans l'un ou l'autre des cas, le type de bois coupé est pour le moment sélectionné sur la base de l'espèce et de la taille. Avec les mesures de contrôle presque inexistantes, les tronçonneurs coupent à volonté des quantités importantes, ceci à la longue pourrait les amener à s'enfoncer beaucoup plus vers le sud.

3.8: L'Exode rural.

Sans avoir la possibilité d'évaluer le nombre d'exodes il reste prouvé que les populations de cette région bougent régulièrement dans un premier pour revenir mais à la longue ils finissent par s'établir dans les villes comme Faranah, Kissidougou, Dabola et ailleurs.

Partout où est passée la mission, il a été reconnu avec un peu d'orgueil que des jeunes vont généralement après les récoltes à la recherche de l'argent dans les mines d'or, de diamant et dans les villes. Ces départs se font par imitation, par entraînement, par conditionnement et par nécessité quand les récoltes n'ont pas été satisfaisantes.

Au regard du cadre de vie, on note peu de changements intervenus ce qui dénote, en comparaison avec d'autres régions, la faiblesse des investissements dont les raisons sont à rechercher par d'autres études.

4: Les dépenses.

Les revenus tirés des différentes activités et ceux générés par l'exode rural sont repartis, non de façon formelle mais en fonction des besoins, entre trois types de dépenses.

Les dépenses de production;

- Les dépenses de consommation
- les dépenses sociales

5: Infrastructure socio-communautaire.

Sur six villages visités deux disposent d'un forage chacun, aucune école, aucun poste de santé, les pistes sont ouvertes mais non entretenues. Le nombre de personnes alphabétisées est difficile à évaluer mais tout laisse présager sa très grande faiblesse étant donné la limitation de la scolarisation et l'absence de programme d'alphabétisation toute la zone.

La malnutrition est importante (beaucoup de goitreux) surtout chez les enfants immédiatement après le sevrage alors que le planing familial est peu ou pas connu.

Les femmes de cette région n'ont accès à aucune infrastructure pouvant améliorer leur état d'être.

6: Condition cadres

Le nord du P.N.H.N. est une zone sous-peuplée. Il appartient à deux préfectures: Dabola et Kouroussa et à deux c.t.d; Banko et à Sankiana; à celles là, il convient de signaler que la pointe nord-est, même si elle n'est pas habitée aux environs du fleuve Niger, relève de la compétence juridique de la commune de Courrouça.

Chaque C.D. comprend un ensemble de districts eux-mêmes regroupant plusieurs communautés villageoises dans des secteurs qui sont des entités sociales de base qu'il y a lieu de considérer comme le social-structure indispensable au projet de gestion des ressources naturelles du Parc et de ses périphéries dans une philosophie de suivi environnemental participatif d'auto-promotion intégré.

Dans chacune de ces structures de base, fondements de toute exploitation rationnelle à long terme, il a été fait mention d'autorités supra-villageoises: C.D.R.; secrétaire communautaire, cantonnier, projet.

Si donc il n'y a pas de vide institutionnel, il est cependant vrai que les structures évoluant dans cette zone, aussi bien étatiques que les autres, sont très éloignées des populations cibles et les méthodes d'approches communautaire (en dehors de celles que KOU 1 est entrain d'expérimenter) sont presque inconnues surtout des agents de l'Etat.

Quant aux représentants de forêts et chasses, ils sont démunis à tous les niveaux; de la préfecture et si leurs compétences ne sont pas renforcées, il y a des risques importants de compromission de la politique actuellement en cours dans le PNHN et ses dépendances.

En ce qui est du crédit agricole, il est très limité et les populations trouvent celui donné par la CFDT comme assez contraignant.

7: Bilan intermédiaire.

Le bilan intermédiaire pour la partie nord du PNHN peut se résumer à l'issue de l'étude sociologique en:

- les ressources naturelles sont abondantes mais peu valorisées;

- la zone est sous peuplée, des villages entiers ont été abandonnés et d'autres pourraient suivre dans l'état actuel des choses;
- les facteurs de production sont disponibles en partie et peu efficaces;
- les revenus monétaires sont faibles;
- l'infrastructure communautaire se limite aux gros villages sur tout le long de la nationale Dabola-Kouroussa; les besoins socio-communautaires des populations cibles ne sont pas satisfaits;
- les ravages faits par l'onchocercose sont énormes; ils sont en voie d'être supplantés par ceux de la méningite;
- les conditions cadres sont très éloignées des populations cibles;
- la gestion des ressources naturelles avec les connaissances techniques locales actuelles n'est pas durable;
- les chasseurs et la géronte villageoise sont des interlocuteurs privilégiés pour la mise en place de la méthode SEP à l'intérieur du terroir villageois.

8: Besoin et priorités.

- vulgarisation de la traction animale ;
- approvisionnement en eau potable;
- infrastructures socio-communautaires;
- assurer la sécurité et les attentes tout en préservant les ressources naturelles.

9: Compréhension communautaire de l'environnement.

Il existe à la base des traditions de ces populations du nord du PNHN une conception de l'environnement fortement influencée par un syncrétisme religieux. Mais avec les baisses pluviométriques enregistrées ces dernières années, l'environnement commence, certes de façon diffuse, à devenir un sujet de préoccupation.

Les confréries, les tradithérapeutes et la communauté globale ont des connaissances et des conceptions mythigées de la relation qui pourrait exister entre la faune, flore et l'homme. A chacune de cette composante, ils attribuent des valeurs. Ce comportement se matérialise par des totems, des interdits et des tabous et par des adorations.

Après son totem, le paysan a beaucoup de considération pour ses cultures et son habitation qu'il défend avec acharnement. C'est face à l'étranger qu'il défend ses terres et sa brousse qu'il définit comme « son tout » dans un esprit communautaire qu'il ne transgresse pas.

Le terroir villageois ne pourrait être compris comme l'aboutissement d'un processus d'abandon motivant une utilisation désordonnée des ressources. C'est une faveur conquise par les générations successives. Il revient alors à dire que les populations vivant actuellement au Nord du PNHN ont depuis toujours œuvré pour une vie de plus en plus meilleure et ont défendu individuellement et dans des ensembles territoriaux leur bien le plus, leur pays avec jalousie et qu'ils défendront encore.

10: Moyens et compétences écologique

L'observation du milieu montre que celui-ci a connu des changements car, selon la tradition, les conditions écologiques semblent avoir été clémentes dans le passé avec une végétation abondante, une faune riche et variée, des conditions climatiques favorables avec des pluies régulières.

Tous les changements intervenus ne peuvent être considérés comme le résultat d'une incompetence écologique. Tous les paysans contrairement à l'image qu'on se fait d'eux dans les bureaux ont des moyens et des compétences pour une gestion de leurs ressources il suffit de les responsabiliser et de les conscientiser.

La preuve irréfutable de leur compétence et de leurs moyens est que depuis bientôt un siècle ils ont su résister à toutes les lois qui ne sont pas venues d'eux.

Ces compétences et ces moyens ne sont accessibles que par des actions suivies des hommes terrain, mis en rapport avec d'autres expériences tout pourrait aller pour le mieux.

Tout stratégie qui consisterait à séparer les paysans de la conception, de l'exécution et du suivi des lois est sans lendemain.

En mettant en balance la méthodologie et la philosophie d'intervention du PNHN avec le plan d'Action élaboré par le projet OU 1 et, au vu des résultats de terrain consignés dans le rapport Monfort Janssen et dans le présent constat; l'on se trouve en présence des questions de procédure, de stratégie et d'efficacité.

Ayant participé à la mission pour la formulation du projet de gestion des forêts classées de la Mafou et de l'Amana; il est utile de rappeler que l'étude avait retenu:

- 1 - d'élever la forêt classées de la Mafou au PNHN
- 2 - de changer le statut de l'Amana, de son état de forêt classée en réserve de chasse avec le Coffin.

Comme préalablement définie, la gestion du Coffin et de l'Amana devrait se faire conjointement par la Direction du Parc, les villageois (AVC) et les structures pérennes de l'Eté

Pour des raisons pratiques et de prudence, l'équipe Mon/janssen avait alors proposé que l'expérience se limite à l'Amana (pendant les 6 premiers mois) et au Coffin après et, qu'en cas réussite elle serait élargie au nord du PNHN.

Dans la logique qui avait soutenu le projet de gestion, compte tenu de l'expérience que KOU1 à Djèrègbèla et à l'issue des visites de terrain effectuées par les agents du même projet, il est ressorti « un infiltration des chasseurs étrangers dans le Mafou » par le nord.

Alors le projet KOU 1 opérationnel sur le terrain dans l'objectif des bassins versants et non du parc a trouvé impérieux de commencer par la prise de contact et la sensibilisation avant que le PNHN n'atteigne la dite zone.

En considérant que l'expérience qui est entrain de se mettre en place dans le Haut Niger est le premier du genre en Guinée il ya lieu d'être patient e d'être prudent pour éviter que le communautés bénéficiaires qui sont en contact ne se détournent des objectifs définis dans le cadre de la mise en place du PNHN et des reserves de chasse.

En recoupant donc les données disponibles avec les objectifs et les actions entreprises d'un coté par la Direction du Parc et de l'autre par le projet KOU 1 et, conformément au trois recommandation consignées dan le procès verbal de réunion du 7 Mars 1994 à Wassaya. Tout en restant prudent et au regard de ce qui existe djà au nord eet qui pourrait s'intensifier avec l'amélioration de la route Dabola-Kouroussa, nous suggerons:

1: L'Extention du PNHN (dans la zone presque inhabitée) de la limite du terroir villageois de Saranborkaribaya jusqu'au Niger à la limite de la reserve de chasse de l'Amana;

2: Le classement du reste de la partie nord comme reserve de chasse au même titre que le Amana et le coffre avec les mêmes stratégies en installant les AVC sous forme d'étages:

- à SENYA et KOMOYA (nord)
- à kouroussala (au centre)
- à Bafaralla et Sarambocaribaya (au sud)

L'installation des AVC sera plutard étendu en fonction des expériences vécues.

3: Si les bassins versants ont approximativement le même objectif global que le parc, il faut reconnaître que les sous objectifs le sont moins. Ensuite les reserves devant être gérées avec les mêmes stratégies, il est impérieux que la DNFC accélère l'élaboration des textes pour éviter le bycéphalisme. Pour toujours des question de prudence et de mentalité, ladministration du parc et de ses périphéries a besoin pour sa reussite d'une seule gestion. Le plan d'acction élaboré par Kou 1 dans l'esprit d'une harmonie parfaite, condition élaboré par la réussite de l'expérience du PNHN, conformément à l'esprit du P.V. de Mars 1994 a besoin d'être intégré au plan d'action global.

4: Dans l'esprit d'une concertation regulière et en vue de rendre la structure du parc plus transparente il est nécessaire que:

- le conservateur dépende directement de la DNFC non d'une section préfectorale en ce sens qu'un parc n'est pas géré comme nimporte quelle ressource naturelle; (cf expérience des parcs de la sous région).

- la création d'une antenne de la Direction du PNHN à Djèrègbèla /Sérékoroba pour des raisons d'efficacité et d'expériences vécues par les populations de ce village situé à l'entrée de la reserve de chasse de l'Amana en concertation avec les autorités de KOU 1.

5: les questions de faisabilité et défficacité sont à mettre en corrélation avec les structures pérennes de la DNFC de Kouroussa, de Dabola de Faranah et de Dabola; alors il

est pressant d'élaborer des textes ne serait-ce que provisoirement à l'intention de toutes les structures impliquées en vue d'éviter des conflits de compétence dans l'avenir.

6: les stratégies à développer sont celles convenues dans le projet de gestion Monfor/Janssen mais, pour des raisons de terrain en rapport avec la mentalité paysanne, il devient une urgence de poursuivre les actions commencées au nord.

7: le concept AVC proposé par le rapport Monfor/Janssen nous semble être éloigné de la compréhension des chasseurs, le souhait serait d'adopter la confrérie directement traduisible maninka par « DONSO-TON »

8: le modèle que nous proposons est un processus ouvert à tous les intervenants organisé et participatif dans la mise en place des confréries.

REMARQUE

Toutes les propositions contenues dans le présent rapport devront se dérouler sous un mode expérimental; l'objectif étant de responsabiliser les populations dans la gestion de réserves de chasse et la protection intégrale du parc du Haut Niger.

PERSONNES RENCONTÉES

Paolini CARLO Assistant Technique PNHN
Alimou KolaDIALLO Conservateur PNHN
Udo LANG Assistant Technique KOU 1
Souleymane DIAKITE chef du Bassin NIG 20 KOU 1
Mamadou SAMOURA Cantonnier à Sankiana
Saidou CONDE Directeur KOU 1
KEITA Cantonnier à Banko
CAMARA Chef de section des forêts et chasse à Dabola

VILLAGES VISTES

ARIA
BADIKOLA
BANFARALA
SIN7YA
KOUROUSSALA
FARAKOUN

Bibliographie

AGRICONSULTING-AGROPROGRESS INT: Projet de gestion des ressources naturelles des forêts classées de la Mafou et de l'Amana Juin 1993.

CARLO. P et Diallo A.K: Méthodologie et philosophie d'intervention; proposition d'actions février 1994

CONDE. K.: Monographie des bassins versants types du haut niger mai 1992.

KOU 1 (AGROPROGRESS INT) Programme d'Aménagement des bassins versants; plan d'action
1994-1995 mars 1994.

GUIDE D'ENQUETE

Nom du villag

Ethnie

Religion

Mode d'habitat

Services modernes

Accès

Origine des habitants

Changements intervenus

Plan pour l'avenir

Sources de revenus

Principales cultures

Débouchés

Repartition

Techniques agricoles

Superficies cultivées

Regime foncier

Organisation des procès de production

Elevage

Problèmes liés aus sources de revenus

Les métiers

Le crédit

Assiciations villageoises

Formes de coopération

Décisions concernant le village

Autorités extra-villageoises

Exode rural

L'état de la faune et de la flore

L'eau

Problèmes

Possibilités d'amlioration

Autorités spécialisées dans la gestion des ressources naturelles

Compétences

Connaissance

Moyens

Connaissances techniques locales

Pression sur l'envrionnement

Croissances démographique

Connaissance de la méthode participative

Le suivi environnemental participatif
Les conditions

REPUBLIQUE DE GUINEE

MINISTERE DE L'AGRICULTURE
DES EAUX ET FORETS

DIRECTION NATIONALE DES FORETS
ET FAUNE

COMMISSION DES COMMUNAUTES
EUROPEENNES
FONDS EUROPEEN DE
DEVELOPPEMENT N°6100.20.94.171

**PROGRAMME REGIONAL D'AMENAGEMENT
DES BASSINS VERSANTS DU NIGER**

***Projet de gestion des ressources naturelles de la
forêt classée de la Kouya***

P . N . H . N .

Septembre, Octobre 1996
Kefing CONDE

I. TABLE DES MATIERES

TITRE	PAGE
Remerciement	3
Abréviation	4
Résumé	5
Objectif de la mission, méthodologie	8
Généralités	9
Les organisations sociales basiques	
Système basique et instances de décision	
Situation démographique générale	
Repartition des villages par territoire traditionnel	
L'économie villageoise	14
L'agriculture	14
Les facteurs de production	
La production agricole	
L'utilisation des produits	
La pêche	17
La petite pêche artisanale	
La pêche fluviale professionnelle	
Les techniques et moyens de pêche	
Fumage et commercialisation du poisson	
La chasse	21
La confrérie et la légende de Mandén Bori	
Connaissances communautaires de la Kouya	
Structure de la confrérie	
La cueillette	30
L'élevage	32
L'artisanat	32
La coupe du bois	32
Les dépenses	33
Connaissance et profils écologiques des communautés	33
Besoins et attentes communautaires	36
Attitudes , bilan, besoins et attentes communautaires	
Propositions	37
Annexes	39
Instruments de collecte des informations	
Histoire de quelques villages de la zone	

II. Remerciements

Pour leur aide et leur coopération à la réalisation de cette étude le consultant tient à remercier:

Monsieur Aboubacar OULARE Conservateur du P.N.H.N.

Monsieur Souleymane DIAKITE Conservateur Adjoint du P.N.H.N.

Monsieur Carlo PAOLINI Assistant technique siKörö

Monsieur Udo LANG Assistant technique Kouroussa

Monsieur Jacques GUILAVOGUI Animateur

Monsieur Albert TOLNO Animateur

Monsieur Kéyo OULARE Animateur

Monsieur Thierno Ibrahima CONDE enquêteur

Monsieur Kéléfa KEITA enquêteur

Monsieur Alhassane BAH enquêteur

La mission Sociologique remercie également les notables et responsables des villages de:

Sidia, Yilimalo

Dankan, Simbon

Silamana, Börifinya

Kiniéko, Bagbè

Sokourakoro, Toumaniya

Mamoria, Nonomoria, Man etc pour l'accueil et la franchise des débats.

III. ABREVIATIONS

P.N.H.N: Parc National du Haut Niger

F.C.K : Forêt classée de la Kouya

C.T.L : Connaissance technique locale

Z.I.P : Zone intégralement protégée

C.F.D.T: Compagnie française du textile

P.R.A.B.V.H.N : Programme Régional d'Aménagement des Bassins Versants du Haut Niger

F.C.M : Forêt classée de la Mafou

CRD : Communauté Rurale de développement

IV. Résumé

La forêt classée de la Mafou, autour de laquelle s'est construit le P.N.H.N, est située dans une région encore riche en faune et en flore parce que moins transformée que les autres régions soudano-sahéliennes. C'est certainement ce qui explique que dans une même aire on peut dénombrer une dizaine de forêts classées par l'administration depuis plusieurs décennies ce sont:

Kourani Ouéléte;
Léfarani, Baro;
Kouya, Koumbantou
Amana, Mafou;
Tamba, Nono et
Sensen yoursa .

Ces forêts classées se répartissent entre les préfectures de Kankan, de Kouroussa, de Faranah et de Dabola qui sont arrosées par le Niger, la Mafou, la Kouya et le Niandan. La forêt de la Kouya est à cheval entre les sous préfectures de Banfèlè, de Kiniéro , de Douako (Kouroussa), de Moribaya et de Tokounou (Kankan).

Elle est l'une des forêts auxquelles les populations de la haute Guinée dans l'ensemble attachent une grande signification légendaire. De son nom traditionnel Nanfoulétou, la forêt de la kouya est située au confluent de la rivière kouya et du Niandan; elle est parcourue par une multitude de petits marigots et des mares connus des populations.

Les populations riveraines de la forêt classée de la Kouya appartiennent à l'ensemble Sankaranka et parlent le Maninka; elles se caractérisent par une homogénéité socio-économique parce que vivant encore d'une économie d'autosubsistance avec des techniques et des moyens de production rudimentaires.

La Kouya (Nafoulétou) serait une forêt mystérieuse à laquelle, on ne peut accéder que sur autorisation des Keita du village de Tirikoro. L'actuel gestionnaire traditionnel de la dite forêt répondrait au nom de Faramoudou KEITA, il est le dépositaire de toute l'histoire de la Kouya.

Très puissant parce que mystérieux; il peut en tout temps et en toute circonstance interdire l'accès de la Kouya à un chasseur qui ne respecterait pas ou ne serait pas dans les normes conventionnelles traditionnelles de chasse.

Malgré les tentatives d'exploitation endogènes et exogènes qui se sont succédés, toutes les communautés reconnaissent que les ressources naturelles sont

encore importantes; la dite zone (selon les populations) renfermerait de l'or et du diamant et une grande mare riche en végétaux et en faune.

Les structures sociales basiques continuent à se perpétuer dans le temps sans changement significatif ni conflits majeurs. Les facteurs modernes de développement sont infiniment petits par rapport aux besoins exprimés.

L'Environnement, dans ce contexte, n'est pas perçu comme un objet de gestion et de soucis particuliers dans le sens du monde rationnel. Les communautés perçoivent la protection comme un phénomène local c'est-à-dire territorial et villageois et la forêt de la Kouya comme une zone pour laquelle les humains, d'aucune façon, ne doivent s'inquiéter car, elle serait déjà protégée par des génies. Les dites communautés reconnaissent qu'elles ont développé pendant des siècles des logiques qui leur sont propres et qu'elles défendent jalousement.

A l'analyse, on pourrait affirmer que cette situation dans son ensemble est tributaire de la faible densité démographique , de l'enclavement de la zone et des ravages causés par la campagne guerrière de L'almami Samori Touré. Ce qui signifie que la protection de la Mafou, de la Tamba et de l'Amana; l'ouverture des routes Kouroussa-Kissidougou, Faranah-Banfèlè-Nationale (Kissidougou-kankan), l'installation progressive des projets de développement risquent à la longue:

- d'accroître la pression humaine sur les ressources naturelles à cause des imitations et des changements de mentalités doublés de conséquences en rapport avec la dégradation écologique;

- de rendre la gestion concertée des ressources plus difficile à cause des ambitions individuelles et des pôles d'attraction (croissance économique, inégalités sociales, exode rural, individualisme) et de l'extension des projets de Développement évoluant dans la région (exemple ODRIK).

- de remettre en cause la richesse variée et la protection coutumière de la Kouya .

On peut dire que la zone est sous exploitée même si elle a été en certaines de ses parties objet d'une exploitation intensive au temps colonial et que les acteurs autochtones et étrangers en présence n'obéissent pas aux mêmes structures et aux mêmes logiques. Les contraintes majeures identifiées lors de cette étude quant à une protection accrue de la CFK sont entre autres:

- La forêt classée de la Kouya ne bénéficie d'aucune attention de la part de l'autorité administrative;

- La méconnaissance de la loi par le paysan et l'inadaptation de la loi sur la chasse et la pêche;

- le refus de l'administration de prendre en considération certaines structures basiques et les connaissances techniques locales comme éléments indispensables à une protection durable et non conflictuelle;

- l'absence d'une structure régionale de coordination des différents intervenants dans la région;

Dans tous les cas, la CFK tout comme la F.C.M. occupe une position baricentrique par rapport aux écosystèmes du haut Niger; elle est une zone écologique protégée par les coutumes parce que respectée par les communautés riveraines grâce à la tradition légendaire du Mandén-Bori.

La CFK est aussi et surtout une zone-refuge d'espèces fauniques et floristiques en voie de disparition dans la région. Dans l'esprit d'une protection durable et reproductible, cette étude recommande:

La protection de la C.F.K. dans le cadre du P.R.A.B.V.H.N. doit tendre:

- à son élévation au rang de seconde Z.I.P. du PNHN;
- à l'amélioration des conditions de vie des populations.

La stratégie à développer autour de la Kouya devra tenir compte de l'existence d'une zone qui, coutumièrement n'est violée par aucun individu, sauf sur autorisation des propriétaires coutumiers, de l'organisation coutumière et des connaissances techniques locales grâce au principe de subsidiarité.

A cause de son importance dans la mythologie populaire du Soudan Occidental, la protection de la Kouya et son élévation au rang de seconde Z.I.P. du P.N.H.N. ne devrait pas poser de problèmes au niveau communautaire. Les problèmes difficiles à résoudre pourraient venir du côté de l'administration territoriale et du législateur qu'il serait bon d'informer et d'impliquer dès maintenant.

V. Objectifs de la mission

L'étude qui fait l'objet de ce rapport a été réalisée dans le cadre de l'Aménagement de la forêt classée de la Kouya en arrière plan de l'extension du Projet Parc National du Haut Niger.

L'objectif essentiel de cette enquête est de fournir aux techniciens des aires protégées des informations anthropologiques qualitatives en relation avec l'exploitation des ressources naturelles de la forêt classée de la Kouya.

L'Analyse de l'environnement socio-économique et culturel a débouché sur des propositions et recommandations concernant les stratégies d'intervention basées sur la participation communautaire et la prise en compte des structures sociales basiques et des connaissances techniques locales.

VI. Méthodologie

Pour atteindre les objectifs ainsi définis, quatre techniques ont été combinées à la suite de l'étude documentaire à Conakry : les discussions de groupe; le questionnaire individuel; les entretiens directifs et les observations.

Les données ont été collectées par trois équipes constituées d'Etudiants inscrits en maîtrise de sociologie et d'animateurs du P.N.H.N. Au total 15 villages riverains de la forêt de la Kouya ont été enquêtés, les entretiens se faisaient sur la base d'un fil conducteur et de questionnaires individuels (confère annexe).

Les thèmes essentiels soulevés dans ces instruments de travail étaient en relation avec l'organisation sociale, la chasse, la pêche, la cueillette, la coupe du bois, l'artisanat, le commerce, l'agriculture, les besoins communautaires etc ...

Pour le choix de ces thèmes, l'étude a tenu compte de toutes les données documentaires disponibles, des expériences vécues par le PRABVHN et le PNHN. La base de l'échantillon a été les documents administratifs, le rapport de mission sur la forêt classée de la Kouya, la mare à crocodiles de Wassaya et la réserve partielle de faune de Kankan.

Dans l'ensemble, il n'a été analysé que les caractéristiques majeurs des communautés ainsi que quelques conditions cadres.

VII. Généralités

Les villages enquêtés appartiennent aux territoires géopolitiques modernes de Moribaya (dans la préfecture de Kankan) de Banfèlè de Douako et Kiniéro (dans la préfecture de Kouroussa). Les communautés vivant dans cette zone appartiennent essentiellement au groupement maninka du Sankaran-condèdou et se réclament d'entités territoriales basiques.

Les populations reconnaissent être arrivées dans cette zone par vagues successives et par infiltration entre le XIII^e siècle et le XVII^e siècle. Les fondateurs des villages sont désignés dans la majorité des cas comme étant des chasseurs ou des agriculteurs.

De façon chronologique, ces communautés ont appartenu successivement à l'empire médiéval des Keïta du Mali et à l'empire Samorien sans perdre leur identité tant que tribus territorialement différenciées. La période coloniale et les différentes péripéties de l'indépendance restent très vivantes dans la littérature populaire.

Par rapport à la gestion de l'Environnement, la cueillette du caoutchouc et les fournitures obligatoires des produits de cueillette, la chasse aux animaux totems (lion, panthère, hypopotame...) par les administrateurs coloniaux sont désignés comme des premiers facteurs d'un déséquilibre écologique et d'une transgression des coutumes.

Les agglomérations de cette région sont compactes et éloignées les unes des autres (5 à 12 km) à cause de la culture itinérante sur brûlis qui appelle de longues jachères (8 à 12 ans). Les habitations sont de petites cases rondes en banco coiffées de paille, groupées autour de cours familiales. La taille moyenne d'une famille est estimée à environ 8 individus. L'accès aux agglomérations est difficile même à moto. Le nombre d'habitants par village varie entre quelques dizaines et 2000 individus.

VIII. Les organisations sociales basiques

Les communautés étudiées obéissent à des structures verticales et horizontales; la famille-menage, la famille étendue, le lignage et le clan relèvent de la structure verticale tandis que la structure horizontale est en rapport avec les groupes d'âge, les associations multiples de travail, les confréries.

IL y a cependant une relation intime entre les structures verticales et les structures horizontales qui se recoupent, se complètent dans le processus de

l'équilibre individuel et communautaire. Précisions que les statuts en relation avec l'organisation verticale sont de naissance contrairement aux statuts acquis de la structure horizontale. Par exemple on naît forgeron, griot, mais on devient chasseur émérite par l'action et le nombre de gibiers abattus.

Dans chaque village, il a été observé deux types d'autorités politiques qui se superposent. Le douti (propriétaire de la terre) et le Sooti (Propriétaire du village) qui sont des responsables coutumiers; le chef de district et le chef secteur quant à eux sont choisis par la population, ils ont pour rôles de représenter le gouvernement, de collecter les impôts. Ils restent cependant dominés par la force de la coutume.

On peut hiérarchiser les deux systèmes politiques de la manière suivante :

*** Système basique et instances de décision**

- | | |
|------------------------------|---|
| - Familles (Démbaya) | Conseil de famille |
| - Lignage (Kabila) | Conseil de lignage |
| - Village (so) | Conseil de village |
| - Territoire (Yamana, Kafou) | Conseil territorial (moins actif
présentement) |

*** Système moderne**

- | | |
|------------|---|
| - Secteur | Assemblée du village |
| - District | Réunion des représentants des
secteurs |
| - C.R.D. | Conseil ordinaire et extraordinaire |

Il est bon de préciser que plus on s'éloigne de la ville, plus les notions de l'état et du gouvernement disparaissent dans les discours car, le paysan essaie toujours de se définir par rapport à sa structure sociale de base et à celle du voisin immédiat dans la même aire culturelle.

Parallèlement à ces deux structures, on peut observer les responsables du culte qui sont dirigés au niveau de chaque collectivité par des Imams. Cette structure est aussi objet de récupération par les structures pérennes de l'état. Dans tous les cas, l'Imam joue dans un tel contexte un rôle d'instructeur; il est souvent maître d'école coranique et conseiller communautaire.

On observe dans cette région un fort syncrétisme religieux qui est le résultat d'une addition harmonieuse de valeurs anciennes et islamiques. L'actuel islam du haut Niger est très tolérant, entaché d'animisme et d'ancestrisme.

L'analyse de ces structures montre que la vie socioculturelle est encore suffisamment traditionnelle, homogène et intacte c'est-à-dire peu influencée du dehors par d'autres mondes culturels. On peut observer cette force de la tradition à tous les niveaux : architecture, commandement, prise de décision, éducation, gestion de l'environnement etc.

L'absence d'inégalités économiques serait la cause première d'un tel équilibre fait de prestations et de redistribution, d'entraide et de conciliation. Ce qui ne signifie nullement que l'homme du haut Niger est replié sur lui-même ou refuserait tout changement. Ce qu'il proscriit dans la morale, ce n'est pas l'accumulation individuelle des biens mais la domination des autres (qui ne sont que les siens) par cette accumulation.

Dans ce pays maninka, chaque âge et chaque organisation (classe d'âge, confrérie et autres associations) a ses règles, ses besoins et ses principes qui sont des anneaux de l'ensemble communautaire.

Le maninka de cette région ne connaît pas les tourments des centres urbains et des villages situés le long des routes nationales à trafic dense; un système de croyances religieuses, morales, politiques, enserme son existence, régleme son comportement et ses ambitions, définit ses obligations et prévoit en cas de défaillance les peines qu'il peut encourir.

Dans tous les discours, on peut lire qu'entre les préoccupations de nom et de métier (strate sociale), celle du salut spirituel et de l'honneur communautaire sont encore défendus par le groupe. La vie d'un homme s'organise sans aucun doute de façon diverse en fonction des structures en présence mais toujours entre des bornes précises.

Chaque génération est appelée à transmettre et à former la suivante à son image parce que les changements qui se sont jusque là produits ne sont pas de nature à remettre l'équilibre villageois en danger.

Pour combien de temps ces organisations seront-elles encore efficaces?

Situation démographique générale

Préfecture	Sous Préfecture	Population Totale	Habitants au Km ²	Nombre de district	District de la zone d'étude
	Banfèlè	11.638	6	3	1

Kouroussa	Douako	6.825	47	3	1
	Kiniéro	11.099	8	3	1
Kankan	Moribaya	8.041	5	2	1

La densité de la zone d'étude est estimée à 4 habitants au Km² de l'Ouest à l'Est en passant par le Sud alors qu'au Nord, on ne compte qu'un habitant au Km². Ce taux est très faible en rapport avec la densité régionale (11,8 habitants au Km²); plus de 5% des ménages ont entre 9 et 10 individus.

La situation démographique des villages étudiés se présente comme suit:

1 : C.R.D de Douako

District	Secteur	Population
Kouya sidia	Sidia	451
	Yilimano	31
	Danka	320
	Simbo	400
	Silamana	860
Kolongbakaya	Kiniéko	-
	Foréya	50
	Klongbakéya	300

2 : C.R.D de Banfélé

Nafadji	Borifinia	536
	Kiniéko	136

3 : C.R.D Kiniéro

Mansonya	Sökourakörö	151
Bagbè	Bagbè	2000

4 : C.R.D. de Tokounou

Toumania	Toumania	486
Manissalia	Nonomoria	159
	Manissalia	1500

Repartition des villageois selon l'appartenance territoriale Traditionnelle

WOROBE

Koro, Samba,
Gbalako, Kotenen,
Kanadaya, Sididakoro,
Manfara, Fantonya,
Danka, Manissaliya,
Kouman, Toumaniya,
Momora, Tindikan,
Sangbanya Sidikourama,
Gnaldou.

CONDEDOU (Est)

Foroma, Kignèko,
Borifingna, Sokourakoro,
Bagbè, Tirikoro,
Kouroufèsidiya, Moria,
Kouroufèlèya, Fadougou,
Tèssèdala, Bènè,
Mamouriya, Dialanki.

KOUYA

Silamana, Sidiya,
Wola, Léya,
Yilimalo, Danka,
Moribaya,
Kassaya, Sèrèkoro
Faramaya, Mamourouya.

YARADOU

Mamoudouya, Gbangbaya,

Finamissaya, Lero.

KIGNEKODOUGOU

Kignèko, Kolombagbèya,
Kolombafinya, Fodé, Man

N.B. Tous ces territoires appartiennent au kafou du Sankaran -Condèdou et sont encore vivants dans la mémoire collective et dans la réalité de tous les jours.

IX. L'économie villageoise

A. L'Agriculture

Elle est dans la région de la Kouya, comme partout dans le haut Niger, l'épine dorsale de l'économie villageoise. Cette agriculture est essentiellement dominée par la faiblesse des instruments de travail et les défrichement annuels.

Les effets d'une agriculture extensive sur brûlis sont difficile pour le moment à expliquer aux communautés a cause de l'abondance des terres et des ressources naturelles.

1. Les facteurs de production

Chaque lignage appartient à un terroir et dispose de ses corps de finage qui peuvent être ramenés à trois (3):

- Nangban. Ce sont des jardins de cases qui sont soumis à un système de cultures intensif grâce aux amendements qui sont fait à base de bouse de vache et de détritrus ménagers;

- Les bas-fonds et les plaines. Ils sont des propriétés privées familiale ou lignagères et ne peuvent souffrir d'aucune confusion; ils sont valorisés par un système de culture sémi-intensif;

- Les champs de brousse et les jachères. Ils relèvent de la compétence des anciens et du domaine de la propriété collective. Leur mise en valeur obéit au système de brûlis, au défrichement de nouvelles terres à leur valorisation (3 à 4 ans) avant leur mise en jachère qui dure dans l'essentiel des villages plus de 10 ans. Le premier exploitant d'un champ de brousse à un droit de « hache ». Cependant les droits sur les jachères sont plus souples que ceux sur les terres de bas-fonds.

Au delà de tous les cris d'alarme qui ont été lancés depuis les années 1970, suite à la sécheresse dans le Sahel, les communautés de la kouya affirment que leur terres sont encore fertiles. Conséquemment aucun paysan n'utilise un quelconque engrais pour corriger les insuffisances des champs de coteaux et des bas-fond.

Il est cependant nécessaire de préciser que la C.F.D.T. a introduit grâce à la culture du coton des intrants qui sont en voie de vulgarisation pour les cultures vivrières. Avec la fertilité attestée des sols, l'acception des engrais d'origine industrielle n'est pas pour demain.

L'Unité de production est familiale ou ménagère qui, pour certains travaux comme le labour ou le désherbage des champs, distribue les siens dans des associations de travail qui sont de nature à accélérer le travail par un système d'alternance des membres l'équipe car, travailler tant que membre d'une telle association se paye en nature ou en temps de travail. A ces associations qui ne se constituent que pendant la saison des travaux, on dénombre une multitude d'autres formes d'entraide parentales et villageoises, ces formes sont soit rémunérées (en nature ou en espèces) soit simplement félicités ou remerciés.

Chaque unité de production a pour ambition de produire plus non pas en améliorant les systèmes de culture mais en ouvrant de grands espaces. L'utilisation des terrains disponibles est limitée, il paraît, par l'insuffisance des moyens et de la main d'oeuvre.

Les instruments de travail (la houe, la hache, le coupe-coupe, le couteau et la faucille) sont peu développés. On dénombre quelques attelages vestiges des brigades attelées de production ou d'initiatives personnelles, quelques tracteurs ont survécus aux brigades mécanisées de production.

Le feu dans cette contrée est considéré comme instrument qui aide à ouvrir et à nettoyer des trouées. Le facteur limitant de la production agricole, pour paysan de la Kouya, est la pluie qui accuse des excès ou des raretés d'une année à l'autre et compte tenu du fait que les plaines et bas-fonds se trouvant le long de la Kouya et du Niandan ne sont pas aménagés, le paysan est plus tendu vers les cultures de couteau. A ces premiers facteurs, il est ajouté l'outillage agricole.

La superficie dont dispose une unité de production familiale est difficile à déterminer. Les services spécialisés de l'Agriculture estiment à trois ou sept ha les domaines mis en valeur annuellement en fonction de la force de travail familiale disponible et de l'outillage.

Le crédit rural récemment introduit dans cette zone par la C.F.D.T. est encore loin d'atteindre les objectifs escomptés. Pour le moment cette compagnie limite ses actions à l'approvisionnement en semence de coton, de vivriers, en charrues et engrais des paysans sélectionnés. Si cet effort est poursuivi, il pourrait donner des résultats satisfaisants dans le futur.

Le bétail constitue dans un tel contexte une épargne donc un facteur important de l'économie villageoise. La plupart des exploitations possèdent en propre des bovins, des caprins, des ovins et de la volaille qui sont soit échangés pour la mise en valeur des exploitations agricoles, soit utilisés comme animaux de trait, soit utilisés à des fins socio-économiques et culturelles. Les noyaux d'élevage

familiaux se constituent soit en vendant les surplus de production, soit avec de l'argent obtenu ailleurs, soit sous forme de don et de contre don.

2. La production agricole

La culture principale des villages enquêtés reste le riz pluvial et le riz de plaine, on rencontre partout le manioc (comme aliment de base), le fonio (pendant la période de soudure), le maïs, l'arachide, le sorgho, l'igname et les patates. Les plantations sont faites soit sous forme pure soit sous forme associée.

Les variétés de riz cultivées sont: Fossa, Koto, Bété, Nankin, Sosompolo, Chinois, Kaolaka, C.K.221, C.K.5, C.K.7. Pour toutes les cultures, notamment pour le riz le manioc et des arachides, les paysans se plaignent des animaux sauvages (oiseaux, phacochères, agoutis) qui attaquent les cultures .

La faiblesse des rendements s'expliquerait par les perturbations pluviométriques et la relative fertilité des sols, d'où des superficies de parcelles cultivées plus importantes d'année en année. IL a été observé ces dernières années un accroissement des plantations d'arbres fruitiers dans les villages (café, orangers, bananiers etc). Ces progressions sont difficiles à évaluer.

Dans l'ensemble, si cette production était seulement auto-consommée on aurait pu aujourd'hui parlé d'autosuffisance alimentaire mais le négoce et les échanges des produits agricoles provoquent des besoins ponctuels de consommation non couverts en certaines durées (notamment de riz) pendant les périodes de soudure.

La division sociale du travail entre hommes et femmes exige des premiers les travaux durs et ponctuels alors que les femmes pendant toute l'année, sont occupées à de multiples travaux champêtres et ménagers et à l'éducation de la petite enfance.

La production agricole occupe plus de 95% de la population active que la zone de la C.F.K est largement dominée par le secteur primaire notamment l'agriculture. Les autres secteurs constituent des activités (quant elles existent) connexes à l'agriculture que tous pratiquent (Chasseurs, pêcheurs, éleveurs, artisans) à différentes échelles.

Le droit de propriété sur les terres obéit au principe de hache, le premier à défricher une parcelle est le propriétaire. Les lignages fondateurs des villages disposent de grands domaines rizicultivables; il est cependant pratiqué le système de tenure des terres.

3. L'utilisation des produits

IL serait utopique de vouloir, à travers une seule étude, tirer une quelconque conclusion quant à l'utilisation des produits. En effet dans une économie qui ne recherche pas le profit, le circuit de la distribution des biens et des services est très difficile à analyser. Cependant dans la région de C.F.K, le paysan reconnaît diviser sa production en 3 parts inégales.

- La première et la plus importante est autoconsommée par l'unité de production elle-même;
- La seconde est vendue sur les marchés locaux pour la satisfaction d'autres besoins ;

La troisième partie est échangée contre d'autres produits (cueillette, animaux, agricoles) ou contre des prestations du travail.

B. La pêche

On distingue deux formes principales d'organisation de la pêche: la pêche professionnelle et la petite pêche artisanale des amateurs

1. La petite pêche artisanale

Elle ne fait l'objet d'aucune spécialisation, tout élément de la communauté est libre de la pratiquer; toutefois il convient de distinguer trois niveaux de pratiques:

- La petite pêche artisanale collective .

Pratiquée en saison sèche dans les rivières et les marigots, la petite pêche artisanale se subdivise en:

- kösori :(kö = cours d'eau, sori = puiser). Cette forme consiste à construire deux diguettes (balan), une en amont et une en aval d'un point d'eau et à puiser à l'aide des calebasses l'eau comprise entre les deux diguettes en vue de mettre les Poissons à découvert facilitant ainsi leur capture. Les diguettes sont construites avec des herbes , des branchages et de la terre prélevée sur les berges. Le nombre de femmes pouvant participer à cette forme de pêche peut varier de deux à plusieurs dizaines en fonction de l'importance du point d'eau;

- diaba don (diaba = poison végétal, don = mettre). Il consiste à empoisonner un plan d'eau à l'aide de drogues végétales en période d'étiage . Tout comme la forme de pêche artisanale précédente , le diaba don donne souvent lieu à une mobilisation villageoise des valides. De toutes les formes de pêche, elle est la plus nocive et la plus destructrice de la faune aussi bien aquatique que terrestre.

a) - kömön (kö = cours d'eau, mön = pêcher). Cette forme de pêche consiste à organiser une campagne de pêche en prenant d'assaut un point d'eau important supposé poissonneux. Les deux extrémités (têlin) sont exclusivement réservées aux vieilles personnes expérimentées tandis que le lit majeur ou böfö seront battus par les adultes qui savent nager et enfin les lits mineurs seront réservés aux autres notamment aux enfants.

Selon les informations recueillies auprès des pêcheurs, il est utilisé dans les rivières du Niandan et de la kouya aussi bien par les pêcheurs professionnels que par les agriculteurs , trois sortes de pièges: le foundi, le tæssé et le nyankan.

- La pêche dans les mares. Une mare dans l'aire culturelle du haut Niger est toujours comprise comme miraculeuse et sacrée, en effet toute mare est considérée comme hantée par des esprits qui ont leurs exigences. Très souvent l'élément socioculturel et touristique l'emporte de loin sur l'élément économique;

Le calendrier de pêche des mares est connu de tous. Les festivités en rapport avec les mares ont plus de significations pour un paysan de la Mafou que toute autre fête. Elles durent plusieurs jours et ont des retombées économiques qui amènent le paysans à s'endetter;

- La pêche à la dynamite (Faya) . Son utilisation, comme moyen de pêche entraîne une extermination massive de la faune aquatique et de la flore. Elle est également responsable de la modification de la topographie des cours d'eau dans lesquels elle est utilisée (souvent par des amateurs).

2. La pêche fluviale professionnelle

Les pêcheurs rencontrés viennent des Préfectures de Mandiana, Siguiri, Kouroussa et quelquefois de la République du Mali. Leurs sous-préfectures et communes d'origine sont Dialakoro, Djalibakoro, Balato, Doura, Kouroussa-ville etc. Cette forme est donc une occupation qui est réservée à une caste précise qui se subdivise en deux sous groupes : les bozos et les Somonos.

On dénombre actuellement dans les villages riverains des grands cours d'eau (Niandan , Kouya) des pêcheurs non castés qui pour des raisons culturelles économiques et sociales ont embarrassé l'activité de pêche.

Les pêcheurs de cette zone peuvent être catégorisés en deux:

- Le premier groupe est celui des somono; on les retrouve dans les villages situés sur les lèvres des grands cours de la région de Kouroussa à Siguiri.

- Le deuxième groupe est constitué d'individus qui ont adopté l'activité de pêche par affinité et par intérêt économique grâce à une adoption doublée d'initiation.

A ces deux principaux groupes , on peut ajouter un troisième qui regroupe tous ceux qui pratiquent la pêche comme activité secondaire. La réussite dans la pratique de l'activité de pêche joue un rôle de distinction individuelle ou familiale dans une communauté homogène.

Les groupes spécialisés dans l'activité de pêche sont originaires des villages et quartiers suivants : Yarakouda, Sangbarala, Babila, Sogbèla, Nounkounkan, Yérégbèla, Doura, Balato, Koumana, Manfara, Djalibakoro, Konoma Kouda , Kiniéro etc. En remontant ou en redescendant le cours du Niandan en saison sèche, les groupes de pêcheurs occupent des campements.

Ces campements se trouvent à proximité de points d'eau qui ont des dénominations connues et acceptées par toutes les communautés villageoises riveraines. Ils constituent des points de repère et d'identification indispensables dans une aventure de pêche. C'est dans ces campements que s'installent les pêcheurs par unité de production.

Le sondage historique et l'observation de terrain ont montré que plus de la moitié des sites de campements se trouverait au voisinage de villages..

3. : Les techniques et moyens de pêche

L'essentiel des instruments utilisés par les pêcheurs sont de fabrication locale, on dénombre aujourd'hui des instruments de pêche qui sont d'origine industrielle comme les filets. Les principaux instruments utilisés par les pêcheurs sont :

a : La Pirogue (Kouloun). On dénombre deux types de pirogues: Les pirogues faites de troncs d'arbres évidés et taillés par les forgerons; Les pirogues faites d'un assemblage de planches sont fabriquées par les menuisiers;

Une pirogue peut coûter de 100.000 à 170.000 fg. Ce prix peut varier selon plusieurs facteurs.

b : Les filets (dyö) Le pêcheur de la haute Guinée identifie un type de filet en fonction du type de fil utilisé, du diamètre du fil, de la longueur et de la largeur du fil, la méthode de confection (industriel ou manuel); l'ouverture d'une maille est mesurée avec les doigts. Ainsi on peut distinguer les types de filets suivants: Filidjo (épervier); Korodjo (Senne); Kodofrodjo; Felefeledjo; Djolen; Trakadjo ; Filawotè, Djolénba; Ténèn etc.

Selon la technique de pêche on peut observer les engins dont l'utilisation exige du pêcheur assez d'énergie et ceux qui sont posés à des endroits précis par les pêcheurs. On distingue quatre techniques de pêche au filet: La technique du filet maillant encerclant; La technique du filet maillant dérivant ; Le déboulement (Djolémba); L'épervier (fili dyö).

Les pêcheurs de la région utilisent aussi les lignes qui sont de plusieurs sortes: Les paléangres (si doulen); La ligne de traîne (Fogon doulén); La ligne de fond tenue à la main; Kankali; Saridoulén

Les pêcheurs vivent et organisent leurs activités au rythme des saisons, Ce sont elles qui amènent le paysan à identifier l'espace et le temps. En Haute Guinée, on distingue deux grandes saisons:

- L'hivernage. Pendant cette période les activités de pêche se déroulent non loin des habitations;

- La saison sèche. C'est la période correspondant au tarissement des eaux et à la segmentation des cours d'eau entraînant un regroupement de Poissons en certains endroits. Elle correspond à la période des grandes pêches et entraîne des migrations importantes de populations le long des cours d'eau.

4. Fumage et commercialisation du poisson

Durant cette période, on dénombre dans chaque campement un nombre important d'acheteurs de Poissons. Les Pêcheurs reconnaissent pêcher en moyenne par jour entre 25 et 70 morceaux pendant la bonne saison. Il est cependant difficile de dire ce qu'un pêcheur gagne comme revenu.

Le poisson pêché est échangé contre des aliments, des produits manufacturés, des instruments de production et de l'argent. La forme la plus couramment utilisée de nos jours est l'échange du poisson contre de l'argent. L'Unité de mesure du poisson est la tranche (tè), cette tranche peut correspondre au quart, au tiers, à la moitié, à un poisson ou à plusieurs poissons selon leur taille.

Toute opération de vente commence quand le poisson est transbordé, il est vendu par tas ou à l'unité (té) et le prix est toujours discuté quelque soit l'acheteur. Les marchands viennent des villages environnants.

Le poisson est fumé par les marchands (hommes et femmes) dans les campements. Pour fumer le poisson, le marchand ou l'épouse du pêcheur construit un fumoir. La source d'énergie est faite du bois mort qui est abondant sur les rives du fleuve. Les marchands vont d'un campement à un autre à pieds ou à vélo. Le poisson est également transporté sur tête ou à vélo en suivant des sentiers qui sont chaque année rouverts.

Les eaux de la Kouya et du Niandan appartiennent aux différents terroirs qui se succèdent sur les deux rives; les groupes de pêcheurs se considèrent comme des usufruitiers

C. LA CHASSE

Activité secondaire des agriculteurs avec la pêche les chasseurs s'occupent de l'approvisionnement des populations en protéines animales. La chasse a été l'activité principale des fondateurs des principaux villages de la région. Elle est une activité essentiellement masculine dont la pratique confère deux status : l'identité de naissance et le status acquis par la pratique de la chasse .

Il y a quelques années, une toute petite partie des bénéfices tirés de la chasse entrainait dans le circuit de la production agricole , l'essentiel était consommé au sein de la communauté par le canal d'un système de don et de contre don.

2.3.1 : On peut observer trois formes de chasse:

- La chasse collective, propre à la saison sèche, consiste à repérer une partie de brousse non brûlée après la passage des feux sur les terroirs villageois; Ces feux sont souvent mis par les chasseurs pour des raisons inavouées.

A cette forme on peut ajouter la chasse pratiquée par les profanes (apprentis chasseurs, enfants). Elle consiste: à poser des pièges de toutes sortes (fosses, collets et métalliques) pour attraper les petits animaux et les oiseaux et quelques rares fois des fauves; à fouiller les terriers en creusant avec des houes ou en utilisant de la fumée pour étouffer les animaux; le poison végétal est aussi utilisée notamment contre les agoutis.

- La petite battue (touglassi) elle est pratiquée dans les rizières et les galeries forestières;

- La chasse individuelle Elle relève du domaine des chasseurs possédant des fusils; ils peuvent être des professionnels ou non et qui, seul ou en petits groupes de deux à trois personnes font des expéditions d'un ou de plusieurs jours ou des randonnées journalières à la recherche du gibier. Cette forme dans tous les villages est soumise à une réglementation qui est observée par tous les chasseurs assermentés; elle est pratiquée en toute saison mais essentiellement en saison sèche. Les grands chasseurs reconnaissent abattre entre deux et une dizaine de gibiers pendant la bonne saison.

Les instruments utilisés par le chasseur de la Kouya sont: le fusil qui peut être d'origine artisanale ou d'origine industrielle; le sac ; le sifflet (simbon) symbole de distinction du chasseur; le vélo ou la moto pour les chasseurs étrangers qui viennent de Kouroussa ou de Kankan; des fétiches etc .

Le paysan de la zone de la Kouya opère des choix quant aux périodes de chasse en fonction des saisons et des mois. La saison sèche semble être la mieux indiquée pour chasser et les mois qui supposés fructueux sont ceux de mars, avril et mai.

La viande de brousse est vendue soit fraîche par le chasseur lui même soit boucanée. Les lieux d'échange réguliers dans la zone de la CFK sont: le village d'origine du chasseur. La viande dans ce cas peut être vendue à crédit, contre travail, par le système de troc ou contre espèces); le marché hebdomadaire le plus proche contre espèces; les marchés des villes de Kouroussa et Kankan ou le long des routes.

Il est difficile d'évaluer en un seul passage l'activité de chasse dans le contexte actuel du CFK. Les résultats de cette enquête montrent tout au moins que les prélèvements sur la biomasse sont de plus en plus importants surtout en saison sèche pendant laquelle le prélèvement est très significatif dans toute la zone.

D. : La Confrérie des chasseurs et la légende de manden Bori

La confrérie des chasseurs est une organisation sociale basique qui a pour ancêtre légendaire Mande Bori demi frère de Soundiata Kéita. Selon la légende chantée par les séréwa de la région Mande Bori est reconnu comme étant le plus courageux chasseur du Manding. Il reste donc le modèle pour les tous les chasseurs de la région du haut Niger qui ne cessent de lui rendre hommage chaque fois que l'occasion leur est offerte.

C'est selon tous nos interlocuteurs lui qui réglementa l'activité de chasse. C'est pour cette raison que chaque année ,avant la période des grandes chasses, il

est organisé le « Dankoun sô » qui est une sorte de renouvellement et d'attachement des chasseurs assermentés aux règles et principes élaborés par le grand maître de tous les chasseurs.

Il existe une foule de versions qui se recoupent dans l'esprit général, la version ici transcrite est celle qui a été contée par le chef des chasseurs de Sèrèkoroba lors d'une veillée (confère K. CONDE Communautés et écologie au point zéro d'un Parc).

La légende de Mandén Bori ou Fabori

Naman djé , la mère de Manden Bori après plusieurs décennies de vie conjugale avec son époux Narén Magan sans concevoir un enfant a fait beaucoup de sacrifices mais en vain composa la chanson suivante:

« Ces peines aux causes introuvables me peinent
et me tracassent
rien n'a pu mettre fin à mon apparence masculine
je demeure seule dans ma case et
la solitude m'embrasse
je suis cependant le fruit d'un mariage »

Un soir ,en se promenant seule dans la forêt ,Naman djé aux prises avec son triste sort se mit à pleurer. Tendait les deux mains aux forces invisibles de la nature et particulièrement à l'indomptable génie le soro ou Mori donso elle entonna

« Que le salut soit avec toi
vous qui détenez la fortune
l'or et l'argent à vos pieds suspendus
vous qui protégez la vie
pensez à mon sort , le sort d'une femme »

C'est en ce moment que la voie du soro (le génie de la chasse) retentit

« Point de désespoir, je te viendrai en aide
à condition que tu me fasses une promesse »

Quelle est cette promesse ? » répondit la femme

« tu auras bientôt un enfant de sexe masculin ,
tu lui donneras mon nom , toutefois tu ne survivras
pas longtemps après la naissance de cet enfant.
Je te promets cependant que je le protégerais et
il sera à mon image le plus grand chasseur de
tous les temps »

Naman djé enchantée par la promesse du génie dit

« j'ai passé toutes ces années d'esclavage sans
qu'un enfant ne m'appelle "maman",
j'ai donné de l'eau et de la nourriture aux sofas
j'ai chanté leur bravoure et dansé leurs victoires
tous ces hommes sont l'oeuvre des femmes.
Aujourd'hui, je choisis la mort si elle doit me
permettre en échange de donner naissance
à un enfant qui fera revivre mon tombeau. »

« Retourne au village »

dit le génie qui disparaît aussitôt derrière un arbre

Quelques semaines après cet entretien, ce sera le début d'une grossesse qui étonnera plus d'un observateur. Le roi était si content qu'il offrit un festin aux mendiants. Neuf mois se sont écoulés Naman djé donne la vie à un garçon qui sera baptisé par le père Boukari et par la mère mori. La déformation de l'un et de l'autre des noms va donner Bori.

Un jour Naman djé prit son enfant et alla trouver sa coépouse Sogolon(mère de Soundjata)et lui fit cette déclaration

« ma soeur ,nous vivons la même vie dans ce foyer;
je sens ma fin arriver. Au nom de l'amitié ,tu voudras
bien t'occuper de mon enfant après ma mort car
la guerre détruira ce pays »

Pour toute réponse Sogolon lui dit

« rendons grâce à dieu ,nous avons souffert ensemble
pendant des années, nos peines ne resteront pas vaines.
Mori et Soundjata incarneront notre amitié.
nous ne sommes que deux dans cette case
mais dieu nous est témoin »

Une nuit Naman djé mit son enfant au courant du contrat qu'elle avait passé avec le génie, le lendemain lorsqu'une foule consternée était attroupée devant la case de Naman djé malade retentit soudain sur le toit le cri du soro .C'est alors que la malade livre son testament oral en ces termes

« Mori, mon fils, ta naissance m'a coûté la vie ;

le devoir te commande de continuer dans
a voie que je t'ai tracée. Soundiata est ton frère;
partagez ensemble les peines pour que soit
accomplie la mission »

Naman djé mourut, Mandén Bori fut élevé par Sogolon.

Une nuit, au cours d'une de ses randonnées ,tout juste à la sortie du village
Mori entendit une voie solennelle qui lui demanda « qui es tu? ».
il répondit

« je suis Mori, habitant du Manding,
fils du roi Narén Fa Maghan et de Naman djé
Honorable maître ,je porte ton nom
j'ai donc fait ta connaissance avant aujourd'hui
Je sais que mon destin dépendra de ta volonté.
Toi qui est le maître de la brousse ,
ouvres moi les portes du mystère»

Je sais répondit le génie que

« ta mère t'a informé du contrat qui nous liait;
demain mercredi,
tu me trouveras au même endroit au lever du soleil »

Au premier chant du coq, Mori sortit du village pour aller au rendez-vous du
génie qu'il trouva endormi, il tira son sabre et lui trancha la tête. Avant de mourir
le génie dit à Mori

« tu m'as trahi, tu seras trahi »

Mori dépouilla le génie de ses instruments de chasse à savoir: un arc, une
flèche, un sifflet en bois (simbon) et une jumelle (nya don) qui permet de voir le
surnaturel.

C'est à partir de ce jour qu'il reçut le nom de Mandén Bori.

A la mort de son illustre frère fondateur de l'empire du Mali , Manden bori
suivi de ses disciples entreprendra une marche qui le conduira à Balotou(forêt
nourricière) où il bénéficiera de l'hospitalité du vieux Daman. Au terme de son
séjour celui-ci lui remit unealebasse pleine de sables rougis de sang et lui dit

« tu sèmeras ce sable sur ton chemin,
l'endroit où s'épuisera le contenu de

cettealebasse sera propice à
l'installation de ta future résidence »

Après des jours de marche dans la même direction, tout en respectant les recommandations qui lui avaient été faites, la dernière volée de sable porta Mandén Bori et sa suite dans une plaine en bordure du Djoliba. Ils s'y installèrent et continuèrent l'activité de chasse.

Cependant notre homme pensait à tout prix arrivé à Nanfoulé tou dont on lui avait tant vanté la richesse en faune. Une nuit Mandén Bori entendit une voie lui dire en rêve

« Tu n'es pas loin de Nanfoulé tou,
il se trouve au sud de ton hameau »

Nanfoulé tou correspond approximativement aujourd'hui à la forêt classée de la Kouya située à mi-chemin entre les préfectures de Kankan et de Kouroussa.

Le lendemain, le maître fit retentir son sifflet simbon. Après des concertations et des conseils, la troupe lève le camp et s'ébranle vers Nanfoulé tou où elle arrivera au bout de quelques jours de marche. Là, les animaux de la brousse connurent un massacre légendaire qui les amènera à fomenter des complots de vengeance contre Mandén Bori. Cela dura des années.

Une après midi Mandén Bori quitte ses apprentis pour une randonnée quotidienne, il ne revint pas. Suite à de multiples recherches, certains de ses compagnons conclurent qu'il s'était égaré dans la forêt; d'autres par contre conclurent qu'il a été victime de la vengeance des animaux; d'autres encore auraient affirmé que Mandén Bori a pris la forme du génie dont il portait le nom et veillerait désormais sur tous les chasseurs initiés.

Pour rester en communion avec Mandé Bori et avec les grands chasseurs qui lui ont succédé, chaque village a son « Dankoun » qui est à la fois une assemblée, un lieu de retrouvailles sacré et d'initiation. Toutes les occasions sont mises à profit pour résoudre les différends. Le Dankoun aussi appelé Mandén bori est un conservatoire de connaissances.

Tous les chasseurs qui acceptent, après serment, les règlements du Dankoun appartiennent à la confrérie. Ils obéissent aux mêmes exigences d'adhésion, de conduite et de représentations des relations entre les différentes composantes de la nature. Les confréries diffèrent des autres types d'associations villageoises (classes d'âge, tontine, groupe de travail) pour les raisons suivantes:

- les relations entre les confréries voisines se fondent sur l'activité et des connaissances spécifiques secrètes ;

- l'organisation des confréries est standard mais son existence et son fonctionnement ne dépendent ni du nombre, ni d'une quelconque influence extérieure;

- les relations qu'une confrérie entretient avec le monde extérieur est de minime importance.

Connaissances communautaires de la forêt de Nanfoulétou

Selon le vieux Facely MARA, âgé de 75 ans, la forêt de Nanfoulétou est une zone enclavée en période de crue, car elle est située entre le fleuve Kouya, la rivière gboloma, le fleuve Niandan et le village gbongbono kignéko. Le village le plus proche de la forêt de Nanfoulétou est Gbangboro kignéko.

D'après la légende de Mandé Mori, le seul chasseur qui aurait tué un animal dans la forêt de Nanfoulétou fut Sidi TRAORE qui serait venu très certainement de la région de Törön (nommé Si fa Sidiki ou Sidiki le tueur de buffles). Vers 1975, un homme égaré depuis le temps colonial dans la forêt de Nanfoulétou nommé Naba KABA aurait été retrouvé par un chasseur après 35 ans mais qui malheureusement n'aurait pas donné d'autres éléments d'éclaircissement en dehors de ceux qui étaient déjà connus des communautés riveraines.

Le jour où le chasseur Sidi TRAORE a découvert cet égaré, il a tenté de le ramener au village, KABA lui aurait simplement dit qu'il n'est pas prêt à rentrer, parce qu'il était entrain de garder les moutons du Djinn Moussa qui l'a amené dans cette forêt. Nanfoulétou est perçu donc par les chasseurs comme le lieu saint des animaux de la brousse au centre duquel, il y aurait une marre dont l'eau servirait à soigner les animaux malades. La communauté raconte que quand un animal est blessé par un chasseur, dès qu'il plonge dans cette marre il guérit. C'est pourquoi il est conseillé à tous les chasseurs de ne pas poursuivre un animal jusqu'au noyau central de la forêt au risque de perdre sa vie.

Manden Mori fut le premier chasseur à intégrer la forêt de Nanfoulétou. Mais il était non seulement un homme courageux mais aussi un sorcier qui pouvait se métamorphoser en buffle ou en une jolie femme.

Selon le chef des chasseurs, SAKO KOUROUMA, la forêt de Nanfoulétou est encore et restera pour toute la vie de l'humanité une forêt vierge, car aucun être humain ne pourra exploiter les essences qui s'y trouvent. Cette forêt demeure un lieu hanté à cause des diables qui y vivent.

Nanfoulétou est gorgée d'espèces animales de toutes sortes dont les plus remarquables sont : les biches, le cobe de fassa, le cobe de buffon, la panthère, le lion, le buffle et des caïmans dans les cours d'eau. On rencontre également des caïmans dans la Kouya.

L'histoire de Nanfoulétou n'est pas et ne sera pas connue, car Nanfoulétou est difficile à accéder. Les chasseurs n'arriveraient pas dans la forêt réelle de Nanfoulétou parce qu'il y a des zones auxquelles l'homme ne peut accéder, si il le tente. D'après les traditions communautaires tous ceux qui ont tenté cette aventure ne sont plus revenus au sein des humains. Il semblerait qu'on rencontre encore dans cette forêt des éléphants ,

Selon un chasseur et guérisseur résidant à Silamana du nom de Lamine SAKO, Il y a trop d'arbres à Nanfouletou; ces arbres sont plantés sous forme de clôture qui sont enroulés par des lianes. A proximité de la forêt de Nanfouletou; Il y a des cours d'eau qui ne tarissent jamais et qui circulent très lentement. Il affirme aussi qu'il y a dans Nafoulétou (Kouya) de grands blocs de pierres distants les uns des autres. Ces pierres atteindraient 4 m de hauteur. Les arbres sont gros d'à peu près 4m de diamètres.

Pour les personnes interrogées à Sakourakoro et à Bagbè, la forêt de Nanfouletou est une zone mystérieuse qui appartiendrait à un certain vieux appelé Faramoudou KEITA qui réside à Tirokoro à quelques Km de la forêt dont il est le chef spirituel. Il serait la seule personne qui connaît réellement l'histoire de Nanfoulétou. Le vieux KEITA lui même renfermerait des histoires mystérieuses. Nos interlocuteurs reconnaissent qu'il est aveugle mais qu'il sent tout ce qui se passe autour de la forêt. Cette forêt est, il semblerait, ceinturée par des arbres appelés Boumboun. La forêt est très dense et impénétrable à cause de l'existence des lianes en épine (tri en maninka qui a donné le nom Tirikoro).

1. Structure de la confrérie « donso kourou »

a) La confrérie est organisée de la façon suivante:

Le chef des chasseurs (Donso kounti) Comme son nom l'indique le chef des chasseurs d'un village est élevé à ce rang par l'ensemble des chasseurs sur la base de son âge et de son ancienneté au sein de la confrérie. Il est consulté pour toutes les questions relatives à la brousse.

Les grands maîtres chasseurs (Kalako koun) . Ce sont des conseillers du donso kounti , ils sont élus au nombre des chasseurs de la vieille génération . Ils sont les maîtres de tous les néophytes à cause de la richesse de leurs exploits , de leur puissance à braver le monde du visible et de l'invisible.

Les porteurs d'arcs (Kalati) . Ce sont tous les individus assermentés. Ce sont des jeunes dans la force de l'âge qui sont à la recherche de la connaissance et des secrets. Cet apprentissage peut durer plusieurs années.

Les chasseurs non initiés (Nantan) .Ils se subdivisent en deux groupes. Ceux qui sont assermentés au manden bori et ceux qui ne le sont pas.

Le « griot » des chasseurs (Séréwa) . C'est le traditionaliste et le chroniqueur du monde de la brousse et des chasseurs . La littérature orale dont il est le dépositaire ,sans être casté, a de tout temps eu une allure épique . Le premier homme ayant pratiqué ce métier répondrait au nom de Sèrèwamba Traoré et aurait donné son nom à tous ses héritiers.

Les femmes chasseurs (Donso mouso) . Les épouses des chasseurs sont membres d'une organisation qui est rattachée à la confrérie; elles n'ont cependant pas accès au secret de la communauté masculine.

Le donso tön est un ensemble de règles, de principes et d'obligations nécessaires auxquels les adhérents doivent se conformer. Conséquemment dans la région du CFK origine de cette organisation , il s'est opéré un processus d'adoption et d'incorporation par les populations des normes sociales, des règles, des croyances ,des valeurs et des sanctions transmises de société en sociétés , de génération en génération, de siècle en siècle. Elle se fonde sur le principe de la méritocratie.

Pour intégrer la confrérie, tout candidat doit être disponible et disposer d'un fusil. Une fois que ces deux conditions sont remplies n'importe quel homme, sans discrimination , peut solliciter son intégration au donso kourou. Le néophyte devra également: se choisir un maître en lui offrant des colas. Les normes pour se choisir un maître ne sont pas fixes, elles peuvent varier de la compétence à l'affinité.

Annuellement la candidature du néophyte est présentée à la communauté des chasseurs par un maître chasseur; cette candidature est matérialisée par 10 noix de colas, un poulet et du pain blanc . Ensuite le nouvel arrivant sera soumis à un serment qu'il s'engage à respecter devant les hommes et devant manden bori.

Une fois la candidature du néophyte acceptée, le chasseur devra respecter les règlements dont en voici quelques-uns:

- considérer tous les anciens comme des supérieurs et des maîtres ; ne pas garder le fusil chargé dans les agglomérations; savoir s'orienter; ne pas tirer sur un être humain ou sur un animal domestique; ne tirer que quand l'animal est tout à fait identifié;

- le gibier appartient toujours au premier qui aura tiré et blessé l'animal; quand deux chasseurs sont ensemble ils doivent s'entraider mutuellement; au cas où un abatrait un animal le second doit le porter forcément et si tous les deux arrivaient à en abattre , chacun doit porter le gibier de l'autre; au cas où ils tiraient sur un animal en même temps , ils sont départagés par la nature des balles ou la position de chacun au moment de tirer;

- participer aux campagnes de recherche d'une personne égarée ,dans de tels cas les trois coups de fusil signifient que l'intéressé est retrouvé vivant, au delà il est retrouvé mort; participer à la recherche et à l'achèvement d'un animal blessé pour éviter qu'il ne commette des dégâts; contribuer à la chasse aux fauves devenus dangereux pour la communauté villageoise ou le territoire;

- accepter le mode de répartition du gibier comme suit: le cou « kan » de l'animal aux porteurs une partie des côtes aux dépeceurs « kassaba » une des pattes avant aux chasseurs compagnons du jour une autre patte avant au doyen du village le dos de l'animal abattu est donné à la mère du chasseur, la peau et une partie des côtes au maître chasseur; couper 7 morceaux de viande quant le gibier est seulement très gros et les distribuer comme sacrifice à l'intérieur de la communauté; les viscères vont généralement dans la famille du chasseur; le reste seulement doit rentrer dans le circuit des échanges

- se soumettre au verdict et aux amendes en cas de comportement déviant; veiller à la bonne conduite de sa famille notamment de l'épouse qui, par son comportement indécent peut exposer son époux à de grands dangers; participer à l'assemble annuelle des chasseurs et recevoir les honneurs dû à son rang

Quant aux chasseurs étrangers , ils doivent cependant se conformer à la norme suivante: se présenter au chef de village et au chef des chasseurs en offrant les colas traditionnelles; indiquer toujours l'itinéraire à suivre; prêter son concours au moment des baptêmes et autres funérailles; respecter toutes les lois de la confrérie. La sanction extrême de la confrérie des chasseurs , c'est de retirer le fusil à son propriétaire parce que le fusil est perçu comme l'âme même du chasseur.

Le constat de terrain montre que la chasse a jusque là été sous évaluée dans la CFK; ainsi il est affirmé par tous nos interlocuteurs, notamment ceux de l'administration, le fait que l'on rencontre chaque année dans la région plusieurs chasseurs étrangers. Il est impossible en un seule étude de déterminer la quantité de gibiers prélevée annuellement.

2.4 : la cueillette

La cueillette est une activité secondaire qui est aussi ancienne que la mise en place des populations dans cette région; elle repose cependant le problème entre le paysan et son environnement physique. L'activité de collecte des produits végétaux appelle la communauté villageoise à une attitude responsabilité. Par rapport à l'alimentation elle est facultative tandis que qu'au plan des systèmes de la médecine traditionnelle et de l'artisanat, elle joue les premiers rôles à cause de sa richesse et des connaissances séculaires accumulées par les différents acteurs.

Il en résulte des choix et des préférences conformes aux exigences écologiques: telle plante est située en tel endroit donne des fruits ou autres produits à telle période de l'année entrant soit dans l'alimentation, les soins et l'artisanat.

Le travail de cueillette dans cette région est une activité qui obéit à la logique des saisons des genres, des âges et des spécialisations. Cette activité à consonance essentiellement utilitaire est à l'abri de comportements destructeurs. Les communautés de la région sont unanimes à reconnaître que c'est la richesse du Haut Niger qui aurait conditionné et favorisé l'installation des populations.

« Avec l'expansion européenne, certains produits comme le caoutchouc, l'indigo, le miel, la cire, le beurre de karité...vont être mis en avant par le truchement de la traite et des fournitures obligatoires des produits qui sont drainés vers de marchés internationaux ayant de multiples débouchés dont entre autres: la savonnerie, les industries alimentaires, textiles, pharmaceutiques et esthétiques. » (K. CONDE . La cueillette dans le Haut Niger)

Pour assurer ce commerce, la CFAO et la P.Z vont s'installer dans la région. Pour être opérationnelles ces maisons utiliseront des acheteurs indigènes, Syriens et Libanais comme des intermédiaires.

Nous pouvons résumer la politique coloniale de la cueillette de la manière suivante: introduire de force la monnaie pour permettre la commercialisation des produits ciblés; instituer par cette introduction de la monnaie des impôts et autres taxes parallèlement aux fournitures obligatoires; soutenir les sociétés de commerce dites de traite qui avaient le monopole des grands produits parce que jouissant de pouvoirs commerciaux considérables qui se concrétisent par la domination du marché et des conditions d'achat favorables.

Suite aux changements liés aux évolutions, la cueillette dans le FCK est à la fois traditionnelle et de marché. On peut dire que la cueillette a connu une évolution irrégulière entre deux systèmes non opposés mais dysharmonieux.

Cet ensemble est appelé à évoluer en fonction des grands courants mondiaux. Ainsi, il y a des produits de cueillette qui sont devenus des produits de spéculation (karité, grain de néré, cire, miel, savon noir à base d'huile de kobi, indigo etc) qui rentrent dans des circuits nationaux de commerce et procurent aux paysans de l'argent.

Les plantes utilisées dans la cueillette pourront au delà de leur utilisation dans l'alimentation quotidienne et le système de santé, fournir un excédent appréciable destiné aux circuits commerciaux. Le constat montre, qu'en dehors de

la cueillette des produits de la pharmacopée et du miel, l'activité de cueillette est assurée par les femmes et les jeunes pour les produits destinés à l'alimentation.

Les produits de la pharmacopée et dans l'artisanat ne font l'objet d'aucune périodisation. L'exploitation sera fonction des besoins. Les technologies de transformation locales ont connu peu d'évolution. Les principales plantes de cueillette sont::

- le Néré/Parkia Biglobosa (nèrè ou nèdè),
- le miel (li),
- Köfina / Dialium guineense,
- les champignons supérieurs (Dègbè / Valvariella volvacea, Nissi bada, Toutè/Poliota aecrerita, Somö finan, Mèrèn/lentimus edodes; Kömbö finan).

Les produits de cueillette sont consommés soit directement après récolte soit traités grâce à des techniques supportées par des connaissances endogènes. La forêt de la Kouya est riche en essences végétales, minérales et animales utilisées dans la tradithérapie parce que regorgeant de principes actifs. Au nombre de ces activités qui utilisent les produits de cueillette, il est aussi cité en bonne place la teinture, la fabrication des biens domestiques, la cordonnerie et la vannerie qui sont les plus importantes.

Le caractère et les formes actuelles de la cueillette sont vus par les communautés du Haut Niger comme des facteurs de sécurité alimentaire et sanitaire pour l'homme qui a encore en mémoire les périodes de famines passées.

Une fois cueillis, les fruits, tiges, racines, feuilles, miel, champignons sont consommés directement ou transformés. Les outils utilisés dans la transformation sont:: les outils en bois (le mortier, le pilon ...); les outils en terre comme le canari; les outils en fer (pressoirs, tamis, la marmite, panier); le feu ; la pierre etc.

Pour la cueillette on peut distinguer deux formes : La cueillette banale et La cueillette spécifique (spécialisée ou sacrée et cueillette spécifique profane). Avec la naissance de nouveaux besoins, il est utopique de croire l'absence d'échanges marchands autour des produits de cueillette. En effet, les produits comme le miel, les grains et la poudre de néré, le beurre de karité, l'huile du kobi, le kani, le tombé, les produits de la vannerie sont aujourd'hui commercialisés etc.

.2 . 5 : L'élevage

L'élevage est une activité secondaire. Il est cependant facile de comprendre qu'il existe un cheptel constitué de bovins, de caprins, d'ovins et de poulets qui sont surtout élevés pour satisfaire des besoins socioculturels (dons, les dons et contre dons, sacrifices de sang, exigences cérémonielles) et économiques (dépenses

de production). Chaque noyau familial possède des animaux en nombre réduit qu'elle élève .

Les animaux sont laissés en divagation après les récoltes sans surveillance rigoureuse. En saison de pluies, les animaux sont mis à la corde et surveillés .

2.6 : L'artisanat

Il est pratiqué par les hommes, l'artisan est dans la majorité des cas un homme de caste qui travaille en fonction de la demande. L'activité artisanale la plus pratiquée dans les villages de la Mafou est la forge qui produit tous les instruments de travail (houe, coupe-coupe, hache, fusil,), les meubles (tabouret, battant de porte) et les ustensiles de ménage. Elle fournit aussi les objets destinés aux cultes et à certains sacrifices. Présentement on observe une décastisation de l'activité artisanale.

2.7 : La coupe du bois d'oeuvre

L'exploitation forestière est autorisée par l'administration par la délivrance de permis de coupe d'un arbre par mois et par permis contre le paiement d'une somme d'argent pour un madrier selon qu'il est rouge ou blanc, double ou simple. Les dimensions d'un madrier selon la typologie des services techniques des forêts et faune étaient en 1989 de : largeur 15 cm; longueur 4-5 m; épaisseur 25 cm.

Les arbres les plus recherchés par le tronçonneur sont: le lingué (*Azélia africana*); l'acajou (*Khaya sénégalis*); pöpö (*Mitragyna stipulosa*); l'iroko (*Clorophora excelsa*). Les prix du bois varient en fonction de la qualité du bois, du vendeur et des saisons.

Deux voies d'introduction sur les terroirs villageois sont possibles: négocier avec les leaders communautaires d'un terroir villageois ou "acheter" un permis de coupe de bois pour ensuite négocier avec la communauté villageoise.

3 : Les dépenses

Trois sortes de dépenses ont été distinguées par les communautés, ce sont::

- Les dépenses de production. En dehors des instruments de l'agriculteur, les engins du pêcheur et le fusil industriel destiné à la chasse sont souvent pris à crédit ou achetés sur commande auprès des marchands des centres urbains.

- Les dépenses de consommation (l'approvisionnement en vivriers en habillements en mobiliers, en ustensiles de ménage et les dépenses de santé).

- Les dépenses sociales s'expriment en compensation matrimoniale en paiement des impôts et taxes, en contribution aux dépenses communautaires (cérémonies et fêtes diverses).

4 : Connaissances et profils écologiques des communautés villageoises

Les populations de la Kouya dépendent de leur milieu physique , cette dépendance s'exprime à travers la nature des activités pratiquées et la faiblesse des instruments et techniques de travail. Globalement les populations désignent Dieu comme le premier gestionnaire de l'environnement. Les attitudes futures des communautés dans ce contexte environnemental sont difficiles à déterminer. La nature est quelque peu dans un état d'oubli naturel qui n'exclut pas l'idée de préserver le terroir comme un acquis .

Le paysan de la Mafou au delà de tous les sentiments religieux « connaît » les conséquences locales et immédiates de plusieurs de ses pratiques comme par exemple: les feux de brousse dans leurs actions dévastatrices; l'utilisation du poison végétal ou des explosifs pour la pêche; le défrichement des têtes de sources et les érosions; le recours au feu pour la cueillette du miel. Les paysans de la région du haut Niger disposent de connaissances écologiques non encore inventoriées.

Sur la base de ses connaissances de l'écosocial , les communautés visent des objectifs qui leurs sont propres à savoir: tirer de l'environnement qui n'est pas encore objet de soucis, le nécessaire de biens et de services pour l'alimentation, la santé et l'accroissement des revenus monétaires.

Les femmes méritent beaucoup de considérations dans le contexte actuel de la gestion coordonnée des ressources de la Kouya à cause de leurs fort poids dans les procès d'exploitation. Ces femmes ont de gros besoins de survie.

Dans le cadre d'une protection préventive et en fonction de sa position sociale, culturelle et économique, la femme mérite une attention particulière et une marge de manoeuvre pour toutes les actions à entreprendre.

5: Attitudes, bilan, besoins et attentes des communautés

5 : Attitudes et bilan de gestion

Les communautés semblent connaître les animaux, les végétaux et les différents types de sols se trouvant sur leurs terroirs; Elles affirment connaître les relations existant entre la faune, la flore et l'eau et les conséquences de certaines

de leurs pratiques. Les dites communautés disposent ainsi d'un savoir basique important;

Leurs attitudes sont variables en fonction des besoins, des stratégies et du comportement de l'interlocuteur; ils ne connaissent pas traiter l'essentiel de leur production pour une conservation de longue durée; au même moment, ils s'exposent régulièrement à de longues périodes de soudure. Les communautés arrivent cependant à faire respecter les normes coutumières de gestion par le truchement d'institutions et de codes qui leurs sont propres;

Les différents villages visités sont disposés à recevoir un appui pour la protection des ressources naturelles et réunissent sous le vocable "Gouvernement" tout ce qui leur vient du monde moderne (la section Préfectorale des Forêts et Faune, l'office pour la promotion de la pêche artisanale, le PNHN, Kan I, le programme de lutte contre l'onchocercose, ODRIK, la CFDT, le PNIR, PDR etc)

Dans l'ensemble, les communautés de la Kouya sont unanimes à reconnaître que les ressources sont encore importantes; Elles attestent que leurs champs sont fertiles. De l'avis des vieilles générations on rencontre moins de gibiers depuis quelques décennies. Les rendements tirés des activités pratiquées sont considérés comme indispensables aussi bien pour le ravitaillement de la communauté que pour la satisfaction des besoins monétaires;

L'agriculture, la cueillette et la petite pêche sont pratiquées par toute la communauté; Le facteur limitant parmi les facteurs de production, après l'irrégularité des pluies constatée ces dix dernières années, est selon les communautés l'outillage agricole;

La chasse est pratiquée par tous ceux qui ont les possibilités d'avoir un fusil alors que l'artisanat et la pêche fluviale obéissent plus particulièrement à des formes de spécialisation traditionnelle fondées sur la caste;

Le système d'usure actuellement en vigueur dans la zone est de nature à encourager une pression sur les ressources naturelles. L'Aménagement des bas-fonds en cours d'expérimentation réduisent sensiblement le nomadisme cultural. Cette expérience des petits aménagements mérite une attention particulière pour une politique suivie de gestion des ressources naturelles.

Au delà de leurs caractères économiques, d'introduction récente, la chasse et la pêche ont aussi des résonances culturelles communautaires qui sont des survivances des valeurs anciennes de ces deux activités.

Les intérêts pour la chasse, la pêche et l'agriculture se diversifient d'année en année à cause de la naissance de nouveaux besoins et des comportements des

marchands de produits, des usuriers, des pêcheurs et des chasseurs étrangers (spécialisés ou non) y compris les militaires;

Les lois coutumières autour de la chasse, de la pêche et de l'essartement sont ballottées par la présence de lois répressives depuis un siècle; Les confréries des chasseurs, la communautés des pêcheurs, les groupes de production sont encore forts dans leur organisation et leur code; les règlements traditionnels sont les seuls observés;

Il est observé une variation importante des débits du Niger depuis une douzaine de saisons; Il est aussi signalé la raréfaction de deux espèces de poissons, des caïmans et des hippopotames, la disparition des lions et des hyènes; Le similis est très présent sur les rives du Nandan et de la Kouya malgré les importants efforts consentis par la communauté internationale pour la lutte contre l'onchocercose;

Les rendements tirés des activités sont dans l'ensemble insuffisants; le facteur de production est encore disponible; les revenus monétaires sont faibles;

L'accès difficile aux intrants, la non maîtrise du régime des eaux, le coût des outils de travail semi moderne, le manque de moyen et de motivation des cadres de l'administration sont des obstacles certains à la mise en place d'un système de protection participatif;

La pêche, la chasse, l'artisanat, la cueillette et l'élevage sont peu ou pas encadrés ni par les services de l'état ni par aucune structure de développement ;

Les services de l'état, très démunis et mal lotis, assurent peu et mal les tâches qui leurs sont confiées; Il est temps de les impliquer dans le programme dans l'esprit de la pérennité les actions de protection des sols, de la flore et de la faune;

La méconnaissance de la loi par le paysan et l'inadaptation de la loi sur la chasse et la pêche;

Le refus de l'administration de prendre en considération certaines structures basiques et les connaissances techniques locales comme éléments indispensables à une protection durable et non conflictuelle;

L'absence d'une structure régionale de coordination des différents intervenants dans la région. Les infrastructures socio- communautaires sont dispersés et inadéquats;

Les sociétés de cette région évoluent entre deux formes de gouvernement qui sont loin d'harmoniser leurs compréhensions et leurs approches de terrain: les services de l'état et la structure basique.

6 : Besoins et attentes communautaires

Les besoins et les attentes communautaires peuvent être synthétisés de la façon suivante:

- Satisfaire les besoins propres d'alimentation et monétaires;
- disposer d'un revenu monétaire pour améliorer les conditions de travail notamment avoir des instruments de travail comme la charrue, les engins de pêche etc;
- assurer la solidarité des communautés socioprofessionnelles en appuyant les organisations communautaires pour la réglementation de la gestion des ressources conformément aux priorités de celles-ci;
- réglementation (en accord avec les leaders communautaires) de la délivrance des licences de chasse et de pêche;
- amélioration des techniques de travail dans les champs (aménagement des bas-fonds, amendement des sols, introduction de variétés précoces) en vue d'augmenter les rendements de l'agriculture par une sédentarisation;
- assurer l'équilibre de l'homme avec son milieu; protéger le village par sa connaissance et son énergie;
- réglementer les activités au profit du villageois et avec eux; aider à maîtriser les fauves et les déprédateurs ,les crues et les sécheresses
- L'école, le dispensaire ou le poste de santé et les forages pour l'approvisionnement en eau des populations sont très sollicités. Le désenclavement de chaque district ou même de chaque village est un autre besoin qui est exprimé à tout bout de champ.
- La couche féminine est surtout tournée vers une amélioration de leurs conditions monétaires, de maternité et de travail dans les potagers.

7 : Propositions

La protection de la C.F.K. dans le cadre du P.R.A.B.V.H.N. doit tendre:

- à son élévation au rang de seconde Z.I.P. du P.N.H.N permettant ainsi la protection de la flore et de la faune selon la volonté communautaire en conformité

avec l'esprit du Programme Régional d'Aménagement des bassins versants du Haut Niger et de la Haute Gambie;

- pour des raisons de cohérence , procéder à la reproduction des expériences accumulées par les agents protecteurs actuellement à pied d'oeuvre dans le PNHN;

La stratégie à développer autour de la Kouya devra tenir compte de l'existence de deux zones :

* une zone qui, coutumièrement n'est violée par aucun individu; et

*une zone à l'intérieur de laquelle la chasse est autorisée sur acceptation de ses propriétaires coutumiers;

- vers l'organisation coutumière de la protection en utilisant les connaissances techniques locales grâce au principe de subsidiarité.

A cause de son importance dans la mythologie populaire du Soudan Occidental, la protection de la Kouya et son élévation au rang de second ZIP du PNHN ne devrait pas poser de problèmes au niveau communautaire.

Les problèmes difficiles à résoudre pourraient venir du côté de l'administration et du législateur qu'il serait bon d'impliquer dès maintenant.

Pour réussir toutes les actions de protection , il serait souhaitable de:

- de marcher prudemment en utilisant les structures basiques grâce à la stratégie du dialogue concerté ;

-de donner une impulsion à l'agriculture comme mesure de compensation; d'initier l'élevage de l'aulacode.

- de favoriser la transformation et la commercialisation des produits de cueillette les plus communs en évaluant les possibilités d'exploitation commerciale de certains produits; favoriser la diffusion et la commercialisation des produits de cueillette

- d'introduire et de diffuser de l'apiculture améliorée pour augmenter la qualité du miel.

ANNEXES

QUESTIONNAIRES

Signalétique

Préfecture de
CRD de
District de
Secteur de
Village de
Communauté ethnolinguistique d'appartenance
Territoire traditionnel d'origine
religion
âge
Sexe
Niveau d'instruction
Situation matrimoniale

Observations particulières

Histoire du village

Toponymie des lieux

Nombre d'habitants

Accessibilité et ouvrages

Facteurs de production

Disponibilité des terres cultivables

Fertilité des chasseurs

La force de travail agricole

Les outils de travail

La superficie familiale agricole cultivée par an

Le crédit agricole

La division sociale du travail

Appréciation des rendements depuis cinq ans

Association de l'agriculture et élevage

Utilisation des produits agricoles

L'artisanat

Le commerce

L'organisation sociale

L'infrastructure socio-communautaire

Les événements historiques les plus importants du village

Les associations traditionnelles de gestion du feu

Le poids de l'environnement dans ce contexte

Les femmes dans ce contexte

Les principaux besoins communautaires

Les besoins prioritaires

les attentes communautaires

Histoire de la forêt de Nafoulétou

Questionnaire chasse

Appartenez-vous à une confrérie de chasseurs?

Quelle méthode de chasse utilisez-vous?

Combien de jours pouvez-vous faire en brousse en une sortie?

Pourquoi pratiquez-vous la chasse?

A qui vendez-vous les produits de la chasse?

Vous arrive-t-il d'échanger les produits de la chasse contre ceux des autres activités?

Pour la saison dernière combien de gibiers avez-vous abattus?

Combien avez-vous gagné?

Cela contribue-t-il à améliorer vos conditions de vie?

La chasse pour vous est-elle une activité importante?

Depuis que vous pratiquez cette activité qu'est-ce qu'elle vous a rapporté?

Y a-t-il des chasseurs étrangers qui viennent dans votre région?

Que pensez-vous d'une réglementation de la chasse?

Quelles propositions avez-vous à faire à l'adresse des autorités en rapport avec la chasse?

Questionnaire pêche

Quel type d'instrument utilisez-vous?

Quelle méthode de pêche utilisez-vous?

Dans quels cours d'eau pratiquez-vous la pêche?

Vous arrive-t-il d'échanger les poissons?

A qui vendez-vous les produits de pêche?

Combien la pêche vous a rapporté l'année dernière?

Cela a-t-il contribué à améliorer vos conditions de vie?

Quelles sont les espèces de poissons pêchées dans votre région?

Comment consommez-vous le poisson?

Des étrangers viennent-ils pêcher dans vos cours d'eau?

Si oui que pensez-vous de cette pratique?

Que pensez-vous d'une réglementation de la pêche?

Quelles propositions pouvez-vous faire?

Questionnaire cueillette

Quelle méthode de récolte utilisez-vous?

Quelle est la période propice pour récolter le miel?

Dans quelle partie de votre terroir récoltez-vous le miel?

Combien de temps faites-vous pour préparer une ruche?

Quels sont les différents produits que vous tirez des abeilles?

A qui vendez-vous le miel?

Combien la récolte du miel vous a rapporté l'année dernière?

Par rapport aux années précédentes, la récolte du miel a-t-elle été bonne cette année?

Que pensez-vous d'une réglementation rigoureuse de la cueillette du miel?

Quelles propositions pouvez-vous faire aux autorités?

Questionnaire coupe du bois

Dans votre village qui coupe du bois?

Quelle distance parcourez-vous pour avoir du bois de chauffe?

Vous arrive-t-il de couper le bois pour le vendre? où ? quand ? comment ?

Si vous ne vendez pas le bois pourquoi?

Quelles sont les espèces de bois recherchées dans la forêt (pour les constructions)?

Des personnes étrangères à votre communauté viennent-elles couper du bois dans la forêt?

Que pensez-vous d'une réglementation de la coupe du bois d'oeuvre?

Quelles propositions avez-vous à faire?

Histoire de quelques villages de la zone d'étude

1 : KOUYA SIDIA : Le village de Kouya Sidia serait , selon les notables de cette localité, découvert par un chasseur de renommée mystérieuse. Ce chasseur nommé Farafing TRAORE était à la recherche des gibiers.

C'est au cours de l'une de ses aventures de chasse qu'il aurait découvert la zone qui lui a semblé habitable et lui a également semblé propice à l'agriculture, car elle (zone) est située entre plusieurs cours tels que DALA-WOULEN, KO-KOUDOUNIN, KASSAMANDO, WOKO et le fleuve KOUYA.

C'est ainsi que le chasseur était allés appeler Massagbé SIDI qui fut son hôte à Sokorola. Les deux amis sont venus faire la prospection de la zone et finalement ils s'y sont installés. Ainsi est né le village de Kouya Sidia. Le village -mère de Kouya Sidia est selon la tradition Arfella qui se trouve dans l'actuelle préfecture de FARANAH.

A Kouya sidia, il existe un lieu sacré où chaque année toutes les populations se réunissent pour faire des offrandes aux ancêtres. Ce lieu sacré s'appelle Sokorola (situé à quelques 700 m du village) où reposent les ancêtres du village. IL existe deux lignages dans ce village: Fancéliya et Batemoriya.

Les alliés au village de kouya sidia sont les TRAORE qui sont chargés de faire des offrandes aux ancêtres sur autorisation des CONDE.

Actuellement le village est doté d'une école primaire monoclasse construite depuis 1993 par les villageois eux-mêmes. Cette école a un effectif de 28 élèves dont 21 garçons et 7 filles.

2 - Yilimalo Kouya

Le village Yilimalo est situé à trois kilomètres de kouya sidia. Selon le vieux Lénké CONDE né vers 1940, Yilimalo signifie lieu de patience sans dérangement ni

bruit. C'était un lieu où les guerriers de Samori venaient se reposer après la guerre.

C'était aussi un lieu où les marabouts du territoire de Kouya Wela et de Kouya Fannan venaient se rencontrer pour régler leurs différends. Donc Yilimalo était considéré par les populations comme un lieu béni; Il fut créé par un certain Lanciné CONDE venu d'Arfella qui se serait, pour la première fois, installé à Gbessékéré (village qui a d'ailleurs disparu).

Le village Yilimalo comprenait quatre (4) grandes familles qui, exception faite à une personne du nom de Mamoudou CONDE, ont toutes périés dans la guerre samorienne. Gbessékéré est considéré comme le village-mère de Yilimalo. Le village compte actuellement 31 habitants dont 25 hommes et 6 femmes.

Le seul lieu sacré de Yilimalo est à 500 m de la localité où le père de Lènkè venait faire des offrandes aux génies et leur avait promis que lorsqu'il aura un enfant, s'il est de sexe masculin, il le nommera Lènkè du nom de l'arbre au pied duquel il venait faire des offrandes. Yilimalo ne dispose pas d'école, les rares enfants dont les parents acceptent de scolariser étudient à Kouya-simbo.

3 - Kouya Danka : Kouya Danka fut fondé par Fassaliba CONDE qui fut le 6ème garçon des fils de l'ancêtre du diamana de la Kouya du nom de N'fa woulen CONDE. Le village a été créé vers 1800. Ce vieux aurait demandé à ses enfants de se disperser pour éviter les rivalités entre eux. Le village compte 320 habitants dont 200 hommes et 120 femmes.

Le villageois ont construit une école où 40 élèves sont inscrits en première année, mais malheureusement cette école est restée durant l'année scolaire 1995-1996 sans maître malgré les promesses de l'autorité sous-préfectorale. Les lieux sacrés de Kouya Danka sont : DIA DOUNNI SONDALA. Elles appartiennent à toutes les contrées de Kouya où les gens viennent à la fin de chaque saison pêcher sous l'autorisation des gens de Kouya Danka.

4 - Kouya Simbo: Le village de Kouya Simbo a pour fondateur un certain Kèmo Doussou Damba venu de Gbessékéré qui était à proximité de la forêt de Kouya, actuellement inhabité. Doussou Damba à la fois grand chasseur et cultivateur aurait découvert le lieu actuel de SIMBO lors d'une randonnée de chasse. En ce moment cette région, il semblerait était très riche en toutes espèces animales, il est venu s'y installer une année après la découverte du lieu.

Actuellement le village comprend quatre (4) lignages: SOUKOSSIA, CISSEYA, KOROMALA et DIOUBATEYA. Le village a pris le nom d'une plaine très riche du nom de SIMBO. Il y a un lieu sacré appelé DALAKOM BOKANBA où existent des poissons.

Selon le chef secteur, le village compte 50 familles mais il ne connaît pas le nombre de personnes vivant actuellement dans ce village.

5 - Kouya Silamana : Ce village fut créé par le vieux Silimani CONDE vers 1792 avant la période Samorienne. Cet homme serait venu du Manding. Le fondateur du village de Silamana avait pour père le vieux Djénamoudou CONDE. IL y a deux grands lignages qui sont: Foroya, Labaya et Condeya. Actuellement le village compte 860 habitants . Les lieux sacrés sont : Sokorola où reposent les ancêtre et Wouridala.

6 - KIGNEKO: c'est un ancien village dont le fondateur Fanséwa CONDE serait venu de Moriya. Il quitta Morya à cause de la segmentation du noyau familial paternel et de l'importance de la rivière Kignèko. Le village porte le nom de cette rivière qui se trouve à la rentrée du village. Kignèko signifie rivière de sable. C'est un village qui appartient exclusivement à la famille CONDE. Mais administrativement, il dépend de la CRD de Banfèlè et du District de Nafadji. Aissi que leur village d'origine Moriya situé au Sud du village à 5 Km.

L'infrastructure est presque inexistante. Une école avait été construite mais elle fermée depuis 10 ans. Pas de centre de santé. Une seule piste traverse le village sur laquelle existe un pont inachevé. Ce pont a été construit par le Projet coton en 1993. Le forage fait par SNAP date de 1994.

7- SOKOURAKORO: Ce village aurait été fondé par deux amis, Doussou Mory Djan KANTE et Mamadou Kanikognou CONDE. Leur village d'origine était Kaniko qui signifie la rivière de l'amitié.

Ces deux personnes se sont installées dans cette zone à cause de la richesse en faune et en flore. Le premier était un cultivateur chasseur (Mamodou Kanikognou) et le second un forgeron c'est à dire Doussou Mory Djan.

Le village porte le nom des lieux (ancien et nouveau). D'où Sokourakoro Sokoura = nouveau village, Koro= ancien qui est relatif à kaninko considéré comme ancien village.

Dans ce village, il existe deux lieux sacrés : une petite forêt « où se trouve nos grands parents CONDE et KANTE une mare qui se trouve à l'Est du village. Administrativement ce village dépend de la CRD de Kiniéro et du district de Mansonnya. L'infrastructure socio-communautaire, en dehors du forage réalisé en 1993 par le PDR est presque inexistante (pas d'école, pas de poste de santé). Une piste en mauvais état traverse le village avec trois ponts inachevés ou tout au moins en mauvais état.

8 - BAGBE (Ba = fleuve; gbè= blanche). Cette agglomération a été fondé par Fasalfing CONDE; il était originaire de Tirikoro. Il aurait été par la richesse du fleuve Niandan. Bagbè est un chef lieu de district qui dépend de la CRD de Kiniéro. Ce sont les CONDE qui en sont les fondateurs. Ce village dispose d'une école de deux classes et d'un forage qui date de 1993.

RÉPUBLIQUE DE GUINÉE
Travail - Justice - Solidarité

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE
DES EAUX ET FORÊTS

PARC NATIONAL DU HAUT NIGER

ANALYSE DU RÉGIME ALIMENTAIRE DES POPULATIONS
DE LA ZONE DU PARC NATIONAL DU HAUT NIGER

(De mars à avril 1997)

Le projet du Parc National du Haut Nger nous a commis pour une étude socio- culturelle du régime alimentaire des populations de la zone du dit parc. Dans ce rapport, sont exposés les résultats de cette étude prospective réalisée du 13 mars au 5 avril 1997.

L'objectif principal de l'étude était de recueillir et d'analyser le maximum d'informations pertinentes sur les comportements alimentaires des populations impliquées dans la gestion de la zone du parc, dans le but de proposer une stratégie convenable de protection et de conservation des ressources naturelles, qui tienne compte des besoins alimentaires des populations concernées. Pour faire un état des lieux sur le régime alimentaire des populations de la zone du parc, l'étude a spécifiquement cherché à:

- Recueillir des informations pertinentes relatives aux différentes formes de tenure existantes, leur mode de transmissions et le niveau d'application des lois officielles sur le foncier,
- Identifier les produits qui constituent la base alimentaire des populations de la zone et leurs sources,
- Déterminer le calendrier de consommation de ces produits,
- Identifier les plantes alimentaires spontanées et leur calendrier de consommation,
- Déterminer la qualité des instruments et techniques et leur niveau de productivité,
- Apprécier le niveau de la production agricole locale et autres sources de revenus des populations, ainsi que les périodes de soudure,
- Apprécier l'attitude des populations vis à vis des produits alimentaires nouveaux,
- Déterminer les possibilités de mobilisation des communautés autour des questions relatives à l'amélioration de leur environnement,
- Identifier les contraintes majeures qui handicapent les communautés dans leurs activités agricoles et les propositions de solutions.

L'examen de tous ces aspects permettra de formuler des recommandations qui permettent aux responsables du projet PNHN d'intégrer les perceptions, les attitudes, les attentes et les besoins alimentaires des communautés dans la planification et l'exécution des activités du projet.

Pour réaliser cette étude, la méthode utilisée a été la Méthode Active de Recherche Participative (MARP). Celle-ci a consisté en une combinaison d'interviews de groupes au sein

des communautés locales d'une part, d'entretiens individuels au niveau des autorités locales et préfectorales, informateurs- clés et leaders d'opinion d'autre part.

Les visites des actions réalisées par le projet et des structures d'initiatives locales mises en place par les communautés dans le cadre de l'auto-promotion pour le développement communautaire ont été effectuées.

Comme cadre opératoire, l'étude a été menée dans les huit district qui constituent la zone couverte par le projet PNHN. Au total douze village ont été touchés par les études, ce sont: Sansanko, Dalafilani, Nako, Oussouya, Foya, Banankoro, Sèrèkoroba, Dyèrègbèla, Data, Sinéya, Morigbèya et Banfarala. ces villages ont été retenus en collaboration avec l'équipe technique du parc.

Il y a lieu de préciser que le PNHN dans son programme d'appui aux communautés locales a entrepris la réalisation d'infrastructures communautaires dans certains de ces villages (forages, pistes rurales, ouvrages de franchissement et écoles).

Au cours de l'enquête, 40 groupes de 10 personnes ou plus, les autorités administratives locales, le conservateur du parc, les associations informelles, les chefs de districts, 12 chefs de villages et plusieurs leaders d'opinion ont été interviewés. L'étude a été réalisée sur la base de fiches techniques établies à cet effet (cf annexe 3).

Nous tenons à remercier Monsieur Aboucar OULARE, Conservateur et chef du PNHN et Monsieur Paolini CARLO assistant technique du PNHN, qui ont mobilisé tous les moyens disponibles pour assurer la réussite de l'étude.

Nous remercions également Monsieur Mohamed FOFANA, étudiant diplômé qui nous remarquablement appuyé dans la collecte des données, en réalisant un bon travail de terrain.

Que toute l'équipe technique du parc trouve en ces pages, le témoignage de notre vive reconnaissance, pour la qualité de l'assistance qu'elle nous a apportée.

INTRODUCTION GENERALE

Créé en février 1994, par suite d'une convention passée entre le gouvernement guinéen et le fonds européen de développement, le projet PNHN est né autour de la forêt classée de la Mifou qui en constitue d'ailleurs le noyau central.

Deuxième du genre après celui du Badiar, le PNHN s'inscrit dans l'esprit du programme régional d'aménagement des bassins versants du haut Nger et de la Haute Gambie. Ce programme a été conçu selon les directives politiques du conseil européen de Milan (1985) de lutte contre la désertification et de l'Organisation de l'Unité Africaine dans le cadre de la lutte contre la sécheresse et les autres calamités naturelles en Afrique au sud du Sahara (PNHN 1996).

La décision de la création du PNHN a été prise à la suite de plusieurs études réalisées sur la forêt classée de la Mifou et des zones périphériques qui ont débuté en 1988. De toutes ces études, trois semblent avoir été déterminantes dans la mise en place du projet, il s'agit notamment de celles réalisées par GAUFF, TECHNPLAN et la mission Monfort et Janssen.

En effet, l'étude faite par GAUFF en 1988 proposait l'extension du classement de la Mifou au sud ouest et la réalisation d'un inventaire forestier, afin d'exploiter le bois d'oeuvre disponible dans une zone tampon considérée comme une réserve forestière, d'autoriser la chasse aux alentours de la zone tampon et d'indemniser les populations voisines qui n'auraient plus le droit d'exploiter en leur versant une redevance sur l'abattage des arbres. De plus l'étude recommandait l'ouverture de pistes forestières et la mise en oeuvre des actions d'accompagnement en faveur des populations.

Quant à l'étude réalisée par TECHNPLAN elle a proposé un premier découpage de la forêt de la Mifou et périphéries en cinq zones:

- Zone 1: classement de la partie nord au profit des communautés rurales;
- Zone 2: élargissement de la forêt classée vers l'est;
- Zones 3,4 et 5 au sud- ouest et au sud- est pôle d'attraction en zones périphériques (mise en place d'infrastructures communautaires), avec en plus des actions contre les feux de brousse, le gardiennage et des actions d'accompagnement agricoles.

Enfin la mission Monfort et Janssen a posé en 1993, les bases du schéma actuel du PNHN Elle a identifié trois principales zones concentriques: une zone de protection intégrale que constitue la forêt classée, une zone cynégétique et une zone agroforestière.

Ms en place en février 1994, le projet PNHN n'a modifié que quelques aspects des propositions de la mission de Monfort et Janssen, en envisageant à terme, la protection totale de la zone nord du fleuve Nger, pour éviter l'intrusion des chasseurs par le fleuve et la route Dabola-Kouroussa.

L'objectif principal visé par le parc est la régulation du fleuve Nger, par la mise en place d'une stratégie de conservation et de gestion des ressources naturelles du complexe forestier de la Mfou et de l'Amara (PNHN 1999). Dans le rapport de présentation du PNHN en 1996, ses objectifs spécifiques ont été clairement définis. Il vise:

- la sauvegarde et la gestion des aires protégées;

la sensibilisation et la formation de la population rurale, la diversification et l'augmentation de ses sources de revenus pour l'amélioration de son niveau de vie;

- il s'inscrit dans la nouvelle génération d'aires gérées avec les riverains.

Pour atteindre l'objectif ainsi affiché, le parc a identifié un certain nombre d'activités prioritaires, au nombre desquelles, en particulier la recherche scientifique occupe une place privilégiée.

C'est compte tenu de l'importance des impacts potentiels du projet sur l'amélioration des conditions de vie des populations concernées, surtout en ce qui concerne leurs comportements alimentaires, que la présente étude a été réalisée.

le dépouillement et l'analyse des données recueillies sur le terrain ont permis:

Davoir des informations pertinentes sur le système alimentaire des populations de la zone et la gestion du foncier, en particulier, les différentes formes de tenures et les modes de transmissions,

- De mesurer le niveau d'application des lois relatives au foncier,

- d'apprécier le niveau de productivité des techniques et instruments de production et leurs conséquences négatives sur l'environnement,

- D'identifier les contraintes majeures qui handicapent les communautés dans leurs activités économiques et sociales,

- De formuler des recommandations pour une gestion convenable du PNHN qui tienne compte des besoins alimentaires des populations de la zone.

C'est l'ensemble de ces informations et suggestions qui font l'objet du présent rapport qui comprend quatre chapitres.

Le premier chapitre est consacré à l'étude monographique de la zone du projet. Ici, après avoir fait une description physique de la zone couverte par le projet, l'accent a été surtout mis sur la population locale et ses différents, ainsi que la structuration de l'espace qu'elle occupe.

Le deuxième chapitre traite du système alimentaire qui prévaut dans la zone, notamment en ce qui concerne les produits alimentaires de base, les techniques de production et de

conservation de ces produits, les interdits et sacrifices alimentaires et les plantes spontanées entrant dans l'alimentation des populations concernées.

Le troisième chapitre analyse les contraintes et obstacles majeurs qui influencent de façon notable les impacts éventuels du parc sur les comportements alimentaires des communautés locales.

Le quatrième chapitre est consacré aux recommandations en relation avec les solutions des contraintes évoquées et qui prennent en compte les avis, attitudes et attentes des populations de la zone.

CHAPITRE 1 : ÉTUDE PHYSIQUE ET HUMAINE DE LA ZONE PNHN

1.1 MILIEU PHYSIQUE

La zone du projet se trouve au centre-ouest de la Haute Guinée, dans une aire de 4 000 km² comprise entre les préfectures de Faranah, Kouroussa et Dabola. Elle est constituée par un complexe forestier dont la forêt classée de la Mifou constitue le noyau central. Elle est située au confluent du fleuve Nger et de la rivière Mifou, et comporte en plus de la forêt classée de la Mifou (52 400 ha), celles de l'Anana (19 800 ha) et de la Tamba (15 900 ha) et les zones périphériques annexées. Elle couvre une superficie d'environ 65 000 ha répartie en trois zones: la zone intégralement protégée (ZIP) que constitue la forêt classée de la Mifou, la zone d'intérêt cynégétique (ZIC) et la zone agroforestière (ZAF). Elle appartient à l'unité morphologique constituée essentiellement de pénéplaines ondulées. On y distingue:

- Des plaines alluviales et bas-fonds, terroirs à hydromorphie variable, parfois mis en valeur pour la riziculture,
- Des coteaux, aux sols bruns en surface, à très bonnes caractéristiques agronomiques de structure, sur lesquels sont cultivées des plantes annuelles, du riz pluvial et des plantes pérennes.

Le climat est de type soudanien, avec une saison pluvieuse d'environ cinq mois. La pluviométrie moyenne est de 1 500 mm et la température oscille entre 17 et 25°C. En saison sèche, l'harmattan, vent sec, souffle sur la zone du nord au sud; la mousson, humide, domine pendant la saison des pluies avec une direction sud-est/nord-ouest.

Le réseau hydrographique est constitué par quelques grands fleuves et leurs affluents (Mifou, Nger, Nandan, Tinkisso, Koba et Banié) et par un nombre important de marigots. Le régime de ces cours d'eau est assez irrégulier. Alors qu'ils sont en crue à certaines périodes de l'hivernage (juillet, août), en saison sèche, ces cours d'eau sont en étiage prononcé.

Le paysage est dans l'ensemble fait de cultures, de jachères ligneuses d'âges variables, de savanes herbeuses et de forêts sèches (claires ou denses selon le cas).

La faune est riche et variée, cependant, elle est menacée par les actions anthropiques provoquant la destruction des habitats à travers la déforestation et les pratiques anarchiques des feux de brousse.

SITUATION GÉOGRAPHIQUE

L'aire occupée par le parc est limitée à:

- l'est et au nord par la route nationale Faranah- Kouroussa,

- l'ouest par la route nationale Faranah- Dabola et;
- nord par la route nationale Kouroussa- Dabola jusqu'à Gsséla, et de là, par la piste reliant le village de Gsséla au district de Dabakania.

La base vie du parc, qui sert en même temps de siège, est à Sidakoro, village du district de Nako situé au nord- ouest, à 50 km de la ville de Faranah.

1.2 MILIEU HUMAIN

1.2.1 Situation actuelle

La zone du parc couvre deux communes urbaines, huit communautés rurales de développement et seize districts. La population est estimée à près de 40 000 personnes (PRBN 1996), dont 80% sont des paysans vivant dans 114 villages et hameaux de culture.

Les recensements de la population effectués dans les villages révèlent une différence très forte entre la densité de la première zone tampon (1.13 hab/km²) et de la seconde zone (5.6 hab/km²). Ceci indique que l'impact des activités humaines sur le terroir est moins significative dans la bande la plus interne où il existe encore une exploitation soutenable des ressources naturelles.

Les résultats de l'étude révèle que cette population est essentiellement constituée de malinké (87%), puis viennent les djalonké (12%). L'existence d'autres ethnies (soussou, peul ou forestier) est matérialisée par la présence de quelques familles isolées qui ne jouent pas un rôle significatif dans l'organisation territoriale des villages, en tant que sociétés différentes.

1.2.2 Bref historique du peuplement et structuration de l'espace du parc

L'histoire du peuplement de la zone du parc procède à la fois de l'héritage de l'histoire pré-coloniale de la Haute Guinée et des courants migratoires provoqués par la colonisation et la période post- coloniale. Elle reflète, à quelques nuances près, celle de tout l'ex- M'anding.

Selon les informations recueillies les premiers habitants de l'actuel site du parc sont entre eux parents et amis. Ils seraient tous originaires des anciens empires médiévaux du Soudan.

En effet, à la faveur de la suprématie de l'empire du M'ali, des rameaux maninka vont entreprendre d'étendre les frontières de l'empire vers le W'rodou (actuellement Haut Nger). Plus tard au 19^e siècle, avec l'effritement du pouvoir de Nani, une seconde série de migrations commence et se poursuit jusque vers la fin du 19^e siècle. Cette migration sera accompagnée de sarakolé commerçants et propagateurs de la religion musulmane.

Ces populations, ayant évolué dans le même creuset depuis des siècles, sont, à quelques exceptions près, arrivées à la formation de types humains différenciés, en des entités

territoriales très homogènes: Sakaran, Hamana, Kouranko, Balia, Oulada et Firiya Mbiriya (PNBN 1996).

Cependant, au delà de cette homogénéité, il existe une différenciation traditionnelle qui s'est faite à partir des lignages qui sont à l'origine des différents villages. Malgré les multiples découpages administratifs entrepris depuis 1958, ces structures territoriales traditionnelles

subsistent. Elles englobent en général plusieurs villages et ont une configuration réticulaire, puisqu'elles n'ont pas forcément une continuité spatiale.

Au cours de la première République, l'implantation des Brigades Mécanisées de Production (BMP) et des Brigades Atelées de Production (BAP) a vulgarisé l'usage de la charrue et du tracteur dans l'agriculture.

L'année 1994 constitue une période importante pour la zone: c'est le début des activités d'implantation du parc. En effet des pistes rurales ont été ouvertes par le projet, permettant le désenclavement de certains villages, des forages ont également été réalisés. Cette année marque le début de la vulgarisation de nouvelles techniques de protection par la division du parc en trois zones, la mise en place des organisations locales de protection, la réglementation aussi bien de la chasse que de la pêche et l'interdiction des feux tardifs.

1.2.3 Mouvements des populations

Cette partie de l'étude concerne surtout les zones rurales. son objectif est de mesurer la tendance de la pression démographique sur les ressources naturelles locales.

1.2.3.1 Émigration

Cet exode est assez important et concerne surtout les jeunes. Selon les résultats de l'enquête, en moyenne 130 jeunes quittent la zone par an pour d'autres contrées. Les raisons principales de ces départs sont d'ordre économique, social et familial. Dans la plupart des cas, ces départs ne sont pas définitifs. Dès que le migrant réalise une économie importante et/ou acquiert quelques biens matériels, il pense au retour. Même ceux qui se sont fixés dans leurs lieux d'émigration viennent pendant la saison des pluies pour aider leurs parents ou travailler leurs propres champs.

1.2.3.2 Immigration

Ce mouvement était très important jusqu'en 1994. Il concernait aussi bien les étrangers que les ressortissants des agglomérations de l'aire du parc installés ailleurs. Selon les informations reçues, ce sont des centaines d'étrangers qui séjournaient chaque année dans la localité. Dans l'ensemble, c'étaient des exploitants de bois d'oeuvre venus de Faranah, Dabola, Kouroussa et même de Conakry, des pêcheurs des régions voisines qui remontaient le cours du fleuve Nger (Siguri surtout) pendant la saison sèche et surtout des chasseurs étrangers qui venaient faire des campagnes de chasse dans la zone durant des semaines. Enfin ces immigrants pouvaient

être des originaires de la zone qui ont quitté leurs agglomérations pour des emplois non agricoles. Ces derniers sont le plus souvent des commerçants, fonctionnaires ou des gens du secteur informel. Mais depuis 1994, l'immigration a connu une baisse sensible. Les enquêtes sont unanimes pour reconnaître que les activités de sensibilisation et de motivation entreprises par le parc pour impliquer les populations dans la protection des ressources ont été déterminantes dans cette baisse

1.3 SITUATION AGRICOLE

Le riz représente la principale des cultures annuelles dans la zone. Il constitue avec le manioc les aliments de base de la population. Le riz est cultivé aussi bien sur les coteaux que dans les plaines et bas-fonds. En culture sèche, le riz est souvent associé avec d'autres plantes comme le mil, le piment et la tomate.

Après le riz, viennent le manioc, l'arachide, le fonio, le mil et le maïs. Au niveau des plantes pérennes, l'oranger et le manguier occupent la première place, puis viennent le Kolatier et le citronnier. Le néré et le karité sont les principaux produits de cueillette qui procurent à la population des revenus substantiels.

L'élevage est assez développé, bien qu'il soit un élevage de case. Il porte principalement sur les bovins, puis viennent les caprins, ovins et les volailles.

1.4 INFRASTRUCTURES

L'ouverture par le parc de pistes secondaires a permis de désenclaver certains villages de la zone (Nako, Sidakoro, Oussouya, Sambouya) Cependant beaucoup de secteurs restent encore enclavés. Une piste principale réalisée également par le projet relie le siège du projet à la route nationale Faranah- Kouroussa.

Cette ouverture facilite l'évacuation de certains produits locaux: riz, beurre de karité, miel et arachide vers les marchés de Faranah et de Kouroussa. La piste principale favorise davantage les échanges commerciaux le jour du marché hebdomadaire qui a lieu chaque lundi à Nako. Elle relie également la zone du projet à Faranah via Beindou.

Il existe quelques écoles dans la zone du projet, notamment dans les CRD, CU et certains gros villages. Des forages ont également été réalisés dans plusieurs villages, aussi bien par le parc que par d'autres structures d'appui tels que Kou1 et le SNAPE.

Cependant, les centres et postes de santé sont nettement insuffisants, les centres culturels, et les marchés couverts n'existent que dans les communes urbaines. Les quelques marchés

hebdomadaires identifiés se tiennent généralement sur une place publique à l'ombre des grands arbres.

Diverses activités non agricoles sont exercées dans la zone. Il y a des forgerons, des menuisiers, des commerçants, des agents des structures déconcentrées, des pêcheurs et chasseurs et des vendeuses de mets préparés.

Les habitations de la zone sont quasiment faites de briques de terres sèches et sont couvertes de pailles. Elles sont pour la plupart de forme circulaire et ne comportent en général qu'une pièce avec deux ouvertures.

Les maisons en dur et couvertes de tôles sont surtout concentrées dans les communes urbaines et quelques gros villages comme Banfèlè, Nafadji, Morigbeya, Kébéya et Sanissila.

La plupart des villages sont situés au sud de la Mifou, vers la préfecture de Faranah et le long des principales routes de liaison.

Les habitations, sont dans l'ensemble, regroupées en concession dont les dimensions varient en fonction de la taille des familles. Derrière les cases se trouve l'espace cuisine des femmes qui comprend des paillotes de forme circulaire, c'est à dire des piliers de bois recouverts d'un toit de chaume. Mais, il arrive que les femmes fassent la cuisine dehors pendant la saison sèche.

1.5 ADMINISTRATION

La zone couverte par le parc comporte trois CU, huit CRD et seize districts qui, tous, sont dirigés par des structures élues dont notamment:

- Le bureau des CU et CRD avec à sa tête le maire de la commune,
- Le conseil du district ayant pour premier responsable le président.

Dans l'exercice de leurs fonctions, ces différents organismes sont assistés par un conseil des sages dirigés par le chef de village qui est l'aîné de la famille fondatrice. Dans la réalité, l'autorité de ce chef de village est plus étendue et mieux perçue par les populations que celle des responsables élus.

En effet, si le conseil de district est la courroie de transmissions des décisions prises par les autorités à l'échelon supérieur, l'exercice réel des pouvoirs appartient au conseil des sages. Ce conseil gère le foncier, règle les conflits, y compris ceux domaniaux.

Il veille à la préservation de l'ordre social et des coutumes et entretient les cultes traditionnels du village (cérémonies et sacrifices). Ce bicéphalisme de l'autorité entre le conseil de district et le conseil des sages a conséquence:

- Un affaiblissement de l'autorité du conseil du district;
- Une influence notoire de l'autorité traditionnelle sur les élus locaux dans les prises de décisions concernant la vie de la communauté;
- Une emprise du pouvoir gérontocratique qui gène l'introduction de toute innovation (appropriation privée de la terre par exemple) et perpétue certaines pratiques archaïques telles que la marginalisation des jeunes et des femmes dans l'accès à la terre et au pouvoir de décision.

Il se dégage de cette situation de bicéphalisme, la nécessité de prendre en compte l'influence du pouvoir traditionnel dans toute stratégie alimentaire concernant les populations de cette localité. Le chef de secteur est désigné par le chef de village. Là également, l'emprise du pouvoir traditionnel sur l'administration locale est réelle. En effet, il est proposé par le chef du village parmi les siens et il travaille généralement sous l'autorité de ce dernier.

1.6 STRUCTURES D'APPUI

Pour soutenir et dynamiser l'action de développement des organisations paysannes et des producteurs individuels, plusieurs structures d'assistance nationales et étrangères interviennent dans la zone du parc. Au nombre de ces organisations, on peut en particulier retenir AFWP, CHDI, ONCOCEROSI, Colman, VSF, ODRIK, ACT, ASTALI, PNVA, DPS, DPE. Elles assistent dans la plupart des cas, soit par la vulgarisation, la fourniture d'intrants agricole ou de crédits, soit par la réalisation d'infrastructures socio-communautaires au bénéfice des populations..

1.7 ORGANISATIONS LOCALES

L'étude a révélé l'existence de plusieurs organisations informelles dans les villages. ce sont notamment, les groupements, les classes d'âge, les associations d'entraide mutuelle, les tontines, les sociétés de chasseurs et de pêcheurs et les associations conjoncturelles des femmes

CHAPITRE 2 : LE SYSTEME ALIMENTAIRE DES POPULATIONS DE LA ZONE DU PARC

Le concept de système alimentaire est sujet de controverse. L'idée forte de la plupart des stratégies alimentaires courantes est celle d'une augmentation de la production, de façon à permettre un accroissement de la consommation moyenne par habitant. Or des succès techniques importants, comme la révolution verte en Inde, ne semblent pas avoir résolu le problème de la faim. C'est pourquoi la question alimentaire doit être abordée sous l'angle d'un système d'interactions institutionnelles, économiques, techniques et culturelles, et non seulement sous le seul angle technique de la production ou de la consommation.

L'intérêt de cette démarche est de parler de la situation alimentaire, en examinant les autres éléments du système (transport, prix, relations, distribution, disponibilité). Elle analyse comment le changement d'un ou de plusieurs éléments de la chaîne alimentaire peut créer une synergie sur l'ensemble du système.

2.1 LES PRODUITS ALIMENTAIRES DE BASE

Les comportements alimentaires dans la zone du parc s'expliquent à partir de la contrainte de base de la disponibilité des produits agricoles entre la fin de la saison sèche et la fin de l'hivernage, avec notamment le problème de la période de soudure. L'autre spécificité de l'alimentation est la coexistence de deux sortes de produits, les produits traditionnels ou entrés dans les moeurs et les produits nouveaux.

L'enquête a fait ressortir l'unanimité des avis des répondants sur le fait que dans toute la zone, les productions agricoles vivrières ne sont pas régulières tout au long de l'année. La période d'hivernage est plus difficile à vivre. Un notable de Qussouya dit à ce propos

« pendant la saison sèche, on vit de ce que l'on récolte, pour certains, les difficultés commencent en mai si les stocks sont insuffisants »

Le pivot du système alimentaire reste encore ce qui est produit localement, la partie achetée restant secondaire, même si elle est relativement importante en termes monétaires.

Selon les résultats de l'étude, le manioc et le riz sont identifiés par l'ensemble des enquêtés comme les produits agricoles constituant l'alimentation de base des populations de la zone. A ces deux produits essentiels s'ajoutent le mil, le fonio, le maïs, le miel, l'arachide et dans une moindre proportion les légumes. De tous ces produits, le plus anciennement connu et le plus consommé est le manioc. Il est consommé par l'ensemble de la population sous la forme d'un plat traditionnel (tô) constitué de pâte de manioc bouillie accompagnée de sauce à base de viande et/ou de poissons et d'arachide et de sel. Quand il y a de l'argent, on ajoute à la sauce des tomates, des oignons, du piment et du Maggi. Le manioc est consommé pendant huit mois dans l'année (de mars à septembre).

Pour 67% des enquêtés, cette forte consommation du manioc tient de sa disponibilité, de son coût et de peu de contraintes qu'exige sa préparation. Un enquêté de Nako dit:

“le tô, nous le prenons par nécessité. Personne parmi nous ici ne peut prétendre, qu'il préfère le "tô" au riz. Quand la famille est grande et les moyens très faibles, on est obligé d'utiliser le manioc comme nourriture, puisque le riz ne peut pas suffire”.

Quant à 16% ils affirment que le manioc constitue, avec le mil les aliments traditionnels des populations du mandingue. Selon une femme de Nafadji:

"le manioc est la nourriture du maninka, tous les autres aliments l'accompagnent. C'est le manioc qui fait la vie des villages ici, le riz, on le produit presque pour les citadins".

Le riz est le deuxième aliment de base indispensable. Il est pour l'essentiel localement produit, et son succès tient en grande partie au caractère moins pénible de sa préparation et à son bon goût. Le riz a le deuxième avantage d'être apprécié de tout le monde, à cause de la facilité qu'on a de le consommer, même sans sauce et aussi de sa qualité de céréale très blanche et propre. Un notable de Kébéya affirme que:

"le riz est un aliment doux, beau et irremplaçable. C'est l'aliment même de prestige aimé aussi bien de Dieu, des vivants, que des morts. Voyez un peu, dans la majorité des cas, les sacrifices ici sont constitués par le riz : pain blanc, plat de riz, paddy, grain".

De l'avis général des enquêtés (97%), le riz est moins consommé par rapport au manioc. En effet, bien que désiré de toute la communauté, le riz est consommé pendant cinq mois au cours de l'année (De novembre à mars). Cette relative faiblesse de la consommation du riz serait due, selon les informations reçues, à deux raisons majeures:

- La faiblesse de la production locale qui résulte, en partie de l'appauvrissement graduel des sols et de la précarité des instruments et techniques de production
- Le riz fait l'objet d'intenses activités de commercialisation pendant la récolte, car il est l'un des produits agricoles prisés des villes et qui permet d'acquérir de l'argent nécessaire pour couvrir les besoins prioritaires en milieu rural (vêtement, dot, médicament, animaux domestiques).

Le riz est toujours bouilli et servi sous forme d'un plat local appelé "Kini" ou "Souman" selon le cas. Il peut être accompagné de viande ou de poisson en fonction des possibilités des familles.

Selon une femme de Sambouya:

"Il faut toujours essayer de rajouter quelque chose dans un plat de riz, mais jamais en enlever, à cause de l'oeil du voisin".

La denrée d'accompagnement du riz la plus célèbre est, sans doute,

le bouillon cube Maggi qui s'est substitué pratiquement au "Soumbara" (grains bouillis de néré). L'utilisation du maggi s'est généralisée dans toute la zone, de sorte qu'il constitue actuellement l'une des composante essentielle de la sauce. La même femme de Sambouya dit à son sujet:

"Maggi est une denrée venue de la ville, mais on y est habitué car, on en met dans chaque plat. Il remplace des fois la viande et permet en même temps d'économiser le sel".

Avec le maggi, on peut comprendre combien est relative la critique des produits étrangers importés.

Perçu comme un produit étranger, le Maggi a été réinterprété et réutilisés par les femmes dans le système alimentaire local. Son faible coût, son emploi facile et son bon goût ont contribué à construire une image très positive de ce produit.

Le fonio et le mil entrent aussi dans le système alimentaire local. 67% des enquêtés affirment que ces deux produits viennent en complément du riz et du manioc, et ne sont consommés qu'à des périodes relativement courtes de l'année:

- Septembre, octobre et novembre pour le fonio, en attente de la récolte du riz,
- Mars, avril, mai et juin pour le mil dont la consommation est alternée avec le riz.

Pour ces répondants, tous vivant dans les parties sud-est et sud-ouest de la zone, le recul de la consommation du fonio et du mil par rapport au riz est dû essentiellement au caractère très contraignant de leur préparation (longs pilages, vannages répétés, plusieurs lavages) et à la faiblesse de leur rendement. Pour le cas spécifique du mil, son long cycle végétatif expliquerait aussi son recul au profit du riz. Il ne fait plus l'objet de soins particuliers. Il est cultivé en association avec le riz dans les champs de coteaux.

A la différence de ce premier groupe, 29% des enquêtés, tous de la partie nord-est de la zone, soutiennent qu'ils consomment le mil et le fonio plus que le riz depuis une dizaine d'année et ceci, à cause de l'assèchement de leurs plaines dû à la destruction des ouvrages hydrauliques et à la dégradation des terres de cultures.

Et comme le mil et le fonio sont des cultures rustiques et peu exigeantes, ils s'en contentent pour le moment d'ici que leurs terres soient réhabilitées.

Concernant les aliments gras, les opinions sont assez partagées. Pour 43% le beurre de vache et/ou de karité est mieux adapté à notre corps que l'huile. 37% disent que l'huile est un lubrifiant pour l'organisme qui assouplit les muscles. Un jeune de Banankoro affirme que:

"La machine a des organismes, la personne humaine aussi. Ces organismes doivent être graissés pour fonctionner".

Quant aux 20% ils reconnaissent que les aliments gras sont utiles pour le corps, mais ils sont sans opinion en ce qui concerne la nécessité de leur consommation régulière et suffisante.

Les protéines (la viande et le poisson) sont reconnues par l'unanimité des enquêtés comme indispensables à l'alimentation. Tirées essentiellement de la chasse et de la pêche, les protéines sont assez disponibles sur le marché et sont accessibles à une forte proportion de la population. En effet, 83% des enquêtés disent consommer régulièrement la viande, soit dans la sauce de tô, soit avec le riz ou le fonio. Selon eux, un repas, de quelque nature qu'il soit, est inconcevable sans viande. Car, pour avoir une bonne sauce, il faut de la viande. Un paysan de Data vente les vertus de la viande en ces termes:

"La viande, c'est l'énergie, c'est elle qui donne la force. Elle est bonne pour le fonctionnement du corps. Quand je travaille, il faut du sang et la viande l'augmente".

Dans certaines représentations traditionnelles locales, la chaire à plumes est meilleure pour l'homme que la chaire à poils. A ces idées traditionnelles s'ajoutent les idées modernes diffusées par les médias ou les centres de santé.

L'acquisition des protéines animales se fait essentiellement par le biais des produits de la chasse et de la pêche. Ces deux activités avaient eu, dans le passé, des impacts nuisibles sur les ressources naturelles locales (incendie des forêts pression sur la faune et dégradation des sols). Avec la mise en place du projet qui, en commun accord avec les communautés, a réorganisé et réorganisé la protection de la zone, ces pratiques ont été rationalisées.

L'image des légumes est, elle aussi ambivalente. La plupart des répondants (78%) placent les légumes parmi les condiments qui permettent de manger le riz ou le manioc.

Quant à 21% en général les urbains, ils utilisent les légumes dans les plats pour signifier la richesse

Tous les aliments ainsi énumérés sont préparés par les femmes. En effet, au niveau des pratiques, la cuisine est le domaine de la famille dans cette localité. L'homme doit fournir les denrées de base (riz, manioc, fonio, mil), ainsi que de l'argent, dans certains cas, pour la dépense journalière des condiments.

Les femmes passent une grande partie de la journée à préparer les repas. Les familles essaient aussi de varier les plats, selon une habitude relativement ancienne. Les aliments sont généralement bouillis, il est peu fréquent de les frire. Les matières grasses, en particulier l'huile, sont assez peu utilisées.

Les jours de fête, comme la tabaski (la fête du sacrifice d'Abraham pour les musulmans) on tue un poulet, un bouc ou un mouton selon le cas, car, c'est un jour sacré. Pour honorer un hôte de marque, on peut aussi tuer un poulet, le principe étant, pour faire plaisir à un étranger, de suivre son habitude.

Aux différents aliments utilisés dans la cuisine, suivant la disponibilité autorisée par le calendrier agricole, sont associées des représentations qui expriment les valeurs, les perceptions, les images que les consommateurs se font de ces différents produits.

Pour préparer les aliments, les femmes ont recours aux bois de chauffe comme principale source d'énergie. La collecte de ces bois, selon la plupart des répondants (99%) est sans effets négatifs majeurs sur l'environnement, puisque ce sont des bois morts ramassés dans les anciens champs.

Dans toute la zone, les repas sont pris collectivement au niveau des familles. La socialisation des individus se réalise de façon privilégiée au travers donc de ces repas. Meux que par les discours, les jeunes comprennent le statut de chacun lors du déroulement des repas. La position spatiale de chacun, l'ordre de distribution de la nourriture, la séparation des sexes, l'existence de morceaux réservés à certaines catégories de personnes permettent aux jeunes d'intérioriser les codes sociaux en usage dans la localité. De nombreux codes président à la distribution de la nourriture: les cuisses et le jabot des volailles sont réservés aux hommes, alors que le dos revient aux femmes; la poitrine des animaux est toujours réservée au chef du village. Les fruits sont perçus par la population entière comme bons pour l'organisme. Aux dires d'un paysan de Sérékoroba,

"Quand on a chaud, on sent du froid dans son corps en mangeant des fruits. les fruits d'un arbre sont utiles à l'homme. Quand tu cueille un fruit, tu vois la sève qui sort, c'est elle qui nourrit l'arbre. Si tu manges le fruit, tu as la sève dans le corps".

Cependant tous les fruits ne jouissent pas d'une même popularité, l'orange par exemple est perçue par une forte proportion des enquêtés (87%) comme de l'eau, pour en manger à sa fin, ça coûte cher.

Cette analyse montre que les représentations des aliments sont, pour la plupart, ambivalentes. Leur caractère négatif ou positif dépend du système de valeurs des individus ou des groupes. les comportements sont donc largement différenciés. Ils sont loin de l'image d'un comportement collectif normalisé.

Par ailleurs, les images renvoient à des représentations culturelles: une vision organiciste du corps, une assimilation des qualités d'un aliment à son apparence extérieure. Enfin, cette analyse confirme le mécanisme culturel de la réinterprétation: la culture qui reçoit se réapproprie de ce qui est étranger.

Mais si ces aliments sont utilisés du fait de leur image positive ou des perceptions utilitaire qu'ils inspirent (lubrifiant, énergie), ils sont soumis à une double contrainte: celle des prix et celle de leur disponibilité au marché quotidien ou de la semaine. Cette dernière est bien évidemment tributaire de la disponibilité générale liée aux saisons.

C'est l'argent qui détermine, au premier degré, le choix de la ménagère parmi les aliments disponibles. Le calcul le plus fréquent consiste à comparer le rapport qualité-prix. Ainsi, le

manioc est considéré comme moins cher que le riz, car il faut une quantité suffisante de riz pour nourrir la famille et que le riz est cher.

Il est dans ces conditions réservés surtout aux citadins et à certains paysans aisés, pendant les périodes dures de l'année.

Les fruits n'ont pas, non plus, un bon rapport qualité-prix. Ils ne sont achetés que pour le plaisir et donc que s'il y a un surplus monétaire suffisant. Ces "aliments qui ne remplissent pas le ventre" ne sont ni abordables, ni envisageables en général.

Face à la contrainte des prix, à laquelle s'ajoute celle de la disponibilité, les questions de préférence de goût ne jouent qu'un rôle secondaire. La stratégie alimentaire minimale sera d'être toujours fourni en riz ou en manioc, le reste pouvant varier au gré des arrivages et des revenus

2.2 LES PRODUITS NOUVEAUX

L'intérêt des produits nouveaux est surtout d'être les révélateurs des processus d'évolution des comportements alimentaires. La procédure d'innovation se déroule dans le cadre familial. Un produit nouveau se doit d'être goûté et accepté seulement en présence des membres de la famille ou d'amis intimes. C'est, en fait, la fierté qui est mise en jeu. La majorité des enquêtés (93%) ont affirmé avoir adopté un nouveau produit après l'avoir essayé chez des parents et/ou amis. Une femme de Nafadji déclare:

"Maggi, je l'ai essayé pour la première fois chez une amie et comme c'était très doux, j'ai continué de l'utiliser dans la sauce".

Outre le Maggi et les légumes, le pain et le café sont des produits actuellement en émergence, et aux images plus floues qu'ambivalentes. En effet le café et le pain sont parfaitement connus d'une proportion importante des enquêtés (63%), pour les quels, ils constituent pratiquement les composantes essentielles du petit déjeuner. un fonctionnaire de Kouroussa fait remarquer:

"Si je ne chauffe pas le ventre le matin avec une tasse de café, je ne pourrais rien faire le reste de la journée".

Quant aux 37% en général concentrés en zone rurale, ils pensent que le café et le pain sont de bons produits, mais ils les trouvent chers et peu accessibles pour en faire un petit déjeuner.

Comme on peut le constater, l'innovation alimentaire apparaît tributaire ici non seulement des contraintes de prix et de disponibilité, mais aussi d'un phénomène de réseau familial et social. C'est à travers ce réseau que peuvent se former de nouvelles représentations positives par rapport à l'innovation. L'adoption d'un nouveau produit est donc assez complexe.

De ce qui précède, il apparaît que l'impact des changements alimentaires est positivement perçu dans la zone. Les innovations agraires peuvent être acceptées, par les producteurs dans les limites, souvent dépassables, des modèles culturels locaux. Elles seront d'autant mieux

acceptées qu'elles autorisent une meilleure garantie vivrière en riz et en manioc et une augmentation des revenus.

2.3 LA PÉRIODE DE SOUDURE

La récolte du riz, en novembre, doit couvrir une grande partie de l'année. Dans la réalité, la période de soudure démarre souvent dès le mois de juin. Il concerne toute la zone et peut durer des fois jusqu'à trois mois (juin, juillet, août). Une femme de Mribgèya témoigne:

“Pendant la saison sèche, on vit de ce qu'on récolte, Pendant l'hivernage, il n'y a rien, les difficultés commencent”.

En période de soudure, la stratégie alimentaire locale consiste à utiliser les produits achetés (pain, riz importés) ou les produits de cueillette (miel, fruits, ignames sauvages, feuilles comestibles et certaines plantes médicinales (pour détails, cf annexe 2). Ainsi elle se réduit à un art de gestion de la pénurie en revenus et en produits. Les comportements de la population sont dans ces conditions, directement liés aux contraintes de l'écosystème et du système agraire.

2.4 LES PLANTES ALIMENTAIRES SPONTANÉES

L'étude a identifié plusieurs plantes spontanées locales que la population utilisent soit comme des aliments, soit comme des médicaments ou les deux à la fois. Elles sont d'ordinaire consommées sous forme de fruits, de racines ou de feuilles, bouillies ou fraîches, seules ou en association avec d'autres produits alimentaires comme le riz, le mil ou le fonio. Les principales plantes alimentaires spontanées et le calendrier de consommation sont identifiés dans l'annexe 2

Les plantes alimentaires spontanées sont surtout prises à des périodes spécifiques de l'année et compensent, dans la plupart des cas, le manque à gagner en nourriture. Ils sont prélevés directement sur les ressources naturelles locales, sans effort notable et traduisent éloquentement les rapports de dépendance de l'homme avec son environnement.

La collecte de ces produits exige l'éclaircissement de la forêt pour faciliter les déplacements. C'est ce qui expliquerait, en partie, les feux de brousse. Un paysan de Banankoro explique en ces termes:

"Les récoltes ne suffisent pas pour nourrir les familles, or en plus de la semence, il faut économiser une quantité pour les travaux agricoles. Ainsi chacun se tourne vers la forêt pour chercher la nourriture. Pour trouver l'igname, les fruits, le gibier et extraire le miel, il faut que la forêt soit éclaircie. C'est la raison pour la quelle nous pratiquons le feu de brousse".

2.5 LES INTERDITS ALIMENTAIRES

Le terme de "tabou" a pris souvent une connotation péjorative. Pour le commun, il signifie une interdiction peu clairement motivée et donc vécue comme négative par rapport au développement. En fait il recouvre des réalités très variées selon les contextes.

L'enquête a identifié plusieurs interdits alimentaires qu'on pourrait catégoriser, en fonction de la durée et l'importance, en même temps que la nature des groupes qu'ils frappent. On distingue alors:

- Des interdits qui intéressent toute la population de la communauté, c'est le cas notamment de l'alcool et de la viande du phacochère et du cochon considérés par les musulmans comme impropre à la consommation.
- Des tabous qui affectent les groupes de parenté. dans ce cas, on ne consomme pas l'animal duquel on croit descendre, ou qui a été associé à l'ancêtre fondateur. Ainsi les grands clans qui composent la population de la zone observent les interdits suivants:

<u>Clans</u>	<u>Interdits</u>
OLARE	Panthère
CONDÉ	Panthère
KEITA	Hppopotame
CAMARA	Panthère
KOUYARE	Épervier
DOUMBOUYA	Chimpanzé

- Des tabous qui frappent des catégories sociales (castes) qui, de par leur profession, se voient interdire certains aliments. Il est interdit aux griots de manger la viande des animaux tués pendant les sacrifices collectifs des chasseurs (dankounso)
- Des interdits qui concernent certaines sectes professionnelles. Les chasseurs et les pêcheurs ne doivent pas manger certains aliments au risque de voir leur change diminuer considérablement.
- Des interdits individuels qui sont très rares. Ils se fondent sur une expérience précise et correspondent à des répugnances associées à un événement ou à la relation privilégiée entretenue avec un animal ou un végétal. Dans ce dernier cas, ils peuvent se transmettre au groupe de descendants.
- Des interdits alimentaires qui sont rattachés à l'un ou l'autre sexe. ces interdits touchent surtout la femme, particulièrement lorsqu'elle est enceinte. Il s'agit alors d'interdits provisoires. C'est d'ailleurs dans cette catégorie qu'on peut le mieux lire les raisons profondes des tabous. En effet, la crainte est ici directement liée aux possibles conséquences sur l'enfant

à naître, de l'absorption de tel ou tel aliment. Dans ce cas d'espèce, ce sont les aliments d'origine animale qui sont généralement frappés d'interdit.

Le cas des végétaux est assez rare: certaines plantes sont proscrites pour les femmes enceintes, mais ce sont celles qui occasionnent des maladies organiques facilement identifiables comme la diarrhée et les vomissements. En ce qui concernent les animaux, deux types de peur font interdire leur viande aux femmes enceintes:

- La peur que l'enfant hérite physiquement d'une ressemblance avec l'animal incriminé (un animal tacheté pourra provoquer chez l'enfant des anomalies de la peau, manger de l'oeuf provoquerait la calvitie de l'enfant et, dans un second temps, la future stérilité de la mère par vengeance de la nature pour la mise à mort du germe de poussin dans l'oeuf)
- Et la peur que l'enfant hérite des traits de caractères et de comportements de l'animal en question (la chaire de la tortue rendra l'enfant lent, la chaire du lièvre le fera lâche)
- Des interdits temporaires sont associés aux rituels de passage des périodes cruciales du cycle de vie, comme la naissance, le sevrage, la puberté, le mariage, la grossesse, la ménopause, la mort et le veuvage.

D'autres sont associés à des activités techniques précises et/ou à tous les procédés artisanaux qui impliquent un changement d'état de la matière et un recours aux pouvoirs surnaturels. C'est le cas notamment des forgerons et des guérisseurs locaux qui ne doivent pas manger certains repas au risque de perdre leur puissance. L'interdit peut enfin porter sur un mélange d'aliments qui, pris séparément, sont autorisés. Il est permis par exemple de consommer des produits laitiers et le citron, pourvu que ce ne soit pas au cours du même repas.

De ce qui précède, il ressort que les interdits alimentaires ont été établis pour des raisons culturelles, écologiques ou économiques. Ces raisons sont le plus souvent renforcées par des sanctions divines en cas de transgression. Il suffit que soit inculquée, dès l'enfance, la notion de ce qui est tabou, pour que les prohibitions alimentaires soient respectées toute la vie.

Dans la plupart des cas, l'interdit se perpétue parce que la transgression s'accompagne toujours des conséquences désastreuses prévues.

L'effet psychosomatique explique le plus souvent la maladie qui frappe celui qui a bravé le code.

2.6 LES DÉGOUTS ALIMENTAIRES

À côté des tabous, existent de multiples dégoûts alimentaires dont la relativité prouve combien l'acte de s'alimenter est culturellement déterminé: la population du sud-est qui mange le singe choque celle du nord-est. La grenouille et l'escargot sont abhorrés par certains, alors qu'ils consomment la souris et le rat. Comme on peut le constater, s'alimenter va au-delà de

la satisfaction d'un simple besoin physiologique et possède une dimension métaphorique et symbolique. chaque société développe son propre référentiel et le tient pour supérieur à ce qui est pratiqué ailleurs. la subjectivité est de règle en matière d'appréciation des aliments.

2.7 LES SACRIFICES ALIMENTAIRES

La traduction concrète de la symbolique alimentaire se retrouve dans des offrandes faites aux morts, aux esprits et à Dieu. Ces offrandes sont faites sous forme de sacrifices, de dons et d'échanges de produits alimentaires.

En de hors des repas et cadeaux faits à certaines catégories de personnes (étrangers, autorités, parents), Les offrandes sont perçues en général comme des sacrifices. Elles symbolisent ainsi le renouvellement des relations entre l'homme et les pouvoirs surnaturels. Selon un chef religieux de M̄righèya:

"La nourriture est la plus fondamentale des ressources humaines. En consacrer à Dieu ou aux ancêtres, c'est exprimer sa dévotion envers eux".

Les offrandes concernent principalement les produits alimentaires dont notamment les céréales (riz surtout) qui sont présentées sous forme de pain blanc, de repas ou de grain.

Elles peuvent être aussi des sacrifices d'animaux comme les volailles, les ovins, les caprins et les bovins. Ces sacrifices d'animaux concernent exclusivement les animaux domestiques. car le fait de les avoir élevés leur confère une valeur et les rend donc propres à honorer les ancêtres et Dieu.

Les sacrifices sont rarement désintéressés. Ils s'apparentent davantage à une négociation qu'à un cadeau. On adresse aux esprits des demandes précises et on les "oblige" en quelque sorte, par le sacrifice, à répondre favorablement. Aussi, la valeur du sacrifice est-elle calculée avec précision en fonction du résultat escompté.

Les chasseurs pratiquent le "Dankounso", c'est à dire l'offre de Mandé Bori. Ils organisent le sacrifice pour s'assurer l'appui et la protection de leur ancêtre présumé (Mandé Bori).

Le Fankadèma et ou le Sodadon sont des sacrifices alimentaires collectifs faits aux ancêtres par toutes les communautés locales pour conjurer les mauvais sorts, par l'appui des ancêtres ou pour éviter qu'en les négligeant ceux-ci se vengent. Il en est de même du Dya, sacrifice fait à Dieu sur la quantité de récolte obtenue et qui est d'ordinaire destiné aux démunis ou aux parents. Ainsi par les sacrifices, la communauté assigne aux esprits le devoir moral de les protéger. C'est un raisonnement stratégique qui permet de réguler les incertitudes de la vie quotidienne ou des activités agricoles.

Les sacrifices aux pouvoirs surnaturels sont, outre le bénéfice moral, une occasion de redistribution de la viande. Les animaux choisis avec prudence, en fonction de la perte

économique que présentera leur mise à mort, ne feront pas réellement défaut plus tard. Leur partage et consommation cérémonielle auront permis à tout le groupe d'absorber son quota minimum de protéine. De plus, en période de difficultés ou de soudure, il est fréquent qu'on emploie un substitut: mouton à la place du boeuf, poulet à la place du mouton et cola à la place du poulet.

Les offrandes alimentaires ont donc une triple rentabilité: s'allier les faveurs des esprits surnaturels, parvenir à consommer relativement régulièrement, sous prétexte de sacrifices rituels, des protéines animales, et revivifier la cohésion groupale dans la consommation cérémonielle.

De cette analyse, on peut retenir deux éléments clés pour une stratégie alimentaire efficace; premièrement, les questions alimentaires ne sont pas neutres socialement. Toucher aux aliments, c'est remettre en cause les fondements d'une société. Un seul point de vue économique ou technique, une perspective purement utilitaire peuvent donc être insuffisants pour assurer l'efficacité d'un projet. Deuxièmement, les repas et les sacrifices sont deux situations privilégiées d'apprentissage des modèles culturels d'une société. Ces modèles pourront ensuite être réutilisés dans d'autres domaines. Troisièmement, les types d'alimentation sont largement déterminés par les systèmes agraires dominants et par les spéculations principales pratiquées. Ainsi pour comprendre les raisons majeures des comportements alimentaires des populations de la zone du parc, il semble nécessaire d'appréhender le système agricole qui y a pratiqué, en particulier, les techniques de production et les formes de tenures.

2.8 LES MÉTHODES ET INSTRUMENTS DE PRODUCTIONS

L'agriculture occupe une place prépondérante parmi les activités économiques des populations de la zone, surtout celles rurales. Elle procure aux paysans l'essentiel de leurs revenus.

Dans ce contexte, le système agricole est conçu comme étant l'ensemble des formes de tenures et d'exploitation de la terre. sa compréhension passe par une analyse du niveau d'efficacité des instruments de travail, ainsi que des diverses formes d'organisation de la production, de la distribution et de la commercialisation des produits.

2.8.1 Formes de tenures

Deux principales formes d'appropriation de la terre existent dans la zone du parc, il s'agit notamment de l'appropriation familiale et de celle communautaire.

L'appropriation familiale est la forme de tenure la plus ancienne et la plus répandue. dans ce cas d'espèce, le lopin de terre appartient à une famille dont l'aîné assure la préservation et la gestion. De l'avis de 79% des enquêtés, le droit de succession va de père en fils, les femmes étant exclues. Pour 17% le jeune frère du propriétaire peut hériter de ses domaines, si les enfants de ce dernier sont mineurs. A la majorité des enfants, une partie des terres peut leur être restituée. Cette forme de tenure concerne aussi bien les coteaux que les plaines et bas-fonds.

Quant à l'appropriation communautaire, elle porte sur les forêts classées et les sites des infrastructures communautaires telles que la place du marché, l'école, la mosquée, la place publique, les pistes et les forages

L'État n'a pas été cité en tant que propriétaire de terre dans la zone. Pourtant certaines localités ont été occupées par des structures étatiques depuis l'époque coloniale jusqu'à maintenant (forêts classées et plaines exploitées par les BMP et BAP)

Il n'y a pas de forme d'appropriation individuelle ou privée de la terre. Aucun cas de ce genre n'a été signalé au cours de l'enquête. Par contre 99% ont indiqué que le prêt est la seule forme d'acquisition de la terre cultivable. Ce prêt se fait sans conditions préalables. Il suffit pour l'emprunteur de présenter dix noix de colas ou leur équivalent monétaire aux notables du village, pour qu'un lopin lui soit cédé. Il pourra l'exploiter tant qu'il s'entend avec le propriétaire. Le don et la location et/ ou vente de terre n'existent pas. pour la quasi totalité des répondants, la terre est un patrimoine familial inaliénable.

Ces différents aspects sont à prendre en compte pour tout intervenant qui souhaite améliorer les conditions de gestion de la zone du parc. En effet, des conflits ne sont pas à exclure lors d'un éventuel renforcement de la protection de la zone.

Une telle éventualité est possible, car la forme familiale d'appropriation de la terre n'a guère évolué.

Ce cas n'est pas spécifique à la zone du parc, l'absence d'une politique foncière et les différents modes de propriétés de la terre qu'a connu la Guinée expliquent , en partie, cette situation.

La promulgation en 1992 de l'ordonnance 0/92/019 portant code foncier et domanial de la République de Guinée ne résout pas les problèmes fonciers du monde rural.

2.8.2 Instruments de travail

Les instruments de travail utilisés dans l'agriculture sont fonction aussi bien de la nature des sols, que des méthodes de production.

Sur les coteaux, la houe, la hache, le coupe coupe et la faux sont les outils de travail. Ils sont généralement produits sur place par les forgerons. Ils sont peu performants et exigent beaucoup de pénibilité pour leur utilisation.

Dans les plaines et bas- fonds où l'on pratique la riziculture inondée, l'utilisation de la charrue se vulgarise. Son introduction dans le système agraire local date de la période coloniale. Son expansion a été favorisée par l'élevage bovin qui est assez prospère dans la zone. La charrue provient surtout de Baro (préfecture de Kouroussa), ou est importée de l'extérieur. elle est beaucoup souhaitée par l'ensemble de la population pour les raisons suivantes:

- Elle dispense de beaucoup d'effort physique;
- sa productivité est supérieure à celle de la houe;
- son entretien est simple et les frais se résument à la bonne alimentation des boeufs de labour

Cependant son coût d'acquisition est jugé élevé (110 000 FG), ainsi que celui des boeufs (6 à 700 000 FG la paire). Ainsi l'utilisation de la traction animale dans l'agriculture n'est pas encore à la portée de toutes les familles de la zone, 13% des enquêtés déclarent posséder une charrue contre les 87% qui disent ne pas en avoir.

Par rapport à la charrue, l'usage du tracteur par la population est marginale à cause du coût élevé de la location qui était en juillet 1997 de 25 000 à 30 000 FG par ha.

En matière de droit de propriété, les instruments aratoires sont des biens familiaux et par conséquent, ils sont inaliénables. Quant au tracteur, il fait l'objet d'appropriation privé et peut être loué ou vendu.

2.8.3 Méthodes de production

Deux principales méthodes de production sont pratiquées par la population. Il s'agit de la culture sur brûlis et du défoncement des bas-fonds

2.8.3.1 Culture sur brûlis

Méthode ancestrale, la culture sur brûlis est pratiquée dans toute la zone, principalement sur les coteaux. Critiquée, à juste titre, par tous les techniciens et les agro-écologistes comme étant responsable de la désertification et de la dégradation générale des sols, la culture sur brûlis correspond cependant à une stratégie paysanne parfaitement logique eu égard aux contraintes majeures de ces communautés à faible démographie. Le défrichage manuel exige une quantité importante de travail et de disposer d'une énergie humaine suffisante. Du fait de l'absence d'outils, le désouchage et la préparation du sol requièrent de nombreux bras. L'unité familiale n'y suffit pas. L'énergie humaine est donc remplacée par celle du feu. Les cendres fertilisent le sol, la première année de culture, cela permet d'obtenir de bons résultats sans trop d'efforts.

La faiblesse démographique, si elle entraîne la pratique de la mise à feu, par manque de moyens humains pour poursuivre une autre forme d'agriculture, signifie en contre partie que les terres libres sont abondantes. Ainsi une fois le champ épuisé, le laisse-t-on se reconstituer en défrichant une nouvelle parcelle.

Ce système est destructeur lorsque la pression démographique réduit progressivement les temps de jachère. Cette pratique bien qu'adaptée aux faibles moyens des paysans, représente

un véritable danger favorisant la désertification, la dégradation des sols et la disparition de la faune.

2.8.3.2 Culture de bas-fonds

Ce procédé est pratiqué dans les plaines et bas-fonds non aménagés dans les parties nord-est, nord-ouest et sud-est de la zone. L'usage abusif du tracteur dans certaines plaines de la zone a eu comme conséquences:

- Le lessivage des sols (retournés à chaque culture) par l'action des eaux de ruissellement. Ces sols sont devenus actuellement très pauvres et impropres à l'agriculture;
- La destruction de la texture de certains sols, en faisant remonter les sols ferralitiques en surface;
- La prolifération des mauvaises herbes;
- L'obstruction des lits de certains cours d'eau.

2.8.4 Unités d'exploitation

L'étude a identifié deux types d'unités d'exploitation dans la zone du parc: une forme familiale et une autre privée.

2.8.4.1 Unité d'exploitation familiale

Elle est prépondérante, sa taille moyenne varie de 7 à 9 personnes et elle se présente sous deux formes:

- Elle est unicellulaire quand elle regroupe le chef de famille, sa ou ses épouses, ses enfants et frères non encore mariés.
- Elle est pluricellulaire lorsqu'elle comporte le chef de famille, sa ou ses épouses, ses enfants et frères dont certains sont mariés.

Dans les deux cas, la production est destinée en priorité à la consommation, une partie peut être vendue pour faire face à certaines obligations de la famille (impôts, mariages, sacrifices, habillements).

2.8.4.2 Exploitation privée

Cette forme concerne surtout les agriculteurs propriétaires de tracteurs et des commerçants qui investissent dans l'agriculture en vue de générer des profits. Bien qu'en nombre limité, ils sont cependant d'un poids décisif dans le système agraire local par:

- L'introduction de l'agriculture de rente;
- L'utilisation de moyens de production plus performants (tracteurs);
- L'introduction du salariat agricole dans tous les stades de la production;
- Le ré- investissement d'une partie des profits tirés de l'agriculture pour l'amélioration des conditions de vie et de production.

2.8.5 Tendances actuelles de la production

de l'avis général des enquêtés, l'agriculture constitue la principale source de revenus des populations. Cette agriculture porte notamment sur la production des céréales principalement le riz, le fonio, et le mil et des tubercules comme le manioc et la patate. L'arachide constitue la principale culture de rente. C'est une agriculture de subsistance caractérisée par un faible niveau de productivité. Cette faiblesse est due essentiellement à la précarité des instruments et techniques employées par les producteurs.

Cependant, pendant ces trois dernières années, le niveau de la production agricole a, dans l'ensemble, connu une certaine amélioration due, selon les informations recueillies, à l'abondance des pluies consécutives à la réduction sensible des feux de brousse, grâce à l'action de sensibilisation et de mobilisation des populations entreprise par le parc, dans le cadre de la lutte contre les feux de brousse.

les tableau de l'annexe 3 confirment cette tendance. En effet, ces tableaux révèlent une certaine faiblesse de la production agricole en 1995 (0,62), alors que les surfaces cultivées ont augmenté dans la même période de 6,24%

Par contre la production de 1997, avec une augmentation des surfaces cultivées de 25,75% a augmenté sensiblement de 58,46% Cette amélioration s'expliquerait, selon les enquêtés, par la motivation grandissante des producteurs due à l'abondance des pluies ces trois ans. Cette tendance globale de la production masque des distorsions entre, d'une part, les produits et d'autre part, les villages.

La production du riz, culture dominante de la zone, bien que la superficie cultivée a diminué de 0,69 en 1996 avant d'augmenter en 1996d de 42,85% a connu une croissance régulière de 2,51 % en 1996 et 71,41% en 1997.

La production du manioc est en régression; les surfaces consacrées à sa culture et la production ont diminué en 1996 respectivement de 32,49% et 30,02%

Quant au fonio, sa production a connu une croissance continue: 21,10% et 17,80% respectivement pour les années 1996 et 1997.

Pour l'arachide et le maïs, la production a baissé respectivement de 11,11% et 5,09% en 1996 et 1997, tandis que les surfaces cultivées ont connu une croissance régulière dans les mêmes périodes: 18,26% et 26,64% pour l'arachide, 8,645 et 53,89% pour le maïs. Les raisons évoquées pour expliquer le recul de la production du riz dans certaines localités sont surtout liées à la carence des intrants agricoles. Au delà de ces raisons premières, il convient de souligner le retard dans les semailles et les mauvaises herbes.

Cette amélioration du niveau de la production doit être soutenue par une politique convenable d'appui aux communautés. Celle-ci doit privilégier l'animation rurale et la vulgarisation agricole en vue d'une meilleure compréhension par les producteurs des thèmes développés.

2.9 SOURCES ET RELAIS D'INFORMATION

De l'avis général des répondants, il existe plusieurs sources et relais d'information relatifs aux questions de production agricole, de nutrition, d'hygiène et de santé au sein de leurs communautés. Il s'agit notamment des réunions convoquées par les responsables locaux, de la radio nationale et des interfaces pour les sources d'information, des mosquées, écoles, centres et postes de santé et les marchés pour les relais d'information.

Les sources d'information ont été classées par ordre d'importance comme suit: réunion (51%), radio nationale (30%), l'interface (19%).

Les relais d'information ont été classés par ordre d'importance ainsi qu'il suit: mosquées (41%), marché (37%), écoles (19%) et centres/ postes de santé (3%).

Au niveau du contenu des informations, les messages relatifs à l'hygiène alimentaire et corporelle, aux soins à donner aux enfants et à la prévention des maladies intéressent particulièrement 95% des sujets enquêtés. Selon 42% de ceux qui suivent ces messages, ils ont appliqué les conseils prodigués à travers ces messages par l'assainissement régulier de l'habitat, la bonne conservation des produits alimentaires, l'utilisation de l'eau du forage et la bonne cuisson des aliments.

La période favorable pour entreprendre une campagne d'Information et de sensibilisation en matière de nutrition est, pour 98% des enquêtés dans les zones rurales, la saison sèche (de janvier à fin avril) car, selon eux, en cette période, les activités agricoles sont réduites. Pour les citadins (90%), la campagne d'information peut être menée en toute saison, pourvue qu'elle ait lieu dans la soirée, après les heures de repas.

2.10 IMPACTS POTENTIELS DU PARC

De l'avis général des enquêtés, l'implantation et la pérennisation du parc provoqueront des mutations profondes dans la vie socio-économiques de la population de la zone du parc. Selon

87% des répondants, la protection et la restauration des ressources naturelles et l'introduction de nouvelles techniques culturales permettront d'augmenter considérablement les récoltes. Cette augmentation de la production assurera l'autosuffisance alimentaire et dégagera d'importants excédents à commercialiser.

Les revenus issus de cette commercialisation serviront à financer d'autres secteurs d'activités comme les maisons en dur, les écoles et postes/ centres de santé.

Quant aux 13% ils espèrent obtenir du projet une assistance technique et financière qui leur permettra d'employer des ouvriers agricoles ou de louer le tracteur pour travailler leurs champs. En outre, la restauration et la protection de la zone entraîneront la régularité des pluies et conséquemment l'abondance des récoltes et le développement de la faune. Cette perception des impacts du parc se traduit par la volonté de tous de travailler davantage en cas d'abondantes pluies et de participer de façon active à la protection de la zone du parc.

CHAPITRE 3 : CONTRAINTES MAJEURES

L'étude a permis d'identifier des contraintes qui handicapent la population dans ses activités économiques et sociales. Si des dispositions convenables ne sont pas prises, ces contraintes peuvent compromettre certains objectifs du parc. Certaines de ces contraintes sont évoquées par les populations et les autres ont relevées par le consultant.

3.1 CONTRAINTES ÉVOQUÉES PAR LES POPULATIONS

3.1.1 Faiblesse des moyens de travail.

L'ensemble des populations de la zone du parc voient dans la précarité des moyens de travail, une des raisons majeures du bas niveau de la production. Les instruments de travail les plus usités (houe, coupe coupe, faux et hache) sont peu performants. Seuls quelques privilégiés ont accès à la charrue et dans une moindre proportion le tracteur.

3.1.2 Inaccessibilité du crédit.

Sans crédit, la modernisation des techniques agricoles ou l'accès aux intrants est impossible. A cause de la faiblesse des revenus de la majorité des producteurs, ils ont unanimement exprimé un besoin de crédit agricole pour dynamiser la production. Ils estiment que l'accès à ce crédit permettra d'exploiter les plaines et bas-fonds, l'achat des intrants et la commercialisation des produits dans des marchés plus rémunérateurs. Or, il n'existe pas dans les zones rurales un système permanent de crédit qui soit accessible aux paysans.

3.1.3 Mauvaises herbes et prédateurs.

L'invasion des plaines et bas-fonds par les mauvaises herbes réduit considérablement les rendements. Les paysans sont désarmés devant cette situation, compte tenu du manque d'herbicide et de produits phytosanitaires.

Les dommages causés par les prédateurs (phacochères et oiseaux) préoccupent également les populations qui manquent de moyens efficaces pour lutter contre ce fléau.

3.1.4 Insuffisance des infrastructures socio-communautaires

Les populations de la zone, à forte proportion (74%) souhaitent l'augmentation du nombre de forages, Elles déplorent le nombre réduit d'école et de postes et/ou centres de santé dans les villages.

L'enclavement de certaines localités ou l'inaccessibilité temporaire due aux périodes de pluies constituent également une entrave au développement de la production agricole. a quoi sert au paysan de produire beaucoup s'il ne peut vendre sa production?

L'absence de structure de stockage fiable est une donnée permanente dans toute la zone. Le réseau d'évacuation est donc primordial, surtout pour les produits qui se conservent mal.

3.2 CONTRAINTES IDENTIFIÉES PAR LE CONSULTANT

Le consultant a identifié des contraintes non moins importantes, mais qui ne sont pas clairement perçues par la population à cause de leur caractère diffus.

3.2.1 faiblesse des circuits de distribution à la campagne

L'incitation à produire plus n'a de sens que si le revenu agricole ainsi dégagé trouve un exutoire dans la satisfaction de besoins dépassant ceux de première nécessité. Pour que le paysan éprouve l'envie d'augmenter son rendement, il est indispensable qu'il exprime un besoin en biens de consommation tel que la bicyclette, la radio, l'habillement et le lit de mousse. Si, localement, aucun de ces articles n'est disponible, l'incitation ne joue pas et l'agriculture pratiquée reste faiblement productive. Il faut donc se pencher sur tout le circuit de distribution pour amener à la campagne les produits urbains dont l'acquisition est subordonnée au dégagement d'un revenu monétaire adéquat. L'entrée dans l'économie de marché est plus déterminante dans l'accroissement du volume de production commercialisé. L'économie de marché joue comme un effet de situation sur l'évolution comportementale paysan.

3.2.2 Statut juridique de la zone

Les communautés locales admettent l'existence de plusieurs ayants droits dans l'aire du parc. Elles admettent que l'État y a droit, mais elles reconnaissent aussi que les principales familles fondatrices des villages (OULARE, CONDÉ et KETA) sont les propriétaires légitimes du terroir, par la reconnaissance du droit du premier occupant.

Il ressort de ce constat que le statut juridique de l'aire de la zone est confus au niveau des populations. Or l'expérience a montré que la protection des domaines de ce genre peut susciter des conflits entre ceux qui réclament le droit de propriété traditionnel et les organismes impliqués.

3.2.3 Marginalisation des jeunes dans le processus de prise de décision

Dans les instances de décisions familiales et/ou villageoises, les jeunes sont subordonnés aux aînés qui décident à leur place. Cette marginalisation des jeunes tend à pérenniser des comportements rétrogrades qui nuisent à toute forme de démocratisation et de progrès. Cette résistance aux innovations est le moyen ultime pour le maintien des traditions et coutumes, même si celles-ci sont bloquantes pour le développement local. Le refus d'intégrer les jeunes dans les structures de décision, suscite des frustrations à leur niveau. Et en réaction à cet état de fait, beaucoup se désintéressent des activités d'intérêt communautaire.

3.2.4 L'aspect faiblement rémunérateur des produits vivriers.

le prix au producteur, servi pour les produits vivriers, n'incite guère le paysan à développer sa production. Il ne couvre même pas souvent les frais de production, ce qui explique qu'en général la production vivrière soit destinée à l'autoconsommation ou au troc des produits de première nécessité.

Lors que joue la loi de l'offre et de la demande, les prix restent bas du fait de l'abondance, au même moment sur le marché, des stocks. Tous les paysans vendent à la récolte. Ce sont alors les négociants qui peuvent engranger les produits vivriers et qui profitent de la flambée des prix, une fois venue la période de soudure. Cela, à la limite peut conduire les paysan à délaisser les cultures vivrières pour les cultures de rentes plus rémunératrices, comme le coton par exemple. De ce fait le déficit vivrier s'aggrave et le cercle vicieux est amorcé.

CHAPITRE 4 : CONCLUSION / RECOMMANDATION

De cette analyse du régime alimentaire de la population de la zone du PNHN, il ressort les points suivants:

- La zone du parc a des atouts économiques incontestables: disponibilités de terres fertiles, motivation de la population à produire davantage, des villages désenclavés, existence de deux communes urbaines et un bon potentiel humain (40 000 personnes);
- Depuis quelques années, cette zone bénéficie de l'assistance de plusieurs structures d'appui, à travers la mise en place de certaines infrastructures de base (forages, pistes, écoles et centres/postes de santé), la sensibilisation et l'animation rurale, ce qui a permis d'améliorer le niveau de la production agricole

L'agriculture est la principale activité des populations. Mais celle-ci demeure une agriculture de subsistance, à cause de la précarité des instruments et techniques agricoles employés. Les problèmes y sont nombreux et à certain niveau aigus.

Certains de ces problèmes sont insolubles au seul niveau des communautés, c'est le cas notamment du sous-équipement et de la carence en intrants, l'enclavement et l'isolement de certains villages de la zone qui causent de grandes difficultés d'écoulement des produits. La contrainte majeure est la persistance de comportements traditionnels qui sont bloquants pour les initiatives d'innovation.

L'analyse de ces différents aspects met en lumière la nécessité de proposer une stratégie alimentaire qui permette l'atteinte des objectifs fondamentaux du parc dont notamment, la conservation et la protection des ressources naturelles, ainsi que l'amélioration des conditions de vie des populations de la zone.

De façon unanime, les populations ont la volonté de développer la localité. La priorité de développement qu'elles se sont assignée est l'amélioration du niveau de la production agricole, pour assurer l'autosuffisance alimentaire et dégager des surplus à commercialiser pour satisfaire d'autres besoins. Ainsi la stratégie alimentaire convenable doit nécessairement impliquer les communautés à toutes les étapes de conception et d'application des décisions les concernant. Elle doit privilégier le développement de la production agricole, en particulier, celle du riz. Elle pourrait être fondée sur les axes prioritaires suivants: La formation des populations, la formation des encadreurs aux techniques d'animation, l'intégration des jeunes, la création de groupements paysans, l'approvisionnement en intrants et instruments agricoles, la création de banques de céréales locales, le développement, le développement de l'élevage du petit bétail, la pisciculture et l'acquisition des infrastructures communautaires

4.1 FORMATION DES POPULATIONS

les raisons fondamentales du faible niveau de la productivité agricole résident certainement dans la carence de la formation des producteurs en techniques culturales, la méconnaissance des fluctuations des prix des produits agricoles et l'absence de structures représentatives des agriculteurs. En effet, au cours de l'enquête, de nombreux interlocuteurs ont déploré le fait qu'ils n'ont été concernés ni par les campagnes de sensibilisation sur les intrants agricoles, ni reçu la formation sur l'auto-promotion pour le développement communautaire. Par ailleurs, la mise sur pied d'un système efficace d'information et de communication a été réclamée avec instance pour permettre une meilleure démultiplication de la formation.

Les thèmes de cette formation devraient porter en priorité sur les techniques culturales et l'auto-promotion pour le développement, l'hygiène alimentaire et corporelle et l'assainissement. ces thèmes sont les leviers d'une transformation sociale pour l'émergence d'une culture de développement.

La réussite d'une telle entreprise nécessite, certes, des séances de sensibilisation pour une grande mobilisation, mais celle-ci doit être suivie d'une animation soutenue, pour établir un dialogue entre formateurs et producteurs. Ce dialogue permettra aux producteurs, d'identifier et hiérarchiser eux-mêmes leurs besoins. Ainsi les solutions et les moyens seront déterminés avec eux.

4.2 FORMATION DES ENCADREURS

En plus des techniques culturales qu'ils semblent déjà connaître, il serait souhaitable d'initier les animateurs aux techniques pertinentes d'animation pour susciter l'auto-promotion pour le développement communautaire.

Cette formation permettra, d'une part, de mieux mobiliser et organiser les producteurs autour d'activités communautaire d'intérêts collectifs, et de l'autre, de les initier à la conception, au montage, à l'exécution et à l'évaluation de leurs projets. Cette formation sera assurée par le parc avec l'assistance de consultants en développement communautaire et gestion des organisations.

4.3 INTÉGRATION DES JEUNES

Les jeunes sont les garants surs pour la pérennité des actions entreprises par le parc. Les responsables du projet et les autorités locales doivent encourager l'intégration de cette couche dans le processus de développement de la zone, en les impliquant davantage dans les prises de décision, l'exercice du pouvoir et l'exécution des programmes communautaires.

Cette couche est le véritable levier pour la transformation de l'ordre gérontocratique et l'un des facteurs essentiel du progrès. En s'appuyant sur elle, il est possible de provoquer un changement de mentalité.

4.4 CREATION DE GROUPEMENTS D'INTERET ÉCONOMIQUE

Malgré la faiblesse des résultats obtenus par les groupements déjà constitués dans la zone, cette voie semble incontournable. Il se peut que la démarche utilisée n'était pas convenable.

Le groupement d'intérêt (GE) est un moyen efficace et efficient pour passer du mode d'exploitation familial à un mode individuel innovateur dans un cadre associatif, et où la solidarité est maintenue. Dans ce cadre, il faudra distinguer les fonctions du groupement de celles des producteurs. Il ne s'agira pas d'une exploitation collective, mais une organisation qui rend des services à ses membres producteurs individuels.

4.5 APPROVISIONNEMENT EN INSTRUMENTS ET INTRANTS AGRICOLES

Les producteurs sont confrontés à un sérieux problème d'approvisionnement en instruments et intrants agricoles. Les intrants distribués dans certaines localités sont insuffisants. A court terme, le parc doit susciter l'évaluation des besoins en intrants et la mise sur pied d'un système d'approvisionnement pérenne. Une telle politique doit privilégier les groupements paysans. Elle nécessite la mise en place d'un fonds de roulement suffisant pour renouveler les stocks d'intrants. Dans le même ordre d'idée, les engrais organiques sont à promouvoir afin de réduire les coûts des fertilisants. Pour les instruments, la promotion de la charrue améliorée tel que demandée par la population est à envisager. L'avantage premier de la fourniture des équipements et des intrants agricoles est la stabilisation des producteurs sur des parcelles bonifiées et l'encouragement de la culture des bas-fonds et plaines. Ceci permettra d'améliorer le niveau de la production agricole, en même temps que la limitation du nomadisme agricole. Ainsi la déforestation pourra être réduite progressivement.

Toutefois, ces équipements seront fournis sous forme de crédit et doivent être rentabilisés pour générer des fonds qui peuvent contribuer à l'autonomie financière et à la pérennisation des organisations paysannes.

Quant à la fourniture de tracteurs tel sollicité par certains enquêtés, elle suscite des interrogations. En effet, le coût d'un tracteur est très élevé et sa rentabilité ou son renouvellement nécessite d'importants fonds dont le niveau d'exploitation actuelle ne semble pas générer. Une réflexion s'impose donc, d'autant que les communautés ne seront pas à mesure de rembourser à temps opportun les tracteurs sollicités. Cette réflexion devrait être menée de préférence entre le parc, les communautés et les autorités locales.

4.6 CREATION DE BANQUE DE CÉRÉALES

La création de cette banque est vitale pour assurer la sécurité alimentaire de la population. En effet si les villages s'organisent pour établir des stocks régulateurs de céréales, en particulier du riz, il est possible, à la fois de diminuer les baisses des revenus des familles et de constituer des recettes afin de créer des caisses collectives villageoises

Le principe sera le suivant: le village achète à ceux qui le désirent , au moment de la récolte, stocke le riz pendant trois à quatre mois et le revend au moment de la soudure. Le bénéfice de l'opération est alors partagé entre les familles qui ont été obligées de vendre et la caisse collective.

Plus concrètement, le village, par exemple, achète à 400 FG le kilogramme de riz net et le vend à la soudure à 450 FG. Il peut retourner 20 FG aux familles et garder 30 FG pour une caisse collective servant à faire des prêts avec intérêts, à donner des compensations aux responsables des opérations (gérants des stocks, acheteurs).

4.7 DÉVELOPPEMENT DE L'ÉLEVAGE DU PETIT BÉTAIL

Dans la zone du parc, les principales sources de protéines animales demeurent la chasse et la pêche. Ces deux activités consistent en des prélèvements considérables sur la faune locale qui, dans ces conditions, peut difficilement se reconstituer, voire même se développer. Cette situation fait qu'on consomme souvent la viande avec parcimonie par le caractère aléatoire des produits de la chasse et le manque de revenus monétaires.

Les boeufs qui constituent l'essentiel du bétail, sont une forme de thésaurisation qu'il ne s'agit pas de dilapider. Les volailles peuvent être consommées, mais surtout vendues en cas de dépenses inopinées: maladie, fournitures scolaires, décès, accouchements. Au regard de cette situation, il semble nécessaire d'encourager l'élevage du petit bétail (ovins, caprins et volailles) pour réduire la pression sur la faune locale.

4.8 PISCICULTURE

Dans le domaine de la pisciculture, il n'y a pas encore de communautés cohérentes Dans la zone du projet, comme dans celui de la pêche. Le potentiel piscicole, bien que non encore bien identifié, semble important. Il comporte les nombreuses mares et lacs qui voisinent le Niger et ses affluents et les retenues d'eau. La pisciculture n'a pas encore reçu l'adhésion totale des pêcheurs, desquels, d'ailleurs, cette activité reste peu connue.

Pour ce faire, des efforts doivent être axés sur des campagnes d'information et de sensibilisation pour faire comprendre aux pêcheurs toute l'importance de cette source de protéines animales.

Le parc en collaboration avec des structures de formation, pourrait élaborer et programmer des séminaires de formation et d'initiation à la pisciculture. les plans d'eau identifiés méritent

d'être mis à profit pour la production piscicole. Ainsi, pour accroître sensiblement les ressources alimentaires protéiques fluviales, il faudrait passer de plus en plus, comme pour les produits du sol, de cette économie de cueillette que constitue la pêche (nous ramassons ce que la nature veut bien nous fournir) à une véritable production des animaux aquatiques (Facolet 1991)

4.9 ACQUISITION ET ENTRETIEN D'INFRASTRUCTURES SOCIO-COMMUNAUTAIRES

La création des infrastructures communautaires entreprises par le parc mérite d'être poursuivie pour désenclaver les villages encore d'accès difficile comme Oussouya, Banakoro,

Sèrèkoroba, Sansanko, Banfarala et Medina- Sarakolé, et/ ou augmenter le nombre de forages dans certains village de grande taille.

Naturellement la création de nouvelles infrastructures doit être précédée d'études socio-économiques, afin d'identifier les besoins réels des communautés et de dégager les voies convenables pour impliquer celles- ci dans la formulation et l'exécution des projets, ainsi que la maintenance correcte des infrastructures mise en place.

Les élus locaux de la zone doivent prendre le leadership pour la mise en place des structures et mécanismes d'actions collectives au niveau des communautés qui devront être formées pour la gestion et l'entretien régulier et convenable des infrastructures.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

1. Adjanoho, G Développement de la marchandise alimentaire; Abidjan (Mémoire de maîtrise, reprographié)
2. Balle, C 1990. Sociologie des organisations. Paris, PUF,127, Coll. Que sais- je
3. Basler, A1986. Exportations agricoles et difficile alimentaires en Afrique. Congrès de la société française d'économie rurale (SFER), 14- 15 mai.
4. Bernardet, P. 1985. Association agriculture- élevage en Afrique. Les peuhls semi-transhumants de Côte d'Ivoire. Paris, l'Harmattan.
5. Collectif. 1994. Tabouts alimentaires et sociétés. Santé du monde. février/ mars
6. Farb, P.; Amelago, G1985. Anthropologie des coutumes alimentaires. Paris, Denoel.
7. Lederer, J. 1964. Problèmes sociaux de l'alimentation. Louvain/ Paris, Nauwelaerts.
8. Thierno Ibrahima CONDE Identification des pêcheurs et des chasseurs du Parc National du Haut Nger en vue d'une gestion rationnelle des ressources naturelles. Université de Conakry 1996.
9. PNHN Projet Parc National du Haut Nger; présentation du Parc. 1996

SOMMAIRE

INTRODUCTION GENERALE	5
CHAPITRE 1 : ETUDE PHYSIQUE ET HUMAINE DE LA ZONE DU PARC	8
1.2 Mlieu physique	8
1.2 Mlieu humain	9
1.3 Situation agricole	11
1.4 Infrastructures	11
1.5 Administration	12
1.6 Structures d'appui	13
1.7 Organisations locales	13
CHAPITRE 2 : LE SYSTEME ALIMENTAIRE DES POPULATIONS DE LA ZONE DU PARC	14
2.1 Les produits alimentaires de base	14
2.2 Les produits nouveaux	19
2.3 La période de soudure	19
2.4 Les plantes alimentaires spontanées	20
2.5 Les interdits alimentaires	20
2.6 Les dégouts alimentaires	22
2.7 Les sacrifices alimentaires	22
2.8 Les Méthodes et instruments de production	24
2.9 Les sources et relais d'information	28
2.10 Les impacts potentiels du Parc	29
CHAPITRE 3 : CONTRAINTES MAJEURES	30
3.1 Contraintes évoquées par les populations	30
3.2 Contraintes identifiées par le consultant	31

	40
CHAPITRE 4 : CONCLUSION/ RECOMMANDATION	33
4.1 Formation des populations	33
4.2 Formation des encadreurs	34
4.3 Intégration des jeunes	34
4.4 Création des groupements d'intérêt économique	34
4.5 Approvisionnement en instruments et intrants agricoles	35
4.6 Création de banque de céréales	35
4.7 Développement de l'élevage du petit bétail	36
4.8 Pisciculture	36
4.9 Acquisition et entretien des infrastructures socio- communautaires	36
Notes bibliographiques	38
Annexes 1, 2, 3, 4	40

REPUBLIQUE DE GUINEE
MINISTERE DE L'AGRICULTURE
ET DES FORETS
DEVELOPPEMENT

COMMISSION DES COMMUNAUTES
EUROPEENNES
FONDS EUROPEEN DE

PARC NATIONAL DU HAUT NIGER

Les produits de cueillette en rapport avec les
systèmes alimentaires, sanitaire et artisanal.

Mai, Juin 1996

Kéfing CONDE

Sommaire

1 - Aperçu historique

2 - De quel coté faut-il rechercher le principe organisateur de la consommation communautaire ?

3 - Les produits de cueillette utilisés dans l'alimentation

4 - Cueillette et système sanitaire basique des communautés

4.1 - Qui soigne en système traditionnel ?

4.2 - Les plantes de cueillette à usage médicinal

4.3 - Les substances minérales et animales associées aux plantes

5 - Les produits de cueillette à usage artisanal

5.1 - Les plantes tinctoriales

5.2 - Les plantes à usage domestique

5.3 - Les plantes à fibre

5.4 - Les plantes à tanner

5.5 - Les plantes utilisées dans la saponification

6 - Les techniques de cueillette

6.1 - Les méthodes de cueillette

6.2 - Les types de cueillette

6.2.1 - La cueillette banale

6.2.2 - La cueillette spécifique

6.3 - Les techniques de protection

6.4 - Les réserves

6.5 - les techniques d'encadrement

7 - Les circuits d'échange des produits de cueillette

8 - Recommandations

9 - Annexes

i - Introduction

Ce rapport est le résultat d'une étude réalisée dans le cadre de l'inventaire plus ou moins exhaustif des pratiques et connaissances techniques locales (CTL) des communautés vivant dans l'aire du Parc National du Haut Niger (PNHN) . Ces résultats sont aussi le fruit d'une collaboration entre l'équipe du Parc et le Département de Sociologie de L'Université Gamal Abdel Nasser de Conakry.

L'objectif initial de cette étude était de comprendre et d'analyser l'activité de cueillette en relation avec les systèmes alimentaires et sanitaires basiques des populations se trouvant dans la région d'intervention du PNHN mais, les réalités quotidiennes des communautés et l'abondance des données en rapport avec l'artisanat et les perceptions ont commandé une nouvelle orientation de l'étude ; orientation, certes ambitieuse parce que plus extensive mais réaliste pour un premier inventaire des produits de cueillette.

Ce changement d'objectif s'est opéré en fonction de la collecte réalisée par l'équipe des enquêteurs dans les Préfectures de Dabola , de Kouroussa et de Faranah.

Il est aussi important de signaler que les mérites de cette étude résident dans le fait qu'elle répond aussi bien aux préoccupations des paysans vivant dans les deux zones tampons mais également aux ambitions de l'équipe chargée de la gestion coordonnée des ressources encore abondantes grâce à une philosophie de suivi environnemental participatif (SEP)

La présente étude, essentiellement axée sur l'inventaire des produits de consommation alimentaire, sanitaire et artisanal et des services liés à l'activité de cueillette contribuera, nous l'espérons, à améliorer les connaissances quant aux dynamiques , aptitudes? attitudes, opinions et comportements des paysans entant qu'acteurs et finalités du Programme d'Aménagement Régional des bassins Versants du Haut Niger.

La compréhension des tenants et des aboutissants de la cueillette, entant qu'activité secondaire certes, mais aussi ancienne que la mise en place des populations dans cette région, repose la question philosophique des relations existant entre l'homme et son milieu naturel. Alors nous évoquerons deux choses dichotomiques:

- l'une inspirée de la radicale altérité entre l'homme et la nature qui vise à faire de cette dernière un objet de droit et de crainte ;

- l'autre sur la base d'une identité prétend transformer la nature dans ses composantes multiples en sujet de droit.

Aussi l'activité de collecte des produits végétaux , malgré son ancienneté et son caractère de prédation , appelle régulièrement la communauté villageoise à une attitude active de responsabilité; elle relève cependant du groupe des occupations secondaires avec la chasse et intéresse toute la communauté.

Au plan alimentaire, elle est facultative , alors qu'au plan des systèmes de la médecine traditionnelle et de l'artisanat, elle joue les premiers rôles à cause de sa richesse et des connaissances séculaires accumulées par les différents acteurs pratiquant soit une cueillette banale soit une cueillette spécifique.

Ce qui ne signifie nullement que cette activité à consonance essentiellement utilitaire est à l'abri de comportements destructeurs comme les feux de brousse , la destruction des essaims d'abeilles et autres formes de cueillette de poison végétal utilisés dans la pêche.

Ii - Remerciements

Je tiens à témoigner ma gratitude à toute l'équipe du PNHN qui , dans un élan de confiance réciproque , m'a offert les moyens de réaliser cette étude.

Il me plaît de citer en bonne place

Monsieur Aboubacar OULARE et
Monsieur Carlo PAOLINI

respectivement Conservateur et Assistant technique du PNHN

Je ne saurais ici ignorer les enquêteurs qui ont, dans des conditions pas des meilleures, accepté de collecter les informations.

Que tous ceux qui m'ont aidé à trouver les terminologies adéquates et les noms scientifiques des plantes inventoriées soient sincèrement remerciés pour leur collaboration.

iii - Abréviations utilisées

Z.A.F.	Zone Agro Forestière
Z.I.C:	Zone Intégralement Protégée
S.I.P:	Société Indigène de Prévoyance
C.F.A.O :	Compagnie Française de l'Afrique Occidentale
P.Z.	Peterson Zochonis
C.T.L.	Connaissances techniques Locales
P.S.P.	Principe de subsidiarité et de Participation
O.N.G.	Organisation non gouvernementale
PME	Petites et Moyennes Entreprises
P.R.A.B.V.	Programme Régional d'Aménagement des Bassins Versants

i i i i - Objectifs et méthodologie de l'étude

Cette étude a pour objectifs principaux :

- d'inventorier les produits de cueillette rentrant dans l'alimentation, la santé et l'artisanat;
- d'analyser les circuits d'échange et les techniques utilisées par les communautés pour cueillir ou pour transformer les produits de cueillette;
- de poser l'interrelation entre les profils socio-économiques et culturels des communautés et leurs perceptions des plantes et des fruits de la cueillette;
- de produire un rapport ayant pour but d'aider le technicien forestier à comprendre les permanences communautaires dans l'objectif d'un suivi environnemental participatif (SEP).

Elle s'inspire du concept d'écosystème tel qu'il est compris, affirmé et accepté par la nouvelle philosophie en cours d'exécution dans les aires protégées guinéennes notamment dans le Haut Niger.

Dans la région du PNHN, l'environnement est de plus en plus vu par les bailleurs de fonds, les populations et les agents protecteurs comme un milieu réel qui se construit à partir d'un système de relations, système à l'intérieur duquel l'homme tient une place de choix.

Méthodologie

Compte tenu des ambitions qu'elle s'était fixées à l'origine et des modifications qui ont été apportées ultérieurement, le travail de terrain a duré un mois. Six enquêteurs, des étudiants inscrits en maîtrise de sociologie, ont été recrutés et formés à trois techniques de collecte d'informations:

- l'observation ;
- le focus group; et
- entretiens directifs.

Repartis en trois équipes de deux chacune, les enquêteurs ont évolué dans trente villages et huit marchés hebdomadaires. L'Analyse des informations collectées a été faite à Conakry par le consultant.

Si l'exploitation des ressources reste l'une des préoccupations des populations du haut Niger, il reste entendu que les résultats qui sont présentés dans ce rapport sont loin d'être complets eu égard à la richesse et à la diversité des connaissances techniques locales (CTL

S'inscrivant dans la logique des hypothèses et des objectifs de l'équipe du P.N.H.N, cette étude s'articule après regroupement des thèmes autour:

- de l'aperçu historique de l'activité de cueillette;
- de la vision communautaire du principe de consommation
- des produits de cueillette comestibles ou utilisés dans l'artisanat et la médecine basique des populations , entant que résultat de la collecte des produits végétaux et du miel qui sont soit directement auto-consommés, soit destinés à satisfaire d'autres services et besoins
- Des techniques de cueillette et des circuits d'échange.

1 - Rappel historique

De l'avis de tous nos interviewés, la chasse et la cueillette ont constitué les premières activités des membres fondateurs des villages et des territoires. Les traditions locales de la région affirment que c'est la grande richesse de la zone du Haut Niger en général et de la Mafou en particulier en plantes de cueillette qui aurait favorisé les migrations et l'installation des populations en ces lieux.

Avec l'expansion européenne, certains produits comme le caoutchouc, l'indigo, le miel, la cire, le beurre de karité... vont être mis en avant par le truchement de la traite et des fournitures obligatoires des produits qui sont drainés vers de marchés internationaux ayant de multiples débouchés dont entre autres: la savonnerie, les industries alimentaires, textiles, pharmaceutiques et esthétiques.

Pour assurer ce commerce, plusieurs maisons de commerce, dont la CFAO et la P.Z en tête, vont s'installer dans la région mais, pour être opérationnelles elles utiliseront des commerçants indigènes, Syriens et Libanais comme des intermédiaires entre les producteurs et leurs succursales installées dans les centres administratifs de Faranah, de Dabola de Kouroussa et de Kankan.

Ces différents paliers, avec la bénédiction de la S.I.P, réaliseront de grands bénéfices au détriment des producteurs. Ce déséquilibre va faire croire aux populations locales que la cueillette commerciale n'a de sens qu'avec des structures d'acheteurs et de vendeurs en même temps; ils penseront notamment que cette activité n'est pas rentable pour le producteur d'où son recule après l'accession de la Guinée à l'Indépendance.

On ne peut cependant nier à cette activité l'idée de recherche de profit ou de la déclarer mauvaise quant à la gestion des ressources naturelles. Ce qu'il faut accepter avec l'esprit communautaire qui se dégage, c'est que le profit n'est pas le but final de la cueillette dans le contexte actuel .car, ses ambitions se mesurent en fonction des urgences parce que les besoins dans cette région sont avant tout des besoins urgents, prioritaires et essentiels qui visent à garantir le travail, la nourriture, la santé, et toutes les formes de protection nécessaires à l'équilibre de l'individu et de la société.

Ainsi l'une des caractéristiques actuelles, suite aux différents changements intervenus et aux évolutions en cours, de l'activité de cueillette dans le haut Niger est qu'elle marche sur deux tableaux: la cueillette

traditionnelle avec ses buts utilitaires forts et séculaires et la cueillette de marché qui est une tentative évolutive , non encore réussie, de la première . Les deux se superposent au niveau de l'individu et de la communauté qui cueillent pour eux mêmes et au besoin pour le marché.

Le système traditionnel est organisé depuis des générations par des groupes de taille humaine , sa production est regardée comme un bien de subsistance et seulement après comme un valeur possible d'échange. Tous les produits cueillis ,tout au moins les plus importants sont obtenus par un travail collectif dont la dimension est de deux à cinq personnes qui peuvent ou non appartenir à la même parenté.

Les observations faites , au cours de cette étude , ont montré que l'idée de rendement du monde « rationnel » scientifique en rapport avec la quantité de travail socialement nécessaire, n'est pas prise en compte dans cette région parce que ne relevant nullement des valeurs de celle-ci. Chaque individu veut bien sûr avoir davantage mais toujours dans l'objectif d'une organisation de la production , de la consommation et de la répartition des biens réglementées par la coutume

Dans les circuits commerciaux , c'est-à-dire au niveau de la circulation des biens , la répartition des produits comme ceux issus de la cueillette se réalise par « modalité de réciprocité » (compensation matrimoniale, dons et contre dons, cadeaux divers etc). Ce qui fait que l'échange marchand en voie de systématisation ne peut encore pas être un élément essentiel de la vie socio économique des communautés du haut Niger.

La domination politique étrangère avait cependant favorisé , par un passage brutal , l'émergence d'une structure de marché des produits de cueillette avec pour objectif de produire toujours plus pour vendre. Les conséquences d'un tel comportement sont diverses par rapport à la gestion des ressources disponibles en ce sens qu'il aura contribué à accélérer la pression humaine amenant ainsi les communautés à violer, non sans remords, leurs valeurs et leurs normes.

Pour preuve la coupe intensive et non coordonnée du bois pour l'alimentation du train reliant Conakry au Niger et la traite obligatoire du caoutchouc , les diverses fournitures des produits de cueillette et la chasse intempestive des fauves et autres animaux totems des communautés sont encore mises à l'indexe par les anciennes générations comme ayant été les premières causes du désordre écologique dans cette région.

Cette exploitation qui était orientée essentiellement vers des produits de cueillette demandés par la métropole sera abandonnée régulièrement par les populations non par esprit d'équilibre écologique mais par le fait de son abandon par l'administration qui l'avait initiée.

Nous pouvons résumer la politique coloniale de la cueillette de la manière suivante:

- introduire de force la monnaie pour permettre la commercialisation des produits ciblés;

- instituer par cette introduction de la monnaie des impôts et autres taxes parallèlement aux fournitures obligatoires;

- soutenir les sociétés de commerce dites de traite qui avaient le monopole des grands produits parce que jouissant de pouvoirs commerciaux considérables qui se concrétisent par la domination du marché et des conditions d'achat favorables

Sans nier à ce système certaines valeurs positives (monnaie, marché, moyens de transport, route ...) il y a lieu de reconnaître que, la rencontre entre l'économie utilitaire traditionnelle des communautés et l'économie de marché introduite par le système colonial français a été brutale, traumatisante et sans harmonie. Phénomène qui aujourd'hui entretient encore des réticences multiples, réticences qui, cumulées après l'indépendance, avec la disparition des circuits de commercialisation et le retrait des capitaux ont contribué au recul de la cueillette de marché.

Dans l'ensemble, on peut dire que la cueillette a connu une évolution irrégulière entre deux systèmes non opposés mais dysharmonieux :

- D'un côté il existe un secteur moderne élaboré au plan technique avec la naissance des petites et moyennes entreprises (PME) qui sont mises en place par une élite naissante avec pour lieux d'élection les villes donc peu intéressées à la collecte primaire des produits locaux;

- de l'autre un secteur traditionnel vivant dans et de la nature démunie et ne disposant que des moyens de production et des techniques archaïques mais conformes aux urgences sociales parce que profonds, équilibrés et adéquats.

Cet ensemble est certes appelé à évoluer en fonction des grands courants mondiaux mais pour le moment il est mal articulé:

- géographiquement par l'opposition ville-campagne;
- au niveau de la production les produits de cueillette sont peu ou pas intégrés dans le circuit des PME;
- les ressources sont perçues différemment par les communautés que par les administrations;
- une économie villageoise utilitaire d'abord et de profit si nécessaire ensuite;
- une absence de structures de communication et de collecte des produits;
- une forte incursion des produits manufacturés dans les milieux ruraux;
- un sous équipement technique doublé de difficultés liées à la conservation et à la transformation des produits;
- une domination financière des usuriers par un jeu de dette en rapport avec les ruptures alimentaires à certaines périodes de l'année (soudure).

Par rapport à ce constat certes sommaire, on peut affirmer que l'essentiel des produits de la cueillette est auto consommée par le producteur lui même.

Avant de présenter les résultats auxquels cette étude est parvenue, il est important de rappeler la perception que le paysan du Haut Niger a de sa position dans l'espace qu'il occupe et des processus d'objectivation qu'il a mis en place pour la satisfaction de ses besoins.

Pour les communautés évoluant dans la région du Parc, la nature dans sa diversité est une création divine, les éléments qui la composent sont à la fois matériels et immatériels, visibles et invisibles profanes et sacrés et, ils participent à un jeu de complémentarité. L'homme se trouverait placé au centre de cet ensemble sur lequel:

- il fait valoir ses droits;
- auquel il s'identifie souvent par le truchement d'éléments précis de comportement faits de domination en vue de la satisfaction des besoins;

- il est développé par les les populations des relations entre les différentes activités de gestion de l'environnement et les fonctions qu'elles remplissent;

Pour atteindre ces objectifs, la communauté participe à un jeu de coopération de tous les éléments indispensables par ce que jouant des rôles précis. C'est dans cette perspective que tout est mis en oeuvre par les communautés (idées, instruments, techniques, énergies) pour objectiver les ressources naturelles.

Elles se trouvent ainsi engagées dans une lutte constante pour la satisfaction de leurs besoins primaires, idéologiques et spirituels. Alors elles participent en premier lieu à la consommation qui, logiquement n'est rien d'autre sinon que la destruction des biens et des services par l'usage qu'elles en font.

2 - De quel côté faut-il rechercher le principe organisateur de cette consommation communautaire du Haut Niger

Après une observation soutenue du comportement et pour des raisons liées à la culture , il nous a paru prudent de rechercher le principe organisateur de la consommation des populations de notre aire d'étude dans l'activité de production des biens et des services.

Cette production semble conditionner la répartition , la consommation et les circuits d'échange entraînant ainsi une polarisation . Par rapport à ce principe organisateur des individus et de leurs moyens , les communautés territoriales , villageoises et familiales se caractérisent fondamentalement par une économie d'auto subsistance parce qu'elles produisent l'essentiel de ce qu'elles consomment grâce à une définition adéquate des relations de parenté et des strates sociales.

Le travail de cueillette dans cette région est une activité organisée qui obéit à la logique des saisons des genres , des âges et des spécialisations.

En effet, les Maninka et leurs voisins Djallonka en passant du système de prédation , chasse et cueillette comme premières activités des premiers occupants, à l'agriculture donc à la sédentarisation dans leurs activités ont changé de mode de vie et par voie de conséquence de comportement et de perception vis-à-vis de leur milieu d'élection.

Dans les faits , ces communautés du haut Niger sont parties d'une forme d'économie « sécurisante », régulière et diversifiée donc naturelle pour un système semi-artificiel fait de pénuries qui sont plus ou moins corrigées par le recours à l'écosystème.

Dans ce recours il en résulte des choix , des préférences , des programmations conformes aux exigences écologiques: telle plante est située en tel endroit donne des fruits ou autres produits à telle période de l'année entrant soit dans l'alimentation , les soins et l'artisanat.

Il est aussi fait dans ce recours une différenciation entre les plantes venimeuses et les plantes non venimeuses ; entre celles qui bénéficient de considérations surnaturelles et les plantes classées profanes

La cueillette est aussi fonction des circuits d'écoulement dans les centres urbains . Cependant, en dehors de quelques produits comme le beurre de karité, le miel, la cire, les produits et sous produits du néré et ceux utilisés dans la vannerie, la tannerie, la teinture etc. Les autres produits de cueillette font l'objet de consommation locale. Mais il y a quelques années , l'administration coloniale avait mis en avant la récolte du caoutchouc, de l'indigo et du tamaris Indica.

Si par le processus de territorialisation , le paysan du haut Niger finit par s'approprier des parties de brousse (par la voie des jachères, des forêts péri villageoises supportant) et des espèces arboréennes , il reste vrai que ces espèces poussent à l'état sauvage. Aussi peut-on remarquer qu'en dehors de celles des plantes se trouvant sur des jachères , toutes les autres sont exploitées par la communauté villageoise tantôt de façon consensuelle et coordonnée , tantôt de manière individuelle non coordonnée.

Par exemple il a été observé lors de cette étude que certains villages continuent à perpétuer le système de protection du karité et du néré . Ce système consiste à interdire la cueillette avant la pleine maturité des premiers fruits . Cette décision est prise par la gérante qui confie à la jeunesse et aux chasseurs son application.

Tout individu surpris pendant toute la période d'interdiction avec des fruits dont la cueillette est différée c'est-à-dire temporairement reconnus protégés doit pouvoir justifier devant le « wa tön » la provenance de ceux-ci. Au cas où il est établi qu'il les a cueilli dans le terroir villageois , il est amené par un ensemble de circuits de pression traditionnels à payer une amende soit en nature soit en argent.

A la fin de la période d'interdiction , tous les villageois sont informés par le crieur public de la levée d'interdiction. Ce système d'auto contrôle a l'avantage d'amener le paysan à la discipline et à la patience dans la gestion , impliquant quelquefois plusieurs communautés villageoises pour, d'une part, permettre une bonne récolte des fruits en maturité en même temps et d'autre part de donner les mêmes chances à tous les exploitants à la faveur de la programmation qui en est faite.

Ce système se perpétue surtout dans les villages à accès difficile alors que les zones désenclavées ont, toutes, des difficultés à faire respecter un tel principe surtout à l'endroit des voyageurs qui, soit ils ne sont pas informés des dispositions, soit ils se moquent éperdument des principes locaux d'interdiction.

Il a été observé la même discipline communautaire dans la récolte de l'igname sauvage par les femmes qui prennent toujours le soin de remettre en terre une ou plusieurs boutures après la récolte des tubercules; six mois après un autre cueilleur peut encore s'approvisionner ainsi de suite pour le bien de la pérennisation de la cueillette de cette tubercule très appréciée notamment en période de soudure.

Il semblerait que ce sont les femmes qui, soucieuses de trouver de la nourriture pour élever leurs progéniture dans un milieu où les ruptures des aliments de base (céréales, tubercules) sont fréquentes, accordent assez d'attention aux plantes de cueillette souvent nommées « démba nyouma » (bonne mère) en fonction des services qu'elles peuvent rendre en périodes difficiles de l'année.

Ainsi même si les femmes ne participent pas ouvertement à la prise des décisions de gestion de l'écosystème; elles semblent avoir plus de considérations pour les végétaux et les animaux; très rarement elles coupent un arbre, tuent un animal ou mettent du feu.

Les explications qui sont données par l'homme quant à un tel comportement de la femme sont en rapport avec:

- l'enfantement (une femme en âge de procréer se refuse d'enlever la vie à un autre être végétal ou animal); et

- la spécificité des travaux féminins (si une femme, il semblerait, est très rarement impliquée dans les problèmes en rapport avec les feux de brousse, c'est parce qu'elle ne participe pas à la cueillette du miel ou à la chasse).

La territorialisation et les mesures de protection mises en place prouvent à suffisance que la cueillette continue à jouer d'importants rôles économiques dans le haut Niger; elle constitue, malgré le manque de mesure, une source importante de services, de biens et quelquefois de revenus pour le paysan notamment au Nord du PNHN où on rencontre le fruit du karité et des artisans.

Selon nos informateurs du village de Moussaya, dont les populations sont spécialisées dans la vannerie, une famille moyenne de sept personnes peut certaines années, suite à la vente des produits de cueillette, assurer le paiement de l'impôt et d'autres taxes et cotisations, à l'achat d'articles d'origine industrielle etc.

Certains produits de cueillette sont devenus des produits de spéculation (karité, grain de néré, cire, miel, savon noir à base d'huile de kobi, indigo etc) qui rentrent dans des circuits nationaux de commerce et fournissent aux paysans un peu d'argent nécessaire à l'achat de biens et services.

Dans l'esprit d'un Parc comme celui du haut Niger et conformément à la philosophie novatrice en cours d'exécution , les plantes utilisées dans la cueillette, si elles sont judicieusement exploitées, pourront au delà de leur utilisation dans l'alimentation quotidienne et le système de santé , fournir un excédent appréciable destiné aux marchés locaux , nationaux et probablement aux marchés internationaux . Pour y arriver les populations présentent un besoin d'encadrement et de conseils dans la récolte, la transformation et la conservation des produits.

Il est reconnu par tous nos interlocuteurs que le PNHN est riche en ressources floristiques par rapport aux autres régions soudanaises ; ce qui signifierait que l'habitat sylvestre est encore intacte et ne fournit pas que des terres cultivables ou du bois à l'homme ; il est aussi fait allusion à d'immenses ressources exploitables.

A tous les niveaux le constat montre , qu'exception faite au miel, l'essentiel de l'activité de cueillette est assurée par les femmes et les jeunes pour les produits destinés à l'alimentation ; la récolte de ces produits, en dehors de l'igname sauvage et des plantes médicinales, est saisonnière à cause du processus de maturation qui ne se fait généralement qu'en saison sèche; saison au cours de laquelle , une importante main d'oeuvre agricole est libérée et peut vaguer à d'autres occupations comme la chasse pour les hommes, la cueillette et la petite pêche pour les femmes et les jeunes qui n'auront pas choisi de s'aventurer dans les centres urbains ou dans les mines d'or et de diamant de la région.

Quant aux produits de la pharmacopée ou ceux utilisés dans l'artisanat, ils ne font l'objet d'aucune périodisation parce que ce sont (moins les fruits qui sont recherchés que) les autres parties de l'arbre qui sont convoitées dont l'exploitation sera fonction des besoins . Leur récolte , malgré son caractère généralisé au sein de la communauté , relève d'une spécialisation.

Dans l'ensemble les techniques de transformation locales ont très peu évolué . Grâce à des techniques de cueillette d'introduction récente la collecte du miel par contre a connu une légère amélioration par une élimination progressive du feu qui était utilisé pour éloigner les abeilles amenuisant ainsi les risques d'incendies de brousse.

3 - Les produits de cueillette utilisés dans l'alimentation

Le système alimentaire du haut Niger en général tire ses origine du système économique en place c'est-à-dire d'une économie de besoins et non de profit comme cela pourrait se concevoir dans d'autres systèmes . Ce qui revient à dire que le travail de cueillette dans la région du Parc National du Haut Niger vise fondamentalement à satisfaire des besoins. Il s'applique essentiellement aux produits suivants:

- Le karité/*Byspernum parkii* (Sé)

Cette plante propre à la zone soudanaise où la pluviométrie varie aux environs de 1.000 mm d'eau par an. Dans la région d'intervention du Parc national du Haut Niger, cet arbre ne se rencontre qu'au Nord- Est (Sanguiana) et à l'Est (Kiniéro).

Le fruit du karité est ramassé par les femmes et les enfants en allant d'un arbre à un autre pendant plusieurs jours; il est recherché pour son beurre qui a des propriétés nutritives (énergétiques) et curatives expérimentées au niveau communautaire et en industrie des produits de la beauté

Pour obtenir le beurre de karité , les amandes sont séparées de leurs coques après séchage , ensuite elles sont broyées (ou au pilon ou dans machines qu'on ne trouve qu'à Kankan) et pressées à chaud . Dans les conditions traditionnelles d'extraction les spécialistes estiment que cent kg de noix produisent environ trente kg de beurre.

Par la place qu'il occupe dans l'alimentation et surtout à cause des revenus qu'elle peut générer au producteur et à d'autres intermédiaires commerciaux, le beurre de karité occupe une grande importance dans l'activité de cueillette des populations du nord-est et de l'Est de la Mafou.

Cependant, compte tenu du temps qui était imparti à cette étude et de la période à laquelle elle a été réalisée (mai juin), il a été difficile d'évaluer les quantités produites par an , consommées ou vendues. Toutes nos tentatives se

sont révélées infructueuses parce qu'aucune famille n'avait retenu le plus petit chiffre pouvant servir de base à nos calculs.

A cause de cette limite majeure mais indépendante de notre volonté, il est pour le moment difficile de dire la quantité de beurre produite dans la région ou encore celle libérée et rentrant dans les circuits commerciaux. Ce qui reste visible, c'est que les zones situées à l'Ouest, au Sud et au centre Nord sont en grande partie ravitaillées par Sanguiana, Kouroussa et Kiniéro ou par d'autres régions de la haute Guinée.

Les marchés hebdomadaires spécialisés dans le commerce du beurre de karité sont Kaboukaria, Baro, Koumana et Kiniéro; quant aux marchés urbains Kankan, Faranah, Kouroussa et Dabola sont cités en bonne place. Suite à nos investigations dans ces marchés urbains il semble qu'une bonne partie du beurre de karité commercialisé en Haute Guinée est revendue dans les trois autres régions du pays (la Basse Guinée, la Guinée Forestière et la Moyenne Guinée) ou dans les pays limitrophes principalement en Côte D'Ivoire, au Liberia, en Sierra Leone etc .

Les cours actuels du beurre de karité varie d'une zone à une autre, d'une saison à une autre. Au moment de la présente étude un kg de beurre de karité coûtait au producteur entre 500 et 600 francs guinéens dans les zones de production et une moyenne de 1500 fr. G dans les centres urbains.

- Le Néré/Parkia Biglobosa (nèrè ou nèdè)

Contrairement au karité, l'arbre du néré se rencontre un peu partout dans la région du Parc mais qui, tout comme le karité se présente sous forme de végétation discontinue.

C'est le fruit du néré qui est cueilli par les jeunes garçons quelquefois même par des adultes entre Mars et Mai; ce fruit contient des grains recouverts d'une poudre de couleur jaune qui sont séparés de leur enveloppe par le cueilleur après séchage ou disons après la récolte. Pilés il est obtenu une poudre jaune « nèrè mou » immédiatement comestible en association avec ou du miel ou avec du lait ou avec de l'eau simple.

Cette poudre est très recherchée en période de soudure; elle est aussi recommandée contre la jaunisse (liptère) et la constipation. Quant aux grains « nèrè kolo » obtenus; ils sont soit transformés en « soumbara » ou échangés contre de l'argent ou d'autres produits.

L'Opération qui consiste à obtenir le soumbara débute par une cuisson prolongée des grains pendant plusieurs heures suivie d'un lavage à grande eau permettant de libérer les sèves de leurs pécules . Ensuite, l'agent transformateur qui est souvent une femme , procède au tri et à la seconde cuisson qui est aussi longue que la première parce que décisive pour la fermentation et la qualité du produit recherché

Le soumbara qui est obtenu par pilage est utilisé pour assaisonner les mets ; il est vendu au sein des communautés villageoises ou sur les marchés locaux par les femmes qui en sont, dans la majorité des cas, les productrices. Ce sous produit du néré est certainement l'un des produits de cueillette qui continuent à être troqué contre les produits agricoles, de la chasse et de la pêche. Cette opération d'échange passe souvent inaperçue de la communauté masculine parce qu'elle se fait le plus simplement possible entre deux ou plusieurs femmes.

Les produits du néré (poudre, grains et soumbara) sont commercialisés et ils appartiennent à la catégorie des produits de cueillette qui sont recherchés sur les marchés régionaux de l'Afrique de l'Ouest. Les chiffres qui sont ici avancés sont propres à la zone d'étude ce sont:

- En période de récolte une mesure « Moussa Traoré » de poudre de néré est vendue par le producteur de Saraya sur la nationale Dabola-Kouroussa (au Nord du PNHN) ou à Sèrèkoro au Sud du Parc à 50 francs guinéens; la même quantité est vendue en ce moment à 100 FG dans les centres urbains;

- Quant au kilogramme de grains du néré il est vendu au mois d'avril dans presque toute la zone à 250 FG en milieu rural et entre 300 à 350 FG dans les centres urbains de la région;

- Pour le soumbara deux boules d'environ 50 gr chacune sont vendues à 50 FG dans les villages ; la même quantité est proposée à 100 FG dans les centres urbains.

Si les communautés continuent à attacher assez d'importance à la fabrication du soumbara, il est cependant reconnu par les ménagères que ce condiment est très concurrencé par les produits d'origine industrielle de la famille des « maggi ».

Le miel (li)

Produit non fibreux le miel est certainement le seul produit de cueillette qui est essentiellement récolté par l'homme, on le rencontre un peu partout dans la région du haut Niger. Il est cueilli par le paysan par deux procédés:

- l'un élaboré et contrôlé par le cueilleur grâce à la technique de la ruche (gbonkan);
- l'autre subordonné au hasard de la découverte.

S'Agissant des ruches , elles sont fabriquées par le paysan du haut Niger à base soit d'écorces d'arbres soit avec du bambou soit à l'aide de la paille (ti) et des fibres (youlou) . Une ruche est un panier ovale , ayant la forme d'un gros oeuf , tressée que le fabricant enduit de bouse de vache avant de pratiquer sur le flanc une ouverture pour permettre aux abeilles d'y habiter et d'y poser un suc fait de cire et de miel.

Quant la ruche est prête elle est suspendue à un arbre, souvent de taille moyenne , au début de la saison des pluies dans des endroits supposés être fréquentés par des colonies d'abeilles. La fabrication d'une ruche peut durer plusieurs jours de travail et dans plusieurs des cas observés, ce travail relève généralement de la compétence de des adultes ou de ceux des paysans qui ne peuvent plus pratiquer la cueillette hasardeuse qui demande beaucoup d'énergie (par exemple couper un tronc d'arbre) et des heures de marche

Après l'installation de la ruche elle est régulièrement observée par son propriétaire ou par les siens pour s'assurer qu'elle a été habitée . Si elle 'est, la récolte se fait six à sept mois après ; il est procédé à cette récolte de nuit et en période chaude.

Pour y arriver le paysan qui est toujours secondé dans cette opération par une ou deux personnes, se sert d'une longue corde qu'il attachera à un noeud et au besoin l'enroulera autour de la ruche pour la maintenir en équilibre à fin de la ramener au sol sans endommager son contenu ni provoquer la furie des locataires.

C'est alors qu'il défait son piège pour détacher soigneusement les gâteaux qu'il dépose dans un panier ou dans un seau. Au moment de l'opération la seconde personne éloigne les abeilles avec des torches de roseaux qui ont été préparées pour la circonstance

La forme la plus ancienne de récolte de miel du miel consiste à lever des campagnes d'identification des gîtes et de récolte de miel . Ces campagnes sont en grande partie organisées pendant la période chaude de la

saison sèche par des jeunes en petits groupes de deux à cinq personnes qui , en allant d'une galerie forestière à une autre, recherchent les gîtes d 'abeilles dans les trous les arbres.

Une fois la gîte identifiée et pour accéder au miel, l'équipe soit coupe, le tronc de l'arbre abritant les abeilles, soit à tour de rôle ou ensemble les cueilleurs grimpent dans l'arbre . Contrairement à la technique de la cueillette à la ruche , la récolte au hasard de la rencontre se fait surtout le jour. Pour y arriver il est aussi utilisé par le paysan les torches de roseaux pour éloigner, étouffer voire même pour brûler les abeilles. Cette récolte désordonnée du miel présente trois conséquences majeures:

- la destruction de la végétation par la coupe systématique des troncs;
- le décimage des abeilles par l'utilisation du feux;
- les feux de brousse provoqués ou , par l'abandon des torches après la récolte ou , tout simplement par fantaisie.

Après la récolte le produit obtenu est pressé pour séparer le miel de la cire avant d'être cuit . Une partie du miel est auto consommée l'autre étant réservée à la commercialisation alors que toute la cire, si elle n'est pas négligée et jetée faute de débouchés, est commercialisée.

Entre mars et juin 1996 un litre de miel coûtait au producteur de 250 à 500 FG., le même miel collecté par les marchands était livré au consommateur citadin entre 500 et 1000 FG pour la même période d'observation. Le miel en dehors de ces valeurs nutritives et des revenus qu'il rapporte est aussi recherché pour ses propriétés curatives

Quant à la cire , elle n'est plus très sollicitée sur le marché international tandis que son importance locale se limite à l'utilisation d'une infime quantité par les cordonniers, on la rencontre ainsi de moins en moins sur les marchés urbains au prix de 500 FG le Kg.

Parallèlement à ces grands produits de cueillette que sont le karité, le néré et le miel destinés à l'alimentation et rentrant dans des circuits commerciaux nationaux et de la sous région, les communautés du haut Niger cueillent une foule d'autres produits qu'il est difficile d'inventorier en une seule étude; ces produits sont essentiellement auto consommés

Dans cette étude nous ne citerons que ceux considérés par les populations de la zone de la Mafou comme étant les plus utilisés actuellement ce sont:

- Köfina / *Dialium guineense*

Cet arbre se rencontre dans les galeries forestières et le long des cours d'eau, il donne un fruit (du même nom) de couleur noire qui est très aimé des enfants et des femmes et qui de plus en plus est commercialisé dans les grands centres en raison de 50 FG le pot de 15 à 20 gr

- Les champignons supérieurs

Selon les populations enquêtées il existe dans la région de la Mafou quelques variétés de champignons supérieurs qui poussent sur des litières en décomposition, dans des troncs d'arbres en déconfiture ou sur des termitières.

Ces champignons apparaissent surtout en saison des pluies ou au début de la saison sèche et sont peu connus et peu utilisés parce que rares. Ils sont quelque peu connus de certaines générations qui savent les nommer, les utiliser et les décrire dans leurs caprices.

Les communautés à cause de l'apparition capricieuse des champignons leur attribuent des propriétés diaboliques; elles distinguent cependant deux grands groupes de champignons: les comestibles et les toxiques. Le problème principal rencontré par les populations dans leur cueillette est leur rareté et leur conservation.

Des treize espèces de champignons connues de nos interlocuteurs dans la région six sont comestibles :

- Dègbè / *Valvariella volvacea*
- Nissi bada
- Toutè/*Poliota aecrerita*
- Somö finan
- Mèrèn/*lentimus edodes*;
- Kömbö finan

Les champignons sont auto consommés et ne sont vendus sous aucune forme, en saison des pluies ils sont très recherchés parce qu'utilisés, par et

pour ceux qui les connaissent et les récoltent , à la place de la protéine animale.

- Sagba/sagba senegalensis

Il donne des fruits au goût acide, appréciés par les enfants et qui sont vendus sur les marchés urbains en raison de 25 Fg pour deux fruits.

.

- Toro/Parinan curtellafolia

Plante mythique en rapport avec la vie (parce qu'elle aurait nourrit des orphelins en période de famine) et la mort (utilisée pour enterrer les cadavres) ; elle donne des fruits de couleur verte devenant jaune en maturité . Ces fruits non mûrs sont récoltés en toute saison pour être consommés directement ou pilés et assaisonnés avec du sel. Il sont aussi servis aux vaches laitières en vue d'augmenter la production.

A cette liste on peut ajouter les plantes de cueillette suivantes:

- l'igname sauvage
- Bémbé / *Lanea acida*
- Börön / *Detarium senegalensis*
- Djambi / *Anisophylla sp*
- Kora / *Parinarium / excelsa*
- Köö börön / *chlorophora regia*
- Ninkön / *Spondias mombin*
- Sèkè / *Ficus sp*
- Sömö / *Uapaca somon*
- Taba / *Cola cordifolia*
- Tam börön / *Detarium microcarpum*

N.B : N'ont été recensées sur cette liste que les plantes pour lesquelles nous avons trouvé les noms scientifiques.

Les fruits et autres produits de ces plantes sont consommés soit directement après récolte soit traités grâce à des techniques supportées par des connaissances endogènes. Cependant l'abondance et l'inégale répartition des espèces arboriennes entre les différentes régions voisines de la Haute Guinée ont permis et favorisé un système de trocs et d'échanges.

4 - Cueillette et système sanitaire basique des communautés.

Sans être fondamentalement différente des autres formes de cueillette il est cependant important d'apporter certaines précisions en rapport avec la pharmacopée. Laissée à elle même et à ses utilisateurs depuis l'introduction de la biomédecine, la cueillette des plantes entrant dans le système des soins de santé est restée après tout la principale voie de recours pour les communautés du haut Niger soit par attachement soit par une absence prononcée d'autres voies de recours.

En observant cependant de très près la région on constate aisément que les populations évoluent entre trois systèmes sanitaires :

- le premier (biomédecine) est dit rationnel et national, codifié et évoluant dans des canaux précis mais il est relativement récent et loin de ses objectifs théoriques sur des critères propres au monde des bureaux;

- le second est communautaire dit traditionnel propre à des groupes non codifié mais respectueux des valeurs communautaires; il est traité de paganiste et d'irrationnel par les milieux de la biomédecine;

- le troisième, l'automédication, se situe à la croisée des chemins entre les deux premiers, il est, à notre avis, la réponse donnée par les populations aux inaccessibilités entretenues par la biomédecine. Non reconnu officiellement comme système de soins, l'automédication existe à travers des canaux spéciaux liés aux besoins et aux moyens des individus et des groupes d'individus.

Conséquemment il est fait état par les interviewés de deux types de maladies; celles qui sont provoquées et celles qui sont naturelles. Les premières sont sensées relevées de la compétence du système médical traditionnel et les secondes de la compétence des trois selon la gravité du mal.

Les communautés cibles procèdent à d'autres formes de catégorisation des maladies selon les saisons, selon le genre et l'âge etc (confère annexe 1). Les causes morbides identifiées au sein de la communauté sont:

- l'homme (sorcier, marabout, féticheur)
- les êtres surnaturels (Dieu, le diable, les génies)
- les causes naturelles (le vent, le froid, la chaleur..)
- les accidents et les comportements inadéquats

Dans la zone de cette étude les individus reconnaissent toujours consulter en premier lieu la médecine basique , ensuite ils recourent à l'auto médication ; c'est seulement après plusieurs tentatives dans ces deux premiers qu'ils se décident , difficilement d'ailleurs, à recourir à la biomedecine qu'ils trouvent onéreuse et inadéquate.

Après quelques consultations chez un ou plusieurs médecins ou auxiliaires de santé, le compte à rebours commence. Il peut même arriver qu'un malade consulte en première position en biomedecine pour recourir après à la pharmacopée.

Aux dires des enquêtés les consultations sont parallèles, alternatives ou exclusives. Ce qui démontre à suffisance combien la cueillette des plantes medecinales est importante dans la région du Parc qui ne dispose pour environ 40.000 habitants que de six centres de santé orientés vers les soins de santé primaire et médicaments essentiels et de trois hôpitaux préfectoraux de seconde main.

Ces établissements sanitaires ne disposent souv ent ni d'équipements, ni de personnels compétents et sont inaccessibles physiquement, économiquement et culturellement à la majorité des ruraux de cette zone notamment en saison de pluies

4.1 - Qui soigne en système traditionnel ?

Il n'a été rencontré nulle part et sous aucune forme lors de cette étude d'individu ne pratiquant que la traditheurapie comme unique activité; les guérisseurs interrogés reconnaissent être avant tout des agriculteurs et des chasseurs ou des forgerons mais jamais comme cueilleurs.

Souvent ils n'ont que très peu voyagé au delà de leur « territoire » d'origine ou d'élection et disposent de connaissances qui se transmettent de maître à élève ou par « achat » symbolique de l'herbe « bin »ou de la feuille « fida » accompagnées de versets. Elles sont aussi transmises selon leur importance par héritage soit par voie adelphique soit par la voie de la primogéniture.

Dans tous les cas on ne naît pas guérisseur on le devient et l'accès à une recette (plante plus verset) entraîne de la part de l'apprenant des dépenses ou en nature (cola, bétail, énergie , vêtements etc) ou en espèces . L'apprentissage dans certains cas dure quelques heures et dans d'autres cas il

peut durer des années (de façon continue ou discontinue) en fonction de ce qui est ambitionné par l'élève ou du type de qualification recherché.

Selon la typologie acceptée au sein de la communauté les soigneurs traditionnels peuvent être divisés en:

- « dandalila » guérisseurs,
- « soma » féticheurs et
- « mori » marabouts qui utilisent la science coranique.

Tous semblent être à même de traiter les maladies naturelles mais seuls les deux derniers groupes sont à même de soigner les maladies provoquées par des êtres surnaturels ou par les humains.

Si tous les tradipraticiens de la région utilisent la salive « da dji, kirissi» ou l'eau de la bouche pour donner aux plantes des propriétés pouvant soigner, les spécialistes des maladies provoquées ont en plus , des forces surnaturelles et des connaissances qui leur sont propres souvent inaccessibles au commun des mortels c'est-à-dire au profane.

S'agissant des remèdes , tous les guérisseurs reconnaissent utiliser des plantes en grande partie , des minéraux et des produits animaux. Ces remèdes sont donnés à chaud ou à froid ; de nuit ou de jour; à la main gauche ou à la main droite etc. Les instruments utilisés dans la préparation des remèdes sont entre autres le coupe-coupe, le mortier, la houe, le pilon, le canari etc

Quant aux diagnostics ils sont posés en fonction :

- des symptômes visibles
- des circonstances ayant précédé la maladie.
- de la gravité de la maladie;
- des indications des divinations ;
- des symptômes visibles;
- des témoignages du patient;

Les revenus tirés de cette activité sont dérisoires, c'est plutôt la solidarité qui prévaut sur le profit mais, il arrive qu'il naisse entre deux ou plusieurs guérisseurs des concurrences quant au mode de traitement , chacun gardant jalousement par devers lui ses recettes.

Ainsi dans sa lutte constante pour la défense de son organisme , l'homme face à la douleur, à la maladie cherche et trouve des remèdes dans son milieu naturel: produits végétaux , minéraux et animaux. Il en résulte

nécessairement une accumulation de connaissances au fil des siècles base d'une médecine propre à toute société.

4.2- Les plantes de cueillette à usage médicinal

Les forêts de la Mafou et environs sont riches en essences végétales , minérales et animales regorgeant de principes actifs. Si pour l'homme du terroir de la Mafou plus de la moitié des plantes peut être utilisée dans les soins , dans le cadre de cette étude nous ne citerons que des plantes dont les noms scientifiques ont pu être trouvés:

- Badi / *Sarcocephalus latifolius* / ce sont les racines de cet arbre qui sont données sous forme de décoction contre le rhume des os , l'impuissance sexuelle, la lèpre . Il est interdit dans la région de donner cette décoction aux femmes en état de famille car, dit-on elle pourrait provoquer un avortement;

- Bandan / *Ceiba pentandra* . Les feuilles de cet arbre géant de l'ouest africain prise sous forme de décoction luttent contre la tuberculose, l'écorce du tronc macérée est un anti diarrhéique efficace;

- Dabakala sunsun / *Diospyros mespiliformes* . Les racines réduites en poudre sont assaisonnées avec du sel et de l'huile de palme pour le traitement de la jaunisse; la décoction à base de racine est utilisée comme vermifuge ;

- Da fin sagba / *Bridolia ferrugenia*. La poudre obtenue par le séchage de l'écorce ajoutée à de la farine de manioc ou de maïs peut arrêter la dysenterie; les racines sont recherchées comme purgatifs, elles peuvent aussi être associées aux écorces de l'arbre pour calmer les douleurs abdominales vives;

- Dyalan kamba / *Antada abyssinica*. Ses racines sont utilisées sous forme d'infusion ou de décoction contre la fièvre et l'angine; l'écorce de l'arbre mangée crue est un vomitif recommandé contre les morsures de serpent de serpent;

- Drama tunké / *Cordia myxa*. Ses feuilles macérées sont utilisées contre la maladie de sommeil; et ses fruits comestibles sont utilisées pour le traitement de la toux et des maladies des poumons , on y extrait aussi un liquide utilisé dans l'artisanat comme colle.;

- Dyalan kamba / *Antada abyssinica*. Ses racines sont utilisées sous forme d'infusion ou de décoction contre la fièvre et l'angine; l'écorce de l'arbre mangée crue est un vomitif recommandé contre les morsures

- Dyé gbè / *Hymenocardia*. Ce sont ces racines moulues qui sont employées dans le traitement des rhumes; les feuilles bouillies sont indiquées pour le traitement de l'impuissance sexuelle ou pour soigner les plaies ouvertes;

- Fama / *Anthos téma senegalense* . On le rencontre au bord des cours d'eau ; il produit un latex qui serait très dangereux pour les yeux . la décoction des racines est aussi un puissant poison mais utilisé à dose lessivée traiterait l'épilepsie;

- Kankaliba / *Combretum mecranthum* . Ses feuilles bouillies ont des propriétés diététiques et sont utilisées contre les refroidissements ; l'infusion des feuilles de Quinkéliba est utilisée pour aider le foie dans son rôle régulateur du corps;

- Kani / *Xylophia aethiopia* . Ses gousses bouillies avec du piment et du sel sont toujours servies aux nourrices immédiatement après l'accouchement comme premier aliment (kanin dji); elles aideraient la femme à se faire remonter; ses racines macérées soignent la bronchite, l'impuissance et les maux de tête.

- Ködoudou / *Landolphia dulcis* . C'est une liane qui produit un latex blanc, la décoction des racines est utilisée pour le traitement de l'impuissance sexuelle et de la stérilité;

- Kö badi / *Nauclea Paberguini* . les racines servies sous forme d'infusion peuvent soigner les maux de ventre tandis que les feuilles sont utilisées pour arrêter les vomissements;

Kundé-kundé / *Strychnos spinose*. La décoction de l'écorce est donnée aux malades qui se plaignent de refroidissement ou qui souffrent de dermatose (gales)

- Köfina / *Dialium guineense* .La décoction des feuilles est préparée pour le traitement des maux de dents et les fruits pour soigner la toux;

- Kolokolo / *Afromomum laxiflorum* . Ses feuilles sont préparées en association avec celles du *Terminalia ivorensis* et du *Syxyguim guineense* var *macrocapa* pour désinfecter les furoncles et les plaies ouvertes;

- Sagba / *Sagba senegalensis* . Ses fruits sont consommés par toutes les populations de la savane guinéenne et ses feuilles en décoction sont employées pour calmer les hémorroïdes et la tuberculose;

- Sandan / *Daniella oliver* / Ses feuilles sont cueillies et bouillies pour soigner les coliques ; la décoction des écorces est utilisée sous forme de bain chaud contre la jaunisse;

- Sunsun ni gbè / *Anona senegalensis*. Le paysan utilise les racines de cet arbuste qui sont associées à celles du *Sécuridaca longipedonculata* et à celles du *Osteryderis chevalien* macérées ensemble pour traiter l'épilepsie; ses jeunes feuilles, mélangées aux bourgeons verts sont utilisées contre les mauvaises digestions; Quant à ses fruits non seulement ils sont comestibles mais cueillis tout vert et séchés ils peuvent être utilisés contre les diarrhées. Il est conseillé de ne récolter les fruits de cet arbuste qu'en saison sèche;

- Sida / *Andansonia digitata* . les fruits de cet arbre caractéristique de la haute Guinée contient une pulpe acidulée comestible et ses feuilles sont utilisées dans la préparation des sauces; la décoction des feuilles du baobab traite la fièvre; la farine extraite de la pulpe blanche traite la dysenterie; l'écorce de l'arbre fait office de quinine

- Sindyan / *Casia sieberiana* . La décoction de ses racines est utilisée comme purgatif et contre les troubles gastriques et l'éléphantiasis;

- Sömö / *Uacapa somon* . C'est son écorce qui est donnée pour le traitement de la dysenterie; Son écorce utilisée sous forme de décoction est un anti diarrhéique puissant et rapide ; elle est aussi indiquée pour le traitement des enflures;

- Taba / *Cola cordifolia*. Son écorce pulvérisée est appliquée contre les plaies et les ulcères; il donne des fruits très sucrés qui sont aimés des enfants, A partir de l'arbre lui même on peut obtenir des fibres résistantes qui sont recouvertes d'un liquide gluant rendant leurs extraction et utilisation mal aisée.

- Tamba / *datarium microcarpum* . Ses racines sous forme de poudre ou de décoction sont utilisées pour le traitement de la dermatose et des rhumatismes;

- Triban / *Cochlosperum tinctorium*. Il est conseillé de faire cuire le poulet dans de la décoction à base de racines pour soigner la jaunisse; la récolte de ses racines est déconseillée en saison des pluies à cause de leur forte dose en éléments toxiques à cette période;

Tombé / *Tamarincus indica*. Les fruits sont consommés en association avec la bouillie; l'écorce bouillie avec du citron est un puissant remède contre les diarrhées; il es conseiller de faire cuire la viande de poulet avec des écorces du tombé pour soigner le foie; l'infusion de l'écorce est servie aux femmes nouvellement accouchées, les feuilles malaxées et assaisonnées de gingembre sont utilisées par les femmes pour soigner les bronchite

4.3 - Les substances minérales et animales associées au plantes médicinales pour le traitement des maladies

En plus des produits de cueillette ainsi recensés et rentrant dans la tradithérapie, les enquêtés nous ont régulièrement ramené à d'autres produits et substances d'origine animale et minérale auxquelles le tradipraticien fait appelle pour les associer aux produits d'origine végétale.

L'homme de notre région d'étude attache à ces produits des significations surnaturelles qui leur confèrent des pouvoirs de guérison. Ainsi, d'après les données qui ont été collectées auprès des communautés les produits minéraux utilisés dans la médecine traditionnelle dans le haut Niger pour soigner les maladies sont entre autres:

- Le fer (nè)
- le cuivre (dagnan)
- l'eau (dji)
- l'argile (böröngbè)
- la pierre ou la roche (kaba)

Les produits animaux (sang, os, peau, coquille, dents, plumes, graisse) utilisés par le tradipraticien Maninka du haut Niger sont extraits en priorité sur les animaux aquatiques (poisson, caïman) les mammifères, les reptiles , les oiseaux etc.

5 - La cueillette artisanale

L'artisanat tel qu'il est pratiqué dans les villages se trouvant dans les zones tampons du Parc National du Haut Niger s'approvisionne pour l'essentiel des matières premières disponibles dans la région. Au nombre de ces activités qui utilisent les produits de cueillette, il est cité en bonne place la teinture, la fabrication des biens domestiques, la cordonnerie et la vannerie qui sont les plus importantes compte tenu du nombre qu'elles mobilisent et des revenus qu'elles génèrent.

5.1 - Les plantes utilisées dans la teinture

Les substances tinctoriales sont tirées des racines, des feuilles, des écorces ou des fruits de certaines plantes locales. Elles ont perdu beaucoup de leur importance depuis qu'il a été introduit sur les marchés de la région des colorants d'origine industrielle. C'est pour cette raison que la teinture est une activité qui se meurt amenant ainsi les communautés à se détourner de la cueillette de plus en plus des plantes qui, hier, étaient très utilisées pour obtenir des couleurs.

Au nombre des plantes encore utilisées dans la teinture dans le Haut Niger les paysans citent principalement:

- Badi / *Sarcocephalus latifolius*. Cette plante pousse sur les plateaux et le long des cours d'eau de la région, on la rencontre un peu partout et en quantité importante. Pour obtenir les colorants de cet arbre, le paysan récolte des racines qui sont découpées en petits morceaux et bouillies pendant plusieurs heures pour obtenir une décoction rose utilisée présentement et seulement dans la vannerie.

Doubalén / Pour obtenir de l'encre destinée à écrire sur les planchettes utilisées comme support de l'enseignement dans les écoles coraniques, l'élève cueille les feuilles vertes de cette plante qui sont ensuite fermentées pendant une semaine environ à l'issue de laquelle fermentation il est obtenu une pâte de couleur noire qui est diluée dans de l'eau tiède. Cette solution est appelée « douba ».

- Kara / L'indigotier. Cette plante existe un peu partout dans la zone couverte par le projet. La substance colorante tirée de l'indigotier s'obtient à partir des feuilles qui sont récoltées à l'état vert, ces jeunes feuilles sont ensuite pilées et séchées au soleil en vue d'une meilleure et durable conservation.

Pour colorer une toile d'origine industrielle ou locale, ces feuilles pilées et séchées sont plongées dans une eau bouillante à laquelle la teinturière ajoute de la potasse locale ou importée et les écorces du « wanda » comme principe fixateur pour obtenir une solution.

C'est dans cette solution qu'elle plongera plusieurs fois le tissu à teindre. Cette teinture est très appréciée parce qu'elle ne s'altère que difficilement mais les facilités présentées par les colorants importés ne sont pas de nature à encourager l'activité de teinture .

Si la cueillette des plantes tinctoriales devaient un jour connaître une relance ce sera pour la commercialisation des produits; ce qui n'est pas tout à fait évident dans le contexte actuel du marché guinéen.

La potasse locale est fabriquée par un processus de calcination (de troncs, de feuilles ou de fruits) de certaines espèces et de filtre des cendres obtenues. Il est alors récolté une eau de couleur blanchâtre qui est bouillie dans une boîte ou une marmite jusqu'à la dernière goutte , il se dépose alors un gratin qui est utilisée comme potasse.

- Krékété / *Anogeissus leicarpus*. Ce sont ses feuilles et écorces qui sont bouillies ensemble pour obtenir une décoction à laquelle il est ajouté de la potasse pour teindre les boubous et bonnets qui seront portés par des circoncis. C'est cette substance qui est aussi utilisée par le chasseur pour teindre son accoutrement. La couleur obtenue par cette forme de teinture a un caractère rituel .

5 . 2 - Les plantes à usage domestique

- Le bambou (bö). Dans la zone d'extension du PNHN les paysans utilisent deux types de bambou (*Oxythementer abyssinica* et *Arundinaria alpina*) qui, il semblerait, poussent dans des endroits humides seulement. Le bambou est récolté par les populations dans cette région pour la confection des charpentes de la case traditionnelle, haies vives ou pour stabiliser les versants abruptes ou pour la vannerie.

- Boumbou / *Bombacaceae ceida pessatandra* ou l'arbre du kapokier. Le kapok est une matière légère perméable qui est utilisée dans le rembourrage des matelas et des taies d'oreiller, les graines du kapokier contiennent une huile comestible mais qui est surtout utilisée dans la savonnerie.

Il est important de préciser que la vannerie entant qu'activité secondaire des populations surtout de certains villages comme Moussaya sur

la nationale Dabola -Kouroussa, rapporte des revenus substantiels à ceux qui la pratiquent parce que ses produits (plusieurs modèles de vans) sont très appréciés des voyageurs .

Selon les informations recueillies auprès des autorités chargées des collectivités décentralisées de la préfecture de Kouroussa des négociations seraient en cours avec les ONG en place en vue d'aider l'artisan à parfaire ses techniques et sa gestion pour le rendre compétitif

- Le palmier raphia .. Les produits obtenus du palmier raphia sont les fibres, les charpentes et le vin de raphia.

* Les fibres: Pour obtenir la fibre, l'agent récolteur (homme ou femme) choisit des pieds ayant des feuilles non encore épanouies . Les fibres obtenues entrent dans la fabrication des cordes, des frondes, des sacs, des paniers, des coiffures, des filets etc

* les charpentes: Elles sont utilisées pour la construction des toitures des cases, des chaises, et des nattes; Ce sont les branches qui sont débarrassées de leurs feuilles. Par exemple en mai 1996, quatre chaises de fabrication artisanale à base de branches de raphia coûtaient entre 20.000 et 25.000 FG .

* Quant au vin de raphia , il est reconnu être récolté seulement par des étrangers venus des régions situées plus au Sud de la Guinée, cependant , il est très apprécié par les jeunes générations ; sa consommation est aussi conseillée pour le traitement de certaines maladies endémiques comme la variole, la varicelle et l'onchocercose.

- Gbélén / *Prosopis africana*. Cet arbre de la savane peut atteindre huit à dix mètres de haut , il est recherché par les sculpteurs à cause de la qualité des produits obtenus en travaillant le bois d'un tronc adulte. Ce bois est le plus utilisé par les sculpteurs de la région pour la fabrication des statuettes et des masques parce qu'il est résistant et, poli, il devient très agréable à voir et à toucher.

Le *Prosopis africana* est aussi exploité par les charbonniers et surtout par les forgerons pour la qualité de son charbon qui, selon les témoignages des utilisateurs et des producteurs, aurait des qualités énergétiques rarement obtenues des autres espèces.

- Linkè / Afzelia Africana ; Dyala (caïlcédrat). Leurs troncs sont utilisés par les forgerons et autres boisseliers pour la fabrication des mortiers, des pilons des bols et des tam-tams etc.

- Loli / Chiendent. C'est une herbe qui est récoltée pour couvrir les cases, les cabanes et autres hangars; ses racines sont utilisées pour traiter les problèmes liés à l'impuissance.

- Cassia / Acacia albida . Son feuillage et ses fruits sont donnés aux bovins comme complément fourrager . Il fournit en outre un bois de couleur jaune clair assez tendre et facile à travailler, ses branches longues droites sont recherchées pour la construction des hangars, des greniers, des clôtures, des charpentes de maisons etc;

Kala / Roseau . Il se rencontre un peu partout notamment dans les bas fonds et dans les marécages, les tiges récoltées à la faucille ou au coupe-coupe et débarrassées de leurs feuilles sont utilisées pour la confection des séko « karata » servant à la clôture des latrines, des jardins de case et des potagers. Un séko coûte environ 1000 FG.

Ti / Paille . Cette herbe d'environ 2 à 4 mètres de haut est coupée pour couvrir les habitations ; On rencontre plusieurs espèces de paille dont certaines sont utilisées comme balai. La coupe de la paille a lieu en saison sèche et une botte de paille coûte environ à Faranah ville 500 à 600 FG .

5.3 - Les plantes à fibres

. On trouve dans toute la région d'intervention du PNHN un nombre important de plantes à fibre qui sont récoltées à de multiples fins mais généralement pour attacher, avant l'introduction de la pointe et même maintenant, la fibre a toujours servi à raccorder les parties d'une architecture en bois.

Au nombre de ces plantes les populations citent en priorité:

-Gboro / Dont les tiges et les branches portent des épines, les fibres de cet arbre, en dehors des utilisations conventionnelles, comme corde, sont extraites par des féticheurs « soma » et par les chasseurs à des fins occultes.

- Gnaman / Piliostigma tnoningii . Très répandue dans le haut Niger cette plante peut atteindre cinq à huit mètres de haut; elle fournit des fibres de couleur rouge résistantes qui sont utilisées pour relier les différentes parties

d'une toiture de case, d'une clôture, d'une haie, ...elles sont aussi recherchées pour la fabrication des hamacs.

Pour les mêmes finalités que ces plantes sus nommées les populations citent aussi et en bonne place: Gbaman qui donne une fibre utilisée dans le tissage de la paille, dans l'architecture des toitures et surtout dans la fabrication des cordes pour les bovins et les petits ruminants et le rotin (tambi).

5.4 - Les plantes à tanner

On dénombre également dans la sphère d'évolution du PNHN des plantes à tanner qui sont des matières premières pour l'industrie du cuir, elles sont surtout cueillies par les cordonniers . Ainsi les tanins sont obtenus à partir des plantes suivantes:

- les accacia , le néré (*Parkia biglobosa*), sida (*Adansonia digitata*), tali (*Erythrophleum guineensis*) contiennent des tanins qui se trouvent aussi bien dans les écorces que dans les tiges et les fruits et sont utilisés pour tanner les peaux en vue de les rendre maniables, résistantes et faciles à travailler;

- Diambi / *Dioscorea hirtiflora* benth. Appelé puri en Français, cette tubercule au delà de sa valeur alimentaire contient une substance qui sert à séparer la peau des poils et qui est obtenue par le pilage des écorces .

- Soro / *Ficus discramostyla* mildr . le latex extrait du tronc de cet arbre sert à épiler les peaux ;

5.5 - Les plantes utilisées dans la saponification

La saponification est une activité artisanale féminine dans cette région à laquelle les communautés restent très attachées malgré la concurrence à laquelle ses produits sont confrontés. Dans la saponification les femmes utilisent surtout les fruits des plantes suivantes:

- Mana / *Lophira alata* . Il donne des fruits à partir desquels, il est extrait une huile (manan tulu) comestible et des tourteaux très saponifiables. Ses branches tendres sont utilisées comme cure dents.

- Kobi / *Carapa procera* . Son fruit est une gousse bosselée et brunâtre qui est ramassé pour l'huile (kobi tulu, tulu kunna) et le beurre que les femmes peuvent en extraire entrant dans la fabrication du savon . Cette huile est aussi utilisée pour apaiser les violents maux de ventre, pour lutter contre

les morsures d'animaux venimeux ou pour soigner les oreilles, les parasitoses, les constipations, les affections du foie etc. Le savon obtenu à partir du kabi est recherché surtout pour ses valeurs curatives des maladies de la peau, On le retrouve sur tous les marchés guinéens.

Le caïlcédrat / *Khaya senegalensis*. Ses fruits contiennent des grains qui sont ramassés après éclatement et qui décortiqués et réduits en poudre puis dissous dans de l'eau chaude et remués sont cuits pendant trois heures de temps. C'est à cette solution qu'il est ajouté de la potasse obtenue de façon traditionnelle pour obtenir le savon.

.
- Dans le groupe des plantes utilisées pour leur qualités saponifiables, il faut citer celles qui appartiennent au groupe fournissant de la potasse ce sont :

- Bourén / *Gardenia termifolia*;
- Sèrè / *Ficus glumosa*,
- Toro / *Ficus carpensis* etc.

Toutes ces plantes sont coupées, calcinées, la cendre obtenue est plongée dans de l'eau puis filtrée pour obtenir la potasse.

6 - Les techniques de cueillette

6.1 - Les méthodes de cueillette

Pour cueillir , comme pour une quelconque activité d'ailleurs, l'homme du haut Niger comme tout homme utilise un ensemble de méthodes et de techniques qui lui facilitent l'action de production et de reproduction . Il objective ainsi son esprit en l'appliquant aux ressources naturelles disponibles dans son environnement pour la satisfaction de ses besoins .

La noosphère c'est-à-dire le milieu sur lequel l'homme exerce son intelligence et ses techniques est très souvent et de manière régulière ou ponctuelle perturbée par les activités humaines entant que systèmes organisés dans le processus de la satisfaction des besoins aussi bien primaires que secondaires et tertiaires.

C'est donc dans et sur son cadre de vie et d'activités que l'homme du haut Niger laisse des traces qui matérialisent son existence , quelquefois ses propriétés qui sont fonction de ses expériences techniques et de ses ambitions. Il trouve que certaines de ces traces, faute de mieux, sont normales alors qu'il réproouve d'autres .

Selon les informations collectées auprès des communautés, les techniques de cueillette, objets des traces visibles et invisibles sur l'écosystème peuvent être regroupées en:

- feux de brousse qui détruisent chaque année les plantes au moment ou de la floraison ou à l'approche de la maturité des fruits remettant ainsi en cause les possibilités de récolte.

- cultures itinérantes sur brûlis; elles sont pratiquées par les paysans sur les terres de coteau entraînant après un certain nombre de cycles rotatoires la disparition progressive de la végétation primaire et son remplacement par des formations secondaires qui n'auraient pas les mêmes capacités de production que la première même si de temps en temps le paysan prend soin d'épargner quelques plantes de cueillette.

- récolte de miel accompagnée de la destruction des essaims
- abattage d'arbres, coupure de lianes et d'autres produits ligneux
- prélèvement des écorces , des feuilles, des racines en un ou plusieurs endroits d'un ou de plusieurs arbres, d'une ou de plusieurs espèces floristiques;
- exploitation des mêmes espèces en même temps par plusieurs exploitants.

A ces éléments d'appréciation de l'activité de cueillette, le paysan fait régulièrement allusion aux cycles saisonniers à peu près continus d'année en année des produits . Il connaît également faire la différence entre les plantes toxiques et les plantes non toxiques.

Aussi il s'évertuera à démontrer que le système de gestion fonctionne avec une grande souplesse qui est certainement la conséquence de l'absence d'une appropriation fermement établie sur les plantes de cueillette.

Conformément à ces logiques basiques construites par des générations qui se sont succédées sur plusieurs siècles et aux contraintes qui sont évoquées par le paysan de la Mafou d'aujourd'hui , on peut retenir que:

- Le développement des techniques devrait être favorisé par l'importance des besoins communautaires (économique, sociale et culturelle) , les contacts et les innovations opérées dans l'exploitation des ressources naturelles mais, compte tenu de l'abondance des ressources , le paysan s'est contenté de prendre ce que lui offre la nature avec des techniques peu ou pas élaborées comparées aux techniques d'autres systèmes éco-sociaux.

- l'amélioration relative des instruments agricoles et la sédentarisation du paysan dans son habitat ont , il semblerait, fortement contribué au recul du système économique de prédation qui avait, il y a quelques siècles, pour toile de fond la cueillette, la chasse et le ramassage.

D'après les traditions locales de la région, les maninka (Sankaranka, Hamanaka, Ouladalaka) et leurs voisins Djallonké en arrivant dans cette région , après les Korogba et les Bambaras qui étaient essentiellement des chasseurs-cueilleurs, seraient à la recherche d'un espace pour leur épanouissement et leur sécurité.

- le caractère et les formes actuelles de la cueillette sont vus par les communautés du Haut Niger comme des facteurs de sécurité alimentaire et sanitaire pour l'homme qui a encore en mémoire les périodes de famines passées, les mauvaises récoltes successives et les soudures annuelles. Ce qui signifierait dans les faits que les produits de cueillette dans leurs variétés et leurs multiplicités mettent l'homme en confiance en lui évitant des famines en cas de rupture suite à des mauvaises récoltes.

- par le fait que les plantes poussent sans difficulté aucune , l'homme du haut Niger ne fournit donc pas d'effort formel pour une domination des plantes de cueillette même des plus importantes comme le karité , le néré et autres plantes médicinales qui sont pour autant taxées par tous les enquêtés

comme importantes. A propos de la domestication des plantes , un enquêté dira que « à quoi bon de cultiver une plante qui se rencontre partout et en quantité suffisante pour tout le monde ».

Conséquemment, les techniques de cueillette n'ont presque pas évolué depuis l'installation de l'homme dans cette région . Ainsi pour accéder aux produits l'homme de la Mafou:

- cueille soit directement à la main , soit en utilisant une gaule à partir u sol ou en grim pant dans l'arbre;
- coupe, creuse et extrait .
- ramasse à même le sol les fruits, les champignons et autres produits;

Entant qu'activité mixte, le genre masculin est sollicité dans l'activité de cueillette chaque fois qu'il faut couper ou grimper alors que la femme ne s'occupe que de la collecte ou disons du ramassage des fruits et autres produits d'origine végétale. Précisons cependant que nous n'avons retrouvé dans aucun village une stricte division du travail de cueillette par genre.

Pour se repérer dans le temps , le paysan sait être attentif aux différentes variations et changements naturels qu'il met en relation avec les événements sociaux : l'alternance des saisons , des jours et des nuits, les lunaisons, de la floraison des arbres, de la diminution de la pluviométrie et de certaines espèces végétales et animales , de l'abondance ou de la rareté de tel et de tel produit etc.

Par rapport à cette réalité que l'esprit rationnel pourrait taxé d'empirique et de rétrograde et aux besoins nouveaux , les technologies de cueillette sont entièrement locales propre à la zone , autonomes et plus ou moins adaptées aux besoins parce qu'exerçant peu de pression comparativement aux pratiques agricoles. Mais pour combien de temps encore cela sera-t-il possible?

Une fois en possession des produits recherchés (fruits, tiges, racines, feuilles, miel, champignons etc) le paysan selon ses besoins les consomme directement ou les transforme en les faisant: cuire, piler, écraser, chauffer, griller ou pulvériser; Il peut aussi les froter, racler, pétrir, broyer, malaxer.

Ces opérations ont pour but d'obtenir du beurre, du jus, de l'huile, des tourteaux ,de la pâte ou de la farine avec pour objectifs de faciliter la consommation, le transport et la conservation ou tout simplement pour réduire la toxicité de certains produits.

Plusieurs de ces techniques peuvent être combinées. Les opérations de transformation demandent souvent de la part du paysan assez d'énergie et elles peuvent durer plusieurs heures voire même des jours entiers. Les activités de transformation relèvent généralement de la compétence des femmes.

Les produits obtenus après ces opérations sont alors consommés sous forme soit de pâte, de boisson, de décoction, de bouillie; soit en les léchant, soit en les mâchant, soit par fumigation ou en association avec d'autres produits.

Par exemple: la poudre de néré est très appréciée des populations quant elle associée au miel; le soumbara obtenu par transformation des grains de néré et le beurre de karité etc entrent dans l'assaisonnement des mets, tout comme le tombé et le kani etc

Les instruments utilisés pour la cueillette sont: le bâton, la gaule, la houe, le couteau, le coupe-coupe, la faucille, la hache.

Quant aux outils de transformation des produits de cueillette utilisés dans le haut Niger il a été recensé:

- les outils en bois (le mortier, le pilon ...);
- les outils en terre comme le canari;
- les outils en fer (pressoirs, tamis, la marmite, panier);
- le feu ;
- la pierre etc

Ceci nous amène à dire que la cueillette dans la région du PNHN est une occupation complémentaire nécessaire et indispensable à l'alimentation, à la santé et à l'équilibre physique et psychique des communautés qui la pratiquent non pour le profit mais à caractère social. Toute sa vie le paysan par des gestes et des paroles précis pour chaque espèce s'emploie à tirer de son milieu des biens et des services qui lui sont nécessaires.

La récolte de certains produits subit des variations et on a le sentiment que le moment de la maturation varie d'une année à l'autre et que quelques arbres, d'usage courant chez les populations, sont peu connus des populations elles mêmes. En effet, la flore du Haut renferme plusieurs espèces auxquelles les scientifiques devront s'intéresser dès maintenant.

6.2 - Les types de cueillette

Pour comprendre l'activité de cueillette, il convient de distinguer deux formes, deux attitudes et deux aptitudes en fonction de l'importance qui est accordée à tel ou tel produit.

Cette typologie ne prend en compte ni la participation par genre , ni le temps consacré à l'activité de cueillette encore moins la destination secondaire des produits cueillis; elle s'attache donc à la forme et quelque peu aux acteurs .

a - La cueillette banale .

. Nous désignons par cueillette banale , la récolte des produits végétaux qui ne fait l'objet d'aucune attention particulière parce qu'elle est quelque peu hasardeuse. Selon les informations collectées auprès des populations cibles, elle ne fait l'objet d'aucune spécialisation; n'importe quel individu autochtone ou allogène peut la pratiquer en cueillant par plaisir ou par nécessité.

Cette forme de cueillette est surtout l'apanage des jeunes générations qui couramment l'associent à des formes de distractions et de sport quand elle est pratiquée en groupe; elle est aussi pratiquée par les chasseurs et autres voyageurs qui cueillent et consomment des fruits qu'ils rencontrent sur leur passage.

Elle n'a aucun caractère économique dans les villages alors que dans les villes de Dabola ,Kouroussa et Faranah, les produits de la cueillette banale rentrent de plus en plus dans les circuits commerciaux parce très appréciés du citadin à cause même de leur banalité; Ils sont aussi objets de commercialisation en dehors de la région d'où ils proviennent.

. La cueillette que nous appelons banale procure au cueilleur des fruits et autres produits ligneux qui sont directement consommés sans transformation importante.

Elle est pratiquée par les populations chaque fois que les produits sont en maturité lors de simples randonnées ou parallèlement à d'autres activités comme la pêche , la chasse , l'agriculture et la surveillance des animaux.

b- La cueillette spécifique

La cueillette spécifique est moins hasardeuse que la cueillette dite banale , elle est toujours pratiquée comme une activité secondaire et les

produits obtenus par sa pratique sont surtout destinés à la consommation familiale et collective elle ne fait l'objet d'aucune occupation première des populations, il faut cependant reconnaître que contrairement à la cueillette banale; elle exige une somme de connaissances indispensables soit pour l'activité de cueillette elle même, soit pour la transformation des produits de celle-ci. Elle peut être subdivisée en deux types:

:- cueillette spécifique spécialisée ou sacrée en rapport avec la récolte des plantes de la pharmacopée ;

:- cueillette spécifique profane parce qu'elle n'exigeant pas de connaissances particulières mythiques ou magiques. Elle s'applique à la récolte des produits comme le beurre de karité, le miel , le kofi, les champignons etc

Les produits issus de la cueillette spécifique rentrent en bonne partie dans l'autoconsommation de la famille et du groupe; ils procurent aussi au cueilleur des biens et services intermédiaires qui sont obtenus tantôt par échange (monnaie , troc) tantôt par le système de don et de contre don.

On observe aussi une légère différence entre le Nord et le Sud quant à la nature et à la quantité des produits disponibles dans chaque zone et entrant dans le cadre de la cueillette spécifique et profane(la karité, la vannerie etc au Nord, le miel, le kofi etc au Sud); le néré et autres plantes dans les deux.

Les communautés du haut Niger ne sont , après une série d'observations, que des usagers qui considèrent donc le milieu comme « mère donatrice » milieu qu'elles cherchent à comprendre et à connaître dans ses réactions, ses diversités et ses grandeurs. Il est nécessaire de préciser que la connaissance dont il est question est , dans plusieurs de ces facettes, éloignée des préoccupations du scientifique ; elle est tout simplement utilitaire , empirique et quelques fois « irrationnelle »

Exception faite à la traite du caoutchouc, aucun terroir et à aucun moment même au temps colonial (travaux forcés et traite) ou en période de famine (comme celles survenues lors de la campagne Samorienne ou de la deuxième guerre mondiale); n'a été systématiquement exploité.

Il arrive cependant pour une raison ou une autre que le milieu exploité par le paysan dépasse les limites conventionnelles de son terroir de naissance pour des raisons liées soit à l'histoire, soit à la consanguinité et aux alliances, soit aux affinités.

Dans cette exploitation , les empreintes de l'homme sur le milieu sont l'expression des rapports entre l'homme, ses instruments, ses connaissances et ses expériences; les dites empreintes sont, de l'avis, de tous différentes de toutes les traces laissées par les autres composantes de l'écosystème.

Dans les villages du haut Niger en dehors des feux provoqués par les cueilleurs de miel ,les autres activités de cueillette présentent pour le moment moins de dangers pour l'environnement

6.3 - Les techniques de protection

Le paysan de la Mafou utilise en fonction de ses besoins , et quand il le peut, une somme de connaissances pour réparer ses traces dans l'espoir de faire durer l'exploitation. Très souvent , il reconnaît le faire non dans un but de conservation comme cela s'entend des spécialistes des aires protégées mais dans le but de se sécuriser grâce à une combinaison d'éléments d'éducation, d'imitation et de conditionnement

Par exemple:

- épargner lors de l'ouverture des champs de culture, les plantes de cueillette comme le karité, le néré , le kani, les gîtes d'abeilles etc
- pour avoir une quantité importante de feuilles, de fibres, d'écorces ou de racines , le cueilleur prélèvera une quantité raisonnable de celles-ci sur plusieurs plantes de sorte à faciliter la régénération;
- épargner lors de l'ouverture des champs de culture, les plantes de cueillette comme le karité, le néré , le kani, les gîtes d'abeilles etc
- Pour couper un arbre, le paysan le fera à un mètre de hauteur au dessus du sol de manière à faciliter la repousse,
- pour pérenniser l'exploitation de l'igname sauvage le paysan prendra toujours soin de remettre dans un sol remué des boutures
- pour récolter le vin de raphia , le récolteur prendra toutes les dispositions pour ne pas attaquer la moelle de l'arbre;

Dans plusieurs cas de figures , le paysan apprendra et respectera sans contrainte extérieure aucune à récolter telle ou telle partie d'une plante précise, il évitera surtout la destruction massive des jeunes plantes .

6.4 - Les réserves

Le terroir villageois est généralement perçu par le paysan du haut Niger comme un cercle au centre duquel on retrouve l'habitat . Aux dires des enquêtés, l'espace d'un terroir villageois suffit à la subsistance et peut procurer l'essentiel des produits de cueillette consommés ou échangeables.

En d'autres termes, le paysan reconnaît se spécialiser seulement en fonction des plantes disponibles sur son terroir. Il ne cueille que ce qu'il connaît et ce qui lui est accessible et dans plusieurs cas de figures le stricte minimum.

Ainsi pour cueillir, l'homme ou la femme fait des randonnées dans la brousse, si d'autres occupations ne le retiennent pas, souvent sur plusieurs kilomètres qui dépassent rarement trois heures de marche à cause de la configuration même des terroirs villageois.

Sur un terroir, l'homme pour aller dans ses champs, à la chasse ou pour accéder aux fruits et plantes ouvre et fréquente des sentiers collectifs qui sont des axes à partir desquels la cueillette est possible. Ces sentiers sont identifiés en fonction des lieux où ils mènent ou des personnes qui les empruntent régulièrement.

On peut ainsi observer que dans un terroir villageois plus on s'éloigne des habitations plus les sentiers se raréfient et finissent par disparaître dans les parties de brousse qui sont peu fréquentées et qui sont des sortes de « réserves. » dans lesquelles le paysan puisera quotidiennement ce dont il a besoin.

Il se gardera de diriger le cueilleur exogène dans ces parties que nous considérons comme des formes de réserves. Un village peut disposer de plusieurs réserves selon l'étendue de son terroir donc des distances qui le séparent des autres terroirs.

Chaque quartier de brousse jouit par ce jeu de l'abondance ou de la rareté d'une ou de plusieurs espèces qui peuvent être rassemblées en colonies; elles peuvent aussi être dispersées sur tout le terroir.

Ce qui explique le fait qu'à proximité des habitations villageoises de la région du PNHN, les plantes de cueillette rentrant notamment dans l'alimentation ou dans la cueillette spécifique sont rares, parce qu'elles ont fait dans les temps passés l'objet d'une exploitation intense par le fait même qu'elles étaient à portée de main ou par le système de culture en vigueur et conséquemment elles auraient subi une relative pression humaine.

Ces plantes ne se rencontrent généralement que là où l'accès pour l'homme est difficile parce que demandant des heures de marche et des dépenses d'énergies importantes surtout pour le transport des produits. Seuls font exception à cette règle les villages disposant de forêts péri villageoises,

de parties de forêts coutumièrement classées sacrées et les jachères personnalisées.

Les dites réserves à caractère communautaire ont toujours été défendues contre l'excès et sont plus ou moins inaccessibles dans beaucoup de cas et à beaucoup d'individus surtout aux femmes, aux vieilles personnes et aux enfants qui sont pour autant les plus intéressés par l'activité de cueillette surtout alimentaire.

6.5 - Les techniques d'encadrement

De tout ce qui précède il revient à dire que le terroir entant que support des activités communautaires, en rapport avec la gestion des ressources naturelles, est une zone personnalisée et contrôlée par des personnes, des familles et par toute la collectivité; elle fait donc l'objet de défense mais de manière diffuse ou quelque peu laissée à l'appréciation des consciences sans coercition. C'est- à dire qu'il n'y a pas d'instance de défense établie comme tel, chaque individu s'auto-contrôle et veille sur les autres de façon très informelle.

Cela peut sembler irréalisable dans certains contextes mais dans le haut Niger, zone d'élection du PNHN, une telle attitude est soumise à des cadres psychologiques qui peuvent s'exprimer en fonction des moyens, des circuits de communication et des besoins d'une solidarité agissante qui tirent ses origines de l'identité existant entre l'espace et la parenté, le tout pris dans un élan de continuité et d'intériorité.

Seuls les cas extrêmes d'abus sont portés à connaissance de la géronte qui est l'organe de décision autour du chef de village « Soo ti ». Les sanctions dans ce cas sont beaucoup plus morales qu'économiques si c'est une personne adulte qui est en cause et physiques pour les jeunes non encore mariés, aucune sanction contre les non circoncis (bilakoro).

A ces cadres, le paysan de la Mafou fait correspondre des formes de territorialité qui, prises en relation avec la cueillette, sont situationnistes c'est-à-dire que le paysan ne s'intéresse, pour exploitation, à certaines parties de brousse de son propre terroir que quand les plantes de cueillette présentent certains intérêts. Ce qui ne diminue en rien la volonté communautaire de protection de son acquis territorial donc d'équilibre.

En effet, les plantes de cueillette, en dehors de l'infime quantité se trouvant sur des jachères personnalisées, dans des plantations et dans les forêts péri villageoises, l'essentiel des plantes de cueillette appartient à la communauté villageoise.

IL peut arriver que deux ou plusieurs villages (exemple: Farakoun et Wouloukoun dans la préfecture de Kouroussa) ne tiennent compte d'aucune limite territoriale dans l'exploitation des produits de cueillette. Ainsi; ils obéissent et participent aux mêmes règles de protection. Cette vision est favorisée par le fait que plusieurs communautés villageoises appartiennent à la même parenté par la naissance et par la circulation des femmes.

Ces organisations et perceptions favorisent les équilibres les permanences et la satisfaction des besoins communautaires, identitaires et individuels en fonction de l'ancienneté et de l'urgence de ces derniers.

Pour réussir l'encadrement, l'homme du Haut Niger a développé dans son espace éco-social plusieurs méthodes de communication et d'échange grâce à la hiérarchisation selon :

- l'ordre d'arrivée des hommes dans la région (premiers occupants, lignages apparentés ou alliés) ;
- l'âge (jeunes non mariés, adultes, vieillards, classes d'âge) et;
- le sexe (homme, femme).
- Les spécialisation (féticheurs, chasseurs, pêcheurs, forgeron)

Il procède aussi à la hiérarchisation des différents phénomènes participant à cet espace en :

- invisibles (les humains morts et les esprits, l'air, les génies, les diables, les anges, les divinités etc); les uns sacrés, les autres profanes.
- visibles (les humains vivants, les plantes, les eaux, les terres, les animaux etc) et;

Ces logiques basiques sont jalousement conservées et gérées par des pouvoirs qui sont l'expression et la révélation des organisations communautaires parentales (consanguins et alliés, associés...) et des structures sociales (géronte, groupe d'âge et de travail, confrérie et autres masques...)

Il a été observé lors de cette étude que les populations vivant dans la région du PNHN se subdivisent en de petits groupes villageois qui dépendent entièrement d'une part des ressources locales et d'autre part de leur parenté élargie dépassant largement le simple cercle villageois.

Cependant si les exploitants locaux dépendent de leurs milieux grâce à un système économique d'autoconsommation, les villes par contre se ravitaillent dans certaines proportions dans la région du PNHN et ailleurs. Ainsi aux environs des centres urbains, il est né des formes de gestion non encadrées et d'activités évoluées non par un réel progrès technique et scientifique mais par le poids démographique et l'augmentation des besoins en disproportion avec les ressources disponibles.

Ce qui amène les populations urbaines de Faranah, de Banko, de Dabola et de Kouroussa à se rabattre , soit directement soit par des intermédiaires, sur les zones où les ressources naturelles sont encore abondantes.

Les villes dans ce contexte sont des cités qui dominent les villages par un jeu économique qui se fonde sur des échanges non équitables. Si cette situation devait se poursuivre au rythme actuel , la ZAF et la ZIC pourraient se trouver dans quelques années exposées à une pression extérieure venue des villes de Faranah, de Banko et de Kouroussa.

Dans ces villes et tout autour de celles-ci, on a l'impression que les techniques d'encadrement et de décision traditionnelle ont connu des mutations par la création d'édifices socio-politiques et administratifs alors que dans les faits ceux ci n'existent qu'en surface c'est-à-dire dans la forme et ont le plus souvent des effets spatiaux non coordonnés parce que mal lotis, mal gérés et plus ou moins ignorés des collectivités qui les trouvent inadéquates et inappropriées.

Pour le moment le mode d'exploitation des ressources de cueillette , tel qu'il se présente ne nécessite pas forcément l'usage de la monnaie dans les échanges parce qu'il est essentiellement social et se fonde sur la solidarité et la responsabilité communautaires dans une perspective de promotion collective.

Ce qui n'est possible qu'à l'intérieur d'un groupe restreint villageois qui produit , distribue et consomme sous des formes diverses selon des règles fixées et acceptées de tous . Le système villageois tel qu'il est vécu dans la région du haut Niger est communautaire intérieure et basée sur une auto production individuelle et familiale et une auto consommation à l'intérieur de laquelle le don et le contre don garantissent les échanges.

Il est cependant nécessaire de préciser que le Nord commercialise beaucoup plus ses produits que le Sud pour des raisons certainement liées aux débouchés , à l'accès et à la nature des produits (karité, produits de vannerie).

7 - Les circuits d'échange des produits de cueillette

Après tous les contacts et avec la naissance de nouveaux besoins qui ne cessent de se multiplier, il serait utopique de croire à la quasi absence d'échanges marchands autour des produits de cueillette dans la région du PNHN car, il a été observé dans tous les villages l'échange ,certes d'une infime quantité , de quelques produits de cueillette comme le miel , les grains et poudre de néré, le beurre de karité, l'huile du kobi, le kani, le tombé , les produits de la vannerie etc.

Sur le terrain par des faits de régulation sociales et économiques les sociétés du Haut Niger sont de plus en plus déstabilisées parce que brisées dans leurs contacts avec le monde extérieur sous des contraintes exprimées en terme de besoins et d'emprunts difficilement maîtrisables à travers une seule étude.

En effet la régulation des circuits commerciaux de certains produits de cueillette (karité, grain de néré , miel, kani, tombé etc..) avec la occurrence nationale et internationale des produits d'origine industrielle a sérieusement contribué au recul de la cueillette donc de son marché.

Il convient de rappeler que nos interlocuteurs, généralement des vieilles personnes, affirment que depuis l'indépendance les produits tirés de la cueillette sont consommés en grande partie par le producteur lui même ou par sa communauté d'appartenance(famille ménage, famille étendue , lignage etc).

Ce qui nous a amené plus loin à dire que nous avons à faire à une « économie de cueillette d'auto subsistance » qui utilise des ressources locales avec des moyens , des techniques et des circuits d'échange locaux identiques d'un terroir à un autre .

Suite à cette consommation au niveau du cueilleur , il peut arriver que pour satisfaire tel ou tel besoin, que les paysans vendent une partie des produits collectés soit non transformés, soit après transformation .

Les centres locaux (marchés hebdomadaires)de Beindou, de Passaya , de Banko, de Cisséla, de Saraya , de Sanasiya, de Wassaya, de Nafadji, de Banfèlè, de Sèrèkoro, de Koumandi , de Sidakoro etc ramassent et rassemblent ces quantités qui échappent à l'auto consommation pour leur imprimer un caractère commercial en les exportant en dehors de la zone de production vers les centres urbains .

C'est à partir de ces marchés hebdomadaires qu'il est aussi importé et distribué des produits d'origine étrangère souvent industrielle dont les consommateurs ont besoin. Si ces centres sont reliés entre eux dans la région de la haute Guinée et au delà de celle-ci, il reste visible que les réseaux commerciaux élaborés sont de nature à minimiser les produits locaux qui n'ont pas un caractère de profit mais social.

Les marchés hebdomadaires, si ils fonctionnent dans les deux sens, ne sont pas de nature à encourager la cueillette à cause des bas prix en période de cueillette. Les marchands fréquentant la région et spécialisés dans le commerce des produits de cueillette rétorquent en disant que les bénéfices tirés de ce commerce sont insignifiants et qu'il faut attendre des mois pour pouvoir collecter ou vendre une grande quantité .

Malgré tout les agglomérations importantes et les centres urbains offrent aujourd'hui de nombreux débouchés auxquels le paysan de la Mafou n'est pas prêt à renoncer . Ces effets se matérialisent au niveau de la région du PNHN par divers canaux pour les produits de cueillette Parce que :

- Les produits de cueillette de la pharmacopée sont de plus en plus exportés et vendus à travers des réseaux informels dans les villes comme Kankan, Conakry, Bamako et autres centres urbains secondaires. Ce commerce est assuré soit par des tradipraticiens soit par des profanes;

- les produits de cueillette sont surtout et avant tout dans ce contexte des compléments enrichissants de la nourriture.

- les produits du karité , du néré, du tombé et du kani et du kobi quant à eux sont régulièrement sollicités d'une part par les consommateurs extérieurs et d'autre part , par les petites et moyennes entreprises alimentaires et d'esthétique.

- les produits de la cueillette banale au delà de leur valeur nutritive secondaire pour les communautés qui la pratiquent prennent de plus en plus de l'importance dans les centres urbains,

Il y a lieu de reconnaître que très souvent le paysan du haut Niger ne connaît pas la finalité des produits qu'il met sur le marché pour des raisons liées à l'analphabétisme , à l'éloignement des industries de transformation et au manque de communication entre les producteurs et les transformateurs. Souvent le pôle de production est ignoré du pôle de transformation.

Les effets d'entraînement sont ainsi très faibles à cause de la hiérarchie des marchés qui se sont substitués de manière informelle à la structure de traite coloniale .

Les structures intermédiaires qui sont nées donc dans cette région ne disposent pas de capitaux importants , ce qui n'est pas de nature à encourager les échanges en général parce que le consommateur citadin est éloigné du centre de production. Souvent pour se ravitailler il préfère ne faire que de courtes distances à cause des coûts que cela peut entraîner.

Pour les autres produits d'intérêt secondaires ou pour se faire soigner par exemple par des tradipraticiens locaux , le consommateur extérieur à la zone, originaire ou pas, s'arrangera pour faire des séjours lors lesquels il remplit plusieurs objectifs : se soigner, faire des achats , rendre visite aux parents, se reposer et se distraire.

Nous voulons tout simplement dire que le coût du transport en relation avec les besoins de consommation est fonction de la distance à parcourir et que le coût de la cueillette dépend des quantités produites par le producteur , par la région à laquelle il appartient ou proposées par le ramasseur local des marchés hebdomadaires.

Ce circuit suppose que l'espace est homogène aussi bien au plan social qu'au plan économique , un producteur vend autour de lui des quantités libérées de la consommation , quantités qui se raréfient au fur et à mesure que la distance au consommateur augmente parce qu'il existe dans le circuit des échanges en place, une distance au delà de laquelle le consommateur n'achète plus et le producteur ne peut plus aussi vendre .

De même, le nombre de commerçants et la taille des marchés proposant des produits de cueillette sont fonction du jeu de la concurrence . Dans le contexte actuel , les principaux produits de cueillette se déploient en des phases de :

- maturité
- production
- consommation et
- d'échange

La phase d'échange obéit à un ensemble de rythmes liés:

- à l'apparition des premières productions,
- à l'abondance des produits et;

- à la raréfaction annuel de tel ou de tel produit.

Les phases de maturité pour les différents produits de cueillette rentrant dans les circuits d'échange sont souvent faites de difficultés , difficultés qui sont en rapport avec:

- la commercialisation par la compression des prix au producteur;
- la conservation des produits,
- la faiblesse des prix;
- l'apparition des concurrents dans d'autres régions .
- l'abondance des produits

En période de déclin , le produit qui est annuel disparaît régulièrement sur les marchés. A ce moment les quelques rares productions sont vendues à des prix un peu plus importants qu'en période de maturité.

8 - Recommandations et suggestions

La cueillette tant qu'activité, certes secondaire, des populations mérite dans l'esprit d'un suivi environnemental participatif une attention soutenue de la part de l'agent protecteur à cause d'une part, de l'accroissement démographique conséquemment des besoins et d'autre part, des revenus qu'elle pourrait générer dans l'avenir.

La recherche des voies et moyens pour une exploitation coordonnée et rationnelle des produits de cueillette est plus que jamais nécessaire dans le parc National du Haut Niger conséquemment:

- il serait imprudent de considérer la cueillette sous le seul angle de la production c'est-à-dire toute orientée vers l'avoir-plus.

- il est alors urgent compte tenu des objectifs de l'équipe du PNHN d'accorder une place de choix à la liberté et à la responsabilité des communautés par le respect des valeurs morales et spirituelles de ces dernières;

Mieux vaut donc progresser matériellement moins vite mais progresser par une véritable promotion des individus et des collectivités, ce qui n'est possible que par l'application correcte du principe de subsidiarité et de participation (PSP);

Ce principe pourrait être énoncé et compris dans ce contexte comme la nécessité et l'urgence d'une répartition judicieuse des pouvoirs de décision et d'orientation entre l'équipe du Parc et les communautés se trouvant dans les zones tampons permettant ainsi à court et moyen terme de rendre les villages plus confiants en eux-mêmes et en leurs partenaires;

Cette orientation donnant le droit au paysan de s'exprimer, sans contraintes, par rapport à ses devoirs dans un SEP, ne signifiera nullement une volonté de démission de la part de l'agent protecteur mais une mesure de prudence surtout quant il s'agit de produits de cueillette dans un cadre de protection préventive.

Dans cette logique chère à la nouvelle approche la présente étude montre qu'il faudrait donc éviter principalement deux choses:

Premièrement l'introduction unilatérale de nouvelles techniques de cueillette pour une plus grande rentabilité sans concertation avec les populations qui certainement n'en ont pas besoin;

deuxièmement l'interdiction d'une quelconque exploitation même nocive sous prétexte de protection des ressources sans s'assurer de la solidarité des conservateurs d'hier c'est-à-dire les communautés.

Ce que nous conseillons peut paraître ambigu et difficile à réaliser à cause des ouvertures et des besoins qui ne cessent de croître régulièrement. Pour assurer une telle politique chaque partie (Parc et communauté) doit se sentir concernée au premier chef et être prête à dépasser ses seuls objectifs en prenant en compte les problèmes et contraintes de l'autre partie.

Pratiquement c'est le PNHN qui doit faire les premiers pas en encourageant les technologies positives locales et les CTL élaborées par les communautés depuis des générations entières dans la résolution de leurs problèmes ou en décourageant par la démonstration et le conditionnement les pratiques destructrices ou supposées être dangereuses pour l'avenir.

Les CTL ne doivent pas être considérées aussi comme supérieures aux connaissances de l'agent protecteur, elles ne doivent non plus être sous-estimées, ignorées; l'une ou l'autre des ces alternatives de jugement équivaldrait à se priver de connaissances qui peuvent être profitables (Dr Clément NGAWASIRI, CTA, N° 60.).

Pour une protection suivie, durable, fiable et confiante de la flore en général il est urgent de:

- procéder à l'inventaire des espèces en voie de disparition et les raisons de leur raréfaction pour une production accrue de celles-ci si possible à l'intérieur de jardins botaniques villageois dans les zones tampons en commun accord avec les populations propriétaires des terroirs. Ces périmètres d'intérêt floristiques pourraient être des forêts coutumièrement protégées « forêts sacrées »;

- limiter, par un dialogue ouvert, avec les paysans toutes les actions menant aux feux de brousse, il est important dès maintenant et dans la logique des actions en cours d'orienter les séances d'éducation vers des thèmes en rapport avec la gestion des plantes de cueillette à l'intérieur des terroirs villageois;

- d'amener progressivement les communautés à revaloriser les principes anciens de protection de l'activité de cueillette comme l'interdiction de cueillir avant une date choisie après concertation;

- d'encourager la cueillette des plantes, desquelles le paysans peut tirer une variété de sous produits destinés à satisfaire plusieurs besoins ;

Annexe 1

Typologie des maladies

a- Les maladies saisonnières

La saison des pluies

les douleurs abdominales
le corps chaud
les abcès
le rhumatisme
les diarrhées
les dysenteries
les dermatoses
les courbatures
le parasitisme intestinal

La saison sèche

les céphalées
la jaunisse
la rougeole
les maux d'yeux
la toux
la pneumonie
le paludisme
Maux de dents
maux d'oreilles
la sciatique
les arthrites

b - Les maladies honteuses

la hernie
le goitre
l'incontinence d'urine
les maladies sexuelles
les maladies vénériennes
l'atrophie du membre viril
la stérilité
l'impuissance sexuelle

c - Les maladies provoquées

la paralysie
les dermatoses (certaines)
la folie
la lèpre

Annexe 2

a - Les villages enquêtés

Toumania
Dansokoya
Moria
Sansambou
Famassaya
Dabourou
Walia
Moussaya
Kindo
Beindou
Bouran
Kouyouya
Yèrèdou
Sambouya

Nyako
Mandou
Mafinè
Diana
Koumandi koro
Bourédou
Banfèlè
Sidiyaria
Sèrèkoro
Douma
Brékèna
Sanasiya
Oussouya
Diaragbèla

b - Les marchés observés

Kouroussa
Dabola
Faranah
Banfèlè
Banko
Beindou
Saraya
Mansira moribaya

TABLE DES MATIERES

Remerciements

Liste des abréviations

Calendrier des activités

1. Le rapport: exposé synthétique

2. La mission et ses résultats: état des lieux

2.1. Les réalités socio-territoriales

2.1.1. Principes directeurs

2.1.2. Description et évaluation des recherches au PNB

2.1.3. Description et évaluation des recherches au PNHN

2.2. La formation et la sensibilisation

2.3. Les contacts scientifiques

3. Recommandations et propositions

3.1. Deuxième module de la recherche socio-territoriale: échelles, quantification, cartographie

3.2. Deuxième module de la recherche pour la formation et la sensibilisation: pédagogie de l'environnement protégé au service de l'auto-promotion villageoise

3.3. Partenariat avec les institutions scientifiques sénégalaises et guinéennes

3.4. Atelier international

3.5. Missions scientifiques

4. Plan d'Aménagement 1997-2001

Annexe I: Programme de recherche en Géographie Humaine

Anexe II: Termes de référence de la Mission

Remerciements

MM. G. Mattravers Messana, C. Paolini et P. Marino, AT au PTBNK , au PNHN, et à la DNFC, ainsi que MM. I. Diop, M. Sow et A. Oularé, Conservateurs des Parcs,

ont assuré le bon déroulement de la Mission par leur connaissance des situations, compétence technique et appui logistique. M.lles L. Calandra, E. Gallese et M.L. Serripierro, stagiaires-géographes, ont été les guides de terrain, tandis que MM. C. Camara, D. Diallo, chercheurs, et les animateurs des Parcs ont assuré la médiation linguistique. Mais finalement, rien n'aurait été possible sans l'ouverture d'esprit et la sagesse bienveillante des villageois de Moyenne et Haute Guinée.

Liste des abréviations

AT	Assistant Technique
C	Conservateur
CA	Conservateur Adjoint
CE	Commission Européenne
DP	Direction de la Planification (Sénégal)
DNFC	Direction Nationale Forêts et Chasse
DGD	Département de Géographie de l'Université de Dakar
DGC	Département de Géographie de l'Université de Conakry
DPE	Direction Préfectorale de l'Education
DSC	Département de Sociologie de l'Université de Conakry
ISAV	Institut Expérimental Agronomique Valéry Giscard d'Estaing
PNB	Parc National de Badiar
PNHN	Parc National du Haut Niger
PNNK	Parc National du Niokolo-Koba
PRABV-HNG	Projet Régional d'Aménagement des Bassins Versants du Haut Niger et de la Haute Gambie
PTBNK	Parc Transfrontalier de Badiar-Niokolo-Koba

Calendrier des Activités

- 16/12/95 Voyage Milan-Bruxelles-Dakar
- 17 Visite au lac Ret Ba. Entretien avec P. Ndiaye, Prof. au DGD
- 18 Entretien avec A. D. Lom à la DP. Visite à la Réserve Naturelle de Popenguine (Petite Côte) avec P. Ndiaye
- 19 Entretien avec G. Mattravers Messana, AT. Voyage vers Tambacounda
- 20 Voyage vers Koundara. Séminaire de situation avec les stagiaires-géographes L. Calandra et M.L. Serripierro au siège temporaire du PTBNK
- 21 Visite et évaluation de terrain: Oudaba, village peul
- 22 Visite et évaluation de terrain: Ourak, Adjinn, Itiou, villages coniagui
- 23 Visite et évaluation de terrain: Marou, village badiararaké. Entretien avec M. Sow C du PNB et session de travail au siège temporaire du PTBNK
- 24 Inspection de terrain: Falaise et Plateau du Badiar *via* Sambailo, Kaporabina, Madina, Sarébodio
- 25 Voyage vers Simenti *via* pont-gué sur la Koulountou. Visite au Centre de Formation et de Recherche à Dalaba
- 26 Inspection de terrain dans le PNNK avec F. Adie: pistes et points d'observation (mares, cours d'eau)
- 27 Inspection de terrain en zone périphérique: Guingan et rôneraies bassari
- 28 Inspection de terrain: Forêt Classés de la Ndama (fleuve Doussoussou)
- 29 Inspection de terrain: Forêt classée de la Ndama (fleuve Koli)
- 30 Entretien avec M. Camara, DPE Koundara. Session de travail au siège temporaire du PTBNK. Séminaire de restitution avec G. Mattravers Messana, L. Calandra et M.L. Serripierro
- 31 Voyage vers Labé
- 1/1/96 Voyage vers la base-vie du PNHN à Sidakoro. Entretien avec C. Paolini, AT

- 2 Séminaire de situation avec la stagiaire-géographe E. Gallese. Visite et évaluation de terrain: Dalafilany, village en zone agro-forestière sud
- 3 Inspection de terrain à Samorya et à l'antenne scientifique du PNHN sur le fleuve Niger
- 4 Visite et évaluation de terrain: les villages en réseau d'Oussouya-Sidakoro-Foya
- 5 Entretien à Faranah avec M. Sidibiné, directeur de l'ISAV. Visite et évaluation de terrain: Sansanko, village en zone agro-forestière ouest
- 6 Session de travail et entretiens à la base-vie du PNHN
- 7 Visite et évaluation de terrain: Yérégbela, village en zone forestière nord-est
- 8 Session de travail au siège de Kouroussa avec Lang Oudo AT, M. Diakité, CA du PNHN et animateurs. Voyage vers Sidakoro
- 9 Séminaire de restitution avec C. Paolini et E. Gallese. Entretien avec M. Oularé, C du PNHN
- 10 Entretien avec M. Diara, DPE Faranah. Voyage vers Conakry avec C. Paolini et E. Gallese
- 11 Entretiens à la DNFC avec M. Kaba, directeur national adjoint de la Forêt et de la Faune; M. Satenin, responsable Division des Parcs et Aires Protégées; Pietro Marino, AT au PRABV. Entretien avec Franc Viault, AT à la Délégation de la CE. Entretien avec M. Ranieri Fornari, Ambassadeur d'Italie
- 12 Séminaires universitaires au Département de Géographie et au Département de Sociologie
- 13 Entretiens avec chercheurs-géographes CNRS-ORSTOM. Atelier de travail avec C. Paolini et E. Gallese
- 14 Elaboration du schéma du rapport de mission. Départ pour Bruxelles
- 15 Arrivée à Bruxelles et correspondance pour Milan

1. LE RAPPORT : EXPOSE SYNTHETIQUE

La Mission d'appui scientifique s'est déroulée entre décembre 1995 et janvier 1996 dans les Parcs guinéens (PNB-PTBNK, PNHN) et zones d'intervention relatives, ainsi que dans les centres urbains de Dakar, Conakry, Koundara et Faranah. Elle a procédé:

- 1. à évaluer le programme d'études en Géographie Humaine*
- 2. à activer des contacts avec des personnalités et des institutions scientifiques sénégalaises et guinéennes*
- 4. à élaborer un ensemble coordonné de recommandations et de propositions pour que le bon déroulement des études et leur but final soient assurés*
- 3. à entamer une réflexion sur les lignes directrices du Plan d'Aménagement 1997-2001*

La structure de toutes ces activités peut être synthétisée comme suit:

1. Programme d'études en Géographie Humaine

Le Programme concernant les deux Parcs s'articule en une:

i) recherche socio-territoriale: appliquée à des villages-cibles choisis avec des critères opportuns, elle est basée sur une grille unifiée et recoupe les sept types d'informations suivantes:

1. Caractéristiques spatiales;
2. Racines culturelles;
3. Organisation sociale;
4. Logiques d'appropriation et d'exploitation territoriales;
5. Conflits actuels ou potentiels;
6. Intérêts convergents;
7. Mesures envisageables.

Le traitement analytique de ces informations donne la texture fondamentale du rapport entre l'homme et la terre dans les deux zones examinées.

ii) recherche sur la pédagogie de l'environnement protégé: qui développe des parcours didactiques orientés vers la formation et la sensibilisation des adultes et, respectivement, des enfants.

2. Contacts scientifiques

L'éventail des contacts scientifiques comprends des institutions tant sénégalaises que guinéennes, telles les Universités de Dakar et de Conakry, l'ISAV de Faranah, les Directions Educatives des Départements de Koundara et de Faranah. Dans les multiples entretiens et séminaires universitaires, un certain nombre de sujets ont été abordés: états de la recherche sur les aspects socio-territoriaux de la conservation environnementale; partenariat euro-africain au sein des activités scientifiques soutenues par les Parcs; création d'un "*Centre de Recherche Permanent*" rattaché aux Parcs; manifestations scientifiques à vocation nationale et/ou internationale et publication des résultats relatifs.

3. Recommandations et propositions

Dans leur ensemble, les recommandations et propositions visent principalement à établir l'assise méthodologique et documentaire du Plan d'Aménagement 1997-2001. Quatre filières étroitement reliées entre elles sont mises en évidence:

i) la recherche socio-territoriale: conformément au Programme d'étude en Géographie Humaine, le deuxième module généralise la collecte des données, tout en réalisant un'articulation des échelles, une quantification de l'information et une thématization cartographique;

ii) la recherche pédagogique: dont l'objectif-clé est de mettre au point et véhiculer une idée de protection environnementale en tant qu'outil d'auto-promotion villageoise;

iii) le partenariat avec les institutions scientifiques sénégalaises et guinéennes: visant à produire une recherche de qualité caractérisée par l'exhaustivité de la collecte documentaire, l'ampleur des connaissances de terrain, la rigueur théorico-méthodologique.

iv) l'Atelier International: en conclusion de cette première phase du programme PRABV-HNG, un Atelier International devrait présenter à la communauté scientifique les résultats de deux années de recherche promue par les Parcs, relevant tant du domaine des sciences humaines que naturelles.

Pour le soutien des ensembles des mesures recommandées et des programmes proposés, deux missions scientifiques ont été envisagées.

4. Plan d'Aménagement 1997-2001

Les lignes directrices d'un Plan d'Aménagement Quinquennal sont esquissées. Ce Plan relève d'une vision holistique de la protection environnementale, qui scelle l'indissolubilité fonctionnelle et géographique des Parcs et zones-tampons. Il propose donc une stratégie à moyen terme qui, en s'appuyant sur une gestion rigoureuse, une valorisation efficace et une approche participative, vise à garantir la pérennisation du système des aires protégées.

2. LA RECHERCHE : ETAT DES LIEUX

La Mission d'appui s'est déroulée comme prévu dans les Parcs (PNB-PTBNK, PNHN) et zones d'intervention relatives, ainsi que dans les pôles urbains: Dakar et Conakry, Koundara et Faranah. Elle a procédé à l'évaluation du programme d'étude en exécution, dans ses deux volets: i) recherche socio-territoriale de terrain; ii) recherche pour la formation et la sensibilisation. Les résultats seront présentés dans ce même chapitre aux paragraphes 2.1. et 2.2. suivants.

En même temps, la Mission a activé des contacts avec des personnalités et des institutions scientifiques tant sénégalaises que guinéennes (paragraphe 2.3), afin de monter des initiatives de recherche communes (Chap. 3). Finalement elle a entamé une réflexion sur l'élaboration du Plan d'Aménagement qui devrait régir un'extension éventuelle des Projets (Chap. 4).

2.1. Les réalités socio-territoriales

2.1.1. Principes directeurs

Les principes directeurs de la recherche géographique sont détaillés dans le programme de recherche (Annexe I). La pauvreté, voir l'inexistence d'études concernant les aires intéressées a posé le problème de la collecte d'informations de base et de leur organisation en un cadre descriptif cohérent. C'est ainsi que, conformément au programme de recherche, ce premier module a privilégié une approche de terrain par analyses-témoins centrées sur des réalités villageoises hautement significatives.

Ainsi ciblé, l'univers villageois est analytiquement étudié en suivant une bipartition classique dans les recherches géographiques en Afrique, entre: i) le village; ii) le terroir. A présent, seulement le premier niveau d'enquête a été abordé. La récolte des données se déroule en suivant une grille unifiée, qui permet d'esquisser sur base comparative un cadre synthétique des différents processus de territorialisation. Cette grille, supportée par une fiche très détaillée, permet de recouper sept types d'informations a savoir:

1. Les caractéristiques spatiales, notamment celles qui ont trait au site (morphologie du terrain, pédologie, hydrologie, végétation) et à la position (autres villages, villages en réseau, ethnies, zones protégées).
2. Les racines culturelles du groupement humain, telles qu'elles sont consignées aux récits de fondation et à la mémoire historique gardée par les grandes personnalités villageoises (chefs coutumiers, chefs de confréries, imams) et les professionnels de la parole (griots). Une attention particulière est réservée à la chronologie villageoise, bien que celle-ci soit particulièrement difficile à établir. L'intérêt n'est pas tellement de fixer une séquence précise des événements, mais bien de saisir, au travers de l'énumération et l'interprétation des faits que la mémoire collective considère comme marquant, l'éventail des valeurs qui fondent le profil identitaire du groupe humain.
3. L'organisation sociale, c'est à dire le statut et le rôle des diverses articulations villageoises (sexe, classes d'âge, lignages, confréries et/ou associations professionnelles). Tout particulièrement, la compréhension du fonctionnement de la vie villageoise passe à travers l'illustration: a) des rapports lignagers; b) des stratégies matrimoniales; c) des critères de légitimisation de l'autorité.
4. Les logiques d'appropriation et d'exploitation territoriales; leur place dans les dispositifs qui contrôlent la vie collective et assurent la reproduction sociale.
L'analyse se déploie à trois niveaux:
 - a) symbolique: l'ensemble des croyances et des normes qui fondent les droits sur la terre et les différentes institutions sociétales qui en régissent l'exploitation;
 - b) matériel: l'ensemble des techniques de production, de reconstitution des terroirs et de pérennisation des aires d'exploitation (brousse, forêt, cours d'eau);
 - c) structural: les assises spatiales de la vie collective et leurs interactions, notamment en ce qui concerne l'interface village-terroir;
5. Les conflits actuels ou potentiels: c'est l'un des domaines stratégiques de la recherche puisqu'il vise à identifier si, dans quelle mesure et par quelle voie la création des Parcs et les actions qui s'y rattachent peuvent constituer source de friction actuelle ou à terme avec les populations villageoises. Comme on le verra, la prise en charge explicite de l'Administration en tant que troisième acteur en présence, a été l'un des recentrages opérés par la Mission.
6. Les intérêts convergents: c'est l'information corrélatrice à la précédente, qui détecte les lignes à travers lesquelles les acteurs en présence peuvent esquisser des

attitudes psychologiques et des comportements factuels qui relèvent de la coopération plutôt que de l'affrontement.

7. Les mesures envisageables, enfin, pour que les sources de conflits soient atténuées ou éliminées et qu'en tout cas une médiation efficace, c'est à dire respectueuse des intérêts en présence, transforme des antagonistes en partners.

2.1.2. Description et évaluation des recherches au PNB

Les travaux menés par l'équipe de recherche basée à Koundara (M.lle L. Calandra et M.L. Serripiro au cours de la Mission) ont fait l'objet d'un double monitoring: i) organisation du travail et mise au point d'une méthodologie d'analyse de terrain; ii) états d'avancement des travaux. Pour le premier point, une illustration des activités a été présentée: prise de contact avec le personnel des Parcs; reconnaissance des possibilités d'accès aux zones susceptibles d'être sélectionnées pour l'analyse; approche aux différentes réalités villageoises. De même, on a procédé à l'explicitation des lignes méthodologiques qui ont présidé au choix des villages-cible.

En ce qui concerne le second point, en effet, des villages-cibles ont été individués dans les zones-tampon et périphériques, afin de déterminer la trame des problèmes humains à laquelle doivent se confronter les mesures de constitution, consolidation, accompagnement et pérennisation du PNB, qui est d'ailleurs projeté dans l'horizon international du PTBNK. Etant donnée l'absence d'une spécialisation fonctionnelle significative, chaque village à été choisi en fonction de deux critères fondamentaux: i) la localisation par rapport au système des aires protégées (notamment Parc National du Badiar Nord, Forêt classée du Badiar Sud, Forêt classée de la N'Dama); ii) l'appartenance ethnique des habitants (notamment Peul, Badiaranké, Coniagui, Bassari).

Cinq villages ont été ainsi choisis, dont la localisation est marquée en Fig. 1:

- 1) Oudaba, village Peul (Kinsi) situé dans la sous-préfecture de Sambailo, à la limite Nord de la zone tampon du PNB;
- 2-3-4) Ourak-Adjinn-Itiou, villages Coniagui, situés dans la sous-préfecture de Youkounkoun, dans la lisière Est du système Badiar;
- 5) Marou, village Badiaranké situé dans la sous-préfecture de Sarébodio, au pied de la falaise.

Tous les villages ont été visités par la Mission, qui a jugé le choix tout à fait pertinent car en mesure de donner un premier aperçu des thèmes et problèmes en question. Les résultats de cette première phase de la recherche, bien que partiels, permettent de faire les considérations suivantes:

1. Les caractéristiques spatiales sont bien repérables. En ce qui concerne le site, la Mission a encouragé l'établissement de la référentialité naturelle en langue locale: un vocabulaire de désignateurs référentiels sera ainsi disponible à la fin de ce premier module, susceptible d'être traité par ASEPRI/GEOSEMA, une méthode de traitement toponimique mise au point par l'équipe interuniversitaire animée à niveau national par les membres de cette Mission. Quant à la position, l'accent a été mis sur l'identification des laisons lignagères intervillageoises et donc des "villages en réseau": une reconstruction a été possible pour Marou.

2. Les racines culturelles s'avèrent, ici comme un peu partout en Afrique, d'appréhension délicate. Un investissement de temps important est notamment à prévoir. La formation d'animateurs au cours du deuxième module, qui deviennent des véritables enquêteurs, est souhaitable.

3. L'organisation sociale se dessine assez aisément en ce qui concerne les rapports lignagers tandis que l'identification des stratégies matrimoniales exige des entretiens longs, répétés et, autant que possible, standardisés à niveau de village, pour que le croisement des réponses puisse permettre de tester la fiabilité des résultats. Le flou qui entoure les critères de légitimation de l'autorité, notamment en ce qui concerne les relations de pouvoir, peut être largement atténué si l'on ne procédera pas en parallèle, mais en séquence. Comme l'expérience de terrain l'a montré, notamment à Marou, l'appréhension des rapports lignagers et des stratégies matrimoniales représente un stage préparatoire de l'enquête sur l'autorité et fonctionne comme test de contrôle.

4. Le dessein des logiques d'appropriation et d'exploitation territoriale vient d'être entamé. Ces logiques, on l'a dit, découlent essentiellement de l'analyse du terroir. Mais les points de départ ne peuvent qu'être encore une fois les villages. Pour chacun d'eux, donc, un plan topographique a été établi qui quantifie, tout en le localisant, les concessions lignagères dont on suivra la projection sur le terroir: campements, terrains de culture et de pâturage, aires de récolte et éventuellement de chasse et de pêche (V. en exemples les Fig. 2 et 3, plans d'Oudaba et de Marou). Le

programme de travail concernant le sujet a été détaillé pour le second trimestre du stage.

5. Il est évident qu'une trame des conflits actuels ou potentiels ne peut se construire que sur la base des éléments acquis dans les points qui ont été illustrés précédemment. Dès-à-présent, néanmoins, on peut retenir quelques éléments recursifs de friction:

5.1. au niveau des comportements: les aires protégées, bien qu'elles ne fassent pas l'objet d'exploitations systématiques, constituent tout de même traditionnellement des "*espaces de réserve*" pour les collectivités villageoises. Les interdictions sont perçues non seulement et non pas tellement comme une déprivation immédiate des droits quelconques, mais plutôt et surtout comme une attente à la capacité de faire face au moments ou périodes de crise et finalement comme une menace à la capacité même de survie de la collectivité.

5.2. au niveau des attentes: le Parc est volontier perçu comme une institution riche -et partant, omnipuissante- dont il faut tirer profit, d'autant plus que sa permanence est incertaine. Cette attitude amorce un jeu d'attentes qui se traduit en demandes la plupart des fois, certes, raisonnables - telle est la triade: école, dispensaire, puits- mais qui excèdent, finalement, les compétences et les possibilités du Parc. Les raisons de ce dernier sont volontier interprétées comme un refus, ce qui affaiblit la confiance des villageois et débouche sur la diffidence voir l'hostilité. A ce sujet, il est à noter que le Parc est volontier assimilé à l'Administration, soit nationale que locale, ce qui nous a poussé à ne pas perpétuer l'équivoque et à considérer cette même Administration comme un troisième acteur en présence, aux côtés du Parc et des villageois, dont le rôle est à expliciter.

6. L'identification des intérêts convergents constitue une partie importante du travail qui reste à conclure. Là aussi, plus qu'un inventaire, ce premier module présentera une architecture générale des consonances possibles entre les instances porteuses d'intérêts différenciés.

7. De même, les mesures envisageables partent certes de l'analyse des cas concrets, mais se situent en une perspective globale, qui s'appuiera sur les résultats du premier ainsi que du deuxième module. Ces mesures, d'ailleurs, seront partie prenante du Plan d'Aménagement dont il sera question au Chap. 4.

Finalement, un recentrage significatif de la Mission a concerné la Forêt classée de la Ndama, considérée:

- a) en tant qu'*espace de réserve*, au sens souligné plus haut (Sous-Par. 5.1);
- b) en tant qu'*objet d'exploitations* "ponctuelles" et -dans quelques mesures, au moins- "douces" , mais qui, à terme, peuvent créer des problèmes.

La forêt à été inspectée à plusieurs reprises (Fig. 4), et un plan de travail détaillé à été établi, qui prévoit:

- a) un recensement ou en tous cas une typisation des campements (d'exploitation de la forêt ou bien d'utilisation temporelle des espaces de réserve);
- b) la reconstruction descriptive des systèmes d'exploitation et d'utilisation, ayant trait aussi bien à l'aspect technique que à celui de la commercialisation éventuelle de la production.

2.1.3. Description et évaluation des recherches au PNHN

Les travaux ont été menés à la base de Sidakoro par M.lle E. Gallese, qui pour sa part devrait être intégrée par M.lle L. Calandra vers la moitié du mois de janvier. L'organisation du travail suit le modèle décrit pour le Badiar; elle est donc axée sur les deux points: i) organisation concrète du travail; ii) état d'avancement des travaux. Pour le premier point on a donc procédé à une illustration des conditions de recherche. Quant aux villages-cible, ils ont été individués en tenant compte de quelques différence de taille avec le PNB. En fait:

- i) étant donnée la disposition *grosso modo* auréolaire des zones -tampons au PNHN, un critère de choix a été celui de la distance par rapport à la zone à protection intégrale, tout en tenant compte de la cardinalité;
- ii) étant donnée la significative omogénéité ethnique dans les zones tampons, on a privilégié la différenciation professionnelle qui, elle, est plutôt prononcée.

Six villages ont été ainsi choisis, dont la localisation est marquée en Fig. 5:

- 1) Dalafilany, village mixte agro-forestier appartenant à la sous-préfecture de Beindougou, situé au Sud/Sud-Ouest du Parc, le long de la piste qui renferme la zone-tampon la plus externe;
- 2-3-4) Oussouya-Sidakoro-Foya, villages en réseau situés dans la première auréole du PNHN. La spécialisation cynégétique du dernier village est tout a fait remarquable;
- 5) Sansanko, village mixte agro-forestier situé à l'Ouest-Sud-Ouest du Parc, dans la Commune de Faranah;
- 6) Yérégbéla, village situé à la limite Nord-Est du Parc dans la Commune de Kouroussa, sur le fleuve Niger, à vocation halieutique marquée.

Tous les villages ont été visités par la Mission, qui a jugé le choix tout à fait pertinent étant donnée la représentativité des villages et les conditions de travail sur le terrain, notamment les grandes distances à couvrir. Ici aussi, les résultats de cette première phase de la recherche, bien que partiels, permettent de faire les considérations suivantes:

1. Les caractéristiques spatiales, dans l'ensemble moins accusées par rapport au PNB, restent bien repérables. En ce qui concerne le site, l'établissement de la référentialité naturelle en langue locale a été activée, afin de permettre le traitement ASEPRI/GEOSEMA. Quant à la position, le réseau villageois de Oussouya-Sidakoro-Foya a été identifié, dont les liaisons lignagères vont être explicitées.
2. Les racines culturelles appellent les mêmes remarques qu'au PNB. Une amorce de reconstruction s'est néanmoins faite pour Dalafilany.
3. L'organisation sociale présente des problèmes méthodologiques et factuels du même ordre déjà remarqués ailleurs. Il y a quand même à souligner, ici, deux aspects relatifs à la légitimation de l'autorité dont la singularité ne saurait être sous-estimée:
 - 3.1. la spécialisation fonctionnelle des villages se double parfois d'une spécialisation fonctionnelle intra-villageoise, avec présence de confréries spécifiques, notamment de chasseurs et/ou de pêcheurs, qui ressentent fortement une individualité dont le profil est certes déterminé par la compétence professionnelle, mais à laquelle se rattachent les droits des individus et leur statut social;
 - 3.2. l'existence de "villages en réseaux" appelle une texture beaucoup plus fine des systèmes symboliques qui norment les rapports socio-économiques ainsi qu'une amplification des cadres spatiaux dans lesquels s'exercent les relations de pouvoir.
4. Le dessin des logiques d'appropriation et d'exploitation territoriale ici aussi vient d'être entamé en suivant la ligne directrice de la projection du village dans le terroir. Mais ici l'analyse doit viser à une conception élargie du terroir, étant donnée l'envergure des activités cynégétiques, halieutiques et forestières. En fait, à côté des terrains de cultures, toute une imbrication d'espaces d'exploitation articule le territoire: il s'agit bien d'espaces à géométrie variable et à temporalité intermittente, voire cyclique, car ni l'aire ni la période d'exploitation sont continues. Il est à

considérer que cette variabilité se répercute sur des pratiques qui en elles mêmes sont à vocation stable, telles les techniques d'exploitations et les codes normatifs.

5. En attendant le tissage de la trame des conflits actuels ou potentiels sur la base des points précédemment illustrés, il convient de rappeler ici aussi quelques éléments recoursifs de friction:

5.1. au niveau des comportements, la conception des aires protégées en tant qu'espaces de réserve est ici bien plus perçante car:

- a) les espaces impliqués ont une plus vaste étendue;
- b) pour les villages à vocation spécialisée, une partie importante voire la totalité de la population, n'intègre pas ses ressources avec l'exploitation de la brousse, des eaux et de la forêt, mais dépend de celle-ci.

5.2. au niveau des expectations, le Parc est bien sûr perçu comme une institution dont tirer profit, mais l'idée de partenariat n'est pas étrangère aux populations du système PNHN. On veut dire par là que les études menées jusqu'ici ont mis en lumière l'idée du Parc que les villageois sont disposés à accueillir , à savoir celle d'une institution à laquelle on peut être associés (" avec laquelle on peut faire des choses") pour en tirer mutuellement profit. C'est tout particulièrement cette idée maîtresse l'un des axes du volet "*formation et sensibilisation*" au PNHN.

6. L'identification des intérêts convergents est à ses débuts, comme on se doute bien. Pourtant, elle s'avère dès-à-présent prometteuse le long de deux lignes au moins:

6.1. l'encourageante disposition des populations à canaliser les relations village-Parc en un contexte coopératif, comme on l'a souligné au point précédent. Il faudra là aussi travailler au niveau de la formation et sensibilisation, notamment pour stimuler l'auto-promotion et ainsi associer le Parc à une idée de développement auto-centré;

6.2. la perception des populations de la titularité de leurs droits sur le territoire et ses ressources. Cette titularité, tout en institutionnalisant une hiérarchie coutumière entre autochtones et alloctones, contient en elle-même la possibilité d'accepter une limitation sélective des droits, à condition qu'elle soit bien comprise en tant qu'investissement stratégique sur le futur de la collectivité et pourvu qu'elle s'applique prioritairement aux exploitants provenant de l'extérieur. On souligne

encore une fois l'importance du volet formation et sensibilisation de la recherche, qui devrait favoriser la fructification de ces potentialités.

7. Pour le PNHN, une partie au moins des mesures envisageables pourrait découler de la confirmation des hypothèses et de l'approfondissement des thèmes signalés plus haut, et notamment au points 5. et 6. précédents. Mais ici aussi c'est une perspective globale qui, s'appuyant sur les résultats des deux modules de la recherche en géographie humaine, assurera la cohérence des mesures envisageables, et en garantira l'efficacité dans le Plan d'Aménagement évoqué au Chap. 4.

2.2. La formation et la sensibilisation

La recherche pour la formation et la sensibilisation a abordé les deux volets scolaire et villageois, basés sur des principes pédagogiques différentiels.

En ce qui concerne le volet scolaire, les premières prises de contacts ont été effectuées:

i) au PNB, auprès de la DPE qui a favorisé les entretiens avec le personnel enseignant de l'école primaire de Koundara. Il faut souligner que les stagiaires effectuent un travail concerté avec le responsable du PTBNK spécialement affecté à l'éducation environnementale, qui d'ailleurs venait de commencer son activité dans sa qualité de VED-géographe. Les stagiaires vont ainsi suivre l'activité éducative du PTBNK sous le double aspect: a) de l'évaluation critique du matériel pédagogique élaboré par le Parc; b) de la mise au point d'un test de contrôle, visant à évaluer l'efficacité de l'action scolaire.

ii) au PNHN, auprès de la DPE et des écoles des villages ciblés pour la recherche socio-territoriale. C'est ici qu'on voit se produire les conditions les plus favorables pour l'exécution intégrale du Programme d'Initiation à l'Environnement Protégé (Programme IEP). Celui-ci démarre précisément avec le montage de quelques expériences-pilote dans les classes, qui seront effectivement réalisées au cours du deuxième module (année scolaire 1996/97). La disponibilité des instituteurs de Sansanko et de Yérégbéla étant acquise, la Mission a élaboré un calendrier de travail préparatoire du deuxième module axé sur les points suivants: a) entretiens et séminaires de formations des stagiaires avec les instituteurs villageois; b) préparation des supports didactiques (matériel, instruments); c) mise au point d'un questionnaire-

pilote parole/image; d) réalisation d'un dossier qui explique par le biais des récits le concept d'environnement protégé.

En ce qui concerne le volet villageois, une enquête pour individuer dans les villages-types toute association professionnelle et non-professionnelle a été lancée tant au PNB qu'au PNHN, afin de déterminer les groupements-cible vers qui diriger l'action de sensibilisation.

Un recentrage significatif a été opéré par la Mission au sujet de l'IEP, en établissant un cadre unifié d'approche pédagogique. Ce cadre se formalise dans un Schéma dont la caractéristique est d'être Auto-centré car *il est généré par un moi qui transforme l'interlocuteur de récepteur en acteur*. En suivant le Schéma-Autocentré (SA, Fig. 6), le récepteur est conçu fondamentalement comme un acteur qui exprime des besoins aux caractéristiques multiples (réels ou bien induits; à satisfaction immédiate et locale ou bien différée dans le temps et dans l'espace). En tant que tel, il est confronté au thème de l'environnement protégé qui pour sa part résulte du tissage entre:

- * une compréhension (*qu'est-ce que EP?*);
- * une motivation (*pourquoi donc EP?*);
- * une action (*que faire pour EP?*).

Mais au moment même où le sujet-moi assume une problématique d'EP, il doit être en mesure d'en évaluer tout l'intérêt pour la satisfaction des besoins dont il est porteur, pourvu qu'il agisse pour son auto-promotion:

- i) en produisant des changements purement adaptatifs (ce qui en termes systémiques peut se définir comme un feed-back négatif: réaction à une nouvelle situation normative, par exemple); ou bien
- ii) en saisissant l'occasion pour activer des dynamiques de changement plus globales et anticipatives (feed-back positif).

C'est finalement sur SA qui vont se définir les options qui caractériseront la phase finale du premier module et qui d'ailleurs assureront la poursuite du volet "formation et sensibilisation" au cours du deuxième module.

2.3. Les contacts scientifiques

Au cours de la Mission, toute une série de contacts a été prise, tant avec des personnalités coutumières et des responsables administratifs au niveau local et national, qu'avec des institutions scientifiques et chercheurs du Sénégal et de Guinée.

En ce qui concerne ces derniers, des entretiens et des séminaires universitaires ont permis notamment d'élucider:

i) pour le DGD, les compétences en présence, les recherches en cours, tant au niveau de l'Université Cheick Anta Diop qu'au niveau international, la disponibilité à collaborer aux études scientifiques promues par les Parcs, compte tenu des intérêts communs sénégal-guinéens au sein du PTBNK. Un accent particulier a été mis sur la possibilité d'exploiter comparativement les expériences acquises au Sénégal dans le domaine de la conservation déjà monitorées par le DGD; a cet égard, une inspection d'étude à la Réserve de Popenguine a été effectuée avec le Pr. P. Ndiaye.

ii) pour l'ISAV de Faranah, même tour d'horizon. Quelques chercheurs opèrent au PNB et l'ISAV d'ailleurs, en tant qu'Institution, a déjà des accords de collaboration avec le PNHN.

iii) pour le DGC on a bien constaté l'intégration des activités d'enseignement et de recherche, ainsi que l'engagement dans les opérations du recensement démographique qui va être effectué prochainement. Un séminaire aura lieu à Conakry au mois de mars prochain sur la base d'un texte de discussion préparé par les membres de la Mission et présenté par le Prof. L. Gaffuri, qui se rendra au Sénégal et en Guinée pour ses recherches en tant que membre de l'équipe de l'Université de L'Aquila. Ce séminaire permettra: a) d'approfondir les positions de recherche; b) de sélectionner les thèmes qui pourraient se rattacher aux préoccupations des Parcs; c) d'identifier les chercheurs qui pourraient éventuellement être associés aux travaux de terrain.

iv) pour l'ISC, même état des lieux, avec des orientations préférentielles pour les thèmes de l'alimentation et de la santé saisis dans leurs aspects socio-culturels. A l'ISC aussi un séminaire d'approfondissement et de mise au point aura lieu à l'occasion de la mission scientifique évoquée plus haut.

Restent à signaler, parmi les entretiens, ceux qui ont eu lieu avec les DEP, qui ont été fort utiles pour les recherches sur la formation et la sensibilisation.

Tous ces entretiens ont permis:

a) d'évaluer la possibilité d'organiser des manifestations scientifiques à vocation multidisciplinaire et internationale;

- b) d'évaluer la création d'un "Centre de Recherche Permanent" rattaché aux Parcs;
- c) d'évaluer la possibilité de publier les résultats acquis, tant sur le plan théorique que méthodologique et empirique;
- d) d'étudier des propositions détaillées pour des thèmes de recherche se rapportant directement ou indirectement à la gestion, conservation et valorisation des Parcs et des zones périphériques;
- e) d'étudier les termes d'un document qui permette aux autorités centrales, bailleurs de fonds, institutions internationales d'apercevoir les problèmes en présence et de retenir l'opportunité d'une mesure d'accompagnement scientifique.

Finally, these reflections have been grafted onto the evaluations concerning the research program in Human Geography and channeled into the set of recommendations and proposals that follow (Chap. 3).

3. RECOMMANDATIONS ET PROPOSITIONS

A la lumière des illustrations et argumentations précédentes, mais aussi sur la base des prises de contact effectuées au Sénégal et en Guinée, avec les entretiens, discussions et séminaires qui ont eu lieu soit à Dakar soit à Faranah et Conakry, la Mission est en mesure d'avancer une série de recommandations et propositions.

3.1. Deuxième module de la recherche socio-territoriale: échelles, quantification, cartographie

Vu le déroulement bien positif du stage à la mi-temps, il est tout-à-fait raisonnable de prévoir que les objectifs du premier module en ce qui concerne le volet socio-territorial de la recherche en géographie humaine seront atteints. Cela devrait conduire à l'élaboration d'un premier document qui, pour les deux Parcs et zones concernées, permettra de disposer:

- i) d'un inventaire des possibilités de terrains et repérage des données;
- ii) d'une esquisse des grandes articulation naturelles et humaines de la territorialité basique ainsi que des rapports sociaux qui en sont à l'origine;
- iii) des repères pour l'évaluation de l'impact de l'intervention conservatrice sur le territoire et son mode de fonctionnement;
- iv) d'un tableau analytique de l'organisation socio-territoriale dans les villages-témoins appartenant aux diverses zones à protection sélective.

Ce document, comme c'est dans l'esprit et dans la lettre du programme de recherche en Géographie Humaine, représente la clôture du premier module et en même temps constitue la base pour l'indispensable activation du deuxième module, dont le but est d'approfondir et compléter les lignes esquissées, afin d'établir l'assise méthodologique et documentaire du Plan d'Aménagement 1997-2001 qui scelle cette première phase du PRABV-HNG.

A la lumière des expériences et des recentrages jusqu'ici réalisés, pour ce deuxième module de la recherche en Géographie Humaine, les caractéristiques suivantes sont envisagées:

- i) le travail par couple de chercheurs sera privilégié, en vue de maximiser l'efficacité du stage;

ii) les géographes européens intégreront dans leur recherche les travaux des chercheurs africains, tant sénégalais que guinéens, dans le cadre de la concertation systématique prévue par le partenariat évoqué au paragraphe suivant (Cf. 3.3.)

iii) un stage de 6 mois sera effectué par 4 chercheurs (2+2) aux PNB et PNHN, préférablement à partir du mois de septembre 1996, pour que l'expérience de terrain puisse se dérouler dans les dernières semaines de la saison des pluies, bien que dans de condition de travail plutôt difficiles, ainsi que dans les mois secs;

iv) brossage d'un tableau de la pression humaine dans les deux systèmes protégés. Replacé dans un contexte national et régional, ce tableau est conçu à différentes échelles:

a) locales: villages selon leur spécialisation fonctionnelle; villages en réseau, dont on a souligné l'importance au cours du premier module; articulation des zones-tampon; sous-préfectures; préfectures.

b) globale: systèmes protégés saisis dans leur intégralité.

v) le brossage du tableau de la pression humaine s'accompagnera de deux opérations qui vont caractériser ce deuxième module, à savoir:

a) quantification des informations: le repérage des données sera généralisé selon une grille unifiée au niveau des PNB et PNHN; les données seront stockées et traitées en forme quantitative selon des opérateurs différents, arithmétiques mais aussi, souhaitablement, univariés ou multivariés;

b) élaboration cartographique: à l'aide de GIS opportuns, tel Mapinfo déjà disponible aux PNB et PNHN, les données quantifiées seront géo-positionnées, thémathisées et restituées avec une symbolisation pertinente.

vi) inventaire des ressources humaines communautaires, c'est à dire toute forme d'association susceptible d'être mobilisée sur des thèmes et des actions liés à la vie des Parcs. Cet inventaire s'adressera tout spécialement:

a) aux associations villageoises professionnelles (chasseurs, pêcheurs)

b) aux associations villageoises non-professionnelles (associations des femmes; associations des jeunes)

c) aux associations inter-villageoise, notamment aux villages en réseau.

3.2. Deuxième module de la recherche pour la formation et sensibilisation: pédagogie de l'environnement protégé au service de l'auto-promotion villageoise

Le deuxième volet de la recherche en Géographie Humaine a subi une importante action de recentrage, afin d'adapter les lignes programmatiques aux besoins de terrain et de les coordonner avec les autres initiatives que les Parcs ont activé en ce domaine. Par ailleurs ce deuxième module reste axé sur la mise au point d'une méthodologie d'IEP (Initiation à l'Environnement Protégé) en suivant deux parcours distincts:

1) pour les enfants - Le développement didactique des principes pédagogiques contenu dans le Schema Autocentré (SA, Cf. 2.2, Fig. 6) s'appuiera sur l'action que les instituteurs sensibilisés et formés au cours du premier module mèneront dans leurs classes respectives durant l'année scolaire 1996/97. Il est à préciser que l'exploitation didactique du SA sera coordonnée au PNB-PTBNK avec l'action d'éducation environnementale déjà en cours dans des classes-témoins de Koundara, tandis qu'au PNHN elle aura lieu dans les écoles de brousse de Sansanko et de Yérébela, selon les tests mis au point avec les instituteurs des deux villages.

2) pour les adultes - Puisqu'il établit une connexion aussi forte qu'explicite entre l'agir responsable et la satisfaction des besoins vitaux, le SA est particulièrement adapté aux exigences d'une pédagogie interactive comme ne peut que l'être celle des adultes . L'action pédagogique vise ici à sensibiliser les villageois, mais aussi à faire d'eux les agents permanents de la formation extra-scolaire des enfants en ce qui concerne les thèmes et problèmes de l'environnement protégé. Dans un éventail significatif de villages (position, spécialisation), les groupements-cibles seront choisis parmi les associations villageoises -professionnelles et non professionnelles-repertoriées à l'occasion de l'inventaire des ressources humaines communautaires.

C'est à peine le cas de rappeler que les deux parcours dont il est question véhiculent une configuration des relations avec le Parcs placée dans un contexte coopératif et finalement ils favorisent une orientation psychologique vers l'auto-promotion et le développement auto-centré (Voir *supra* 2.1.3 et 2.2.).

3.3. Partenariat avec les Institutions scientifiques sénégalaises et guinéennes

Les prises de contact qui ont eu lieu au cours de la mission, ont permis de tester la praticabilité d'un partenariat avec des personnalités et Institutions scientifiques des deux Pays concernés. Etant donné le niveau des compétences, la sensibilité vers les problématiques socio-territoriales de la conservation, enfin la disponibilité à travailler sur le terrain, quatre institutions ont été retenues, à savoir:

- a) Département de Géographie de l'Université de Dakar - DGD
- b) Département de Géographie de l'Université de Conakry - DGC
- c) Département de Sociologie de l'Université de Conakry - DSC
- d) Institut Expérimental Agronomique de Faranah - ISAV

Ces Institutions, à conclusion d'entretiens individuels ainsi que de séminaires de travail, ont donné leur accord pour activer un partenariat scientifique:

- i) en connexion avec le deuxième module de géographie humaine
- ii) en connexion avec l'Atelier International envisagé au paragraphe suivant

Compte tenu de la nature et de l'articulation du travail du deuxième module, ainsi que du calendrier d'exécution, le partenariat pourrait s'organiser de la façon suivante:

a) DGD

Le DGD assure un partenariat au sein du système PTBNK. Sous la direction du Pr. Paul Ndiaye, le référent scientifique du DGD avec qui les membres de la Mission ont une longue consuetude de discussion et de travail, deux chercheurs du dit DGD vont conduire une recherche en zone périphérique du PNNK en concertation méthodologique et thématique avec les géographes-chercheurs en stage au PNB. La recherche aura les caractéristiques suivantes:

- i) analyse des processus territoriaux en domaine à haute sensibilité naturelle et à forte pression humaine
- ii) durée de 4 à 6 mois à partir préférentiellement de Septembre 1996
- iii) exécution sur la base d'un plan détaillé élaboré sous la responsabilité scientifique de P. Ndiaye
- iv) promotion d'approches comparatives et transcalaires entre zone-tampons sénégalaises et guinéennes
- v) harmonisation des résultats avec les géographes-chercheurs en stage au PNB e leur finalisation à l'élaboration du Plan d'Aménagement 1997-2001.

b) DGC

Le DGC assure un partenariat au sein du système PNHN et PNB. Sous la responsabilité scientifique du Directeur, quatre chercheurs du DGC (2+2) parlant malinké et, respectivement, pulaar, vont conduire une recherche dans les zones périphériques des Parcs, qui intègre celle des géographes-chercheurs en stage. La recherche aura les caractéristiques suivantes:

- i) acquisition des données - notamment géomorphologiques, climatiques, pédologiques, hydrologiques- qui permettent d'esquisser les cadres naturels des zones-tampon. Cette acquisition sera faite par voie biblio-cartographique ainsi que par inspections de terrain et autres moyens exploitables
- ii) recensement des ressources humaines communautaires (Par. 3.1.v)
- iii) durée de 4 à 6 mois à partir préférentiellement de Septembre 1996
- iv) exécution sur la base d'un plan détaillé élaboré sous la responsabilité scientifique du Directeur du DGC
- iv) intégration des résultats dans les recherches des géographes-chercheurs en stage et leur finalisation à l'élaboration du Plan d'Aménagement 1997-2001.

c) DSC

Le DSC assure un partenariat au sein du PNHN. Sous la responsabilité scientifique du Directeur, deux chercheurs du DSC parlant malinké vont conduire une recherche dans les zones périphériques du Parc, qui intègre celle des géographes-chercheurs en stage. La recherche aura les caractéristiques suivantes:

- i) acquisition des données nutritionnelles et sanitaires qui permettent d'esquisser le tableau des attitudes et des besoins sociaux vis-à-vis de l'alimentation et de la maladie
- ii) durée de 4 à 6 mois, préférentiellement à partir de Septembre 1996
- iii) exécution sur la base d'un plan détaillé, élaboré sous la responsabilité scientifique du Directeur du DSC
- iv) intégration des résultats dans les recherches des géographes-chercheurs en stage et leur finalisation à l'élaboration du Plan d'Aménagement 1997-2001

d) ISAV

L'ISAV assure un partenariat dans la préparation et le déroulement de l'Atelier International (Cf. 3.4), relativement aux résultats acquis en domaine zoo-géographique et phyto-géographique dans le cadre des recherches qui sont déjà en cours soit au PNB soit au PNHN.

Un protocole entre d'un côté les Parcs et, de l'autre côté, les dites Institutions scientifiques, précisera les termes de l'accord, et notamment:

- i) les obligations et compétences des chercheurs;
- ii) le rôle des responsables scientifiques;
- iii) les conditions logistiques et financières qui assureront le bon déroulement des recherches.

3.4. Atelier International

L'idée d'un Atelier International qui puisse marquer d'une façon solennelle l'engagement scientifique des Parcs à la fin de la première phase de la coopération de la CE en ce domaine, a été proposée et expliquée à plusieurs niveaux soit au Sénégal qu'en Guinée. La réaction des interlocuteurs scientifiques, ainsi que celle des AT et Autorités techniques et administratives guinéennes a été favorable, étant donné que:

- i) l'Atelier aura lieu dans le ou les Parcs, donc soit à Simenti, soit à la base-vie de Sidakoro, soit d'une façon itinérante dans l'un et l'autre emplacement;
- ii) l'Atelier marquera une étape significative dans la coopération scientifique sénégal-guinéenne, donnant ainsi à la protection environnementale transfrontalière le cachet de voie exemplaire pour la consolidation des rapports inter-étatiques à l'échelle régionale.

L'Atelier International est donc proposé comme une manifestation scientifique à vocation médiatique, à laquelle participent plusieurs types d'acteurs. Il aura notamment le but de:

- a) présenter les résultats scientifiques acquis sur les zones à protection intégrale et les zones-tampons. Cela se fera en différentes sessions organiquement reliées entre elles;
- b) présenter les lignes stratégiques qui accompagneront l'élaboration du Plan d'Aménagement 1997-2001;
- iii) ouvrir une perspective de dialogue systématique entre les diverses instances des Parcs (techniques, administratives, politiques) et les collectivités locales, représentées soit au niveau préfectoral et sous-préfectoral que villageois.

Manifestation scientifique, l'Atelier International verra la participation des chercheurs européens et africains qui, tout en se réclamant des deux grandes filières des sciences humaines et des sciences naturelles, ont conduit leurs études dans les PTBNK et PNHN. Un Comité Techno-Scientifique est prévu, qui aura la tâche:

- i) d'élaborer le programme de la manifestation;
- ii) d'entreprendre les démarches nécessaires à la bonne organisation et finalement à la réussite de l'Atelier;
- iii) d'évaluer l'opportunité d'une publication des résultats de l'Atelier.

3.5. Missions scientifiques

Pour le soutien des ensembles des mesures recommandées et des programmes proposés, deux missions scientifiques sont à prévoir:

1) une mission d'appui qui assure l'évaluation du deuxième module des recherches en Géographie Humaine (volets socio-territorial et pédagogique) et procède aux recentrages éventuels. La mission, d'une durée de deux à trois semaines, aura lieu vers novembre-décembre 1996;

2) une mission de préparation et de participation à l'Atelier International. La mission, d'une durée de 10 à 15 jours, aura lieu en février 1997.

4. PLAN D'AMENAGEMENT 1997-2001

Pour chaque Parc, un Plan d'Aménagement Quinquennal est prévu qui scelle la conclusion de la première phase du Programme PRABV-HNG et qui, en même temps, constitue la prémisse conceptuelle et la base opérationnelle pour une extension de l'engagement financier et technique de la CE aux deux projets de conservation. En fait, dans le respect des spécificités naturelles et humaines des deux complexes géographiques, le Plan d'Aménagement vise à garantir une stabilisation à moyen terme des systèmes protégés, celle-ci étant la condition préalable à toute stratégie de pérennisation.

Il est à remarquer que le monitoring scientifique des Parcs, aussi bien dans le domaine naturalistique que socio-territorial, tout en produisant la connaissance de base dans des régions très mal connues, vise à constituer l'assise méthodologique et documentaire pour l'élaboration du Plan. De même la recherche pédagogique

pour l'IEP, de par ses retombées sur les attitudes et les comportements des acteurs en présence, représente une mesure scientifique d'accompagnement tout à fait indispensable à l'élaboration correcte du Plan.

En ce qui plus spécialement concerne les aspects géo-humains, il est bien évident que la rédaction du Plan réclame le complètement de la collecte et de l'organisation de l'information selon les lignes proposées aux Chapitres précédents. On peut néanmoins esquisser les grands axes suivants, qui devraient structurer l'élaboration du Plan:

i) Au niveau des principes, on assume:

** La conservation de l'environnement se fait dans un espace anthropisé;*

** La conservation de l'environnement implique une multiplicité d'acteurs, mais elle ne se conçoit pas sans le consensus et l'appui des populations locales;*

ii) Au niveau des logiques propositives et d'action, on souhaite:

** Un cadre juridique approprié, préalable à tout engagement financier et technique;*

** Une vision holistique dans l'action conservatrice qui est appelée à gérer contextuellement:*

a) des indicateurs biologiques;

b) des valeurs paysagers;

c) des connotations matérielles et symboliques imprimées au sol par les sociétés locales;

** Une valorisation efficace des potentialités naturelles et humaines, de longue haleine et respectueuse de la culture du terroir;*

** Une approche participative aux réalisations environnementales qui vise à impliquer les populations villageoises dans le processus de conservation;*

** Une conception modulaire du Plan d'Aménagement, par application de Plans opérationnels sur base annuelle;*

** Un monitoring scientifique continu qui devrait être assuré par un Centre de Recherche Permanent rattaché aux Parcs;*

iii) Au niveau du calendrier, on suggère:

** La rédaction d'un document préparatoire pour le mois de juin 1996. Ce document, tout en analysant la situation des Parcs à l'état actuel et à la lumière des Plans d'Action pour 1996-97, énonce une série de propositions et d'évaluations financières;*

** L'élaboration du Plan d'Aménagement à conclusion de cette première phase du Programme PRABV-HNG, une fois les recherches terminées et l'Atelier International réalisé.*

Annexe 1: Programme de Recherche en Géographie Humaine

Annexe II: Termes de référence de la Mission

Agriconsulting/Rome - Février 1996

PROGRAMME DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE EN
GEOGRAPHIE HUMAINE
COMME SUPPORT A L'INSTITUTION ET A LA
GESTION DES PARCS NATIONAUX
DE BADIAR/NIOKOLO Koba ET DU HAUT NIGER

Rapport de Mission

Présenté par:

Prof. Angelo Turco, Université de L'Aquila

Prof. Emanuela Casti, Université de Bergamo

TABLE DES MATIERES

Remerciements

Liste des abréviations

Calendrier des activités

1. Le rapport: exposé synthétique

2. La mission et ses résultats

2.1. Les réalités socio-territoriales

2.1.1. Principes directeurs

2.1.2. Description et évaluation des recherches au PNB

2.1.3. Description et évaluation des recherches au PNHN

2.2. La formation et la sensibilisation

2.3. Les contacts scientifiques

3. Recommandations et propositions

3.1. La recherche socio-territoriale

3.2. La recherche pour la formation et la sensibilisation

3.3. Centres de Recherche et partenariat scientifique

3.4. Atelier international

4. Parcs Nationaux: une gestion modulaire

Annexe I: Programme de recherche en Géographie Humaine:
deuxième module

Annexe II: Essais cartographiques au PNB

Annexe III: Fiches des enquêtes au PNHN

Annexe IV: Protocole d'accord PNHN/DGC/Universités de L'Aquila et
Bergamo (Italie)

Remerciements

MM. G. Mattravers Messana et C. Paolini, AT au PTBNK et au PNHN, ainsi que MM. I. Diop, M. Sow et A. Oularé, Conservateurs des Parcs, ont assuré le bon déroulement de la Mission par leur connaissance des situations, compétence technique et appui logistique. M.lles L. Calandra, C. D'Alessandro, M. Di Fonso et E. Gallese, stagiaires-géographes, ont été les guides de terrain, tandis que MM. C. Camara, D. Diallo, L. Camara, chercheurs, et les animateurs des Parcs ont assuré la médiation linguistique. Les responsables techniques et les autorités administratives, tant au niveau de la DNFC qu'au niveau local, n'ont pas ménagé leurs conseils et leur appui. Mais finalement, rien n'aurait été possible sans l'ouverture d'esprit et la sagesse bienveillante des villageois de Moyenne et Haute Guinée.

Liste des abréviations

AT	Assistant Technique
C	Conservateur
CA	Conservateur Adjoint
CRD	Communauté Rurale de Développement
CE	Commission Européenne
DP	Direction de la Planification (Sénégal)
DNFC	Direction Nationale Forêts et Chasse
DGD	Département de Géographie de l'Université de Dakar
DGC	Département de Géographie de l'Université de Conakry
DPE	Direction Préfectorale de l'Education
DSC	Département de Sociologie de l'Université de Conakry
ISAV	Institut Expérimental Agronomique Valéry Giscard d'Estaing
PN	Parc (s) National (aux)
PNB	Parc National de Badiar
PNHN	Parc National du Haut Niger
PNNK	Parc National du Niokolo-Koba
PRABV-HNG	Projet Régional d'Aménagement des Bassins Versants du Haut Niger et de la Haute Gambie
PTBNK	Parc Transfrontalier de Badiar-Niokolo-Koba

Calendrier des Activités

- 16/12/95 Voyage Milan-Paris-Dakar. Entretien avec G. Mattavers
Messana, AT au PNB
- 17 Entretien avec P. Ndiaye, Professeur au DGD, et L.
Gaffuri, Professeur à l'université de L'Aquila. Visite à
la région des *niayes*
- 18 Voyage vers Tambacounda
- 19 Voyage vers Koundara. Séminaire de situation avec les
stagiaires-géographes L. Calandra et C D'Alessandro au
siège temporaire du PNBK
- 20 Entretien avec M. M. Sow, C du PNB, et session de
travail au siège temporaire du PNBK
- 21 Inspection de terrain aux réalisations et installations du
PNB
- 22 Inspection de terrain: Falaise et Plateau du Badiar
- 23 Visite et évaluation de terrain: forêt classée de la
N'Dama, village abandonné de Hamdallaye, village de
Bensané et entretien avec M. M. Diallo, chef de poste
de Kiffaya
- 24 Visite et évaluation de terrain: Oudaba, village peul
- 25 Séminaire de restitution au siège temporaire du PNBK
- 26 Inspection de terrain: forêt classée de la N'Dama
(fleuve Koli)
- 27 Visite et évaluation de terrain: Kamaby, Tabadel,
Akadasso. Entretien avec le sous-préfet
- 28 Visite et évaluation de terrain: Youkounkoun et
Guingan. Entretien avec le sous-préfet
- 29 Visite et évaluation de terrain: Koundiane, Lilikimi,
Ourouss. Entretien avec M. S. Diallo, Président du CRD
- 30 Voyage vers Labé
- 31 Session de travail à Labé: coordination des recherches
aux PNB et PNHN
- 1/1/97 Voyage vers la base-vie du PNHN à Sidakoro
- 2 Séminaire de situation avec les stagiaires-géographes
E. Gallese et S. Di Fonso.

- 3 Visite et évaluation de terrain: Dalafilany. Champs *fara* et *gbéléma* en zone agro-forestière sud
- 4 Visite et évaluation de terrain: Sansanko. Champs *fara* et *gbéléma* en zone agro-forestière Ouest
- 5 Séminaire de restitution à Sidakoro avec M. A. Oularé, C au PNHN
- 6 Visite et évaluation de terrain: Falibaya
- 7 Inspection de terrain aux réalisations et installations du PNHN
- 8 Session de travail à la base-vie avec M. C. Paolini, AT, les stagiaires-géographes Di Fonso et Gallese, le stagiaire-géographe M. L. Camara, du DGC, et M. L. Gaffuri, Professeur à L'Université de L'Aquila
- 9 Visite et évaluation de terrain: Sérékoro, village de la zone cynégétique est
- 10 Visite et évaluation de terrain: Diata, village de la zone agro-forestière nord
- 11 Entretiens au siège de Kouroussa avec MM. Lang Oudo, AT, M. Diakité, CA, et animateurs. Visite et évaluation de terrain: Sineya (village en réseau)
- 12 Séminaires de restitution avec MM. C. Paolini, A. Oularé, et les stagiaires-géographes du PNHN
- 13 Voyage vers Conakry
- 14 Entretiens à la DNFC avec MM. M. I. Diallo, Directeur de Projet, et J.J. Goussard, AT au PRABV
- 15 Séminaires universitaires au DGC avec M. A.G. Diallo, Doyen de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, et M. J.G. Touré, Directeur du DGC
- 16 Session de travail à la DNFC: coordination des recherches et des élaborations cartographiques aux PNB et PNHN
- 17 Entretien avec M. Ranieri Fornari, Ambassadeur d'Italie. Entretien avec Mission de Recherche du CNRS
- 18 Elaboration du schéma du Rapport de Mission. Départ pour Paris
- 19 Arrivée à Paris et correspondances pour l'Italie

1. LE RAPPORT : EXPOSE SYNTHETIQUE

La Mission d'appui scientifique s'est déroulée entre décembre 1996 et janvier 1997 dans les Parcs guinéens (PNB-PTBNK, PNHN) et zones d'intervention relatives, ainsi que dans les centres urbains de Dakar, Conakry, Koundara et Faranah. Elle a procédé:

- 1. à évaluer le deuxième module du programme d'études en Géographie Humaine*
- 2. à consolider les contacts avec des personnalités et des institutions scientifiques sénégalaises et guinéennes*
- 4. à élaborer un ensemble coordonné de recommandations et de propositions pour que le bon déroulement des études et leur but final soient assurés*
- 3. à entamer une réflexion sur les orientations d'une gestion modulaire à long terme pour les Parcs Nationaux*

La structure de toutes ces activités peut être synthétisée comme suit:

1. Deuxième Module du programme d'études en Géographie Humaine

Le deuxième module du programme concernant les deux Parcs se greffe sur les documents produits au cours de la phase précédente. Il s'articule notamment en une:

i) recherche socio-territoriale: elle vise en premier lieu la collecte des données actuellement disponibles au niveau départemental et leur visualisation sur des cartes d'ensemble. Parallèlement, elle se déploie en ordre croissant de profondeur, sur les trois échelles d'observations suivantes:

- 1. les PN et zones d'intervention:* localisation de la totalité des villages (GPS); repérage et visualisation cartographique des données démographiques de base.
- 2. les villages échantillons:* repérage et visualisation cartographique des données socio-économiques, concernant des villages-cibles choisis avec des critères opportuns (env. 10% de l'univers villageois).

3. *les villages témoins*: enquête sur des villages-cibles sélectionnés (env. 5% de l'univers), concernant les racines culturelles, l'organisation sociale, les logiques d'appropriation territoriale, les pratiques d'exploitation des ressources.

Le traitement analytique de ces informations permet d'appréhender la texture fondamentale du rapport entre l'homme et la terre dans les deux zones examinées.

ii) recherche sur la pédagogie de l'environnement protégé: elle dessine des parcours didactiques orientés vers la formation et la sensibilisation des adultes et, respectivement, des enfants.

2. Contacts scientifiques

L'éventail des contacts scientifiques comprend des institutions tant sénégalaises que guinéennes, telles les Universités de Dakar et de Conakry, l'ISAV de Faranah, les DPE de Koundara et de Faranah. Dans les multiples entretiens et séminaires universitaires, un certain nombre de sujets ont été abordés: états de la recherche sur les aspects socio-territoriaux de la conservation environnementale; partenariat euro-africain au sein des activités scientifiques soutenues par les Parcs; création des "*Centres de Recherche*" rattachés aux Parcs; manifestations scientifiques à vocation nationale et/ou internationale et publication des résultats relatifs.

Dans le cadre d'un protocole d'accord spécialement conçu, des jeunes chercheurs-géographes effectuent actuellement un stage de formation au PNHN, au sein de l'équipe des géographes italiens.

3. Recommandations et propositions

Dans leur ensemble, les recommandations et propositions visent principalement à établir l'assise méthodologique et documentaire d'une gestion modulaire à long terme des complexes protégés. Quatre filières étroitement reliées entre elles sont mises en évidence:

i) la recherche socio-territoriale: les acquis scientifiques du Programme d'étude en Géographie Humaine indiquent que la pérennisation des Parcs s'effectue par le biais d'une gestion rationnelle du rapport territoire/société. Cela exige un monitoring continu des dynamiques géographiques qui s'organise en: a) un accroissement de

l'information quantitative fiable et la constitution d'une banque des données; b) une articulation des échelles d'analyse; c) l'élaboration d'un Atlas thématique des PN, Zones-tampon et Zones de Qualité Ecologique.

ii) la recherche pédagogique: dont l'objectif-clé est de mettre au point et véhiculer une idée de protection environnementale en tant qu'outil d'auto-promotion villageoise.

iii) Centres de Recherche et partenariat scientifique: rattachés aux PN, des *Centres de Recherche* réalisent les études socio-territoriales et pédagogiques envisagées plus haut. Placés sous la responsabilité du personnel guinéen, les Centres visent à produire une recherche de qualité caractérisée par l'exhaustivité de la collecte documentaire, l'ampleur des connaissances de terrain, la rigueur théorico-méthodologique, la compétence pédagogique. La constitution des Centres ainsi que la formation des chercheurs guinéens sont assurées par un partenariat entre les institutions scientifiques guinéennes et européennes.

v) Atelier International: en conclusion de cette première phase du programme PRABV-HNG, un Atelier International devrait présenter à la communauté scientifique les résultats de deux années de recherches promues par les Parcs, relevant tant du domaine des sciences humaines que naturelles.

4. La gestion modulaire à long terme des PN

Les lignes directrices d'une gestion flexible des PN sont esquissées. Axée sur des Plans d'Aménagement périodiques (quinquennaux ou quadriennaux), cette gestion relève d'une vision holistique de la protection environnementale, qui scelle l'indissolubilité fonctionnelle et géographique des Parcs et zones-tampons. Elle propose donc une stratégie modulaire qui, en s'appuyant sur une conduite rigoureuse, une valorisation efficace et une approche participative, vise à garantir la pérennisation du système des aires protégées.

2. LA MISSION ET SES RESULTATS

La Mission d'appui s'est déroulée comme prévu dans les Parcs (PNB-PTBNK, PNHN) et zones d'intervention relatives, ainsi que dans les capitales nationales, Dakar et Conakry, et les pôles urbains des préfectures de Koundara et Faranah. Elle a procédé à l'évaluation du programme d'étude en exécution, dans ses deux volets: i) recherche socio-territoriale de terrain; ii) recherche pour la formation et la sensibilisation. Les résultats seront présentés dans ce même chapitre aux paragraphes 2.1. et 2.2. suivants.

En même temps, la Mission a consolidé les contacts avec des personnalités et des institutions scientifiques tant sénégalaises que guinéennes (paragraphe 2.3), afin de monter des initiatives communes (Chap.3). Finalement elle a entamé une réflexion sur la gestion durable à long terme des PN (Chap. 4).

2.1. Les réalités socio-territoriales

2.1.1. Principes directeurs

Les principes directeurs de la recherche géographique sont détaillés dans le programme du deuxième module (Annexe I). La pauvreté, voir l'inexistence d'études concernant les aires intéressées a posé le problème de la collecte d'informations de base et de leur organisation en un cadre descriptif cohérent. C'est ainsi que, conformément au programme de recherche, le premier module a privilégié une approche de terrain par analyses-témoins centrées sur des réalités villageoises hautement significatives. Les documents produits au cours de cette première phase, ont constitué le cadre de référence du deuxième module¹.

Les réalités géographiques sont approchées à des échelles multiples et à des niveaux analytiques différents. Ces échelles et niveaux d'analyse s'articulent comme suit:

¹ Cf.: A. Turco, E. Casti, *Programme de recherche scientifique en Géographie Humaine comme support à l'institution et à la gestion des Parcs Nationaux de Badiar/Niokolo Koba et du Haut Niger*, Rapport de Mission, Agriconsulting, Rome, 1996; L. Calandra, M.L. Serripiro, *Réalisation d'une étude sur la géographie humaine de la Préfecture de Koundara*, Rapport de recherche, PRABV-Projet Niokolo Badiar, Koundara (Rép. de Guinée), 1996; L. Calandra, E. Gallese, *Géographie Humaine et analyse des processus territoriaux dans le Parc National du Haut Niger*, Rapport de Recherche, PRABV-Projet Haut Niger, Sidakoro (Rep. de Guinée), 1996.

i) Echelle départementale: collecte et cartographie des données socio-territoriales actuellement disponibles.

ii) Echelle des PN et zones d'intervention: repérage et cartographie des données démographiques de base des villages des zones-tampon, géo-positionnés dans leur totalité.

iii) Echelle villageoise-échantillons: repérage et cartographie des données socio-économiques concernant environ le 10% de l'univers villageois des PN. Les villages-cibles sont sélectionnés sur la base de quatre critères fondamentaux: 1) localisation dans le système protégé; 2) appartenance ethnique (groupes, sous-groupes); 3) spécialisation fonctionnelle; 4) rapport généalogique (villages en réseau).

iv) Echelle villageoise-témoins: repérage et cartographie des données qui, dans les différents contextes culturels et sociaux rendent compte: a) des logiques d'appropriation territoriale; b) des pratiques d'exploitation des ressources. Les villages-cible sont sélectionnés parmi les villages-échantillons, dans la mesure de 50% (environ 5% de l'univers villageois).

La récolte des données se déroule en suivant une grille sensiblement comparable, qui permet de recouper à des degrés de généralisation différents, les types d'informations suivantes:

1. Les caractéristiques spatiales des villages et terroirs, notamment celles qui ont trait aux coordonnées géographiques, au site (morphologie du terrain, pédologie, hydrologie, végétation) et à la position (autres villages, villages en réseau, ethnies, zones protégées).

2. Les caractéristiques socio-économiques des unités d'observation, notamment celles qui ont trait aux productions et aux échanges, tant à l'intérieur des villages (spécialisations productives), qu'avec l'extérieur (commercialisation).

3. Les racines culturelles des groupements humains, telles qu'elles sont consignées aux récits de fondation et à la mémoire historique conservée par les grandes personnalités villageoises (chefs coutumiers, chefs de confréries, imams) et les professionnels de la parole (griots). Une attention particulière est réservée à la chronologie villageoise, bien que celle-ci soit particulièrement difficile à établir. L'intérêt n'est pas tellement de fixer une séquence précise des événements, mais bien

de saisir, au travers de l'énumération et l'interprétation des faits que la mémoire collective considère comme marquant, l'éventail des valeurs qui fondent le profil identitaire du groupe humain.

4. L'organisation sociale, c'est à dire le statut et le rôle des diverses articulations villageoises (sexe, classes d'âge, lignages, confréries et/ou associations professionnelles). Tout particulièrement, l'appréhension du fonctionnement de la vie villageoise passe à travers l'illustration: a) des rapports lignagers; b) des stratégies matrimoniales; c) des critères de légitimisation de l'autorité.

5. Les logiques d'appropriation territoriales et les pratiques d'exploitation des ressources; leur place dans les dispositifs qui contrôlent la vie collective et assurent la reproduction sociale. L'analyse se déploie à trois niveaux:

a) symbolique: l'ensemble des croyances et des normes qui fondent les droits sur la terre et sur les ressources forestières, halieutiques et cynégétiques; l'ensemble des institutions sociétales qui régissent l'application des normes et l'exploitation des différentes ressources;

b) matériel: l'ensemble des techniques de production, de reconstitution des terroirs et de pérennisation des aires d'exploitation (brousse, forêt, cours d'eau);

c) structural: les assises spatiales de la vie collective et leurs interactions, notamment en ce qui concerne l'interface village-terroir.

Le croisement de ces informations, leur composition en une description cohérente, leur visualisation cartographique, permettront de focaliser:

i) les conflits actuels ou potentiels, à savoir si, dans quelle mesure et par quelle voie la création des Parcs et les actions qui s'y rattachent peuvent constituer des sources de friction actuelles ou à terme avec les populations villageoises;

ii) le rôle de l'Administration, qui a la responsabilité de l'application des normes de protection environnementale;

iii) les intérêts convergents, à savoir les lignes à travers lesquelles les acteurs en présence -PN, populations locales, Administration- peuvent esquisser des attitudes psychologiques et des comportements factuels qui relèvent du consensus et de la coopération plutôt que de l'affrontement et de la répression.

iv) les mesures envisageables, enfin, pour que les sources de conflits soient atténuées ou éliminées et qu'en tout cas une médiation efficace, c'est à dire respectueuse des intérêts en présence, transforme des antagonistes en partners.

2.1.2. Description et évaluation des recherches au PNB

Les travaux menés par l'équipe de recherche basée à Koundara (M.lle L. Calandra et C. D'Alessandro) ont fait l'objet d'un double monitoring:

1) Organisation du travail et mise au point d'une méthodologie d'analyse de terrain.

A ce sujet ont été effectuées les démarches suivantes: prise de contact avec le personnel des PNB-PNNK; évaluation des données collectées à l'échelle préfectorale; reconnaissance des possibilités d'accès aux zones susceptibles d'être sélectionnées pour l'analyse; approche aux différentes réalités villageoises. De même, on a procédé à l'explicitation des lignes méthodologiques qui ont présidé au choix des villages-cible visualisés en Fig.1. Pour des raisons comparatives, parmi les villages-échantillons un village sénégalais a été retenu (Ebarak, sauf vérification ultérieure). Les fiches d'enquête, quant à elles, vont être préparées en tenant compte des modèles élaborés par les stagiaires du PNHN².

Finalement, la forêt classée de la N'Dama a été inspectée à plusieurs reprises: elle fera l'objet d'enquêtes en tant qu'*espace de réserve* soumis à des exploitations "ponctuelles" et -dans quelques mesures, au moins- "douces", mais qui, à terme, peuvent créer des problèmes.

2) Elaboration cartographique

L'élaboration cartographique tient compte évidemment de la multiplicité des échelles d'analyses:

i) *Echelle préfectorale*. Les données disponibles à partir de sources variées produites ou rassemblées par le PNB ont été soumises par la Mission à une vérification de fiabilité. Successivement, des essais cartographiques ont été effectués à partir d'une visualisation de base réalisée par les stagiaires-géographes. Une attention particulière ont réclamé aussi bien la symbolisation que le chromatisme de la figuration. Cela dans la double visée d'une amélioration de la lisibilité des cartes et d'une

² Les stagiaires du PNHN sont en place à Sidakoro depuis le mois de Septembre 1996; celles du PNB sont en place à Koundara depuis le mois de Novembre.

harmonisation aux critères indiqués par la cartographie géographique internationale. Finalement, une série de neuf cartes a été réalisée: elle est présentée en Annexe II.

ii) Autres échelles. La mise au point méthodologique pour la collecte systématique des données quantitatives aux grandes échelles envisagées, s'accompagne d'une évaluation des moyens techniques effectivement mobilisables pour l'élaboration cartographique. En considération des distances, des difficultés de transport et de séjour, la Mission estime que le recours aux ressources informatiques de Conakry ne peut s'effectuer qu'exceptionnellement. En considération des objectifs individuels, Mapinfo, parmi les logiciels disponibles au PNB, s'avère le plus performant. Condition préalable pour son utilisation, est de disposer d'un fonds de carte fiable. Or, plusieurs problèmes de digitalisation affectent le fonds de carte mis à la disposition du PNB par le Bureau Technique de la DNFC. Les défauts de ces fonds topographiques informatisés, réalisés par MapsGéosystems, concernent: a) l'aspect graphique, et singulièrement le manque de continuité d'unités géographiques importantes, tels les fleuves et les pistes; b) l'aspect organisationnel, et tout particulièrement l'attribution casuelle des identifiants aux objets graphiques; c) l'aspect conceptuel, qui affecte notamment la typologie des objets graphiques, à savoir lignes, polygones, noeuds. Pour toutes ces raisons, les potentialités de Mapinfo ne peuvent pas être exploitées de façon convenable. Les responsables du PRABV ont été donc subitement investis du problème, tant au niveau de la Coordination que de l'Assistance Technique. La Mission a reçu à Conakry l'assurance d'une solution qui puisse permettre la réalisation de la cartographie envisagée, dans les temps prévus par le contrat des stagiaires-géographes du PNB.

2.1.3. Description et évaluation des recherches au PNHN

Le travaux menés au PNHN par M.lles E. Gallese et M. Di Fonso, ont été évalués selon les mêmes directrices décrites pour le PNB.

1) Organisation du travail et mise au point d'une méthodologie d'analyse de terrain.

Les démarches effectuées au PNHN ont été les mêmes qu'au PNB. Les lignes méthodologiques qui ont présidé au choix des villages-cibles ont tenu compte des spécificités du PNHN qui marquent quelques différences de taille avec le PNB. En fait: i) étant donnée la disposition *grosso modo* auréolaire des zones -tampons au PNHN, un critère important a été celui de la distance par rapport à la zone à protection intégrale, tout en tenant compte de la cardinalité; ii) étant donnée la

significative omogénéité ethnique dans les zones tampons, on a privilégié la spécialisation qui, elle, est plutôt prononcée. Les villages-cible sont visualisés en Fig. 2. Une première série de fiches d'enquête est présentée en Annexe III. Elle sera intégrée par des fiches d'approfondissement concernant:

a) la *dimension symbolique* des réalités géographiques. Ces données seront soumises à un traitement toponimique appelé ASEPRI/GEOSEMA. Cette méthode, mise au point par l'équipe italienne, a été spécialement conçue et utilisée pour étudier, par le biais du processus de territorialisation, les racines culturelles de l'organisation sociale, évoquées plus haut (cf. par. 2.1.1)³.

b) les *connaissances techniques* qui traditionnellement assurent la maîtrise des dynamiques environnementales. Comme le montrent d'autres expériences de recherche menée en Côte d'Ivoire, ces informations tout en étant valables en elles-mêmes, permettent d'appréhender les connexions entre, d'un côté, les logiques d'appropriation territoriales et, de l'autre côté, les pratiques d'exploitation des ressources, évoquées plus haut (cf. par. 2.1.1.)⁴.

2) *Elaboration cartographique*

En ce qui concerne la cartographie, la situation au PNHN ne diffère pas trop de celle du PNB. La visualisation des données ainsi que l'articulation des échelles sont les mêmes dans les deux PN. Quant aux problèmes déjà évoqués des fonds de carte, ils sont ici aggravés par le calendrier. En effet, les géographes ont commencé leur stage au PNHN au mois de Septembre 1996 et n'ont désormais que deux mois devant elles pour terminer leurs travaux. Dans l'impossibilité de prévoir d'une façon raisonnable la date où le nouveau fonds de carte fiable sera disponible, la Mission a demandé aux responsables du PNHN, MM. A Oularé, C, et C. Paolini, AT, d'évaluer l'opportunité d'acheter une "table de digitalisation" (format A3) pour procéder directement à une digitalisation minimale des fonds de carte pour que les données géographiques soient soumises du moins à une première élaboration cartographique.

³ A ce sujet, voir notamment: A. Turco, "L'ordine infinito: simboli territoriali e dispositivi sociali presso i Senoufo della Costa d'Avorio", in *Terra d'Africa 1993*, Unicopli, Milano, 1993; Id., "Dire la terra: la costituzione referenziale del territorio in Costa d'Avorio", in *Terra d'Africa 1994*, Unicopli, Milano, 1994.

⁴ On peut voir la dessus: A. Turco, "Homo Geographicus. Pensée mythique et pensée rationnelle dans la territorialité baoulé (Côte d'Ivoire)", dans: *Actes du II Congrès Panafricain de Philosophie*, Addis Abeba, 1997.

2.2. La formation et la sensibilisation

La distinction conceptuelle et pratique entre les deux volets scolaire et villageois, basés sur des principes pédagogiques différentiels, est confirmée.

1) En ce qui concerne le volet scolaire, la Mission souligne la pertinence du "Programme d'Initiation à l'environnement Protégé" (Programme IEP), esquissé lors de l'exécution du premier module de la recherche en Géographie Humaine. Le Programme IEP établit un cadre pédagogique pluri-annuel dans lequel le récepteur est conçu fondamentalement comme un acteur qui exprime des besoins aux caractéristiques multiples (réels ou bien induits; à satisfaction immédiate et locale ou bien différée dans le temps et dans l'espace). En tant que tel, il est confronté au thème de l'environnement protégé qui pour sa part résulte du tissage entre:

- * une compréhension (*qu'est-ce que EP?*);
- * une motivation (*pourquoi donc EP?*);
- * une action (*que faire pour EP?*).

Mais au moment même où le sujet-moi assume une problématique de protection environnementale, il doit être en mesure d'en évaluer tout l'intérêt pour la satisfaction des besoins dont il est porteur, pourvu qu'il agit pour son auto-promotion soit:

i) en produisant des changements purement adaptatifs (ce qui en termes systémiques peut se définir comme un feed-back négatif: réaction à une nouvelle situation normative, par exemple);

ou bien:

ii) en saisissant l'occasion pour activer des dynamiques de changement plus globales et anticipatives (feed-back positif).

2) En ce qui concerne le volet villageois, la Mission préconise une enquête pour individuer au niveau des villages, tant au PNB qu'au PNHN, toute association professionnelle et non-professionnelle afin de déterminer des groupements-cible vers qui diriger l'action de sensibilisation.

La Mission remarque le bien fondé d'une réflexion sur les thèmes de la formation et de la sensibilisation, et souligne la cohérence de l'approche menée jusqu'ici en même temps que l'efficacité méthodologique de la démarche. Par ailleurs, à l'occasion des Séminaires qui se sont déroulés aux PN entre chercheurs et responsables, elle a pu prendre la mesure de l'ampleur des besoins en information. C'est ainsi que, compte tenu des forces et du temps disponibles, la Mission adhère au cadre des priorités qui résulte des discussions et des propositions des responsables des

PN. En conséquence, elle suggère aux stagiaires de concentrer les efforts sur les recherches socio-territoriales, et renvoie à une phase successive la mise au point analytique et l'exécution d'un programme de recherche pour la formation et la sensibilisation.

2.3. Les contacts scientifiques

Au cours de la Mission, des responsables administratifs au niveau local et national ont été contactés, ainsi que des institutions scientifiques et chercheurs du Sénégal et de Guinée. En ce qui concerne ces derniers -DGD, ISAV, DGC,ISC, Université de Kankan- des entretiens et des séminaires ont permis d'élucider une série de thèmes et notamment:

- a) création des "*Centres*" pour la formation et la recherche, rattachés aux PN;
- b) organisation des manifestations scientifiques à vocation multidisciplinaire et internationale et publication des résultats;
- c) élaboration des programmes conjoints de recherche se rapportant directement ou indirectement à la gestion, conservation et valorisation des Parcs et des zones périphériques.

Enfin, conformément aux indications du Programme du Deuxième Module (Annexe I), un partenariat scientifique a été institué. En fait, un protocole d'accord a été signé entre le DGC, le PHNH et, pour le compte de MM. les Professeurs A. Turco et E. Casti, les représentants des Universités de L'Aquila et de Bergamo (Annexe IV), qui a permis d'associer deux chercheurs de l'Université de Conakry à l'équipe des géographes travaillant au PNHN.

3. RECOMMANDATIONS ET PROPOSITIONS

A la lumière des illustrations et argumentations précédentes, mais aussi sur la base des prises de contact effectuées au Sénégal et en Guinée, avec les entretiens, discussions et séminaires qui ont eu lieu soit à Dakar soit à Koundara, Faranah et Conakry, la Mission est en mesure d'avancer une série de recommandations et propositions dans la perspective de la nouvelle phase qui va s'ouvrir pour le PRABV et tout spécialement pour les PN.

3.1. La recherche socio-territoriale

Les acquis scientifiques du Programme des Recherches en Géographie Humaine indiquent que la pérennisation des Parcs s'effectue par le biais d'une gestion rationnelle du rapport territoire/société, dans laquelle tous les acteurs en présence soient impliqués, bien qu'avec des rôles et des responsabilités différents. Cela exige un monitoring continu des dynamiques géographiques, qui s'organise en trois directrices fondamentales:

- 1) Une généralisation de l'information quantitative possible qui s'accompagne d'un accroissement de sa fiabilité. Cela se fera au niveau des PN et devrait amener à la constitution d'une banque des données socio-territoriales facilement exploitable et dont la mise à jour sera tout à fait régulière. Tout particulièrement, cette banque des données permettra la construction d'un système d'*Indices de la Pression Humaine* (IPH) sur les aires protégées dont on pourra suivre les variations.
- 2) Une articulation de plus en plus fine des échelles d'observation. Dés à présent, en fait, on peut envisager des niveaux d'analyse qui entrecoupent ceux qui ont été exploités jusqu'ici. On signale notamment les échelles tant nationales que régionales. Les aires protégées n'étant pas des réalités isolées, elles doivent harmoniser leurs dynamismes aux plus vastes ensembles dans lesquels elles sont intégrées.
- 3) L'élaboration d'un Atlas thématique des PN, zones-tampon et Zones de Qualité Ecologique (pour ces dernières, voir Chap. 4). A l'aide des ressources informatiques appropriées (GIS et logiciels graphiques), l'Atlas offrira des visions synthétiques et efficaces des complexes écologiques, ainsi que des rapports territoire/société qui en

déterminent l'évolution. Par ailleurs, l'Atlas devrait être conçu comme une source de documentation d'accès facile et presque universel, ainsi qu'un outil technique polyvalent, qui répond aux besoins d'analyse et d'aménagement propres à la gestion modulaire des PN dont on parlera au Chap. 4.

3.2. La recherche pour la formation et la sensibilisation

Le deuxième axe de la recherche en Géographie Humaine a subi une sévère limitation, afin d'adapter les lignes programmatiques aux nouvelles priorités exprimées par les PN en matière d'information. Par ailleurs, la recherche pédagogique reste indispensable dans le cadre d'une option participative de la protection environnementale. Cela, d'autant plus que le Programme IEP établit une connexion aussi forte qu'explicite entre l'agir responsable et la satisfaction des besoins vitaux. Dans ses développements analytiques, le Programme IEP répond aux exigences d'une pédagogie interactive. Cette dernière, si elle est apte à l'éducation environnementale de type scolaire -ce qui implique une formation préalable des instituteurs intéressés- elle est tout-à-fait incontournable lorsqu'il s'agit d'adultes. En fait, l'action pédagogique vise à sensibiliser les villageois, mais aussi à faire d'eux les agents permanents de la formation extra-scolaire des enfants en ce qui concerne les thèmes et problèmes de l'environnement protégé.

C'est à peine le cas de rappeler que le Programme IEP, dans ses deux volets scolaire et villageois, véhicule une configuration non pas de dépendance mais bien coopérative et responsable des relations des populations avec les PN. C'est pourquoi, finalement, il favorise une orientation psychologique vers l'auto-promotion et le développement auto-centré.

3.3. Centres de Recherche et partenariat scientifique

Dans la phase qui va s'ouvrir, d'institutionnalisation juridique et de consolidation factuelle des PN, la constitution d'organismes stables de recherche et de formation est fortement souhaitable. Tout particulièrement, des Centres de Recherche rattachés aux PN pourraient réaliser les études nécessaires au fonctionnement, à la gestion et à la vie elle-même des PN, tant dans le domaine des sciences naturelles et écologiques, que dans celui des sciences humaines. Placés sous la responsabilité du personnel guinéen, les Centres visent donc à produire une recherche de qualité caractérisée par: i) l'exhaustivité de la collecte documentaire; ii) l'ampleur des connaissances de terrain; iii) la rigueur théorico-méthodologique; iv) la compétence pédagogique. La constitution des Centres ainsi que la formation des

chercheurs guinéens seront assurées par un partenariat entre les institutions scientifiques guinéennes et européennes.

3.4. Atelier International

La Mission reprend et relance l'idée d'un Atelier International qui puisse marquer d'une façon solennelle l'engagement scientifique des PN, voir du PRABV-HNG dans son ensemble, à la fin de la première phase de la coopération de la CE en ce domaine. Cette idée a été proposée et expliquée à plusieurs niveaux et à plusieurs reprises soit au Sénégal qu'en Guinée. La réaction des interlocuteurs scientifiques, ainsi que celle des AT et Autorités techniques et administratives guinéennes a été favorable, étant donné que l'Atelier marquera une étape significative dans la coopération scientifique de la sous-région, donnant ainsi à la protection environnementale transfrontalière le cachet de voie exemplaire pour la consolidation des rapports inter-étatiques à l'échelle de l'Afrique de l'Ouest.

L'Atelier International est donc proposé comme une manifestation scientifique a vocation médiatique, à laquelle participent plusieurs types d'acteurs. Il aura notamment le but de:

- a) présenter les résultats scientifiques acquis sur les PN ou le PRABV;
- b) présenter les lignes qui accompagneront l'élaboration d'une stratégie de la coopération environnementale de la CE dans phase qui va s'ouvrir;
- c) ouvrir une perspective de dialogue systématique entre les diverses instances des PN ou PRABV (techniques, administratives, politiques) et les collectivités locales, représentées soit au niveau préfectoral et sous-préfectoral que villageois.

Manifestation scientifique, l'Atelier International verra la participation des chercheurs européens et africains qui, tout en se réclamant des deux grandes filières des sciences humaines et des sciences naturelles et écologiques, ont conduit leurs études dans les PTBNK et PNHN (voir le PRABV). Un Comité Techno-Scientifique est prévu, qui aura la tâche:

- i) d'élaborer le programme de la manifestation;
- ii) d'entreprendre les démarches nécessaires à la bonne organisation et finalement à la réussite de l'Atelier;
- iii) d'évaluer l'opportunité d'une publication des résultats de l'Atelier.

4. PARCS NATIONAUX: UNE GESTION MODULAIRE

En conclusion de ce Rapport, la Mission plaide pour une poursuite de l'engagement financier et technique de la CE dans le domaine de la Conservation. Dans cette perspective, les Auteurs proposent un cadre de réflexion qui, découlant de leurs expériences scientifiques et professionnelles⁵, pourrait contribuer à la définition de la structure conceptuelle et de la base opérationnelle d'une véritable stratégie de pérennisation des PN.

Il est à remarquer préalablement que le monitoring scientifique des Parcs, aussi bien dans le domaine naturalistique que socio-territorial, tout en produisant la connaissance de base dans des régions très mal connues, vise à constituer l'assise méthodologique et documentaire pour l'élaboration d'une gestion qui vise à garantir une stabilisation à moyen terme des systèmes protégés, celle-ci étant la condition préalable à toute stratégie de pérennisation. De même la recherche pédagogique pour l'IEP, de par ses retombées sur les attitudes et les comportements des acteurs en présence, représente une mesure scientifique d'accompagnement tout à fait indispensable. .

En ce qui plus spécialement concerne l'élaboration correcte des Plans de gestion (Plans d'Aménagement, Plans Opérationnels) les grands axes suivants peuvent être énoncés:

i) Au niveau des principes, on assume:

** La conservation de l'environnement se fait dans un espace anthropisé;*

** La conservation de l'environnement implique une multiplicité d'acteurs, mais elle ne se conçoit pas sans le consensus et l'appui des populations locales;*

ii) Au niveau des logiques propositives on souhaite:

** Un cadre juridique approprié, préalable à tout engagement financier et technique;*

⁵ A. Turco, E. Casti, *Programme scientifique, op. cit.*; A. Turco, "La cooperazione ha un nuovo nome: protezione ambientale", in *Nigrizia*, 4, 1996; ID., "La cooperazione decentrata", in *Nigrizia*, 10, 1996; E. Casti e P. Marino, "Protezione ambientale e sviluppo sostenibile nella politica di cooperazione della Comunità Europea: il programma 'Bassins Versants' in Guinea", in *Terra d'Africa 1997*, Unicopli, Milano, 1997.

** Une vision holistique dans l'action conservatoire qui est appelée à gérer contextuellement:*

a) des indicateurs biologiques;

b) des valeurs paysagers;

c) des connotations matérielles et symboliques imprimées au sol par les sociétés locales;

** Une valorisation efficace des potentialités naturelles et humaines, de longue haleine et respectueuse de la culture du terroir;*

** Une approche participative aux réalisations environnementales qui vise à impliquer les populations villageoises dans le processus de conservation;*

iii) Au niveau de l'action, on suggère:

** Une conception modulaire de la gestion des PN, qui assume la double configuration d'une:*

** Modularité temporelle: la gestion est confiée à des Plans d'Aménagements (quadriennaux, p.e.) dont les grandes lignes d'action sont réalisées d'une façon flexible par l'application de Plans Opérationnels sur base annuelle;*

** Modularité spatiale: des Zones de Qualité Environnementale entourant les aires protégées (PN et zone-tampon) seront progressivement inventoriées et rattachées au PN dans un système intégré de protection.*

Agriconsulting/Rome - Février 1997

PROGRAMME DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE
EN GEOGRAPHIE HUMAINE
COMME SUPPORT A L'INSTITUTION ET A
LA GESTION DES PARCS NATIONAUX DE
BADIAR/NIOKOLO Koba ET DU HAUT NIGER
(République de Guinée)

Rapport de Mission
Deuxième Module

Présenté par:

Prof. Angelo Turco, Université de L'Aquila

Prof. Emanuela Casti, Université de Bergamo

SOMMAIRE

	PAGE
<u>I. INTRODUCTION</u>	1
<u>II. LE PAYS CONIAGUI</u>	2
II.1. La Région de Youkounkoun	
II.1.1 La composition ethnique et les religions pratiquées	
II.1.2 Les structures traditionnelles et les limites coutumieres des terroirs villageois	3
II.1.3 Les structures administratives	5
II.2. Activités villageoises	6
II.2.1 L'agriculture	
II.2.2 L'organisation du ménage	7
II.2.3 L'élevage et l'aviculture	
II.2.4 L'apiculture et l'hydromel	8
II.2.5 La chasse	9
II.2.6 La pêche	
II.2.7 Le rônier	10
II.2.8 Le palmier: le vin de palme et l'huile rouge	
II.2.9 L'artisanat	11
II.2.10 La cueillette	
II.2.11 La migration saisonnière	
II.2.12 Commerce et troc	
II.3 Conflit agriculture - élevage(en collaboration avec Mouctar Diallo)	12
II.3.1 Les composants de conflit	
II.3.2 Sortes de conflit	
II.3.3 Initiatives différentes pour un règlement des conflits en 1995/96	13
<u>III. LE PAYS BASSARI</u>	15
III.1 La région de Guingan	
III.1.1 La composition ethnique et les religions pratiquées	
III.1.2 Les structures traditionnelles et les limites villageois coutumiers	16
III.1.3 Les structures administratives	18
III.1.4 La circulation frontalière	
III.2 Activités villageoises	19
III.2.1 L'agriculture	
III.2.2 L'organisation du ménage	20
III.2.3 L'élevage et l'aviculture	
III.2.4 L'apiculture et l'hydromel	21
III.2.5 La chasse	

III.2.6 La pêche	
III.2.7 Le rônier	22
III.2.8 Le palmier	
III.2.9 Le raphia	
III.2.10 L'artisanat	23
III.2.11 La cueillette	23
III.2.12 La migration saisonnière	
III.2.13 Commerce et troc	
III.3 Conflit agriculture - élevage	24
<u>IV. LE PAYS BADIARANKE</u>	25
IV.1 La région du Mont Badiar: L'Ouest	
IV.1.1 La composition ethnique et les religions pratiquées:	
IV.1.2. Les différentes structures dans la société Badiaranké	
IV.1.3 Les structures administratives	27
IV.2. Activités villageoises(par KALIL CAMARA)	28
IV.2.1 L'agriculture	
IV.2.2 L'organisation du ménage	29
IV.2.3 L'élevage et l'aviculture	
IV.2.4 L'apiculture et l'hydromel	30
IV.2.5 La chasse	
IV.2.6 La pêche	
IV.2.7 Le rônier	31
IV.2.8 Le palmier	
IV.2.9 Le raphia	
IV.2.10 L'artisanat	
IV.2.11 La cueillette	
IV.2.12. La migration saisonnière	32
IV.2.13. Commerce et troc	
IV.3. Conflit agriculture - élevage(par KALIL CAMARA)	
<u>V. CONCLUSION ET RECOMMANDATIONS</u>	33

ANNEXES

I. INTRODUCTION

A cause de la réalisation du PNB et de la problématique de la transhumance du bétail, les différentes organisations se sont occupées d'abord des éleveurs Peulh. Les activités et les conditions de vie des trois ethnies autochtones, anciens chasseurs et cueilleurs, restaient inconnues. Pour cette raison, la recherche a ciblé trois régions principales: la plaine de Youkounkoun avec les Coniagui, la chaîne de montagne à Guingan où habitent les Bassari et le Mont Badiar, qui est l'habitat des Badiaranké. Il s'agit des ethnies minoritaires qui sont considérées comme autochtones de la région. La préfecture de Koundara montre une grande hétérogénéité et il reste à étudier les autres groupes humains comme les Foulakounda, les Sarakolé et les Diakanké.

Ce rapport final est le résultat des plusieurs enquêtes et recherches ethnologiques dans la préfecture de Koundara en 1996 et 1997. Il se base essentiellement sur les données primaires (enquêtes villageoises) et l'exploitation de quelques documents. L'annexe 1 fournit les détails sur l'approche et la méthodologie.

Le rapport suit la structure suivante: Trois chapitres donnent les grandes lignes des régions concernées: Youkounkoun, Guingan et l'Ouest du Mont Badiar. Une description de la composition ethnique et religieuse et des structures traditionnelles et administratives forme la première partie de chaque chapitre. Les activités villageoises suivent en donnant le détail sur les utilisations diverses des ressources naturelles. Le texte se limite à un sommaire, les détails se trouvent dans les annexes. Le dernier chapitre tire une conclusion générale et donne quelques recommandations.

Les conséquences de ces recherches ethnologiques pour la gestion de la future réserve de la biosphère se trouvent dans le document "Propositions pour un plan de gestion des zones tampons et zones riveraines de la préfecture de Koundara", Mai 1997.

II. LE PAYS CONIAGUI

Les Coniagui s'appellent "vewoen" entre eux et ils vivent dans une grande plaine sableuse qui correspond à peu près à la sous-préfecture de Youkounkoun. En dehors de cette région il n'existe pas de villages purement Coniagui, seulement quelques hameaux et quartiers villageois à l'ouest de Koundara et au Sénégal. En 1996 5849 personnes imposables, dont la majorité Coniagui, étaient recensées dans la sous-préfecture de Youkounkoun; les chiffres des années 40 et 50 montrent au contraire une population d'environ 10.500 personnes. Cette chute énorme est attribuée au déplacement du lieu de la préfecture de Youkounkoun à Koundara en 1962. La majorité qui quittait, étaient probablement des fonctionnaires avec leurs familles et peu des Coniagui. Depuis des années suivantes le nombre de jeunes Coniagui qui vont ailleurs pour travailler à quand même augmenté.

RENVOI: * annexe 9a: M. de Lestrage, 1955, p. 2-3; M. Gessain, 1963, 211

II.1. La Région de Youkounkoun

II.1.1 La composition ethnique et les religions pratiquées

La majorité ethnique dans la région de Youkounkoun sont les Coniaguis. Leurs villages se caractérisent par une homogénéité relative: Là où on trouve une cohabitation des Coniaguis avec les Peulhs, Malinkés ou Sarankoulés, les groupes ne se mélangent pas, chacun reste dans son propre quartier (p.ex.: Bantiank, Oussou et Saré Oussou). Même aujourd'hui les mariages interculturels au village restent exceptionnels. Les relations entre les cohabitants sont marquées par des contacts quotidiens surtout au niveau de l'artisanat et du commerce.

La plupart des Coniagui suivent leur religion traditionnelle et la pratiquent au cours de différentes cérémonies et de fêtes familiales (voir 1.2).

Le premier contact avec l'Islam fut à la fin du 19ème siècle quand Alpha Yaya pénétra la région à la recherche de nouveaux terroirs et pour islamiser la population locale. La résistance des Coniagui fut violente et efficace. Au début de ce siècle Thierno Ibrahima N'Dama de Labé se réunit avec les Français qui gagnèrent le pouvoir. A cause de ces guerres la relation entre les Coniaguis et Peulhs fut d'abord violente. Une conversion à l'Islam égalait la rupture complète avec la culture Coniagui. L'influence de l'Islam augmenta après l'Indépendance, favorisée par les commerçants et fonctionnaires Peulhs. Aujourd'hui il y a environ dix villages où on trouve des musulmans Coniagui. Normalement ils sont initiés à la tradition Coniagui, participent aux cérémonies traditionnelles et sont permis de rentrer dans la "forêt sacrée" (pour une explication et précision de ce terme: voir 1.2).

Depuis 1912 le catholicisme a commencé à influencer la région: Il y a une mission catholique à Ourousse avec une église et une école. On trouve souvent des Coniaguis catholiques dans des postes de responsabilités, parce qu'ils sont alphabétisés et parlent le français. La relation entre les catholiques et les pratiquants de la religion traditionnelle est très bonne: Comme les catholiques sont tous initiés ils participent toujours aux cérémonies. Aujourd'hui il y a aussi une chapelle à Nawaré et une à Féddé.

RENVOIS: * annexe 2a: Plan des villages dans la région de Youkounkoun

II.1.2 Les structures traditionnelles et les limites coutumières des terroirs villageois

Ce passage décrit les structures traditionnelles au niveau village et inter villageois, puis au niveau de la famille.

Les Coniaguis s'organisent principalement selon les saisons agricoles (voir 2.1) et le calendrier coutumier. Les fêtes collectives les plus importantes sont:

- Djendje: l'initiation des garçons (juin - novembre)
- Kohone: la danse des semilles (vers juin, dès les 1ères pluies)
- Atjewa: la danse des pluies (chaque deux ans en mai/juin, souvent selon les moyens disponibles)
- Sampatje: l'excision des jeunes filles (février - juin)

Souvent plusieurs villages se réunissent pour célébrer le Djendje ou le Atjewa ensemble. Ces associations villageoises varient selon la fête; il y a toujours un village principal qui guide les autres. Pendant les trois jours de la Sampatje (l'excision) les villageois se rendent visite mutuellement, mais chaque village fait sa propre cérémonie, une association villageoise n'existe pas pour ce cas. C'est le chef coutumier qui organise et dirige ces cérémonies collectives, aidé par un des ses "Massaris" (ses propres enfants et les enfants de ses frères). Certains groupes d'âge ont des tâches particulières qui diffèrent suivant le type de cérémonies.

Les vieux racontent encore de l'organisation linéaire des cases villageoises et leur déplacement annuelle, mais actuellement ils ne le font plus. Aujourd'hui les cases sont en terre et les cases légères construites avec des nattes en bambou sont seulement utilisées pendant d'hivernage, si les champs sont éloignés et demandent un déplacement en long terme. L'habitat des Coniaguis est très dispersé. Il semble que les villages du passé étaient sédentarisés pendant Sékou Touré et soumis à une structure administrative qui ne correspondait pas aux structures traditionnelles. Aujourd'hui existe une superposition des différentes désignations et termes qui rendent difficile la détermination des limites exactes.

Pour mieux expliquer les structures coutumières quelques mots clefs sont présentés par la suite; les mots en question sont issus d'une carte "village Coniagui - modèle" (voir annexe 3d). Cette carte montre quelques structures villageoises en général sans tenir compte des points cardinaux qui, dans le passé, avaient une haute importance, mais aujourd'hui cette habitude est en voie de disparition.

Il existe dans la plupart des villages Coniaguis un lieu sacré pour les hommes ("Podah") et un pour les femmes ("atjewa"). L'accès y est strictement réservé à certains groupes de la population. Le "Kohone" est normalement un lieu accessible pour tout le monde, souvent un arbre au milieu du village. Il y a des villages où les hommes et les femmes utilisent le même lieu sacré en son sein. Il est aussi possible que différents villages se rencontrent pour célébrer au même lieu sacré à l'extérieur. Le concept d'une "forêt sacrée" est trompeur en français: Parlant de Djendje (l'initiation des garçons "dans la forêt sacrée"), il s'agit plutôt d'une certaine période et un temps particulier dans la vie d'un garçon, que d'un lieu spécifique; ce qu'on a nommé "forêt sacrée" en français est seulement le sacrifice au lieu sacré Podah qui ne dure même pas une nuit. Le centre d'un lieu sacré est le "raven", une pierre, un bois sculpté ou une termitière, toujours près d'un arbre. C'est un fétiche collectif qui représente "unne", le Dieu. On lui rend hommage par

des prières et des sacrifices (le mil fermenté, les sacrifices animaux) pendant les cérémonies différentes. Par définition, un lieu sacré est "un lieu non-defriché" afin qu'il ne soit pas visible de l'extérieur. Or, ça peut être une forêt mais aussi seulement un arbre isolé défriché seulement sous son ombre.

Le chef de village appartient à la famille fondatrice et souvent est aussi le chef coutumier. Ses ancêtres matrilinéaires ont été les premiers à défricher ce lieu et sont considérés comme fondateurs du village. Si les deux postes sont occupés par deux personnes différentes, le chef coutumier est sous la tutelle du chef de village. Dans ce cas le chef coutumier est un des "Massaris" du chef de village (= ses propres fils et celles de ses frères). Le chef de village prend les décisions concernant les cérémonies villageoises et inter-villageoises, il est responsable pour les droits d'usufruit, en cas de vols et de conflits mineurs, en plus il s'occupe des nouveaux habitants et des visiteurs. Ses "Massaris" adultes et les hommes de sa famille (= ses frères et les garçons de ses soeurs) l'aident dans ces tâches. Ceux-ci, au cours des réunions villageoises réunissant tous les pères des familles nucléaires et tous les hommes initiés, présentent les décisions, qui peuvent être discutées par l'assemblée. L'organisation politique est horizontale ou "égalitaire": Chaque village a une certaine indépendance d'autre, si les villageois sont d'accord ils peuvent même quitter leur propre association coutumière et réaliser la cérémonie eux-mêmes. En général un village guide les associations durant les cérémonies importantes et a une certaine influence aux autres villages participants au moins pendant ce temps.

L'information et l'observation des règles, interdits et décisions au village, sont assurées par une personne, envoyée par le chef de village, portant un costume et un masque spécifique. Ces personnages, appelés "Lukutha" en général, ont différentes tâches au cours des cérémonies mais aussi dans la vie quotidienne: Lukutha vagnéi, par exemple, déclare des interdits au village, comme la récolte prématurée des fruits de Néré. C'est le chef du village avec l'accord des hommes initiés, qui confie ces tâches à un homme initié et digne de confiance.

La structure de la famille Coniaguie est matrilinéaire: Les enfants appartiennent toujours au clan de la mère. Aujourd'hui les enfants ne portent plus obligatoirement le nom de la mère, mais du fait du système scolaire français beaucoup d'étudiants s'inscrivent au nom du père. Cependant les propres enfants d'un homme appartiennent à un autre clan que le sien. Alors, l'héritage d'une fonction traditionnelle ne se transmet jamais d'un père à son fils, parce que celui-là appartient à un autre clan. Pour que cette fonction reste dans la même famille, l'héritage se transmet d'un homme à son frère ou un neveu de la matriligne.

Chaque famille nucléaire participe à toutes les cérémonies villageoises. Il y a de même des fêtes familiales ou du clan, qui se centrent autour du "renga", le monument des morts. Le renga se compose d'une rangée de plusieurs petits piquets sculptés (= raven = fétiche familial; voir ci-dessus: raven comme fétiche collectif), chacun symbolisant un frère ou une soeur décédée. Le piquet sculpté d'une femme est accompagné par une branche déposée à terre pour indiquer le côté d'ouest; pour les hommes cette branche indicative se situe vers l'est. On trouve le renga à l'intérieur ou à l'extérieur d'une concession. Pour les fêtes de la famille, chaque membre visite le lieu de son renga. La plupart des familles nucléaires sont polygame, alors souvent avec deux ou trois épouses dans une même concession. Il existe plusieurs clans dans une même famille nucléaire: celui du mari et les différents de ses épouses. Généralement le renga d'une personne se situe dans un autre village, le plus souvent dans le village de la mère ou de la grand-mère. Ce village est appelé le village d'origine, même si la personne concernée est née à l'extérieur. Au renga de son propre clan des cérémonies en souvenir des morts sont célébrés, les mariages sont déclarés et des souhaits personnels sont formulés (en cas de voyage, de maladie ou de stérilité). Après la concrétisation d'un souhait, toute la famille est invitée pour la fête de remerciement ("iboka") avec du mil fermenté et le sacrifice

d'un animal. Le chef du clan, normalement l'homme le plus âgé, est responsable pour l'organisation et la réalisation de ces fêtes.

Durant toutes ces cérémonies le mil fermenté joue un rôle important: Il est utilisé comme sacrifice (pour "arroser" le lieu sacré) et aussi consommé en bonne quantité par les participants. Le Djendje, par exemple, commence par la prise d'une décision collective des villageois concernés: Ils choisissent le jour pour "mouiller le mil". Par cette date tout le processus suivant est fixé. Après avoir mouillé le mil et que la germination a débuté, il est alors pilé et mélangé avec de l'eau. On le boue à 100 degrés, puis il est filtré, bouilli une deuxième fois le lendemain et laissé en fermentation pendant trois jours. Le processus dure deux à trois semaines, en fonction de la cérémonie (p. ex. deux semaines pour le Djendje) ou l'approche d'un travail champêtre avec un groupe d'entraide. Le mil fermenté n'est jamais commercialisé.

RENVOIS: * annexe 3a: Calendrier des cérémonies Coniagui
* annexe 3b: Les associations coutumières
* annexe 3c: Les groupes d'âge
* annexe 3d: Village Coniagui - modèle
* annexe 3e: Les lieux sacrés
* annexe 3f: Liste des différents masques
* annexe 3g: Arbre généalogique - modèle
* annexe 9a: M. De Lestrang, 1955, p. 18 - 21

II.1.3 Les structures administratives

Tous les villages Coniagui sont localisés dans la sous-préfecture de Youkounkoun, qui est divisée en cinq districts et vingt secteurs. Youkounkoun était le chef-lieu de la préfecture pendant la colonisation française; sous Sékou Touré en 1962, Koundara prit cette fonction et Youkounkoun devint une sous-préfecture. Aujourd'hui elle est représentée par le sous-préfet qui est affecté par le gouvernement. La CRD (Communauté Rural du Développement), théoriquement élu par toute la population, est composée de personnes locales et appui le sous-préfet dans l'exécution de ses tâches. Les représentants locaux sont les chefs des districts et les chefs des secteurs. Ils sont choisis par le sous-préfet et la CRD.

Les tâches administratives sont le recouvrement annuel des impôts, l'application des lois et des décisions gouvernementales, la préparation et réalisation des élections et la jurisprudence en cas d'un crime ou un conflit dépassant les limites des autorités familiales et villageoises. Si une plainte n'est pas réglée au niveau de la famille ou du village, elle est relégué rapidement au niveau du chef de secteur. Dans les cas plus graves le chef de district et même le sous-préfet sont impliqués, surtout s'il s'agit de crimes graves ou des valeurs significatives. L'administration des preuves se fait en détail et dans un processus personnalisé.

Youkounkoun est la localité la plus grande de la région. Les Sarankoulé sont en légère majorité par rapport aux Coniaguis, suivi par les Peulhs en minorité. Il n'y a pas de cérémonies Coniagui à Youkounkoun. Pour fêter, chaque Coniagui se rend à son village natal ou celle de sa mère. L'importance de la localité de Youkounkoun, aujourd'hui, se base sur son rôle administratif et commercial (marché hebdomadaire chaque mardi). Depuis 1992/93 une bonne piste permet une connexion facile avec la ville de Koundara à quelque 25 km de distance. Le seul moyen de transport publique est les taxis brousses qui font les connections suivantes pendant les jours du marché: Koundara - Youkounkoun le mardi, Koundara - Guingan le jeudi, Koundara - Termesse le samedi après-midi (allée) et le dimanche soir (retour). Les hommes se déplacent aussi souvent en vélo ou, comme la majorité des femmes, à pied.

RENOI: * annexe 4: Les structures administratives

II.2. Activités villageoises

Dans ce chapitre les activités villageoises sont étudiées sous les aspects suivants: l'exécutant, le type du travail, la façon de travailler, le lieu, la période, la durée, le but, l'importance et l'intention du travail.

II.2.1 L'agriculture

L'agriculture est l'activité principale de tous les villages et elle est faite dans une façon extensive. Les cinagui comptent trois saisons:

- 1) samaa = l'hivernage (juin/juillet à septembre/octobre)
- 2) araf = la récolte (novembre à janvier)
- 3) ayank = la saison sèche (février à mai)

Pendant l'hivernage et la récolte tout le monde est aux champs, au village restent que ceux qui ne peuvent pas travailler. Excepté les jeunes filles adultes non-mariées, chaque adulte possède ses propres champs, non seulement autour de la concession mais aussi en brousse, là où les ancêtres du chef de famille cultivaient auparavant. La répartition des droits d'usufruit entre les adultes concernés d'une concession ne pose pas un problème en général. Le choix d'un champ dépend:

- de la disponibilité des terres qui sont cultivées normalement pendant trois ans suivis par trois à cinq ans de jachère,
- de l'ordre des cultures qui alternent chaque hivernage (par exemple entre le mil et le fonio),
- de l'aptitude d'un champ pour une certaine culture.

Un nouveau habitant reçoit facilement les droits d'usufruit par le chef du village avec l'accord des villageois.

Le fonio et les deux variétés d'arachide (l'arachide ordinaire et dolique) sont cultivés exclusivement par les femmes; les hommes en comparaison s'occupent des cultures du sorgho, du riz et du mil avec les haricots. L'arachide ordinaire était une culture des femmes. Etant facilement commercialisée elle est aujourd'hui aussi cultivée par des hommes comme "cash crop", comme les plantations fruitières, le coton et les jardins maraîchers au lit d'un fleuve pendant la saison sèche. Les femmes cultivent plutôt pour l'autoconsommation, au marché elles font que le petit commerce en général. Les petits jardins clôturés autour de la concession où elles plantent des légumes leur appartiennent aussi. Les autres cultures comme le maïs (souvent en association avec le gombo et/ou l'arachide) et le manioc (souvent en association avec l'arachide ou/et le maïs ou gombo) sont pratiquées par hommes et femmes. Toutes ces différentes cultures peuvent se situer soit proches des concessions (tapades, non-clôturés) soit plus loin en brousse, excepté pour le petit mil qui est cultivé uniquement au village et le sorgho uniquement en brousse.

Les travaux champêtres sont réalisés par le cultivateur: femmes et hommes, chacun/e dans ses propres champs. Seuls le défrichage et le labour de tous les champs ainsi que la récolte du fonio sont toujours assurés par les hommes. Les Coniaguais utilisent régulièrement la charrue; c'est l'homme qui labour et possède des boeufs de trait s'il y a un troupeau. Pour la réalisation des travaux champêtres les villageois s'associent en groupes d'entraide, souvent dit "corvée". Il existe plusieurs formes différentes avec deux principes de base: Premièrement il y a le groupe fixe qui fait un ou plusieurs tours de travail dans les champs de ses membres. Ils sont obligés de travailler avec ce groupe et ils ne peuvent pas le quitter qu'après la fin d'un tour. Normalement la seule rémunération est la réciprocité. Deuxièmement il y a les groupes variables qui s'établissent selon la demande et changent en fonction:

- du temps du travail: toute une journée ou plusieurs heures; souvent on choisit l'après-midi et on travaille quelques heures jusqu'au soir;
- des participants: Souvent les groupes contiennent des hommes et des femmes, mais en général il y a une majorité homogène suivant la culture (p. ex. fonio: femmes, mil: hommes, etc.), le sexe et l'âge du demandeur. Ce sont sa parenté, ses amis, voisins et son groupe d'âge qui suivent l'appel.
- de la rémunération: Comme il est rare de trouver de l'argent au village, la seule rémunération est souvent la réciprocité pure. Suivant la durée du travail le demandeur est obligé de fournir le repas de midi; c'est peut-être la raison pour laquelle beaucoup d'entraides ne se font que l'après-midi. Mais l'hydromel, le vin du palme ou le mil fermenté à la fin du travail est toujours obligatoire.

Les groupes variables font l'entraide selon le principe suivant: Le cultivateur d'un champ choisit une personne de confiance. On l'appelle "Ayian". Il ou elle passe pendant le soir dans chaque concession du quartier ou du village pour informer de la date (souvent le lendemain) et le type d'entraide demandé. Le jour suivant on travaille ensemble, soit pour labourer, soit pour sarcler ou pour récolter. Selon la durée du travail le demandeur est obligé de fournir le repas de midi. Mais souvent les villageois s'occupent de leurs propres champs le matin, mangent chez eux à midi et font les travaux d'entraide qu'à partir de l'après-midi pour plusieurs heures jusqu'au soir. C'est le ou la "Ayian" qui détermine la fin du travail. Ensuite, tous les participants s'assemblent autour d'un grand pot d'hydromel ou de vin de palme, donné par le demandeur, et commencent leur soirée. En dehors de ces boissons la réciprocité est souvent la seule rémunération: Si un des participants demande un travail champêtre l'ancien demandeur est obligé de l'aider.

RENVOI: * annexe 5: Liste des groupes du travail champêtre

II.2.2 L'organisation du ménage

Une concession se forme en général par le chef de famille, se femmes et ses enfants célibataires. Les parents et les jeunes hommes célibataires habitent chacun dans sa propre case, les enfants et filles célibataires partagent la case de la mère. Les filles quittent la concession après leur mariage. Chaque épouse s'occupe de son propre foyer. Elle cherche de l'eau et du bois pour la cuisine, transforme les produits agricoles (piler, préparer, cuisiner) pour l'autoconsommation et le petit commerce, garde les enfants, fait la vaisselle et le linge et nettoie les cases et la concession. Ses filles non-mariées l'aident. S'il y a plusieurs épouses, l'ordre des responsabilités envers leur mari, la préparation de ses repas ou les visites nocturnes, est bien réglé.

La récolte est stockée dans les greniers de la concession. S'il y a qu'une seule femme, elle gère son propre grenier comme le mari gère le sien. Dans une concession polygame chaque épouse possède son

propre grenier et chaque jour ou semaine le mari distribue une partie de sa récolte à ses épouses. Avant leur mariage, les fils gardent leur récolte dans le grenier de la mère, mais toujours à part.

RENOI: * annexe 3h: Concession Coniagui - modèle

II.2.3 L'élevage et l'aviculture

Les Coniagui pratiquent l'élevage des boeufs à petite échelle. Les animaux appartiennent aux adultes, soit l'homme soit la femme mariée. Le troupeau d'une famille passe la journée en brousse sous la surveillance d'un des jeunes fils. Le soir ils reviennent au village où ils restent attachés pendant la nuit. Les déjections sont utilisées pour la fumure des tapades. Dans chaque troupeau il y a une ou plusieurs paires pour l'attelage. Les autres animaux sont gardés et abattus comme sacrifice uniquement pour les cérémonies importantes. Ils sont vendus seulement dans de rares cas. La traite et la transformation des produits laitiers sont inconnues.

Il y a des petits ruminants dans chaque concession. Ils appartiennent aux hommes et femmes, jeunes et adultes. Le rôle des petits ruminants est celui de "compte bancaire": En cas de besoin (maladie, etc.) le propriétaire le vend pour gagner de l'argent. On les utilise aussi comme sacrifice d'une importance moyenne.

L'élevage des poulets est aussi très répandu. Ils sont élevés de façon extensive. Souvent ils servent comme sacrifice mineur ou pour l'amélioration d'un repas. Les oeufs sont laissés à la poule pour la couvaison, on ne les mange presque jamais. En certaines occasions le propriétaire donne un poulet comme cadeau p. ex. à un ami ou à un visiteur.

Les Coniagui connaissent deux façons de faire l'élevage des pintades: Ils le font avec des pintades domestiques ou cherchent des oeufs sauvages en forêt pour les substituer à une poule. La poule les couve et les élève. Ainsi les petites pintades sont domestiquées. En général l'élevage et la détention de pintades est identique à celles des poulets. Le but de l'élevage de pintades est le cadeau et la vente. C'est alors plutôt une occupation des hommes que des femmes. Une pintade coûte 3.000,- FG, un peu plus chère qu'un poulet. Les pintades sont impropres comme sacrifice.

II.2.4 L'apiculture et l'hydromel

La récolte du miel est une occupation exclusivement des hommes. On peut dire que presque chaque jeune et homme Coniagui la pratique. La plupart d'entre eux fabrique des ruches pendant la saison sèche et les installe en brousse à partir de novembre. Le choix de ce lieu est libre. La récolte des ruches peut déjà commencer en juin/juillet. En cas de problème elle aura lieu à la floraison du maïs fin août/début septembre. La date de récolte est fonction du poids atteint par la ruche. La cueillette du miel sauvage qui se trouve dans les vieux arbres et les termitières abandonnées se déroule pendant la saison sèche en utilisant le feu et sans aucun équipement protecteur. Tout le miel est presque exclusivement utilisé pour faire l'hydromel. Surtout en hivernage les Coniagui l'utilisent pour récompenser les groupes d'entraide et pour les cérémonies. L'hydromel du miel sauvage ne peut pas être remplacé pour certaines cérémonies. En comparaison avec le vin de palme et le rônier la consommation d'hydromel paraît être plus importante surtout pendant l'hivernage. L'approvisionnement en miel ne pose pas de problème pendant l'année; apparemment la récolte par les Coniaguis et la commercialisation du miel Badiaranké fournissent suffisamment le marché. L'hydromel est produit soit par l'homme mais le plus souvent par la femme: Elle

mélange l'eau avec le miel, elle les chauffe et les laisse refroidir. L'hydromel est versé dans des bidons et la fermentation se fait durant quatre à cinq jours; plus sa fermentation est longue, plus le goût est amer. Pour commercialiser l'hydromel on accélère la fermentation par un ajout de vin de rônier, dont la quantité dépend de l'approche du marché et de la quantité disponible. La cire n'est pas utilisée.

Du mois de mars au mois de mai une partie des hommes se déplace pour installer des campements et récolter le miel durant deux ou trois semaines. Leur famille reste au village. En général ils associent avec des chasseurs, des pêcheurs des autres ethnies et des récolteurs de vin. Souvent une personne pratique plusieurs de ces métiers. Quand même, la majorité des hommes Coniagui préfère récolter le miel à proximité du village, leur évitant le déplacement.

RENVOI: * annexe 6: Carte des campements des apiculteurs et des récolteurs de vin

II.2.5 La chasse

La plupart des hommes Coniagui pratique la chasse. Les jeunes se réunissent durant la saison sèche et chassent en groupe le menu gibier et les volailles avec une fronde, le feu et des chiens. Les propriétaires d'un fusil chassent seuls, à deux ou trois, et toutes sortes de gibier. Ils connaissent deux catégories principales d'animaux sauvages: La plupart des animaux peut être tué sans conséquence, comme les volailles et le menu gibier, d'autres sont sacrés ayant "un esprit comme une personne". Leur nombre est limité mais si un est tué, un lavage particulier du chasseur et de son fusil est obligatoire après la chasse pour conserver sa santé. Il est fait par un spécialiste, le plus souvent un vieux chasseur maître. Seuls les vrais chasseurs chassent cette catégorie d'animaux. Pendant leur apprentissage d'une année (qui peut se répartir sur deux ou trois ans), ils apprennent avec un maître l'orientation en brousse, l'identification des animaux, l'utilisation du fusil et les différents "gris-gris" qui sont appliqués avant et après la chasse. L'apprentie reçoit les "gris-gris" nécessaires de son maître et en échange l'approvisionne en viande. Aujourd'hui peu de jeunes sont prêts à se soumettre à cet apprentissage. Ils préfèrent chasser uniquement les animaux inoffensifs et en outre chercher les métiers lucratifs comme la coupe du bambou (voir 2.11). Une autre raison est aussi la diminution des animaux en général dans la région. Aujourd'hui les chasseurs trouvent rarement les animaux sacrés; questionnés sur la fréquence de leur rencontre ils ont donné l'ordre suivant: la panthère (au nord), le pangolin (rare), l'hyène, le lion. Les animaux les plus souvent chassés sont les singes, les lapins, les phacochères, les pintades, les antilopes et les porcs-épics. Pour trouver ces gibiers les chasseurs sont souvent obligés de parcourir des distances considérables à l'intérieur et à l'extérieur de la région. Les Coniagui chassent le long de la Koulountou (PNB), de la Koliba et au sud de la Bénéné/Bananin. Pendant leur course les chasseurs s'associent au campement d'apiculteurs et de récolteurs de vin.

La raison principale de la chasse est l'approvisionnement de la famille en viande. Le reste est vendu aux autres villageois. On ne trouve pas de viande de gibier au marché hebdomadaire de Youkounkoun. Les autres raisons sont l'honneur et le statut rattachés à la chasse: En plus d'approvisionner leur famille en viande, la capacité des chasseurs à affronter le danger, neutralisé par le lavage, est bien estimé.

RENVOIS: * annexe 6: Carte des campements des apiculteurs et des récolteurs de vin
* annexe 7: Catégories des gibiers

II.2.6 La pêche

La pêche est un métier pour les hommes qui la pratiquent de différentes façons:

Premièrement les jeunes hommes pêchent avec une ligne, plusieurs hameçons et des insectes comme appât. Ils utilisent des morceaux de chaussure caoutchouc comme flotteur. Les jeunes pratiquent ce type de pêche d'août à mars.

Deuxièmement la pêche avec des nasses en bambou: C'est la méthode la plus pratiquée. Elle est utilisée en septembre/octobre dans les petites rivières et de novembre à février aussi dans les fleuves. En général chaque pêcheur travail seul: Le matin il place les nasses coniques, l'une à coté de l'autre, sur la largeur de la rivière et les fixe à des piquets en bois. La taille d'une nasse varie entre 50 et 80 centimètres de longueur et 15 à 30 centimètres de largeur. 24 heures après, le pêcheur vient récupérer les poissons piégés. L'autoconsommation prend aussi la première place et le reste est vendu aux villageois. Cependant durant la pleine saison de pêche (novembre - janvier) des poissons locaux sont vendus au marché de Youkounkoun.

La troisième méthode de pêche semblent rarement pratiquée: On ferme le lit d'une rivière avec une natte laissant uniquement l'eau passer. Un peu en aval une autre natte, perforée, est placée. Les poissons rentrent par les perforations et se trouvent piégés.

La quatrième méthode est l'empoisonnement de cours d'eau, ce qui cause surtout de conflit avec les éleveurs.

Les femmes pêchent rarement et de type "cueillette": Si elles voient une flaqué en train de tarir elles la vident complètement avec des Calebasses et attrapent les poissons à la main.

II.2.7 Le rônier

Les récolteurs de vin de rônier semblent être moins nombreux que les récolteurs de vin de palme. La raison est probablement la fréquence différente de ces arbres dans la région. A cause de l'hivernage il a été impossible de visiter et vérifier les deux sites de récolte de vin de rônier et de vin de palme, indiqués. Le premier lieu s'appelle Yavane et se situe au sud d'Angaffe dans la région de Yabadou près de la Koulountou. L'autre est Njimonjimo au sud-est de la région, vers Guingan.

L'approvisionnement en vin de rônier paraît être plutôt assuré par les récolteurs Bassaris (aux lieux cités et autres) et par les voies commerciales à partir de la Koliba via Koundara puis Youkounkoun. On le trouve toujours au marché d'alcool proche du marché hebdomadaire de Youkounkoun (derrière l'école, sous les manguiers). La quantité consommée n'atteint pas celle de l'hydromel, du mil fermenté ou du vin de palme.

Pendant l'hivernage les récolteurs installent des campements proche des rôniers. Ils y habitent avec leurs familles, cultivent leurs champs et pratiquent la chasse. Ils ne rentrent au village que pour les cérémonies importantes et parfois le jour du marché hebdomadaire.

RENOI: * annexe 6: Carte des campements des apiculteurs et des récolteurs de vin

II.2.8 Le palmier: le vin de palme et l'huile rouge

Les palmiers se présentent en plus grand nombre que les rôniers. Les récolteurs sont présents dans chaque village Coniagui. Il y a deux possibilités de récolter le vin de palme:

Le récolteur reste au village en choisissant des palmiers proches. Chaque jour, d'octobre à février, il récolte deux à huit palmiers. Il peut travailler seul une demi-journée ou se déplacer en groupe pour la journée entière. Le vin est d'abord utilisé pour l'autoconsommation et l'approvisionnement des groupes d'entraide; le reste est vendu aux autres villageois.

Une autre possibilité est le déplacement des récolteurs et l'établissement d'un campement pendant la saison sèche (mars - mai). Le vin récolté là-bas est vendu sur place, aux villages voisins et aussi envoyé aux marchés hebdomadaires. Le transport du vin jusqu'au marché est assuré par les jeunes en vélo et les femmes Coniagui à pied: Ils/elles travaillent deux jours pour le récolteur, le profit du troisième jour est pour eux/elles.

La consommation du vin de palme est plus importante que celle du rônier, mais n'atteint pas celle de l'hydromel ou du mil fermenté.

La production de l'huile rouge est peu répandue. Seules les femmes Coniagui des récolteurs de vin de palme pratiquent cette activité pour l'autoconsommation. L'huile rouge est vendue au marché de Youkounkoun par les femmes Bassaris (voir III.2.8) et d'autres venant de Koundara ou d'ailleurs.

RENOI: * annexe 6: Carte des campements des apiculteurs et des récolteurs de vin

II.2.9 L'artisanat

L'artisanat est une occupation principale pendant la saison sèche, en plus de la cueillette et de la migration saisonnière. Les hommes fabriquent des ruches, des nattes en bambou et des meubles en raphia. Ils savent aussi faire des tabourets en bois mais la menuiserie en général est inconnue chez les Coniaguis. Les femmes pratiquent la poterie, particulièrement les jarres pour garder l'hydromel et le mil fermenté. Seulement dans trois villages il y a des forgerons Coniagui et aussi des maçons pour la construction des cases en brique et banco. Toute cette production artisanale est peu commercialisée elle couvre surtout les besoins familiaux et villageois. A Ourousse un groupe de femmes catholiques pratiquent la teinture; elles sont aidées par l'ambassade Canadienne.

RENOI: * annexe 2b: Liste villageoise

II.2.10 La cueillette

La cueillette est principalement une occupation pour les femmes, surtout en saison sèche (février - mai). La production est d'abord destinée à l'autoconsommation. En cas de surplus elle peut être troquée ou vendue au marché. Les produits de la cueillette varient selon les saisons: En hivernage les femmes ramassent les mangues sauvages (téfak) et autres fruits sauvages comme l'Orhab et l'Orhanté (juillet/août). L'igname est recueilli à partir de novembre jusqu'à janvier. La récolte de fruits de Néré en

avril et mai joue un rôle important. Elle est pratiquée par beaucoup de femmes: Elles les transforment en "cube maggie traditionnel" qu'elles utilisent pour la sauce ou pour la commercialisation. L'arbre de la Karité est rare et son huile n'est presque pas produit.

II.2.11 La migration saisonnière

Après la récolte, pendant la saison sèche, beaucoup de personnes cherchent un travail à l'extérieur de leur village. Hommes comme femmes se déplacent, soit seul (les hommes), soit en couple, soit en petits groupes ou même, mais rarement, en famille. Les hommes qui s'occupent de la récolte de vin (palme et rônier) quelque part dans la région, se déplacent souvent avec toute la famille et habitent ensemble dans un campement. Pour la coupe et la transformation du bambou les hommes Coniagui vont à Sambailo, Kifaya et jusqu'au Sénégal. Dans ce cas leur famille généralement reste au village. Les femmes ont besoin de la permission du mari pour voyager. Elles ne se déplacent jamais seules mais accompagnent leur mari, leur frère ou des amies. Pour offrir leur force de travail elles vont jusqu'en Casamance, en Gambie et au Sénégal, souvent à pied. Elles pilent ou font d'autres travaux ménagers. Souvent les jeunes filles célibataires se déplacent en groupe pour chercher du travail ensemble.

II.2.12 Commerce et troc

Surtout les femmes Coniagui s'occupent de la commercialisation du surplus agricole. Elles vont au marché hebdomadaire de Youkounkoun (mardi), en cas de nécessité elles se déplacent à pied jusqu'au marché hebdomadaire de Guingan (jeudi) ou à Koundara centre (toute la semaine) pour vendre leurs produits. Le marché de Oubadji (jeudi) au Sénégal attire aussi des Guinéens, Coniagui, Bassari et Peulh, mais il est seulement accessible pendant la saison sèche. Il existe rarement des commerçants Coniagui avec une marchandise autre qu'agricole.

II.3 Conflit agriculture - élevage

(en collaboration avec Mouctar Diallo)

Les conflits agriculture - élevage posent le problème le plus sérieux dans la région de Youkounkoun. Il sont anciens mais non-résolus jusqu'à aujourd'hui. Les positions se sont endurcies et comme il n'existe pas une institution neutre pour un règlement objectif, les victimes des conflits se font souvent justice eux-mêmes.

II.3.1 Les composants de conflit

En général trois groupes d'intérêt différents utilisent la région de Youkounkoun pour l'agriculture et pour l'élevage:

- Le premier groupe comprend la population locale, qui est en majorité Coniagui. Ils font l'agriculture et possèdent quelques animaux mais se considèrent d'avantage comme agriculteur que comme agro-pasteur.

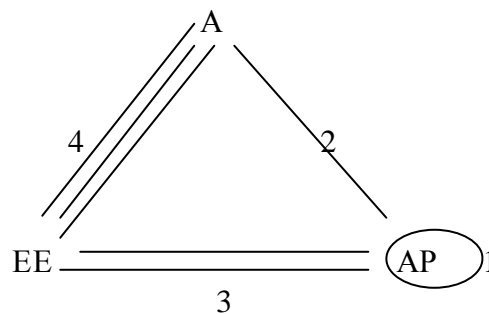
- Le deuxième groupe est une minorité de la population locale: Il s'agit des agro-pasteurs Peulh (Bowébhé, Kinsibhé), qui ne sont pas originaires de cette région. Ils étaient des éleveurs en transhumance avant qu'ils soient devenus sédentaires avec l'accord de la population à laquelle appartient le terroir. Leurs campements temporaires devinrent des villages, par exemple Bantyan, Angaff, Saré Oussou, etc. Aujourd'hui les deux groupes vivent ensemble mais chacun reste dans son propre habitat.

- Le troisième groupe contient les "éleveurs de l'extérieur de la région". En fait il s'agit aussi des agro-pasteurs Peulh (Bowébhé, Kinsibhé) qui pratiquent l'agriculture et habitent à l'ouest et au sud-ouest de Koundara (Camabi, Daybata, etc.). Pendant l'hivernage ils envoient leur bétail vers le nord de Koundara (PNB) et vers l'est (Youkounkoun) à cause des inondations, des moustiques et les champs nouvellement cultivés. Dans le conflit de la région de Youkounkoun ils jouent seulement un rôle comme éleveur et pour les distinguer des agro-pasteurs locaux il paraît utile de les appeler "éleveurs de l'extérieur de la région de Youkounkoun".

RENOI: * annexe 8a: Plan des campements temporaires et permanents en 1996

II.3.2 Sortes de conflit

Chaque cas de conflit agriculture - élevage possède ses détails et conditions, mais l'événement principal reste invariable: Un ou plusieurs boeufs rentrent dans un champ et dévastent la culture. Ce qui varie est l'approche et le règlement des dégâts entre les parties concernées. Le graphique suivant indique les quatre types différents de conflits entre les trois groupes d'intérêt:



A = agriculteurs: Coniagui

AP = agro-pasteurs locales: Peulh (Bowébhé, Kinsibhé)

EE = éleveurs de l'extérieur de la région de Youkounkoun: Peulh (Bowébhé, Kinsibhé)

Les conflits 1 et 2 sont plus des désaccords que de vrais conflits. La population locale est concernée et comme ils sont voisins depuis longtemps ils se connaissent tous et normalement règlent le problème entre eux. Ces deux types de conflit peuvent arriver à partir des premières pluies quand les premières cultures sont semées et commencent à pousser en juin. Pendant tout l'hivernage les agriculteurs surveillent leurs

champs et le bétail est gardé par un bouvier, mais il reste toujours le risque d'un dégât jusqu'à la dernière récolte en janvier.

Les conflits 3 et 4 concernent la population locale et les éleveurs qui viennent de l'extérieur de la région. Vers juillet quand il y a assez d'eau dans les rivières les éleveurs rentrent dans la région par le pont de la Koulountou en utilisant des routes diverses pour arriver au pâturage; soit ils s'installent directement dans la zone de Youkounkoun, soit ils la traversent en cherchant d'autres lieux. Souvent ce sont les enfants et une femme d'un éleveur qui restent tout l'hivernage avec le troupeau dans un campement temporaire. Les enfants surveillent les boeufs en brousse et les femmes s'occupent du lait pour l'autoconsommation et la vente; le lait est transformé en lait caillé et en beurre. Ils restent au campement jusqu'à Novembre/Décembre. Le lieu d'installation d'un campement peut changer chaque année. Le contact avec la population locale est réduit à cause de l'isolement relatif des campements et leur état temporaire. Un conflit entre agriculteurs locaux et éleveurs de l'extérieur peut devenir vite très émotionnel, avec des offensives et des contre-offensives, de la force physique et de la manipulation de témoins et de preuves. Rarement les parties du conflit cherchent une solution au niveau local. Une circonstance aggravante est le fait qu'en général le propriétaire officiel du troupeau n'est pas présent et en cas d'un conflit sa femme, qui est sur le lieu, renvoie à sa responsabilité. Souvent les victimes d'un dégât contactent directement les représentants de l'administration, soit au niveau district, soit au niveau sous-préfecture. S'ils ne trouvent pas une solution, le conflit passe au niveau préfectoral.

RENVOI: * annexe 8b: Plan des routes de la transhumance et points de conflit

II.3.3 Initiatives différentes pour un règlement des conflits en 1995/96

L'approche traditionnelle regroupe toutes les parties concernées, les témoins et interlocuteurs différents, et ils discutent le cas jusqu'à un point d'accord général. Au niveau des conflits entre la population locale et les éleveurs de l'extérieur cette approche est inefficace, car les parties n'acceptent pas les mêmes autorités et personnalités locales. Il manque une institution indépendante dont l'arbitrage serait approuvé par toutes les parties en conflit. En fait l'administration devrait jouer ce rôle. Dépendant du niveau de dégât, l'influence des parties concernées et la personnalité du représentant administratif, elle réussit à régler certains cas, mais souvent elle ne reste pas neutre et devient une partie du conflit. Il y avait plusieurs efforts au niveau préfectoral pour trouver une solution générale. En juillet 1996 le préfet publia une circulaire qui contient les mesures en cas d'un conflit agriculture - élevage. Cette circulaire était le résultat des réunions avec des agriculteurs et éleveurs à Youkounkoun, Sambaïlo, Koundara, Guingan et Saréboïdo. La circulaire a été envoyée dans chaque sous-préfecture mais la distribution et la connaissance au niveau village sont restées faibles. Un schéma des zones d'utilisation a été établi. Jusqu'à aujourd'hui ces zones ne sont pas respectées ni par les agriculteurs, ni par les éleveurs.

Dans une réunion à Youkounkoun le 4/6/1996 avec tous les responsables et parties concernées VSF s'est chargé de trouver une approche et un cadre péren qui regroupe les parties concernées et facilite leur communication. Les premières "tables rondes" sur ce sujet ont eu lieu mi novembre dans la région nord-est de Youkounkoun (Ghada Mityou) et autour de la retenue collinaire à Kirote. D'autres organisations et groupes suivent ce processus (projet PNB) ou agissent au niveau local (mission catholique).

RENVOI: * annexe 8c: Circulaire administrative

III. LE PAYS BASSARI

Les Bassari s'appellent "Beliyan" entre eux et ils habitent une chaîne de montagne qui s'éloigne de Kifaya/Guinée au sud jusqu'à Salemata/Sénégal au nord. L'habitat varie selon la région: Au nord de Guingan les concessions d'un village Bassari sont très dispersées; en contraire au sud où ils se regroupent dans les villages, une concession à côté d'une autre. Le chapitre suivant se limite à une description des Bassari en Guinée.

Les chiffres démographiques des années 40 montrent une population d'environ 5000 Bassari pour la Guinée et 2600 pour le Sénégal. Plus que 8000 habitants étaient recensés pour les districts de Guingan centre, Thiaguise et Londal, en 1996 sans distinction de groupe ethnique. La proportion Peulh - Bassari peut être estimé à 1 : 2. Si on tient en compte l'émigration croissante vers les centres urbains, la population Bassari en Guinée à légèrement augmenté.

RENOI: * annexe 9.b: M. de Lestrang, 1955, p. 2 - 3; M. Gessain, 1963, p. 211

III.1 La région de Guingan

III.1.1 La composition ethnique et les religions pratiquées

La majorité ethnique dans la région de Guingan sont les Bassari comme population autochtone, mais chaque village se trouve dans une situation différente d'adaptation et assimilation aux Peulh qui sont venus dans la région pendant et après la guerre de Alpha Yaya à la fin de dernier siècle. En utilisant la jachère des champs Bassari ils se sont installés sur les meilleurs sols. Les Bassari furent obligés de s'assimiler ou se retirer dans la montagne. Après l'indépendance en 1958 le régime de Sékou Touré a interdit certaines traditions, les Bassari furent obligés d'abandonner leurs associations coutumières et fêter par village en cachette ou en payant les responsables. Les associations coutumières étaient officiellement non-fonctionnelles mais aujourd'hui, avec certaines modifications dans leurs structures, elles jouent encore un rôle important. Elles donnent un cadre fort à une société Bassari conservatrice. En dehors de villages Bassari traditionnels, certains Bassari se sont convertis à l'islam, ils ne parlent plus leur langue et se disent Peulh. D'autres sont devenus musulmans mais gardent leur langue et certaines traditions Bassari. Les Boïni forment un groupe spécifique: Anciens esclaves Bassari des Peulh, forcement convertis à l'Islam, ils furent libérés par l'indépendance en 1958 et retournèrent dans leurs régions d'origine. Leurs villages ont développé et gardé des pratiques différentes en ce qui concerne la langue, la religion, les traditions et les cérémonies.

Une grande hétérogénéité intervillageoise caractérise donc la région de Guingan, mais en général l'intérieur de chaque village est quand même très homogène à quelques exceptions près: Les Boïni et Bassari islamisés peuvent vivre en cohabitation avec les Peulh (par ex.: Thiaguise, Londal), mais là où il y a un habitat Bassari et Peulh les deux restent toujours dans leur propre quartier. Les mariages interconfessionnels et interethniques sont rares. Les voisins se rendent tout de même visite pendant les fêtes et cérémonies différentes (baptême, funérailles, etc.).

A partir de la guerre de Alpha Yaya l'islam a joué un rôle très important dans la région. Beaucoup des gens ont cédé à la pression d'une religion dit supérieure et se sont convertis. Une telle conversion égalait à une rupture complète avec la culture Bassari. Pendant des années les différents mélanges culturels se développèrent et l'entente entre les villages voisins s'améliora. Tout le monde connaît l'histoire de chaque famille et la différence entre les Peulh et les Bassari convertis est bien connue même après plusieurs générations.

En face de l'islam et du sentiment d'une supériorité des Peulh le catholicisme gagna des supporters Bassari dans les villages traditionnels. Les croyants se sont bien intégrés dans la société Bassari, ils sont initiés et participent à toutes les cérémonies. Le catholicisme est représenté par la mission catholique de Ourousse (S.P. Youkounkoun), qui intervient dans la région en promouvant l'alphabétisation et l'établissement des paroisses. Comme chez les Coniagui la mission permet une formation moderne et donne une alternative aux structures administratives et islamiques.

Les Bassari pratiquent leur religion traditionnelle à travers des cérémonies collectives et les fêtes familiales.

RENVOIS: * annexe 10.a: Plan des villages dans la région de Guingan
* annexe 10.b: Liste villageoise
* annexe 11.b: Les associations coutumières

III.1.2 Les structures traditionnelles et les limites villageois coutumiers

L'habitat des Bassari varie selon la région: entre Guingan et Kifaya ils se regroupent dans les villages, une concession à côté d'une autre; au Sénégal et au nord de Guingan les concessions d'un village Bassari sont très dispersées. Leur organisation traditionnelle et les coutumes se ressemblent quand même. Le passage suivant décrit donc en général les structures traditionnelles au niveau villageois et intervillageois et suivant au niveau de la famille

Comme les Coniagui, les Bassari s'organisent selon les saisons agricoles et le calendrier coutumier. En Guinée les villages Bassari s'unissent aujourd'hui dans plusieurs associations coutumières qui sont caractérisées par une endogamie relativement stricte (même aujourd'hui les mariages au-dehors de l'association coutumière ne sont pas fréquents) et par le changement commun des classes d'âge. Les associations d'aujourd'hui diffèrent en partie de celles décrites dans la littérature sur les Bassari. Cette différence est premièrement un résultat de la politique de Sékou Touré, qui a cassé les quatre associations des années 40 et 50; deuxièmement la différence est aussi dû au fait que la société Bassari est une société égalitaire dont la structure politique est horizontale. Il n'existe pas de hiérarchie sociale ou de pouvoir central. Aucun village a le droit de diriger un autre. La primauté d'un village "guide" dans les associations coutumières est seulement valide pour débiter un cycle des cérémonies. Même au niveau des familles il n'est pas possible qu'un père de famille décide pour un autre. Un village Bassari s'organise autour des familles, qui est hiérarchisée en faveur des vieux, et des groupes d'âge qui ont certaines obligations et droits envers la société. Les Bassari sont très attachés au sol et à l'agriculture mais cette liaison est plutôt avec le métier qu'avec un terrain spécifique. Donc un changement de l'habitat, la fondation d'un nouvel ou l'abandon d'un ancien, se fait facilement au niveau d'une famille. Les raisons peuvent être diverses: Un campement temporaire à côté du champ pendant l'hivernage devient permanent; pour les femmes c'est souvent le mariage, pour les hommes ça peut être la succession à un poste de chef de village, un conflit ou un mécontentement général; aussi la cure d'une maladie qui demande un déplacement et un séjour prolongé

chez un guérisseur peut finalement résulter d'un déménagement définitif. Pour les cérémonies la famille reste quand même toujours attachée à son village d'origine.

La plupart des fêtes collectives ont lieu pendant la fin de la saison sèche et au début de l'hivernage (mars - fin juillet). Certaines cérémonies sont fêtées au niveau des associations coutumières, les autres au niveau du village. La durée, la façon et les responsabilités changent selon l'association ou le village. Les associations coutumières organisent leurs cérémonies collectives ainsi: Un village "guide" commence les festivités. Pendant plusieurs jours ou semaines les danseurs font le tour des villages associés (par ex.: ouwi au nord, ofona au sud). Une autre caractéristique d'une association coutumière est le changement collectif de la génération: Au nord, par exemple, la génération change toutes les six ans (1990, 1996, 2002, etc.) pendant la cérémonie d'ékapa en août. Les masques Bassari jouent toujours un rôle important dans chaque cérémonie.

Les fêtes les plus importantes sont:

- ouwi (l'association coutumière du Nord): début de l'année (mai)
- onetch: l'initiation des garçons (fin mai - fin juillet)
- hadyan (l'association coutumière du Sud): fête du caméléon (juillet)

Pendant toutes les cérémonies la séparation du monde des femmes de celui des hommes est évidente. Les deux sont complémentaires, l'un ne peut exister sans l'autre. Au premier regard l'organisation des hommes paraît être plus forte et ordonnée: Chaque homme fait partie du monde des initiés, seulement eux connaissent le secret du caméléon, l'animal sacré de la société Bassari. Les femmes et enfants sont en apparence exclues. Mais à y regarder de plus près, il devient évident qu'aucune cérémonie ne peut se faire sans eux. Un secret a besoin d'ignorants, sinon, il n'est plus un secret. Donc, l'initiation des garçons est la cérémonie Bassari la plus importante. Les jeunes subissent certains rites pour devenir "fils du caméléon" et un vrai membre de la société Bassari.

Le chef de village (aghaon ékoun = propriétaire du village/roi au Sud) dirige les cérémonies collectives au niveau du village. Il est aussi responsable des règlements des conflits (villageois et intervillageois), de la gestion des droits usufruitiers et de la réception des visiteurs. Pour la communication avec l'administration et la réalisation de leurs consignes le chef de secteur est responsable; en principe il est alphabétisé en français. Le pouvoir du chef de village se base sur le consensus villageois, l'accord des autres adultes légitime ses décisions. Les concessions des Bassari du nord sont très dispersées dans une chaîne de montagne; par conséquent le sage d'un quartier (aharkan) a une certaine autonomie en ce qui concerne le règlement des problèmes et conflits au niveau de son quartier. Mais lui aussi doit trouver un accord général. Le chef d'un village au nord est aidé par le chef coutumier (afenan), qui organise et supervise la préparation et réalisation des cérémonies, mais il assiste aussi dans les cas de conflits. Pour la publication et l'observation des règles, interdits et décisions au village le chef du village envoie un certain masque.

Les femmes s'organisent comme les hommes selon leur groupe d'âge. Souvent un groupe d'âge est représenté par sa femme la plus âgée. Pendant les cérémonies une responsable (emoun endebeogar au Nord, belongwa besogar au sud) organise et dirige toutes les femmes et groupes d'âge féminins. Elle est élue par le village.

En suivant quelques mots clés des cartes "village Bassari - modèle nord/modèle sud" dans l'annexe sont présentés pour mieux expliquer l'organisation et les structures coutumières.

Dans les villages Bassari au nord de Guingan les concessions sont très dispersées; mais chaque village possède un centre culturel, grékoun. Il est souvent bien éloigné et à l'ombre d'un sommet de la montagne. Les cases dans ce centre, dont chaque famille en possède au moins une, ne sont utilisées qu'à l'occasion des cérémonies. Seulement le chef de village y loge en permanence. Ce centre assure aussi la communication entre les concessions dispersées: Certains groupes d'âge des jeunes hommes (odeg et opalg, parfois odjar) et des jeunes femmes non-mariées sont obligées d'y aller chaque nuit. Ils dorment à la case familiale et chaque matin retournent à la concession pour les travaux de ménage et champêtres.

L'ambofor est la case sacrée des hommes où ils gardent les masques et outils sacrés, obligatoires pour la réalisation des cérémonies. Les Bassari du sud la construisent toujours un peu à côté du village. Les Bassari du nord possède même deux ambofor dans leur centre culturel: Une case du groupe d'âge "opalg" qui n'est pas sacrée et où les jeunes garçons et les jeunes filles se rencontrent, et la case sacrée des deux groupes d'âge "odyar" et "odug" où seulement les hommes rentrent.

La notion d'ékb est diverse: Il s'agit d'un lieu sacré où, à l'occasion des cérémonies, les responsables font les prières et les sacrifices pour dasa, le fétiche. Selon la cérémonie ce lieu peut changer; souvent il s'agit d'un arbre (baobab, fromager) ou un rocher qui se trouvent au milieu d'un terrain non-defriché (pour l'explication du terme "forêt sacrée" voir aussi II.1.2). Le mil fermenté fait toujours parti du sacrifice, selon la cérémonie les poulets ou petit ruminants sont ajoutés.

L'èdasch est un autel pour plusieurs types des besoins et il se trouve n'importe où: Il existe au niveau village (angeb) par exemple comme autel d'un grand guérisseur et est visité par la population de toute la région. Il existe aussi au niveau de chaque clan matrilineaire (atjes) et au niveau de la famille nucléaire (hatjekoun au nord, amben au sud): Un minimum de trois pierres forme l'autel, chacun symbolise un des ancêtres (grand-parents, parents, etc.). Après la fondation d'un nouvel habitat une de ces pierres est déménagée et autour de lui la famille crée son propre autel. L'autel se trouve à coté de la case du père de famille, proche d'un arbre. A minuit les membres de la famille se réunissent clandestinement (selon le besoin une fois par an au nord, chaque deux à quatre ans au sud) à la concession du chef de famille, à l'autel, pour prier, sacrifier du mil fermenté et des poulets et pour demander la prospérité et le bien-être de la famille.

La structure de la famille Bassari est matrilineaire comme chez les Coniagui (voir II.1.).

RENVOIS: * annexe 3.g: Arbre généalogique - modèle
* annexe 9.b: M. Gessain, 1963, pages 174 /175; J. Girard, 1984; T. Bonang, 1988; F. Madic, 1990
* annexe 11.a: Calendrier des cérémonies Bassari
* annexe 11.b: Les associations coutumières
* annexe 11.c: Les groupes d'âge
* annexe 11.d: Village Bassari - modèle nord/modèle sud
* annexe 11.e: Liste des différents masques

III.1.3 Les structures administratives

Le rôle de Guingan ressemble à celui de Youkounkoun (voir II.1.1): Il est l'habitat le plus grand et sa signification se base sur son importance comme centre administratif et commercial (marché hebdomadaire le jeudi). Les Peulh, respectivement les Bassari islamisés, sont en majorité; il n'y a pas de cérémonies Bassari.

Pour les fêter chacun se rend à son village natal. L'ouvrage de la piste de Koundara à Termesse en 1993/94 a déjà amélioré la situation du déplacement. Les moyens du transport publics et privés sont quand même encore réduites: les taxi brousse assurent les connexions seulement le jeudi et le samedi/dimanche.

La Sous-préfecture de Guingan est divisée en quatre districts et quatorze secteurs.

RENVOI: * annexe 12: Les structures administratives

III.1.4 La circulation frontalière

Après l'établissement de la frontière guineo-sénégalaise au début de ce siècle par les colonisateurs français, les structures et associations Bassari des deux pays n'ont pas tenu compte des limites étatiques jusqu'à l'indépendance en 1958. Les familles se rendaient visite mutuellement en passant la frontière sans aucune restriction. Le régime de Sékou Touré ferma et surveilla les limites du pays. Sans doute existait encore une circulation frontalière au niveau des individus qui visitaient leur parenté clandestinement. Mais les associations coutumières étaient coupées: Une cérémonie signifie entre autres aussi un mouvement de masses et un échange de biens, d'informations et de contacts. Sous la surveillance des douaniers ce n'était plus possible. La politique officielle ordonna l'abandon des traditions et la fermeture de la frontière: Deux raisons qui ont forcé les Bassari à modifier leurs structures et organisations et réaliser les cérémonies importantes en cachette et par la corruption des représentants administratifs. L'association coutumière au nord de Guingan, par exemple, comprenait neuf villages et était réduite à six par la fermeture de la frontière. Aujourd'hui la circulation a de nouveau augmenté mais c'est plutôt une orientation des Guinéens vers le Sénégal que l'inverse. La majorité d'entre eux est attirée par les possibilités de commerce dans les grandes villes (Salemata, Kedougou) et les marchés hebdomadaires frontaliers, par le travail saisonnier salarié et aussi par la chasse. Quelques commerçants sénégalais viennent tout de même aux marchés hebdomadaires à Guingan (jeudi) et Koudian (mercredi). Il n'existe que de petits sentiers; seulement pendant la saison sèche une voiture peut passer par Youkounkoun à Salemata ou par Termesse à Kedougou.

III.2 Activités villageoises

Dans ce chapitre les activités villageoises sont étudiées sous les aspects suivants: l'exécutant, le type du travail, la façon de travailler, le lieu, la période, la durée, le but, l'importance et l'intention du travail.

III.2.1 L'agriculture

L'agriculture est l'activité principale de tous les villages Bassari et elle est divisée en trois saisons:

- 1) getjasch = l'hivernage, inclue la soudure (mai à octobre)
- 2) gjekol = la récolte (septembre à janvier/février)
- 3) gaje = saison sèche (février à avril)

Depuis l'arrivée des Peulh dans la région les Bassari se sont retirés dans une chaîne de montagne. Ils s'occupent aujourd'hui presque exclusivement des cultures de coteaux. L'agriculture est réalisée à un niveau extensif: Pour labourer la terre les Bassari utilisent la houe (étèd) et pour garantir la fertilité du sol

ils suivent une rotation stricte des champs en brousse avec trois à quatre ans de culture et six à dix ans de jachère. Si les champs sont éloignés d'un village des Bassari du sud, la famille se déplace pendant l'hivernage pour y loger et travailler. Comme chez les Coniagui les droits d'usufruit sont répartis entre les adultes d'une concession: Le choix d'un champ en brousse dépend de plusieurs facteurs comme la disponibilité de la terre, l'ordre des cultures successives (première année: arachide, maïs, fonio en trois parcelles; deuxième année: mil; troisième année: arachide et fonio; quatrième année: jachère ou (si possible) le mil) et l'aptitude d'un champ pour une certaine culture. Les champs familiaux ont la priorité, mais chaque adulte cultive aussi son terrain individuel.

Les Bassari du sud clôturent bien leurs tapades contre la divagation des boeufs. Cette opération rend possible les semailles précoces des premières cultures avant même la date de surveillance obligatoire des boeufs et sa récolte réduite ainsi la période de soudure. Les tapades clôturées au sud et les tapades non-clôturées au nord sont utilisées chaque année et toujours bien amendées.

Les Bassari réservent certaines cultures pour les femmes d'autres pour les hommes: Les femmes cultivent l'arachide (ordinaire et dolique) et le fonio, les hommes s'occupent surtout du maïs et du mil (deux variétés). Le riz de coteaux peut être cultivé par tous.

La plupart des travaux champêtres sont exécutés par certains groupes d'âge: Sous la conduite des vieux les jeunes hommes et femmes entre 15 et 30 ans portent le poids de ces travaux. Les groupes d'âge opalg et odyar par exemple sont obligés d'exécuter la récolte du riz et du fonio de tout le village. Ces travaux sont organisés et coordonnés par l'ensemble du village. Un deuxième type d'organisation sont les groupes d'entraide (opana) dont il existe plusieurs formes. Ils s'organisent comme les Coniagui en groupe fixe ou en groupe qui varie selon la durée du travail, les participants et la rémunération (voir II.2.1). Ce qui reste invariable est l'approvisionnement des travailleurs en mil fermenté. Pour un travail de toute une journée le repas du midi est aussi obligatoire. Selon les possibilités du cultivateur concerné, il peut inviter les masques du village pour animer la séance qui a lieu invariablement après la fin du travail dans sa propre concession.

RENVOIS: * annexe 11.c: Les groupes d'âge
* annexe 13: Liste des groupes du travail champêtre

III.2.2 L'organisation du ménage

Dans une concession habitent en général le père de la famille avec ses femmes et enfants célibataires. Avant, ses fils mariés restent souvent à côté, mais aujourd'hui ils préfèrent de s'installer dans leur propre concession. Le père représente la famille et il est son premier responsable, mais dans la prise de décision il est assisté par tous les adultes de la concession.

Dans les ménages polygames chaque épouse s'occupe de son propre foyer. Elle cherche de l'eau et du bois pour la cuisine, transforme les produits agricoles (piler, préparer, cuisiner) pour l'autoconsommation et le petit commerce, garde les enfants, fait la vaisselle et le linge et nettoie les cases et la concession. Ses filles non-mariées l'aident. S'il y a plusieurs épouses, l'ordre des responsabilités envers leur mari, la préparation de ses repas ou les visites nocturnes, est bien réglé.

La concession est l'unité de production et consommation. La récolte est gardée dans les grands paniers en bambou/ rônier ou les greniers en terre qui sont installés fixes dans la case de chaque femme mariée. Le contenu est destiné à la consommation familiale. Le rendement des champs individuels appartient à la

personne qui l'a cultivé. Le mari garde sa récolte personnelle dans ses propres greniers dans la case d'une de ses femmes.

RENOI: * annexe 11.f: Concession Bassari - modèle

III.2.3 L'élevage et l'aviculture

Quelques Bassari possèdent des boeufs mais rarement en grand nombre. Les animaux sont confiés à un éleveur Peulh ou réunis dans un troupeau villageois et gardé par un bouvier qui change à tour de rôle. Les animaux appartiennent aux adultes et jeunes, hommes et femmes. Les boeufs sont utilisés comme sacrifice pour l'initiation ou une funéraille ou ils sont abattus pour rémunérer un groupe d'entraide qui a travaillé plusieurs jours. En cas de nécessité un boeuf est vendu pour acheter la nourriture, les vêtements ou les médicaments. L'utilisation des boeufs pour les labours ainsi que la traite et la transformation des produits laitiers sont inconnues. Les femmes Bassari sont souvent en contact avec les femmes Peulh: La femme Bassari transporte du lait caillé au marché hebdomadaire, deux tours sont en faveur de la femme Peulh, les revenus du troisième appartiennent à la femme Bassari.

Les petits ruminants sont dans chaque concession. Ils appartiennent aux hommes et aux femmes, jeunes et adultes. Le rôle des petits ruminants est celui de "compte bancaire": En cas de besoin (maladie, etc.) le propriétaire le vend pour gagner de l'argent. On les utilise aussi comme sacrifice d'une importance moyenne.

L'élevage des poulets est aussi très répandu. Ils sont élevés de façon extensive. Souvent ils servent comme sacrifice mineur ou pour l'amélioration d'un repas. Les oeufs sont laissés à la poule pour la couvaison, on ne les mange presque jamais. En certaines occasions le propriétaire donne un poulet comme cadeau p. ex. à un ami ou à un visiteur.

L'élevage de pintades n'est pas connue chez les Bassari.

III.2.4 L'apiculture et l'hydromel

La récolte du miel est assurée par les hommes Bassari. Ils utilisent des ruches traditionnelles ou font la cueillette du miel sauvage. Les ruches sont fabriquées et installées pendant la saison sèche, la récolte commence en hivernage et elle est normalement faite pendant la nuit en utilisant le feu mais aucun équipement protecteur. Le miel est presque exclusivement utilisé pour l'hydromel. Surtout en hivernage les Bassari en ont besoin pour récompenser les groupes d'entraide et pour les cérémonies. En comparaison avec le vin de palme et le mil fermenté, la consommation d'hydromel paraît d'être moins importante. Si la récolte ne suffit pas, les Bassari achètent le miel au Mont Badiar. L'hydromel est d'abord destiné à l'autoconsommation, un surplus est vendu au marché hebdomadaire. C'est la femme qui s'occupe de sa production et elle suit le même processus que la femme Coniagui (voir II.2.4). Souvent les hommes se déplacent plusieurs jours en brousse pour faire la récolte du miel la nuit et la chasse ou la récolte de vin (palmier/rônier) la journée. Dans la région il existe un seul campement: Il s'appelle "Groasan" et il se trouve au sud de Guingan proche des villages Missira et Lapken, direction Mali/Guinée.

III.2.5 La chasse

Ancien peuple de chasseurs et cueilleurs, les hommes Bassari ne quittent pas le village sans arme, soit-il un couteau ou un fusil. Comme chez les Coniagui existent deux catégories de chasseurs Les vrais chasseurs, qui ont suivi une initiation dans ce métier par un maître ils sont en minorité. Dans chaque village Bassari en existent peut être un à deux. La plupart des hommes sont des chasseurs de circonstance, au champ ou sur les chemins, ils tuent les singes, la volaille et rarement les biches. La réduction des gros gibiers dans la région comme l'hyène et la panthère qui sont des animaux sacrés, pendant les décennies passées, est la cause principale de la diminution des vrais chasseurs qui se déplacent à 2 ou 3 pendant plusieurs jours en brousse et souvent s'associent au campement des récolteurs de vin (par exemple à Groasan, voir III.2.4).

Les fusils traditionnels sont souvent chargés avec des cailloux. La poudre est fabriquée localement avec de la cendre et une certaine terre dans un processus long et élaboré.

RENOI: * annexe 7: Catégories des gibiers (chez les Coniagui)

III.2.6 La pêche

Comme il existe peu des rivières pérennes et aucun lac dans la région la pêche est rarement pratiquée. Quelques garçons savent pêcher à la ligne.

III.2.7 Le rônier

Dans la région de Guingan, quatre lieux étaient cités comme sites à rôniers: Epeij et Akoul (non exploité) au nord, Baniré à l'Est et Groasan au Sud. Certains hommes se déplacent vers la région de Youkounkoun (Njimonjimo, Javane; voir II.2.7) et jusqu'aux rôneraies de Koliba (SP de Camabi) surtout pendant la saison sèche quand la récolte des cultures est finie et le vin de palme diminue. Quelques campements à la Koliba sont permanents, leurs habitants restant plusieurs années et se retournent au village d'origine seulement pour les cérémonies importantes comme l'initiation des fils. La majorité des récolteurs établissent des campements temporaires avec leurs familles pour 2 à 3 mois entre février et mai. La façon de travailler à tour de rôle est souvent pratiquée: Pendant l'hivernage, un homme cultive les champs pendant plusieurs jours et son ami récolte le vin; ensuite ils font l'inverse. Leurs familles restent au village. Pendant la saison sèche ils récoltent ensemble leurs rôniers et profitent des revenus à tour de rôle.

III.2.8 Le palmier

Les palmiers se présentent en plus grand nombre que les rôniers dans la région; l'acte et la récolte sont libres. Les bas-fonds et les bords des cours d'eau proche des villages sont leurs sites; un déplacement prolongé et un campement ne sont pas nécessaires. Presque chaque homme connaît la technique de la récolte de vin. Pendant l'hivernage, la récolte se fait en plus de l'agriculture pour approvisionner les groupes d'entraide. La pleine saison est entre octobre et février/mars. Seulement après la récolte des cultures, les hommes restent toute la journée près des palmiers en récoltant le vin. Ils reviennent au village que la nuit. Souvent, ils travaillent en groupe pour récolter plusieurs palmiers pendant 2 semaines, et chaque

jour les revenus sont distribués à tour de rôle. Le transport aux villages différents ou au marché hebdomadaire est garanti par les jeunes ayant des vélos et gagnent le revenu de chaque troisième voyage.

L'huile rouge est produit par les femmes Bassari. Les hommes réservent quelques palmiers pour le développement des régimes où ils récoltent le vin seulement d'une partie des palmiers. L'huile rouge est d'abord destinée à l'autoconsommation; les femmes vendent le surplus au marché hebdomadaire de Guingan.

III.2.9 Le raphia

Les hommes Bassari utilisent aussi le palme de raphia pour récolter le vin. Il est bien apprécié à cause de son goût et ses bons effets sur la santé. L'arbre meurt après l'extraction du vin.

La population utilise le bois de raphia pour la construction des cases. Autres Bassari se sont spécialisés à la fabrication des meubles de raphia. La production reste souvent au niveau de la famille et du village. Seulement au marché hebdomadaire de Guingan quelques artisans les commercialise.

Les fruit donnent un médicament contre le maux de ventre; les feuilles servent pour couvrir les cabanes aux champs où la récolte du maïs est gardée.

Dans la région de Guingan il existe plusieurs endroits d'exploitation de raphia: Andakèrè, au sud de Guingan, Akoul, au nord de Guingan et Soudou, le long de la rivière à la rentrée de Guingan.

III.2.10 L'artisanat

Les Bassari s'occupent d'artisanats différents surtout en saison sèche. S'ils ne cherchent pas un travail ailleurs, ils fabriquent des meubles en raphia, des ruches et des nattes avec le matériel de rônier et de bambou. Le bambou est très demandé, ainsi les jeunes se déplacent pour le chercher à Kifaya et au Sénégal. Les femmes font la poterie, particulièrement les jarres pour garder l'hydromel et le mil fermenté. Chaque village a son propre forgeron qui fabrique des houes (dabba), des haches et les cloches pour la danse. Certains spécialistes parmi eux connaissent la manufacture des portes et des tabourets. La menuiserie en général est inconnue chez les Bassari. Dans la maçonnerie, les femmes font les murs avec des pierres, quelques hommes connaissent la fabrication des briques en terre, mais ce métier en général n'est pas pratiqué dans le sens moderne. Tous ces produits sont peu commercialisés ils couvrent surtout les besoins familiaux. L'exception est la production des meubles en raphia: Certains spécialistes commercialisent leur produits aux marchés hebdomadaires de Guingan ou Koundara. Au Bassin Versant de Taourouwol, le projet VSF a initié la formation de femmes en teinture et en saponification. Ces produits sont commercialisés au niveau des villages et des marchés hebdomadaires.

RENOI: * annexe 10b: Liste villageoise

III.2.11 La cueillette

Elle est principalement une occupation des femmes pendant toute l'année mais surtout en saison sèche (janvier/février) et au début de l'hivernage.

Certains fruits sauvages (olagan) sont ramassés en janvier et février pour l'autoconsommation. Le néré est récolté en avril, mai et juin et transformé en "sumbara" (cube maggi traditionnel) soit pour l'autoconsommation ou la commercialisation. De juin à août, les femmes cueillent le Karité et produisent l'huile et le beurre en grande quantité. La cueillette de l'igname sauvage (ongab) commence en septembre. Le baobab donne les feuilles pour la sauce vers novembre et décembre, les femmes et les enfants ramassent les fruits à partir de janvier.

III.2.12 La migration saisonnière

La période des travaux forcés de la colonisation pendant les années 20 à 50 était suivie par une période de migration saisonnière et permanente. Les jeunes cherchent l'emploi pour répondre aux besoins financiers au village. Surtout pendant la saison sèche ils cherchent du travail à l'extérieur de leur village. Hommes et femmes se déplacent, soit seuls (hommes), soit en couple, soit en petits groupes ou en famille dans la région et jusqu'au Sénégal et en Gambie. Les femmes ne se déplacent jamais seules. Pour voyager elles ont besoin de la permission du mari et des vieux au village qui peuvent déclarer un interdit général de voyager par les masques. Les femmes offrent leur force pour tous les travaux de ménage, les hommes s'occupent de la récolte de vin (palmier et rônier), la coupe de bambou et l'artisanat.

RENOVI: * annexe 9b: T. Bonang (inédit)

III.2.13 Commerce et troc

La société Bassari se base sur la réciprocité qui se traduit par l'entraide et l'assistance mutuelle, l'échange de biens, la capacité de travail, les services, les cadeaux et complaisances. Dans la vie quotidienne au village, l'argent comme moyen de paiement invariable joue un rôle secondaire mais avec une importance croissante. Dans le système de la réciprocité ce que l'on a investi ne donne pas un profit immédiat, sinon à long terme et sous d'autres formes. Donc l'équilibre entre donner et recevoir est un état idéal et impossible à atteindre. Il implique une succession continue d'obligations mutuelles et d'assistances, qui nourrissent les relations sociales ou le cas échéant les détruisent.

Différents systèmes de troc sont connus dans un niveau personnel, familial, villageois et régional. En général, la récolte est autoconsommée et introduite dans le circuit de la réciprocité au niveau famille et village. Seule le surplus rentre dans le circuit de la réciprocité au niveau intervillageois ou est commercialisé. Ce sont les femmes et rarement les hommes qui s'occupent de la transformation et la commercialisation des produits agricoles; les revenus appartiennent au propriétaire du surplus. Certains commerçants Peulh voyagent dans les villages éloignés avec leurs assortiments de tissus, lames, médicaments, cigarettes, bonbons, savons, piles, torches, etc.; si les villageois n'ont pas d'argent, ils paient avec les produits agricoles.

Les marchés fréquentés sont ce de Guingan (jeudi), Kiffaya (mercredi), Termesse (dimanche) et Ekès/Sénégal. En juin 1998 un ancien marché hebdomadaire était inauguré à Thiaguise (le mardi).

III.3 Conflit agriculture - élevage

En comparaison avec la région de Youkounkoun le conflit agriculture - élevage dans la sous-préfecture de Guingan est d'une importance mineur à cause d'une raison principale: La chaîne de montagne forme une barrière naturelle dont l'accès difficile rend le terrain impropre à l'élevage des grands troupeaux.

Les éleveurs transhumants de l'ouest (Koundara, Camabi, Missira, etc.) s'approchent rarement de la montagne; seule la région de Akoul et Négaré est parfois victime de la divagation de leurs boeufs. Certains éleveurs viennent de la sous-préfecture de Termesse (Hamdallaye, Yangouké, Nandouba) vers la montagne et empêchent les villages à l'est de la région (Poghon, Etjoch, Pongar/Tilang).

Beaucoup de Peulh locaux sont des agro-pasteurs sédentaires qui effectuent une transhumance à petite échelle. Souvent les Bassari leur confient leurs boeufs. Mais tous ces villages (Peulh, Bassari et Boïni) vivent de l'agriculture. La plupart des problèmes sont donc réglés entre voisins au niveau local. Mais un conflit entre la population locale et des éleveurs de l'extérieur de la région peut se transformer en conflit ethnique: Il devient émotionnel et une solution n'est trouvée qu'au niveau de la sous-préfecture ou de la préfecture.

RENVOI: * annexe 14: Plan des routes de la transhumance et points de conflits

IV. LE PAYS BADIARANKE

Les Badiaranké s'appellent "Bdiad" entre eux et ils habitent un triangle dans trois pays: Sénégal, Guinée et Guinée-Bissau. Il s'agit d'une société segmentée et l'évolution des trois groupes dépend des différents environnements. Le chapitre suivant se limite à une description des Badiaranké en Guinée.

IV.1 La région du Mont Badiar: L'Ouest

IV.1.1 La composition ethnique et les religions pratiquées:

Une grande hétérogénéité intervillageoise caractérise la région de l'Ouest du Mont Badiar. Avec une population d'environ 1500 personnes, les Badiaranké constituent aujourd'hui une vraie minorité ethnique. Les Peulh sont l'ethnie majoritaire suivie par les Foulakounda. Il existe d'autres ethnies comme les Mandingue (région de Missira), les Sarankolé (s/p de Kamabi) et les Diakanké (Dar-es-salam, Kandika).

Pendant ce siècle, les tendances se sont renversées avec seulement une petite croissance des Badiaranké et une énorme immigration des Peulh. Au début du siècle, Capitaine Boucher rapporte environ 1500 Badiaranké en Guinée et il souligne leur majorité par rapport aux Foulakounda (environ 1000) et Peulh (environ 500). C'est seulement après 1962, quand Youkounkoun est devenu une sous-préfecture et Koundara, une préfecture, que les Peulh sont venus en grand nombre. Ils se sont installés dans la région ou ont continué au Sénégal pour échapper aux impôts du gouvernement de Sékou Touré. Les Badiaranké sont considérés comme une ethnie autochtone de la région et parentés avec les Coniagui et Bassari. Il existe peu de villages purement Badiaranké. Le plus souvent les villages sont mixtes, mais chaque groupe ethnique habite dans son propre quartier.

Le processus d'islamisation des Badiaranké a été beaucoup plus avancé au Sénégal et en Guinée-Bissau. Mais aujourd'hui, la majorité des Badiaranké de Guinée pratique aussi l'Islam. Il existe quand même quelques paroisses catholiques Badiaranké. Un Badiaranké qui se nomme d'être pratiquant de la religion traditionnelle Badiaranké, n'existe pas. L'islamisation et l'adaptation au monde moderne ont affaibli les cérémonies traditionnelles et il ne reste que peu d'autels et des lieux sacrés. Contrairement aux Bassari, il y a des musulmans et des chrétiens dans une même famille Badiaranké. Ils vivent dans un quartier et ils célèbrent par exemple l'initiation des enfants ensemble sans tenir compte de la religion. Leur relation n'est pas sans conflits quand même, mais, elle semble plutôt être une lutte pour le pouvoir entre les représentants des traditions et du modernisme qui peut se manifester selon l'appartenance religieuse.

RENVOIS: * annexe 9c: Boucher, Paris 1903, p. 375
* annexe 15a: Plan des villages dans la région du Mont Badiar
* annexe 15b: Liste villageoise

IV.1.2. Les différentes structures dans la société Badiaranké

Comme les Bassari et les Coniagui, l'origine des Badiaranké reste obscure. Outre quelques théories éloignées, l'opinion générale les considère comme autochtones de la région et les compte parmi le groupe des Tenda (parentés aux Bassari et Coniagui). Depuis le 13^{ème} siècle et probablement avant, les Badiaranké étaient influencés par les Mandingue. Aujourd'hui, il y a peu de Mandingue dans la préfecture de Koundara et leur habitation est bien éloignée de celle des Badiaranké. L'influence Mandingue se voit dans la langue Badiaranké, qui a pris certains mots; aussi, les chants pendant l'initiation des garçons en brousse sont en Mandingue. En plus il existe des institutions dans la société Badiaranké qui rappellent aux structures Mandingue avec quelques modifications. Un exemple est l'existence d'un totem du clan (matrilinéaire chez les Badiaranké, patrilinéaire chez les Mandingue); le forgeron et ses tâches sont un autre exemple (voir ci-dessous). Mais depuis les années 60, l'influence des Peulh sur les Badiaranké semble être beaucoup plus significative. Le pulaar est devenu la langue principale dans la région et presque tout le monde la parle. L'architecture favorise les grandes cases avec véranda et l'élevage et la commercialisation des boeufs prennent une place plus importante dans l'économie familiale Badiaranké qu'avant. Dans la plupart des villages, les Badiaranké cohabitent avec les Peulh ou/et les Foulakounda, mais chaque ethnie reste dans son propre quartier.

Les Badiaranké forment une société segmentée, il n'existe aucun pouvoir central et les différents villages sont indépendants les uns des autres. Une structure en classe d'âge, comme chez les Bassari, n'existe pas. L'organisation de la société suit les unités de production et consommation dont le plus petit est la concession. Sous la direction d'homme le plus âgé et le plus capable, les habitants vivent ensemble. Production et consommation sont communes mais deviennent, aujourd'hui, de plus en plus individuelles. L'unité plus grande que la concession est le village ou, comme il n'existe presque pas de villages purement Badiaranké, le quartier. Certaines personnes clés dirigent les affaires ou portent des responsabilités spécifiques: le chef du village, l'imam, le chef de secteur, la responsable des femmes, celui des jeunes, le forgeron, le gardien de nuit, le vieux qui garde la tradition. La répartition du pouvoir dépend des personnalités et aussi du fait si les Badiaranké sont majoritaires ou minoritaires dans le village. Le calendrier des différentes fêtes au village/quartier Badiaranké reflète bien ces différents groupes d'intérêt.

Au niveau des hameaux et des villages, le responsable est le chef secteur. Avec le chef du district comme supérieur il s'occupe des affaires profanes et administratives. Celui qu'ils appellent chef de village est en fait l'adjoint du chef de district. Les responsables des femmes et des jeunes organisent surtout des travaux communs et les événements sociaux.

En générale l'imam s'occupe des affaires religieuses et morales. Mais l'influence croissante d'Islam mène souvent à une collaboration réelle de l'imam à la politique quotidienne. Il est en train de remplacer le pouvoir traditionnel; en cas de problèmes, les Badiaranké se dirigent de plus en plus vers lui pour avoir un conseil.

En dehors des fêtes agricoles, le nombre de cérémonies traditionnelles et de lieux sacrés ont beaucoup diminué. Les autels familiaux en forme de pierre à côté de la concession sont difficiles à trouver aujourd'hui. Ce qui reste encore dans chaque village Badiaranké sont certains autels villageois (koasé). En général il s'agit d'un autel pour les hommes et un pour les femmes, souvent représenté par un arbre (fromager). Le pouvoir traditionnel est donc représenté par une femme d'une certaine famille et un homme d'une certaine famille, souvent le plus vieux. L'homme connaît les sacrifices et cérémonies nécessaires en cas de difficultés personnelles et villageoises, par exemple la demande des bonnes semences ou l'augmentation des pluies. A ces occasions il dirige tous le village Badiaranké et tous le monde de n'importe quelle religion le suivent. Au niveau individuel, il conseille les hommes impuissants et les femmes stériles, il soigne les maladies et il demande l'autel villageois pour le temps favorable d'un voyage. La

femme ne dirige jamais tous le village, elle est responsable pour les cérémonies des femmes. Chaque lieu sacré est spécialisé dans un certain domaine (protection contre un ennemi; santé; différents désirs; etc.) et il est géré par son intermédiaire. Selon besoin, chaque personne de n'importe quel âge, ethnie ou sexe, peut s'adresser à lui. Les femmes ne s'approchent pas au lieu sacré des hommes et vice-versa. En cas de réussite d'une demande, la personne est obligée de faire le sacrifice qu'elle avait promis. Si ce n'est pas respecté, elle risque une maladie grave ou même la morte.

La cérémonie la plus importante pour les Badiaranké musulmans et chrétiens est l'initiation (Djambadon) fêtée en janvier/février. Elle se déroule un mois après la circoncision des garçons et l'excision des filles et elle marquant ainsi la fin de l'exclusion des enfants. Dans chaque village Badiaranké il existe un lieu pour la circoncision des garçons et un lieu pour l'excision des filles. Après l'opération, les garçons rentrent dans la forêt sacrée des hommes (coyan) et y restent pendant la journée. Ils rentrent au village seulement la nuit sans avoir contact avec les femmes et ils dorment dans la case des initiés (padé). Les jeunes filles habitent dans une case de leur concession familiale pendant la même période et ne sortent que pour puiser l'eau et piler. La fête d'initiation dure deux jours et les garçons et les filles y participent et dansent ensemble. Ce fait semble être une évolution récente parce que la littérature décrit toujours deux fêtes différentes: une petite fête en décembre/janvier pour l'excision des filles et une grande cérémonie en janvier/février pour les garçons. Avant, le "secret des hommes" et le "secret des femmes" jouaient un rôle significatif dans la société Badiaranké. Les deux mondes étaient bien séparés mais associés à des concepts complémentaires. Par exemple, dans une concession, la case du chef de la famille était toujours placée à l'Est, la grande case commune des femmes vers l'Ouest. Aujourd'hui, les Badiaranké ne suivent plus strictement ce concept; souvent une femme habite dans la même case de son mari.

Une autre structure caractérise la société segmentée des Badiaranké: l'individu se trouve dans un taillis de sa matrilinee et sa patrilinee; aujourd'hui, sous l'influence d'Islam, ce système a tendance à favoriser le côté paternel. Un enfant appartient à la famille de sa mère, respecte le même totem et il ne peut pas se marier avec un membre de cette famille; il porte le nom de sa mère, mais on l'appelle toujours avec le nom qu'il hérite de son père. L'héritage des champs se fait aussi par la patrilinee du père au fils.

Une autre personnalité important au village Badiaranké est le forgeron (wusa). Son rôle rappelle au système des castes Mandingues. Les différences sont quand même grandes: Aujourd'hui les forgerons Badiaranké ne forment plus de caste endogame, chaque jeune qui a la bonne volonté peut apprendre ce métier. Comme chez les Mandingues, le forgeron joue un rôle très important au village. Il ne s'occupe pas seulement d'approvisionnement en outils, mais il a aussi des tâches sociales: il surveille l'initiation des garçons et l'excision des filles. Pendant les fêtes, par exemple un baptême, il partage le repas aux hommes, et sa femme, aux femmes. Ses capacités de faire de gris-gris contre les sorciers sont bien connues.

Une autre personnalité villageoise est le gardien de nuit (legna). Il sort de sa case entre 2 heures et 4 heures le matin et il fait le tour du village pour le protéger contre n'importe quel intrus. On dit qu'il se déplace facilement en volant.

- RENVOIS: * annexe 9c: G.Ducos, 1980, p.55; G. Gessain, 1958, p.74;
W.S.Simmons, 1967 (1), p.51/52
* annexe 16a: Calendrier des fêtes Badiaranké
* annexe 16b: Liste des différents masques
* annexe 16c: Village Badiaranké - modèle

IV.1.3 Les structures administratives

La situation administrative Badiaranké est différente de celle des Coniagui ou des Bassari qui montre quand même une certaine unité. Ils vivent dans trois pays différents (Sénégal, Guinée et Guinée-Bissau) et même en Guinée leur habitat ne correspond pas à une seule sous-préfecture. Les villages Badiaranké appartiennent soit à la sous-préfecture de Sareboïdo ou à celle de Sambailo. Chaque dimanche, le plus grand marché de toute la région a lieu à Sareboïdo; le marché du mercredi à Sambailo est d'une taille ordinaire. Dans ces deux lieux principaux, il n'habite que peu de famille Badiaranké. L'état des routes nationales entre Koundara, Sareboïdo et Kandika (frontière avec la Guinée-Bissau) et entre Koundara, Sambailo et Madina-Gounass (Sénégal) est pitoyable. Il existe beaucoup de petites routes et sentiers et depuis 1984, la circulation frontalière a encore augmenté.

RENOI: * annexe 17: Les structures administratives

IV.1.4 La circulation frontalière

Les colonisateurs français ont fixé les limites de la frontière au début du siècle. Aucun administrateur n'avait tenu compte des structures traditionnelles et des différentes ethnies dans la région. Au début, les nouvelles limites étatiques n'ont pas posé un obstacle significatif pour les populations locales. Badiaranké, Mandingue et autres ethnies continuaient à voyager et à se déplacer dans la région tri-nationale jusqu'à l'indépendance guinéenne en 1958. Sous le régime de Sékou Touré, les frontières étaient fermées et les rumeurs sur la brousse frontalière minée ont même arrêté les plus courageux.

Depuis 1984, la circulation a de nouveau augmenté. Les grands marchés de Sareboïdo (dimanche) et de Diaobé (Sénégal, lundi - mercredi) attirent beaucoup d'intéressés de toute la région. La situation transfrontalière avec des prix et des marchandises différentes promouvait une bonne circulation. L'échange se fait surtout entre les boissons venant de la Guinée-Bissau (bière, coca-cola, etc.) et, en retour, des mangues et des clôtures en bambou. En cas de maladie, beaucoup de guinéens voyagent en Guinée-Bissau pour se faire soigner. Un déplacement est possible chaque jour, même en hivernage. Au contraire, un voyage au Sénégal devient plus cher, les taxis passent la frontière seulement 2 à 3 fois par semaine et en plein hivernage le déplacement est presque impossible.

IV.2. Activités villageois

(par KALIL CAMARA)

Dans ce chapitre les activités villageoises sont étudiées sous les aspects suivants: l'exécutant, le type du travail, la façon de travailler, le lieu, la période, la durée, le but, l'importance et l'intention du travail.

IV.2.1 L'agriculture

L'agriculture est l'activité principale de tous les villages Badiaranké, elle est divisée en trois saisons:

- 1) Koumpassa: l'hivernage, au moment des semis juin/ juillet (mil, fonio, maïs, arachide).
- 2) Kodre: récolte des cultures, août/ septembre/ octobre/ novembre.
- 3) Wanké: saison sèche, novembre/ décembre/ janvier...mai (récolte du miel et réparation des cases).

Les Badiaranké font la rotation de culture: Pendant la première année ils cultivent le mil et l'arachide, pendant la deuxième année, l'arachide et le maïs, pendant la troisième année, le fonio, le sorgho et le riz et pendant la quatrième année, le coton et l'arachide. Après, ils laissent le champ en jachère pendant 5 à 6 ans. Pour labourer la terre, la plupart des Badiaranké utilisent la houe. Quelques uns labourent avec la charrue qu'ils louent (4.000 FG / 6 heures). Si le champ est éloigné du village, ils se déplacent, y logent et y travaillent comme les Bassari et les Coniagui.

Les droits usufruitiers: Les propriétaires des terres sont les personnes qui ont défriché les premiers dans la brousse; les utilisateurs sont en général des membres de la famille; le propriétaire peut donner les droits usufruitiers à une personne ne faisant pas partie de la famille à condition qu'il cultive sans planter d'arbres fruitiers. Après la récolte, l'intéressé peut, selon sa volonté, donner un peu de sa récolte au propriétaire en guise de reconnaissance. La terre peut être héritée de père en fils ou d'un grand frère à son petit frère. Le père de famille décide de l'utilisation de la terre et informe ces fils de cette décision. Les hommes s'occupent surtout des cultures de mil, de fonio, d'arachide et de sorgho; les femmes, elles, cultivent l'arachide, le maïs et le fonio en brousse. Dans les tapades, elles insèrent les cultures intercalaires: le gombo, le piment, le manioc.

Les Badiaranké font souvent un champ commun pour le village (arachide). Après la récolte et le séchage, l'arachide est mesurée et gardée dans les greniers jusqu'à la période de soudure, pendant laquelle ils la vendent. L'argent est versé dans la caisse du village, puis ils programment une activité sociale, par exemple la construction d'une maison de jeunes. Il y a également des champs collectifs au niveau de la famille dont le grenier est géré par le père de famille sous l'assistance de sa première femme.

Les travaux champêtres: Les hommes s'occupent du défrichement des champs (brûlage, ramassage des brindilles), du labour et du semis. Les femmes font le désherbage et le binage des champs et la récolte.

La plupart des travaux champêtres sont effectués par des groupes d'entraide. Certaines activités sont rémunérées par l'argent et d'autres par simple aide mutuelle. La rémunération en argent est fréquente dans la région du Mont Badiar. Au contraire, à l'Est de la préfecture, la population préfère un paiement en nature.

IV.2.2 L'organisation du ménage

Chez les Badiaranké, la première femme est toujours responsable du ménage, parce qu'elle est la plus vieille et la plus expérimentée dans l'organisation et la gestion. Le mari est le premier responsable de la famille, mais la première femme arrange les conflits entre les différents membres de la famille. Dans les concessions Badiaranké, il y a les greniers communs dont la gestion est assurée par le père de famille. Le mari est assisté par sa première femme pour gérer la récolte issue du champ commun de la famille. Il y a également des greniers personnels dont la gestion relève seulement du cultivateur qui peut être le premier fils, une fille, la deuxième ou troisième femme, il peut être aussi les petits fils qui ont des champs personnels.

IV.2.3 L'élevage et l'aviculture

Quelques Badiaranké possèdent quelques boeufs mais rarement en grand nombre; les animaux d'une famille sont réunis dans le village et gardés par les jeunes fils du propriétaire, ce travail change à tour de rôle; les Badiaranké ne confient plus leurs boeufs aux Peulh. Les animaux appartiennent aux adultes et

jeunes, hommes et femmes. Le troupeau familial est sous la responsabilité du père. Quelques boeufs sont utilisés pour le labour. La traite du lait est encore plus rare. Un boeuf peut être utilisé comme sacrifice pour les cérémonies d'inauguration d'une école ou maison de jeunes (par exemple à Sounkoutou). Le but principal de l'élevage des boeufs est leur commercialisation: en cas de besoin, ils sont vendus pour acheter des semences, de la nourriture et du matériel de construction.

Les petits ruminants existent dans chaque famille et appartiennent aux adultes et jeunes, hommes et femmes. En cas de nécessité, on les revend et l'argent est utilisé pour l'achat de nourriture. Ils sont aussi utilisés comme sacrifice d'initiation ou des funérailles.

La volaille existe presque dans chaque famille. En cas de visite d'un étranger, un coq est offert pour la sauce. La volaille est revendue au marché pour acheter la nourriture.

IV.2.4 L'apiculture et l'hydromel

La récolte du miel est assurée par les hommes Badiaranké; ils utilisent des ruches traditionnelles fabriquées à partir de la paille qu'ils coupent en saison sèche. Les ruches sont suspendues généralement sur les arbres de néré et sur les arbres ayant des fleurs odorantes. La récolte commence vers la fin de la saison sèche et elle se fait pendant la nuit. Les hommes récoltent aussi le miel sauvage dans les galeries des arbres et dans les anciennes termitières qui donnent plus de rendement que les ruches. Le miel est utilisé par tous les Badiaranké à l'état pur ou comme l'hydromel; la production qui reste est vendue dans les marchés hebdomadaires de Sambaïlo et Sareboïdo (1 litre = 3000 à 3.500 FG). Les femmes s'occupent de la commercialisation et de la préparation d'hydromel. Les hommes se déplacent quelques heures en brousse pendant la nuit pour faire la récolte du miel et rentre au village le matin. Il n'existe pas de campement.

IV.2.5 La chasse

Les Badiaranké chassent avec des fusils. Avant l'installation du Parc National du Badiar, ils se déplaçaient vers Oudaba et la Koulountou. Les animaux les plus chassés étaient les biches, les phacochères, les cynocéphales, les cobras. Le nombre des chasseurs est estimé à deux personnes par village Badiaranké qui chassent indépendamment l'un de l'autre. La plupart des hommes sont des chasseurs de circonstance, ils ne se soumettent pas à une organisation traditionnelle. Ils font des campements en brousse pour y chasser et fumer la viande. Une partie est gardée pour la consommation familiale et l'autre pour la vente afin de pouvoir payer les munitions de la prochaine chasse.

IV.2.6 La pêche

Avant l'installation du Parc National du Badiar, les Badiaranké faisaient la pêche dans les marigots de Ounkougnit et Katharasadi, deux marigots à peu près intarissables vers la Koulountou. Actuellement, tous les Badiaranké pêchent dans les deux mares de Okana et Woff à Koutan. La première pêche se réalise au début d'hivernage dans la mare de Okana et toute la population Badiaranké participe. Les hommes pêchent dans la nasse Woussoun et le pique (sorin) contre les caïmans, le boa et la tortue. Les femmes ne pêchent pas, elles s'occupent du fumage des poissons pêchés et la préparation des repas pour les pêcheurs. Après la pêche, tout le monde rentre à Koutan. Les poissons sont partagés par les 4 chefs des pêcheurs de Koutan en présence des différents chefs de village. Chaque famille qui a participé, reçoit

sa part. Le reste est destiné à la commercialisation. Les revenus sont distribués aux participants par les chefs des pêcheurs. La quantité pêchée est inestimable. La seconde pêche se réalise dans la mare de Woff à Koutan; la même procédure est appliquée comme à Okana.

IV.2.7 Le rônier

Le rônier n'est pas connu dans la région Badiaranké. Seulement à Koutan, à l'Ouest du Badiar, il reste 4 pieds de rônier qui ne sont pas exploités pour le vin. Les Badiaranké consomment le vin de rônier pendant les travaux champêtres, les cérémonies et dans les marchés de Sareboïdo et Sambaïlo, les consommateurs achètent la calebasse à 150 FG. Les vendeurs s'approvisionnent avec le vin qui vient de la Koliba (Kamabi).

IV.2.8 Le palmier

Le palmier est utilisé dans la région Badiaranké pour le vin et pour les régimes. Les hommes Badiaranké le récoltent mais peu; ce sont les Mandingue et les Diakanké qui sont plus habitués pour grimper les palmiers. Les femmes Badiaranké assurent le transport et la commercialisation du vin. Elles achètent des bidons de 20 litres des récolteurs et les envoient au village pour les revendre aux consommateurs locaux à 100 FG la calebasse. Les Mandingue et les Diakanké de Sareboïdo coupent les régimes à Oudaba et les vendent aux femmes Badiaranké pour 300 à 350 FG le régime. Elles font l'extraction de l'huile rouge pour la consommation et la vente au village. Le reste est revendu dans les marchés hebdomadaires à 250 FG la mesure.

IV.2.9 Le raphia

Le raphia était récolté dans la zone tampon de Oudaba avant l'installation du Parc National du Badiar. Actuellement, la récolte se fait dans la zone de Samba Eggué et Kodjané vers Sounkoutou. Le vin de raphia est bien considéré parce qu'il lave les reins et dégage la maladie reinale. Comme le rônier, l'arbre meurt après la récolte. Le vin le plus apprécié pour son goût est le vin de palme. Le vin de raphia est toutefois consommé à cause de ses effets positifs sur la santé.

IV.2.10 L'artisanat

Les Badiaranké pratiquent différents artisanats: en saison sèche, les hommes fabriquent des nattes et des ruches. Les femmes tissent de longues bandes de tissu (leppi) avec lesquelles les tailleurs font des vêtements. Les hommes travaillent également la cordonnerie et la maçonnerie. Les jeunes hommes et les femmes confectionnent des briques en terre pour la construction des cases familiales. Peu de menuisiers existent dans la région des Badiaranké: un seul homme connaît ce métier à Koutan. On rencontre le même phénomène chez les Bassari et les Coniagui. Au début de l'hivernage, le forgeron de chaque village Badiaranké commence la forge avec la fabrication des houes, des faucilles et des haches; en plus, il joue un rôle social important comme décrit ci-dessus.

IV.2.11 La Cueillette

Au niveau des Badiaranké, la cueillette est principalement une activité féminine en saison sèche et au début de l'hivernage. Certains fruits sont ramassés pour la consommation et la commercialisation; par exemple, en avril/mai le néré (la poudre jaune) est récolté et consommé et ses graines sont pilées et transformées en poudre pour préparer "le soumbara". En hivernage, les femmes ramassent les graines de karité pour les transformer en beurre de karité. Les feuilles de baobab servent pour la sauce. En mai/juin l'arbre de Gobi donne des noix dont les femmes extraient l'huile avec laquelle elles guérissent les plaies. Les graines de l'arbre Malanga sont ramassées de mars - mai et elles donnent également de l'huile pour la consommation et la commercialisation.

IV.2.12. La migration saisonnière

Actuellement, les Badiaranké se déplacent pour une durée limitée de trois mois au maximum pendant la saison sèche. Ils cherchent de l'argent pour payer l'impôt familial. Les pays envisagés sont le Sénégal, la Gambie et la Guinée-Bissau. Les femmes se déplacent peu, et accompagnent rarement leur mari, même pour les longs séjours.

IV.2.13. Commerce et troc

L'agriculture est l'activité principale des Badiaranké, mais comme source de revenu, le commerce est le plus important. La région frontalière favorise cette activité. Les hommes Badiaranké commercialisent surtout les boeufs, les moutons et les chèvres dans les marchés hebdomadaires de Sareboïdo et de Sambailo. Les femmes s'occupent de la commercialisation des céréales et des produits agricoles transformés. Les revenus de ces activités économiques sont destinés au propriétaire du produit. Les femmes peuvent aussi établir une convention avec un commerçant qui a des marchandises demandés par la famille. Elles peuvent faire un échange: le commerçant stocke les denrées et pendant la période de soudure, il les revend à un prix élevé dans les villages ou aux marchés.

Le troc est bien connu chez les Badiaranké entre familles et villages. Si une personne a récolté beaucoup de mil mais peu d'arachide ou de maïs, il peut faire le troc avec les parents des différents villages. Les familles font aussi le troc en cas de décès, chacune d'entre elles donne 2 à 4 mesures de céréales à la famille du défunt. Pour éviter de vider leur grenier, ces céréales contribuent aux repas des personnes qui viendront pour les condoléances. Ces contributions sont remboursées plus tard de la même façon.

IV.3. Conflit agriculture - élevage

Le conflit le plus fréquent est la dévastation des champs par les boeufs au moment du déplacement d'un campement à un autre qui se déroule en juillet (allée) et en décembre (retour). Avant l'installation du Parc National du Badiar, les éleveurs de Sareboïdo, Madina Badiar et Sinthiourou Koggi déplaçaient leurs animaux vers Oudaba. Les bouviers avec leurs troupeaux prennent directement la piste comme route, parce qu'en brousse, les animaux se dispersent facilement. Souvent les boeufs en divagation causent des

dégâts dans les champs. Le plus souvent, un tel conflit est réglé à l'amiable étant donné que la plupart des villageois sont agro-pasteurs. Mais quelques conflits ne peuvent être réglés qu'au niveau de la sous-préfecture ou de la préfecture: par exemple, si un champ de coton est dévasté ou si deux ethnies différentes sont concernées. En général, l'éleveur reçoit une amende qu'il doit payer à l'agriculteur. Si deux ethnies, par exemple Peulh et Badiaranké sont concernées par ce conflit, il est plus difficile à régler. Un intermédiaire neutre qui est accepté par les deux parties ne sera pas trouvé facilement; un Badiaranké jugerait toujours en faveur de son frère et un Peulh aussi.

RENVOI: * annexe 20: Plan des routes de la transhumance et points de conflit

V. CONCLUSION ET RECOMMANDATIONS

Malgré toutes les différences entre les trois groupes ethniques, il existe certaines grandes lignes communes. Elles peuvent être résumées comme suivant:

- Les trois ethnies sont autochtones de la région et appartiennent au groupe des Tenda. Vis-à-vis des Peulh qui sont en majorité dans la région, ils souffrent d'un complexe d'infériorité. Ils sont considérés comme les "sauvages" de la brousse, illettrés, pratiquants des cérémonies païennes et barbare.
- Il s'agit de sociétés segmentaires sans autorité centrale. Les structures du pouvoir se limitent au niveau village.
- Anciens chasseurs et cueilleurs, les ethnies vivent aujourd'hui de l'agriculture extensive qu'ils exercent au niveau de la subsistance. La chasse et la cueillette ont beaucoup diminué et restent comme activité secondaire. Pendant l'hivernage certaines familles se déplacent pour habiter plusieurs mois à côté de leurs champs en brousse, loin du village. En saison sèche les jeunes migrent vers les centres urbains de la région pour les travaux salariés.
- Avant, l'économie villageoise était basée sur la réciprocité des biens et des services, des nécessités quotidiennes et des faveurs. Aujourd'hui la monétarisation avance de plus en plus. Ce processus favorise aussi les relations impersonnelles et individuelles.
- L'unité de production et consommation a changé du niveau concession de la grande famille au niveau ménage de la famille nucléaire. Le fils travaille plutôt pour lui-même et sa propre famille que pour son père. Parallèle à ce processus d'individualisation des travaux, les jeunes préfèrent aussi construire et habiter dans leur propre concession.
- L'oralité caractérise le contexte villageois. Le taux d'alphabétisation est très bas. L'écriture vient de l'extérieur et joue un rôle insignifiant. Les capacités de la parole, la communication et les contacts sociaux sont d'une haute valeur. L'apprentissage se réalise par observation et participation, échec et réussite.

Pour initier un vrai processus d'auto-promotion, un diagnostic participatif devient obligatoire. Un programme pour le développement villageois et les actions à mener peut être établis seulement avec les villageois eux-mêmes. L'approche du projet doit tenir compte des conditions spécifiques de chaque village. Une fois que les villageois se sont mis d'accord sur les pistes d'action, l'élément central de toutes les interventions du projet doit être la formation dans tous les niveaux: alphabétisation fonctionnelle, gestion, connaissances techniques, etc. Avant la réalisation d'un appui technique du projet, il faut valoriser les connaissances locales dans ce domaine; Sinon, la tutelle des animateurs risque de mener les villageois vers une direction inutile. Une vraie auto-promotion interdit une rémunération en dehors des frais exceptionaux. Pour tous les objectifs d'un projet, qui ne correspondent pas aux intérêts directs de la population, une rémunération en combinaison avec une campagne de sensibilisation adaptée à la perception locale, est recommandée.

Des détails pour une approche de ces groupes ethniques sont fournis dans le document: "Propositions pour un plan de gestion des zones tampons et zones riveraines de la préfecture de Koundara", Mai 1997.

ANNEXE 1: Méthodologie

L'étude suivante se base sur deux approches: Premièrement j'ai révisé quelques documents existants et sélectionné les parties concernant les trois régions de Youkounkoun, Guingan et Mont Badiar (voir annexe 9). L'exploitation de la littérature était seulement possible au niveau de la bibliothèque de la mission catholique à Tambacounda, Sénégal. Vraisemblablement il existe peu de recherches dans la région après les années 60. Les documents disponibles décrivent la situation au Sénégal ou datent du début ou milieu du siècle.

Deuxièmement j'ai réalisé plusieurs séjours de recherche aux villages différents pour récolter des données primaires. Pendant ces séjours j'ai toujours travaillé avec un interprète payé et j'ai fourni notre propre cuisine avec les aliments. Les villages ont mis une case à notre disposition. Chaque fois nous étions directement inclus dans le circuit de la réciprocité des biens et des services au village. Nous avons participé avec les noix de Kola, les sachets de sucre et du sel, les repas, etc. Pour la récolte des données primaires on a d'abord observé et participé aux travaux villageois et fait la connaissance générale. Après cette première phase d'orientation j'ai choisi des personnes à interviewer et selon leur travail et disponibilité je les ai interrogé en utilisant des questions ouvertes mais thématiques. Souvent j'ai aussi visité les villages voisins pendant une troisième phase.

Pendant mon travail dans la sous-préfecture de Youkounkoun j'ai réalisé un séjour de quatre semaines à Nawaré (district Kidack) pendant juillet/août 1996. A partir de cette base j'ai fait des visites à Youkounkoun centre, Ourousse, Itiou, Ikounoun, Tatin, Kidack, Bantyanck et Ampank où je suis restée une à plusieurs journées (juillet - septembre 1996).

L'hétérogénéité de la région de Guingan m'a obligé de réaliser plusieurs séjours prolongés: Pendant septembre 1996 j'étais 10 jours à Akoul et en novembre 10 jours à Pourkini. J'ai fait des visites à Guingan centre, Thiaguissé, Koudian, Lilikémé, Poghon, Naja Walin, Edjamban, Doungou, Kampay, Londal, Tandyang, Nyippaya, Andeff et Boussoura où je suis resté une à plusieurs journées (juillet - novembre 1996).

A cause des autres obligations au projet, j'étais obligée de confier la recherche sur les Badiaranké à l'ouest du Mont Badiar à un collaborateur, Kalil Camara. Il a réalisé plusieurs séjours à Kaparbina et Koutan, du total environ trois semaines. C'est lui qui a résumé les informations sur les activités villageoises. Moi-même, je n'ai fait que des visites de quelques jours à Kaparabina.

ANNEXE 2b: Liste villageoise

RELIGIONS PRATIQUEES: A = animistes, C = catholiques, M = musulmanes; listé selon la majorité

	NOM DU VILLAGE	RELIGIONS PRATIQUEES	MAJORITE ETHNIQUE	MINORITE(S) ETHNIQUE(S)	ARTISANAT, SPECIALISTES	OBSE
1	Youkounkoun	M, C, A	Sarankoulé	Coniagui, Peulh	commerce, tissage, forgeron	marc mosque collèg
1.2	Bantank	A, M	Coniagui	---	forgeron, vannerie, poterie	
	Momoue	A, C	Coniagui	---	guérisseur, vannerie, poterie	
	Sadyéyé	A, C	Coniagui	---	vannerie, poterie	
	Mbasséné I	A, C	Coniagui	Sarankoulé	vannerie, poterie	
	Wabethe	A, C	Coniagui	---	guérisseur, poterie	
1.3	Oumpou	A	Coniagui	---	vannerie, poterie	
	Igbesse	A	Coniagui	---	guérisseur, vannerie, poterie	
	Voumpou	A, C	Coniagui	---	vannerie, poterie	
	Inaye	A	Coniagui	---	guérisseur, forgeron, vannerie, poterie	enquête
1.4	Ikandj	A, C	Coniagui	---	guérisseur, vannerie, poterie	
	Tyakour	A, C	Coniagui	Badiaranké	forgeron, poterie	
	Pakéné	A, C	Coniagui	---	guérisseur, vannerie, poterie	
	Ouyeye	A	Coniagui	---	poterie, vannerie	

	NOM DU VILLAGE	RELIGIONS PRATIQUEES	MAJORITE ETHNIQUE	MINORITE(S) ETHNIQUE(S)	ARTISANAT, SPECIALISTES	OBSERV.
2.1	Ouyane	A, C, M	Coniagui	Malinké	forgeron, menuiser, maçon	cote
	Kadji Kadjine	A, M	Malinké	Coniagui	petit commerce	
2.2	Ikessa	A, M	Coniagui	---	guérisseur, vannerie, poterie	
	Appart	A, M	Coniagui	---	guérisseur, vannerie, poterie	
	Ityowa I	A	Coniagui	---	guérisseur, vannerie	
	Antampe	A, C	Coniagui	---	forgeron, vannerie, poterie	
2.3	Atolo (= Bantolo)	A	Coniagui	---	guérisseur, vannerie, poterie	
	Funt Funt	A, M	Coniagui	---	guérisseur, vannerie, poterie	
	Akougne	A, C	Coniagui	---	vannerie, poterie	
	Idir	A	Coniagui	---	vannerie, poterie	
2.4	Bambou	A, C, M	Coniagui	---	vannerie, poterie, maçonnerie	
	Ikougal	A, C	Coniagui	---	vannerie, poterie	
	Ourahane	A	Coniagui	---	vannerie, poterie	
	Ityol	A	Coniagui	---	vannerie, poterie	

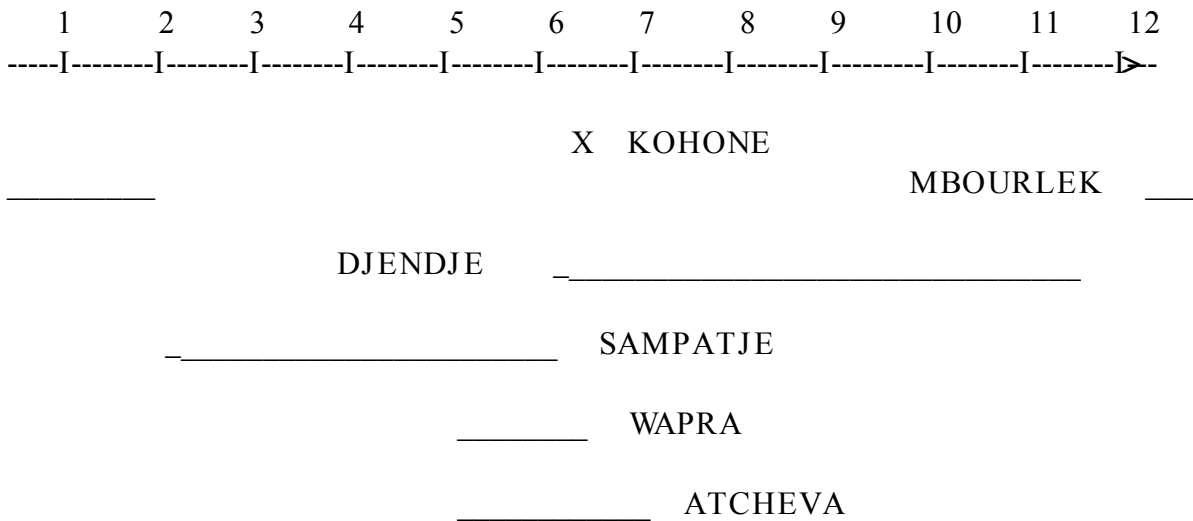
	NOM DU VILLAGE	RELIGIONS PRATIQUEES	MAJORITE ETHNIQUE	MINORITE(S) ETHNIQUE(S)	ARTISANAT, SPECIALISTES	OBSERV
3.1	Ourack	A, C, M	Coniagui	---	guérisseur, vannerie, poterie	coton, enq 95, enquêt
	Tyanane I	A, C	Coniagui	---	forgeron, vannerie, poterie	cc
	Madina Ourack	M, A	Malinké	Coniagui	forgeron, vannerie	1 mosquée geogr
3.2	Adjine	A, C, M	Coniagui	---	vannerie, poterie	coton, enq 19
	Karianko	A, C, M	Coniagui	---	vannerie, poterie	
	Karhaté	A, M	Coniagui	Malinké	guérisseur, vannerie, poterie	
3.3	Fédé	A, C	Coniagui	---	guérisseur, vannerie, poterie	1 ch
3.4	Ifané	A, C	Coniagui	---	guérisseur, vannerie, poterie	cc
	Outagne I	A, C	Coniagui	---	guérisseur, poterie	
	Oussetche I	A, C	Coniagui	---	guérisseur, poterie	
	Naoura	A, C	Coniagui	---	vannerie, poterie	
	Vadjéjé	A	Coniagui	---	vannerie, poterie	

	NOM DU VILLAGE	RELIGIONS PRATIQUEES	MAJORITE ETHNIQUE	MINORITE(S) ETHNIQUE(S)	ARTISANAT, SPECIALISTES	OBSE
4.1	Ithiou	C, A, M	Coniagui	---	vannerie, poterie, maçonnerie	enquête g
	Kamassa	A	Coniagui	---	guérisseur, vannerie, poterie	
	Tatine II	A, C	Coniagui	---	vannerie, poterie	
	Tyanane II	A, C	Coniagui	---	vannerie, poterie	
4.2	Ourousse	C, A	Coniagui	Bassari, Européens	maçon, poterie, teinture	1 église formation enquête c
	Ourakar	C, A	Coniagui	---	maçon, menuiser, poterie	
	Ityowa II	C, A	Coniagui	---	vannerie, poterie	
4.3	Ikota	A, C	Coniagui	---	vannerie, poterie	
	Mbasséné II	A	Coniagui	---	vannerie, poterie	
	Mbakolo (= Oukore)	C, A	Coniagui	---	vannerie	
4.4	Oussou	A	Coniagui	---	vannerie, poterie	
	Saré Oussou	M	Peulh	---	---	enquêt
	Kirote	A	Bassari	---	poterie	

	NOM DU VILLAGE	RELIGIONS PRATIQUEES	MAJORITE ETHNIQUE	MINORITE(S) ETHNIQUE(S)	ARTISANAT, SPECIALISTES	OBSERV
5.1	Kidak	A, C	Coniagui	---	forgeron, vannerie, poterie	école pri
	Tatine I	A	Coniagui	---	guérisseur, vannerie, poterie	
	Ampank	A	Coniagui	---	vannerie, poterie	
	Outchipe	A, C	Coniagui	---	vannerie, poterie	
	Katchel	A	Coniagui	---	---	
5.2	Ikounoun	A	Coniagui	---	vannerie, poterie	
	Koukandé	M	Peulh	---	---	
	Oussetche II	A	Coniagui	---	vannerie, poterie	
	Outagne II	A	Coniagui	---	vannerie, poterie	
	Oukégue	A	Coniagui	---	vannerie, poterie	
5.3	Angaffe	M	Peulh	--	---	VSF: cen enquê
5.4	Nawaré	A, C	Coniagui	---	guérisseur, vannerie, poterie	1 chapell ethno
	Bantyan	M, A	Peulh	Coniagui	vannerie	

ANNEXE 3a: Calendrier des cérémonies Coniagui

1. LES FETES COLLECTIVES



Ce schéma contient le temps général pendant les villages Coniagui célèbrent leurs fêtes collectives. Chaque association coutumière est libre de fixer la date exacte d'une certaine fête pendant la période indiquée mais elle doit aussi respecter la succession qui est la suivante:

SAMPATJE = l'excision des jeunes filles (selon la disponibilité des jeunes filles)

WAPRA = la danse des jeunes filles non-excisées (seulement fait par certain villages)

ATCHEVA = la danse de pluies des femmes mariées (chaque deuxième année, selon la disponibilité des moyens au village/association coutumière)

KOHONE = la danse des semailles (dés les premières pluies)

DJENDJE = l'initiation des garçons (chaque année, chaque village/association coutumière)

MBOURLEK = la danse des garçons non-initiés (seulement fait par certains villages)

2. LES FETES DE LA FAMILLE/DU CLAN

WAKUYE = 1ère sacrifice une à quatre semaines après un décès à la renga

RENKA = 2ème sacrifice un an après le décès à la renga

PASSA = 3^{ème} sacrifice plusieurs ans après le décès

OUKER/IGWAR= fête pour demander le bonheur

ANNEXE 3b: Les associations coutumières

1. DJENDJE: l'initiation des garçons

- 1.1 Itiou: Oussou, Ikounoun, Oussetche II, Tatine I, Kidak, Ampank, Outchipe, Tatine II, Katchel, Ouyeye, Ityol
- 1.2 Ikota: Bakolo, Mbasséné II
- 1.3 Ouyane: Funt Funt, Ikessa, Antampe, Kadji Kadjine, Appart, Ityowa I
- 1.4 Bambou: Ourahane, Ikougal, Akougne, Idir
- 1.5 Ifane: Outagne I, Oussetche I, Naoura, Vadjéjé
- 1.6 Fédé: Atolo
- 1.7 Ourack: Madina Ourack
- 1.8 Bantank: Momoue, Wabethe, Sadjejé, Mbassene I, Tyakour, Pakéné, Oumpou, Igbesse, Voumbou, Ikandji
- 1.9 Ourousse: Ityowa II
- 1.10 Nawaré: Bantank

2. ATJEW A: la danse de pluies

- 2.1 Itiou: Ourousse, Ourakar, Ityol, Katchel
- 2.2 Bambou: Ourahane, Ikougal
- 2.3 Bantank: Momoue, Wabethe, Oumpou, Voumbou, Igbesse, Sadjejé
- 2.4 Fédé: Atolo

N.B.: Les autres villages sont sans association

ANNEXE 3c: Les groupes d'âge

Le groupe d'âge se définit pour l'homme par l'initiation, pour la femme par l'excision. La disponibilité des jeunes filles et garçons qui sont prêts pour l'initiation ou pour l'excision, marque la durée d'une "génération": Le temps minimal entre deux générations est d'un an. S'il n'y a pas de jeunes ou la dernière récolte ne permet pas une fête, le village attend jusqu'à trois, même quatre ans. A partir de la préparation et la fête, le jeune fait parti de son groupe d'âge ("vanché" pour les hommes, "areaginta/tjerentamin" pour les femmes) qu'il/elle ne quittera jamais. Les groupes d'âge chez les Coniagui jouent un certain rôle pendant les grandes cérémonies de Djendje, Atchewa, etc. En ce qui concerne la vie quotidienne, les liens d'amitié et de la parenté sont une structure plus importante et décisive. En comparaison avec les Bassari, les groupes d'âge des Coniaguis ont moins d'importance et ils sont moins fixes. Les catégories cités ci-dessous contiennent non seulement les groupes d'âge (1,2,3,etc.) mais aussi des descriptions d'un certain état physique ou social.

LES GROUPES D'AGE DES FEMMES

fatagh watjiwale= jeune fille de 0 à 10 ans

1) aghatjir = jeune fille de 10 à 16-18 ans qui se prépare pour l'excision

EXCISION: sampatje

2) arang = jeune femme excisée, normalement célibataire

MARIAGE

3) ayelig = femme mariée

NAISSANCE DU PREMIER ENFANT

aseval = jeune femme (mariée et non-mariée) à partir de la naissance de son premier enfant

MENOPAUSE

4) anem = femme après la ménopause

nomokokoli = vieille femme, incapable de travailler

LES GROUPES D'AGE DES HOMMES

fatagh fatyan = garçon de 0 à 7 ans avant la circoncision

CIRCONCISION: fakékér

1) ajekèr e = garçon circoncis de 7 à 10 ans minimum et 20 ans maximum avant son initiation

INITIATION: djendje

2) falg = jeune homme nouvellement initié, souvent: préparation du mariage

APRES TROIS ANS:

3) dyarar / adyar = jeune homme initié, souvent en train de se marier

4) atchir = homme initié et marié

assane = homme âgé, sage

adjirkokoli = vieille homme, incapable de travailler

ANNEXE 3d: Village Coniagui - modèle

ANNEXE 3d: LEGENDE

concession avec des cases et greniers au milieu du tapade

concession du chef du village

champs en brousse

uhure (case secrète/des masques)

koump (case des masques, déménagé en brousse pour l'initiation)

koump (pour les filles excisées)

renga (monument pour les morts)

raven (bois sculpturé, fétiche)

arbre sacré

tjiwa (lieu sacré pour la danse de pluies; à l'intérieur ou l'extérieur du village)

kohone (lieu sacré pour le prière des semences après la première pluie)

podah (forêt sacrée des hommes; à l'intérieur ou l'extérieur du village)

villages qui s'associent pour fêter l'initiation

kuw (lieu de réunion pour les garçons pendant l'initiation)

katja (lieu d'excision des jeunes filles)

pompe/puits/fourrage

parc des boeufs

ANNEXE 3e: Les lieux sacrés

NOM DU VILLAGE	LIEUS SACRES		
	hommes	femmes	hommes et femmes
OUROUSSE	---	Diouh Lape	Teleligue
IKOTA	<u>Akouve</u> , Wuczak	---	---
NAWARE	<u>Akouve</u>	---	Diouh Tchwah
OUYEYE	---	---	Diouh Anaou
IKANDJI	<u>Akouve</u>	---	---
TYAKOUR	---	---	<u>Akouve</u>
PAKENE	---	---	<u>Akouve</u>
OUMPOU/IKBESSE	---	Lohagui	Akouve
VOUMPOU	Akouve	Nouhe	---
SADYEYE/MOMONE/ MBASSENE I	<u>Akouve</u> , Wakoule	Kanke	Kohone, Dyehou Banah Lokadji
WABETHE	---	Nyalikéké	Mpento
APPART	Fadiouh Lapa	---	---
IKESSA	Akouve	---	<u>Kohone</u>
ANTAMPE	<u>Akouve</u>	---	---
BAMBOU	Akouve	Vukar	---
OUYANE	Lenpa, Tchirtchir	---	Tambari
ATOLO	Magui	Tansute	---
IDIR/AKOUGNE	---	---	<u>Akouve</u>
IFANE	Wayague, Manedel, Wagane		Wafarempe, Ougbe
OURACK	Tane, Tanarene	---	Akouve
ADJINE	<u>Akouve</u>	---	Kohone
KARHATE	---	---	Akouve
ITYOU	Limbathe, Djinely, Tadafé	---	Kohone, Douwa Wassadeha, Vatchipe
OURAKAR	---	Vukar	Akouve
24	17 + <u>6</u> = 23	8	17 + <u>4</u> = 21
TOTAL		52	

N.B.: mot souligné = lieu sacré qui consiste en un seul arbre

ANNEXE 3f: Liste des différentes masques

LUKUTHA VITJIVA:masque pour la danse de pluies (atchewa)

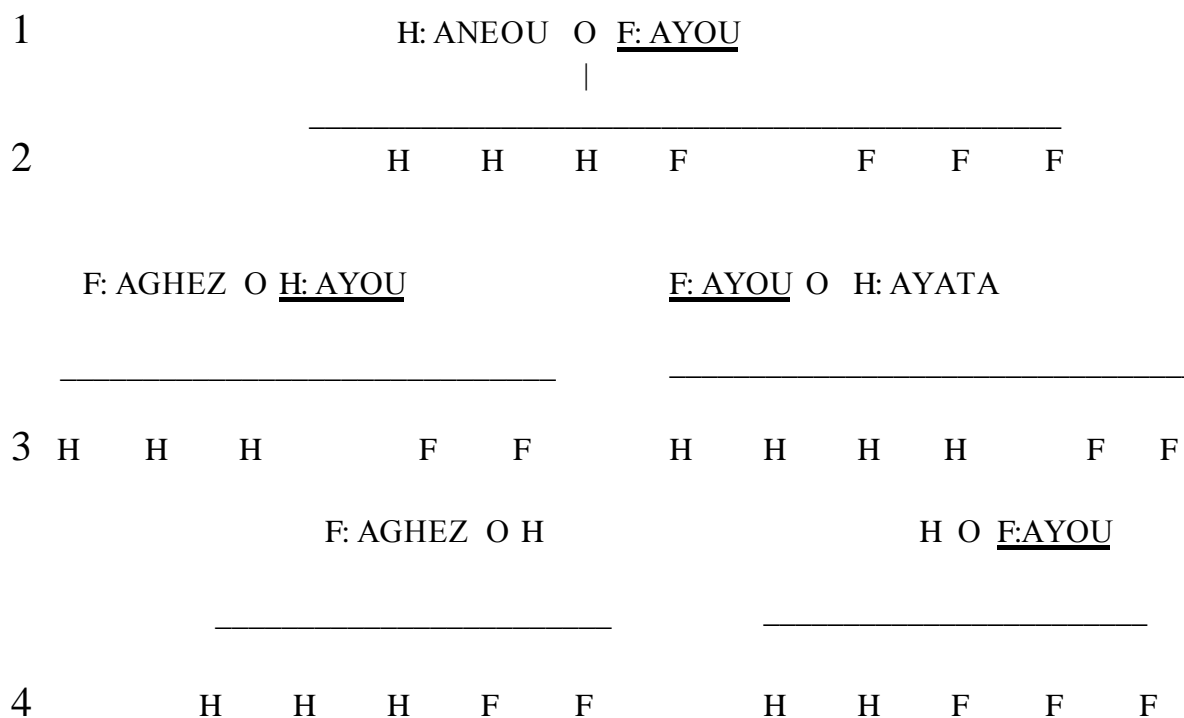
LUKUTHA VANGEI:masque des interdits

LUKUTHA VEKATJA:masque pour l'excision (sapatje)

LUKUTHA VEPEDHA:masque pour l'initiation qui ramène les garçons de la brousse au village

LUKUTHA AHOTE:masque pour l'initiation (djendje) qui cherche le vin et les repas pour les garçons pendant cette période

ANNEXE 3g: Arbre généalogique - modèle



1,2,3,4 = génération

H = homme

F = femme

O = mariage

_____|_____| = parents de
 |_____|_____| = enfants de

ANNEXE 5: Liste des groupes du travail champêtre

- 1.) IBAYEN: Le propriétaire d'un champ invite tous le village, s'il a assez du vin, sinon seulement son quartier. Il egorge un chèvre ou mouon pour les travailleurs. Le travail dure de 12 heures à 17 heures. Cette forme d'entraide est faite pour toutes les cultures au moment du labour, du sarclage, etc.
- 2.) IYHE LALE: Le jeune fiancé invite ses camarades, hommes et femmes, jeunes et vieux, pour aller travailler chez ses beau-parents, par exemple labourer le champs de fonio de sa fiancée. Il fournit le vin et les beau-parents preparent le repas. Les travaux durent de 12 heures à 18 heures.
- 3.) ANBANK: Cette nom est utilisé en général pour désigner un groupe d'entraide. Les villageois s'organisent au niveau d'une generation ("promotionnaires"). Les filles, les garçons, les vieilles femmes ou hommes de la même periode d'initiation/excision, peuvent se regrouper selon cette maniere. Le groupe est fixe pour une saison d'hivernage et les travaux champêtres sont fait à tour de rôle dans le terrain de chaque membre. La durée depend d' l'accord des participants: 8 heures à 12 heures et/ou 12 heures à 17 heures. Cette forme d'entraide est faite pour toutes les cultures au moment du labour, du sarclage, du desherbage et de la récolte.
- 4.) APO: Les jeunes s'organisent pour la récolte de différentes cultures. Selon demande il viennent pour aider. La remuneration en vin de palme est fourni par le propriétaire du champs après la récolte en decembre/janvier. Pour cette raison tous le village participe et fait une grande fête.

ANNEXE 7: Catégories des gibiers

	nom Coniagui	nom français	lavage ("ndank")	danger	visibilité	interdits	nc
animaux sacrés	cocolo	pangolin	X	X		femmes	seulem hors
	isaou	panthère	X	X			i
	yine	hyène	X	X			i
	iwesan	lion	X	X			i
	siparan	girafe	X	X	vrais hommes		i
	mbol (rouge, noir)	rapace à pattes rouges	"njak"	X			i
	gnambo	chimpanzé	X	X			i
animaux séculiers		phacochère		aucun			ma
		lapin		aucun			ma
		pintade		aucun			ma
		singe		aucun			ma
		biche		aucun			ma
	wositj	python		aucun			rarer
	sampilon			agressif			ma
	yinganganla			aucun			ma
	mbol	épervier?		aucun			imr

ANNEXE 9: Littérature générale

- 1.) DELACOUR, M.A.
Les Tenda
Paris 1912/13
- 2.) ENDA - TM Dakar
Etude socio-économico-culturelle des populations du Fouta-Djallon et de la région de
Koundara, vol. I + II
Dakar 1990
- 3.) GESSAIN, M.; LESTRANGE, M.-T. de
Tenda 1980
Paris 1980
- 4.) NDIAYE, Paul; et autres
Etude de faisabilité
Dakar 1994
- 5.) PELLEGRINI, Alessandra
DRAFT interne sur une réserve de la biosphère
Koundara, 1996
- 6.) PNB: auteurs divers
 - étude sur la pêche traditionnelle
 - étude sur le rônier
 - étude sur la géographie humaine
 - étude sur l'apiculture
 - étude forestière
- 7.) VSF: Auteurs divers
 - étude agrostologique
 - synthèse sur l'élevage

ANNEXE 9.a: Littérature Coniagui

1.) GESSAIN, Monique

"Etude socio-démographique du mariage chez les Coniagui et Bassari"

IN: Cahier du centre de Recherches Anthropologiques dans Bull. Société Anthr. de Paris
Paris, 1963, p. 123 - 222

2.) LESTRANGE, Monique de

Les Coniagui et les Bassari
Paris 1955

ANNEXE 9b: Littérature Bassari

1.) BASSIN VERSANT DE TAOUROUWOL

Diagnostic Participative de 7 villages au bassin versant de Tourouwol
rapport 1996

2.) BONANG, Théophile

Les Bassari parmi les populations Tenda
inédit

3.) BONANG, Théophile

L'initiation traditionnelle Bassari comme processus d'intégration sociale et l'initiation
chrétienne: Le baptême, sacrement d'entrée dans la communauté ecclesiale
Dissertation, Rome 1988

4.) DELACOUR, M.A.

Les Tenda
Paris 1912/13

5.) GESSAIN, M.

Etude socio-démographique du mariage
Société d'Anthropologie de Paris, 1963

6.) GESSAIN, M.; LESTRANGE, M.-T. de

Tenda 1980
Paris 1980

7.) GIRARD, J.

Les Bassari du Sénégal
Paris 1984

8.) MADIC, Flora

Système de Classes d'Âge et Parenté chez les Bassari de Guinée
memoire de maîtrise, Paris 1990

ANNEXE 9.c: Littérature Badiaranké

1.) BOUCHEZ

"Rapport du capitaine d'infanterie coloniale Bouchez"

IN: Revue Coloniale, Paris 1903, p. 373 - 386

2.) DUCOS, Gisèle

"Contacts de peuples et contacts de langues en pays badiaranké"

IN: Tenda 1980, p. 53 - 62

édité par M. Gessain et M.-T. Lestranger, mémoires de la société des africanistes, Paris 1980

3.) GESSAIN, Monique

Note sur les Badiaranké

Journal de la Société des Africanistes, 28, pp. 43 - 89 , 1958

4.) SIMMONS, W .

"Social organisation among the Badiaranké of Tonghia, Senegal"

Extrait des cahiers du centre de Recherche Anthropologiques , numero: 7;

IN: Bull. et Mémoire de la Société d'Anthropologie de Paris, t . 2, XII série, 1967 (1), pp. 59 III

5.) SIMMONS, W.S.

"The Supernatural World of the Badiaranké of Tonghia (Senegal)

IN: Journal de la Société des Africanistes, 37 / 1, 1967(2), pp. 41 - 72

6.) SIMMONS W. S.

"Islam Badiaranké"

IN: Tenda 1980, pp.125 - 131; édité par: Gessain M . et M. T. de Lestranger, Mémoires de la Société des Africanistes 1980

ANNEXE 10b: Liste villageoise

Religions pratiquées: A = animistes, C = catholiques, M = musulmanes; listé selon la majorité

	NOM DU VILLAGE	RELIGIONS PRATIQUEES	MAJORITE ETHNIQUE	MINORITE(S) ETHNIQUE(S)	ARTISANAT, SPECIALISTES
1.1	Guingan centre	M,C,A	Peulh	Bassari, Boïni	
	Débou = Tyangé	A	Bassari	---	
	Naja Walin	A	Bassari	---	
	Walin Fulbe	M	Peulh	---	
	Parakanka	M,C,A	Peulh	Bassari	
	Andakéré	M, A	Boïni	Bassari	
	Tjanné	M	Peulh	---	
1.2	Guingan II	M, A	Peulh	Bassari	
	Nebisch	A	Bassari	---	
	Gbataourou	A	Bassari	---	
	Gonting	M	Peulh	---	
1.3	Doïdoï village	A, C	Bassari	---	
	Doïdoï carréfour	M	Peulh	---	
	Edjamban = Nétééré	A, C	Bassari	---	
	Kilikondo	M	Peulh	---	
	Poghon	A	Bassari	---	
	Edjang	A	Bassari	---	
	Ibir	A	Bassari	---	

ANNEXE 10b: Liste villageoise (suite)

	NOM DU VILLAGE	RELIGIONS PRATIQUEES	MAJORITE ETHNIQUE	MINORITE(S) ETHNIQUE(S)	ARTISANA SPECIALIST
1.4	Akoul	A, C	Bassari	---	
	Nangara	A, C	Bassari	---	
	Dyiangi	M	Peulh	---	
	Lilikémé	M	Peulh	---	
	Gongou	M	Peulh	---	
	Zéroun	A, C	Bassari	---	
	Négaré	A, C	Bassari	---	
1.5	Koudian	A, C	Bassari	---	
	Wala	A, C	Bassari	---	
	Kotjouré	A, C	Bassari	---	
	Angebe = Labé	A	Bassari	---	
	Najazoran	A	Bassari	---	
	Egoun	A	Bassari	---	

ANNEXE 10b: Liste villageoise (suite)

	NOM DU VILLAGE	RELIGIONS PRATIQUEES	MAJORITE ETHNIQUE	MINORITE(S) ETHNIQUE(S)	ARTISANAT, SPECIALISTES	
2.1	Thiaguisse	M	Peulh	---	forgeron, imams	r v
	Doungou	A	Bassari	---		
	Tyékééré	A, C	Bassari	---		
	Ouété	A	Bassari	---		
	Tyankoung Foma	M	Peulh	---		
2.2	Taourou Bassari *	A, C	Bassari	---	tailleur, forgeron, vannerie	
	Nyippaya * = Yidalléni	A	Bassari	---	forgeron	v
	Taourou Fulbe *	M	Peulh	---		
2.3	Andeff *	M	Peulh	---		
	Appas *	A	Bassari	---		
	Boussoura *	M	Peulh	---		
	Mawazine *	M	Peulh	---	pêcheur	
	Gandyin	A	Bassari	---		

* Ces villages sont encadrés par le projet Bassin Versant de Taourouwol; la plupart des informations ont été fournies par les rapports de la diagnostique participative.

ANNEXE 10b: Liste villageoise (suite)

	NOM DU VILLAGE	RELIGIONS PRATIQUEES	MAJORITE ETHNIQUE	MINORITE(S) ETHNIQUE(S)	ARTISANAT SPECIALISTE
3.1	Londal	M	Peulh	Boïni	imams, vannier
	Kampay	M	Boïni	Peulh	guérisseurs, imams
	Tandyang = Angorngorn	A, C	Bassari	---	forgeron, poterie, vannier
	Pourkini = Epèy	A, C	Bassari	---	forgeron, vannerie, guérisseur, menuisier
	Batakini	A	Bassari	---	menuisier, guérisseur, forgeron
	Banyant = Gnunungunu	A	Bassari	---	poterie
	Ambamp = Gombambéré	A, C	Bassari	---	---
	Eganga	A	Bassari	---	
	Angueni	A	Bassari	---	
3.2	Yararo	M	Peulh	---	guériss., imams, menuisier
	Kogung	M	Peulh	---	---
	Tyogoné	A	Bassari	---	forgeron, guérisseur, menuisier
	Tyankoy	A	Bassari	---	---
	Fangay	A, M	Bassari	---	forgeron
	Burugi	M	Peulh	---	vannerie, guérisseur
	Tyankoumbéré	M	Peulh	---	vannerie
	Dyindini	M	Peulh	---	tisseur
	Tchyibo'	M	Boïni	---	guérisseur

ANNEXE 10b: Liste villageoise (suite)

	NOM DU VILLAGE	RELIGIONS PRATIQUEES	MAJORITE ETHNIQUE	MINORITE(S) ETHNIQUE(S)	ARTISANA SPECIALIST
3.3	Poungar	M	Boïni	Peulh	menusier, imams, g
	Tilang	A	Bassari	---	forgerons, vanr
	Anong	A	Bassari	---	
	Wanga	A	Bassari	---	forgeron
	Bendougou	M	Peulh	---	vannerie, tiss
	Gbediag	M	Peulh	---	
	Abaka	M	Peulh	---	vannerie, menu
	Lapken	M	Boïni	Peulh	vannerie, forge
	Missira	M	Boïni	---	vannerie, tiss
	Gbangnande	M	Boïni, Peulh	---	imams

ANNEXE 10b: Liste villageoise (suite)

	NOM DU VILLAGE	RELIGIONS PRATIQUEES	MAJORITE ETHNIQUE	MINORITE(S) ETHNIQUE(S)	ARTISANA/ SPECIALIST
4.1	Kifaya	M	Peulh	---	

VILLAGES BASSARI DANS AUTRES SOUS-PREFECTURES

NOM DU VILLAGE	SOUS - PREFECTURE	RELIGIONS PRATIQUEES	MAJORITE ETHNIQUE	MINORITE(S) ETHNIQUE(S)	ARTISANAT, SPECIALISTE;
Kirote = Tjiriote	Youkounkoun	A	Bassari	---	
Etjoch	Termesse	A, C	Bassari	---	
Ezaka	Termesse	A, C	Bassari	---	
Mbangé = Njogola	Termesse	M, A, C	Peulh	Bassari	

ANNEXE 11a: Calendrier des cérémonies Bassari

1. LES CEREMONIES DU SUD

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
-----I-----I-----I-----I-----I-----I-----I-----I-----I-----I-----I-----I-->

X BANDJINGEN

----- ONETCH
----- HADYAN

X ONDEBANDIN

Les villages de cette association coutumière se réunissent pour fêter par village, en association de deux villages ou ils font le tour des villages de l'association. Les cérémonies citées sont que les plus importants.

BANDJINGEN = sacrifice et danse de groupe d'âge odjar; deux à trois jours; par village ou en association de deux villages. Cette fête correspond à la fête de "OKORE" au Nord

ONETCH = fête d'initiation des garçons, 3 jours (jeudi à samedi ou dimanche à mardi); par village

HADYAN = fête du caméléon, après la dernière initiation; 1 semaine (vendredi à vendredi), tour des villages de l'association

ONDEBANDIN = fête des sacrifices et prières pour une bonne récolte; par village

Les fêtes des groupes d'entraide:

OUWI = en décembre: fin de la récolte de fonio; les femmes pilent le fonio et le transforment en bouille pour rémunérer le groupe d'âge qui a coupé le fonio; une journée; par village

BEGNJAK = en janvier: fête de la fin de la récolte du mil; une journée; par village

2. LES CEREMONIES DU NORD

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
-----I-----I-----I-----I-----I-----I-----I-----I-----I-----I-----I-----I-----I----->

X OPAGAN

_____ OUWI

_____ OKORE

_____ ONETCH

_____ INDAN

X OFAON

OPAGAN = la date pour cette fête est fixé par l'avancement de la nature (par ex.: la fleur de Néré, etc.); un sacrifice est fait à Zeroun pour fixer la date de OUWI

OUWI = début de l'année, pendant 3 semaines chaque lundi à mercredi en tour dans les 6 villages d'association (par semaine: deux villages en association)

OKORE = fête de la suite de OUWI; dimanche soir à mercredi; si c'est l'année avant le changement de la génération: 7 jours; par village

ONETCH = initiation des garçons; 3 jours (jeudi à samedi); par village; selon besoin: s'il n'y a pas assez des garçons pour une initiation, le village fait quand même un sacrifice fin mai/début juin, sans danse (= djendje iboka)

INDAN = fête de maturité (jeunes filles); toujours après la fin de l'initiation; 4 jours (lundi à jeudi); associations en deux villages

OFAON = fin d'année, 2 semaines après INDAN; 4 jours (lundi à jeudi); associations en deux villages

ANNEXE 11c: Les groupes d'âge

En comparaison avec les Coniagui, les groupes d'âge des Bassari ont plus d'importance. Leur signification ressemble à celle de la famille: Les deux organisent et structurent la société égalitaire. Les groupes d'âge ont des relations spécifiques entre eux, en fait elles reflètent les structures familiales: Chaque groupe d'âge commande ce qui est inférieur parce que ses membres sont vus comme enfants du groupe supérieur. Les groupes avec une différence de deux niveaux ont une relation de plaisanterie: Ils se prendront comme grand-parents et petits-enfants. Aussi les groupes d'âge masculins et féminins utilisent mutuellement les termes familiaux. Il s'agit des termes de la parenté classificatoire. Chaque groupe d'âge a certaines obligations et droits vers la société.

Les schémas suivants sont la synthèse des mes propres recherches et de la littérature existante (voir annexe 9b: T. Bonang, pages 4-6; F. Madic, pages 49 et 61) sur les Bassari du nord et du sud de Guingan. Il paraît que les groupes d'âge des autres associations coutumières sont encore moins accentués mais il manque des informations détaillées.

LES GROUPES D'AGE AU NORD

Les Bassari au nord de Guingan changent la génération chaque six ans (1990, 1996, 2002, etc.). Entre 15 et 18 ans les jeunes hommes rentrent dans ce système par l'initiation qui aura lieu quand la famille possède tous les moyens nécessaires. Alors dans chaque groupe d'âge les initiés d'une période de six ans se réunissent; la différence d'âge dans le même groupe peut arriver jusqu'à dix ans. Les initiés d'une telle période se disent camarades ("anetcha"), ils restent ensemble et changent chaque génération le niveau de groupe d'âge. Les groupes d'âge féminins sont associés à ceux des hommes et moins fortes comme structure; quand même les hommes ne sont pas capables de faire une cérémonie sans leur présence. Les jeunes filles y rentrent pendant la préparation de son excision.

gbyekwa yésen enfants de 4 à 6 ans

1) odengeta = enfants entre 7 et 12 ans

CIRCONCISION (hommes)

2) odemata = garçons circoncis mais non-initiés jusqu'à 16 ans; certaines tâches communautaires (par ex.: corvée)

odolemata = jeunes filles de 8 à 12, elles font l'excision pendant ce temps

INITIATION (hommes)

3) odug = jeunes hommes initiés de 16 à 22 ans

4) opalg = "les porteurs des masques"; ces jeunes hommes de 22 à 28 ans sont la force active et le pouvoir exécutif du village

odepalg = les jeunes filles excisées de 12 à 18 ans

1 - 4 = groupes des jeunes

5) odyar = hommes de 28 à 34 ans; groupe intermédiaire entre les jeunes et les vieux
odedyar = femmes de 18 à 24 ans

6) oquetek = hommes de 33 à 40 ans, qui ne sont plus obligés de travailler pour le village (corvées, groupes d'entraide)
odequetek = femmes de 24 à 30 ans

7) opidor = hommes de 40 à 46 ans
odopidor = femmes de 30 à 36 ans

8) opekotolamb = hommes de 46 ans à 52 ans et femmes de 36 à 42 ans

9) opeschbegnange = hommes de 52 à 58 et femmes de 42 à 48 ans

7, 8, 9 = groupes d'âge que chacun/une passe avec le changement des générations, mais qui n'ont pas une vraie signification

10) beghark = les vieux hommes de plus de 58 ans et les femmes plus de 48 ans; ils sont le pouvoir législatif et juridique du village

LES GROUPES D'ÂGE AU SUD

Au sud de Guingan les groupes d'âge paraient moins accentués mais ils ont aussi une signification importante. Il n'existe que quatre groupes d'âge différents qui accomplissent des tâches différents. Mais, en contraire aux Bassari du nord, ici la génération ne correspond pas au groupe d'âge. Ça veut dire qu'un changement de la génération n'implique pas forcément le passage d'un niveau d'un groupe d'âge à un autre. Les générations changent chaque deux ans; entre eux existent aussi les termes classificatoires de famille (voir ci-dessus): Les initiés d'une génération, alors de deux ans suivants, se disent camarades ("anetcha") et utilisent les termes de la parenté classificatoire pour les autres générations, même si eux sont dans le même groupe d'âge. Le passage d'un groupe d'âge à un autre se fait selon des règles différentes; ils sont cités ci-dessous. Comme chez les Bassari du nord, les groupes d'âge féminin sont encore moins accentués que ces des hommes. Elles changent la génération aussi chaque deux ans et elles utilisent les termes classificatoires entre eux. Mais elles se définissent plutôt par un certain état physique ou social, comme l'excision, mariage, etc., que par son groupe d'âge.

CIRCONCISION

1) odemata = garçons circoncis entre 8 et 14 ans

INITIATION

2) opalg = jeunes hommes initiés entre 14 et 18 ans; après l'initiation pendant 3 ans

QUATRIEME AN APRES L'INITIATION

3) odjar = jeunes hommes initiés, "les porteurs des masques"; ces jeunes hommes de 19 à 35 ans maximum sont la force active et le pouvoir exécutif du village

SELON BESOIN DU VILLAGE: passage au 4ième niveau seulement, si assez des jeunes ont rempli le groupe d'âge de odjar

4) odjar okar g= hommes entre 30 ans (minimum) et 40 ans

INITIATION DU PREMIERE FILS

5) assochjan aghar g= vieux

ANNEXE 15.b: Liste villageoise

	NOM DU VILLAGE	RELIGIONS PRATIQUEES	MAJORITE ETHNIQUE	MINORITE(S) ETHNIQUE(S)
SAMBAÏLO				
1.1 Kaparabina	Kaparabina	M, C	Badiaranké	Peulh
	Samba Eggé	M, C	Peulh, Foulakounda	Badiaranké
	Timbi	C, M	Badiaranké	--
	Sinthiou Bantan	M, C	Badiaranké	Coniagui
	Sinthiou Bourouwal	M	Peulh	--
1.2 Paoka	Paoka	C, M	Badiaranké	Coniagui
	Bagadadji	M, C	Badiaranké	Coniagui
	Tchikan	M	Peulh	--
	Nemataba	M	Mandinko	--
1.3 Missira a	Missira	M	Diakanké	Foulakounda, Peulh
	Tiankoun Baami	M	Peulh	--
	Kaorane	M, C	Badiaranké	Peulh
	Darou	M	Peulh	--
	Foulamansa	M	Foulakounda	BadiarankéMandinko
	Koulkoulel	M	Peulh	--
	Boubou Kanka	M	Foulakounda	--
	Pakaye Diahè	M	Foulakounda	--
	Pakaye Foulbhè	M	Peulh	--
	Oudadia	M	Peulh	--
	Sinthian Diahè	M	Peulh	--
Boylal	M	Peulh	--	

ANNEXE 15.b: Liste villageoise

	NOM DU VILLAGE	RELIGIONS PRATIQUEES	MAJORITE ETHNIQUE	MINORITE(S) ETHNIQUE(S)
SAREBOIDO				
2.1 Sounkoutou	Sounkoutou	M, C	Badiaranké	Peulh
	Boulléré	M	Peulh	Peulh
	Kodiane	M	Peulh	Peulh
	Lomböl Kodiane	M	Peulh	Peulh
2.2 Marou	Marou	M, C	Badiaranké	Diakanké, Peulh, Coniagi
	Panounpouji	M	Peulh	Badiaranké
	Sinthiourou	M	Peulh	--
	Seguely	M	Peulh	--
	Oulandji Foutta	M	Peulh	--
2.3 Madina Badiar	Madina Badiar	M	Peulh	--
	Sinthiourou Koggi	M	Peulh	--
	Barkèrè	M	Peulh	--
	Yéroba	M	Foulakounda	--
	Doulo Oury	M	Foulakounda	--
	Kapeli	M	Peulh	--
	Koliya	M	Peulh	--
	Boulouba	M	Peulh	--
	Marewa	M	Peulh	--
2.4 Koutan	Koutan	M, C	Badiaranké	--
	Pathéya	M	Peulh	--
	Boundou Faran	M	Peulh	--
	Demba Birkoye	M	Peulh	--
	Dar-es-salam	M	Diakanké	Peulh
	Sinthian Sékou	M, C	Badiaranké	--
	Kandika	M	Diakanké	Soussou, Peulh
	Kamalé	M	Mandinko	--
	Madjimaou	M	Peulh	--
	Soufa	M	Badiaranké	--

ANNEXE 16.b: Liste des différents masques

La plupart des masques correspondent aux fêtes agricoles (voir annexe 16.a):

1.) HOMMES

1.1.) Kankouran est le mot général pour une masque et costume en feuilles qui change selon la danse et l'occasion, par exemple la masque qui sort à cause de l'initiation. Les feuillés de raphia, de palmier, de Baobab, etc. sont utilisées.

1.2.) Doundouran: masque à cause d'une fête organisée spontanément par les hommes en décembre à cause de la moitié de la récolte

1.3.) Leppour: masque pour une fête organisée spontanément par les jeunes filles et hommes à cause de la récolte qui est presque finie ou à cause de la pleine lune

1.4.) Wèr wèr: fête organisée spontanément par les garçons non-circoncisés du village qui se masquent en feuilles

2.) FEMMES

2.1) Sitta: fête organisée par les femmes à l'occasion de la récolte du fonio avec une masque des feuilles de fonio

2.2) Domonou: fête organisée par les femmes à l'occasion de la récolte du fonio

ANNEXE 18 : Liste des groupes du travail champêtre

Palawo: Un groupe fixe des jeunes filles et hommes de 14 à 25 ans, dont il y a un chef. Celui qui veut les appeler pour un travail champêtre, s'adresse au chef de groupe qui à son tour informe les membres et ils fixent une date de travail. Les horaires de travail et la rémunération varient: pour un travail de 8 heures à 16 heures, l'intéressé paye 40.000 FG au groupe; de 12 heures à 16 heures, il paye 25.000 FG, ou l'équivalent en nature. Après la récolte, le chef du groupe réclame la rémunération et la présente à tout le monde. Le groupe dispose d'une caisse commune et avec l'argent, il s'engage aux activités sociales.

Wandébé: 2 à 4 personnes s'entraident à tour de rôle selon la volonté.

Bintandokou: Le travail de « beau-fils »: si un jeune veut la fille d'une famille, ses futurs beaux-parents vont lui donner un champ pour qu'il travaille pour eux. Il informe ses amis qui viennent l'assister. Les beaux-parents fournissent selon leurs moyens, un mouton ou une chèvre; ils payent le tabac et le couscous. Le beau-fils est responsable pour le déjeuner, les cigarettes et un paquet de colas.

Kadéma: « Kadéma » veut dire « aider »; cette forme d'aide est surtout pratiquée par les femmes. Si une bonne amie est coincée par le travail, elle peut inviter tout le village pour l'aider avec les travaux de désherbage, de binage et de récolte. Il n'y a pas de rémunération, mais l'intéressé fournira les colas, le sucre et du lait selon la volonté et les moyens.

Babaaré: L'intéressé informe tout le village en promettant d'égorger un mouton ou une chèvre. Souvent ils lui demandent du vin de rônier, de raffia ou d'hydromel. Le mouton égorgé au champ selon la coutume, les hommes préparent la sauce au champ et quelques femmes préparent le riz au village. Ils mangent ensemble après les travaux au champ.